

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL  
ARCHÆOLOGICAL  
LIBRARY

ACCESSION NO. 34191

CALL No. 705/Syr

D.G.A. 79







(157)



# SYRIA

## REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage  
du Haut-Commissaire de la République française en Syrie

34191

### TOME II

Avec 103 figures et 53 planches hors-texte

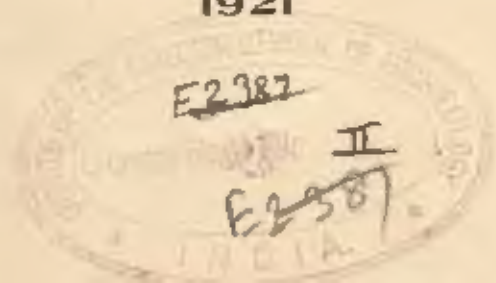


705  
Syr

Ref 913.005  
Syr

PARIS  
E 2387  
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER  
13, RUE JACOB (VI)

1921





La direction de la Revue Syria est assurée par MM. EDMOND POTTIER, membre de l'Institut, Conservateur au Musée du Louvre, GASTON MIGEON, Conservateur au Musée du Louvre, et RENÉ DUSSAUD, Conservateur-adjoint.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL  
LIBRARY, NEW DELHI.  
Acc. No. 34191  
Date 10.6.56  
Call No. 725/Syr

# SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE







## HAMA, DE SYRIE

PAR

GASTON MICEON

Hama, bâtie à 46 kilomètres au nord de Homs en Syrie, et au sud-est d'Antioche, sur les deux rives de l'Oronte, est une des plus pittoresques villes de la Syrie du Nord. A l'époque grecque, elle s'appelait « Épiphania ». C'est comme Damas une verte oasis au milieu de plaines infertiles; vue des hauteurs elle apparaît charmante, divisée en quartiers divers par ses jardins aux groupes d'arbres magnifiques et ses vergers; des bords de l'Oronte ses maisons blanches s'étagent en terrasses fleuries, au bas desquelles d'énormes « norias » donnent à ces rives un surprenant caractère. Le Nahr-el-'asi coule en effet entre des berges si élevées qu'il fallut recourir à ces énormes machines hydrauliques pour amener l'eau du fleuve au niveau des jardins.

Tous ceux qui la visitèrent en ont vanté la beauté et le charme. Nassiri Khosrau au onzième siècle, dans son itinéraire en Syrie et en Égypte, sans s'y arrêter longuement, ne manque pas d'en parler avec éloges <sup>(1)</sup>. Ibn Batuta la visita encore au quatorzième siècle <sup>(2)</sup>. Mais c'est aux voyageurs modernes que nous devons le plus de détails sur l'intérêt archéologique des monuments anciens qu'elle renfermait, et dont beaucoup ne sont plus que des souvenirs. Burckhardt y découvrait en 1812 les célèbres inscriptions hittites sur des blocs de basalte encastrés dans les murs du bazar. Elles ont été transportées depuis lors au Musée de Constantinople. Aujourd'hui on voit un peu plus clair dans l'histoire de ce peuple des Hittites, dont une grande ville se trouvait au sud de Homs, Qadech, sur la butte de Tell-Nebi-Mendo, non loin du lac de Qadas, et que découvrirent Thomson et Conder. C'est de cette civilisation que M. Edmond Pottier entretient savamment les lecteurs de *Syria*.

Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer il y a peu de temps, dans

<sup>(1)</sup> *Sefer Namah*, relation du voyage de Nassiri Khosrau, trad. Ch. Schefer. Paris, Leroux, 1881, p. 37.

<sup>(2)</sup> Ibn Batuta, I, p. 141. Trad. Defrémery. Paris, 1873.

une collection parisienne, celle de Mlle Lion, une délicieuse aquarelle qui nous donne un aspect vrai de ce qu'était Hama au milieu du dix-neuvième siècle et nous remercions Mlle Lion de nous avoir autorisé à en donner cette excellente reproduction (Pl. I). Elle fut prise à Hama, de la rive gauche du fleuve, par un voyageur qui la visita en 1833, Eugène Flandin, et elle est intéressante surtout en que la vision directe donne de charme et de beauté à une œuvre destinée à l'illustration d'un album<sup>(1)</sup>.

Cet Eugène Flandin était un artiste — nous venons d'ailleurs de le voir, ce à Naples en 1809, se faire exiler en Sicile — le Paris en 1810 par quelques vues d'Italie. C'était un voyageur, un d'abord et l'année suivante en Italie. En 1819, le surintendant des Travaux publics pour accompagner en Perse l'ambassade de M. de Sorey et, sur les rapports des deux Académies, tous ses dessins et ont été reproduits dans la grande publication à laquelle M. Coste avait collecté et qui le verra être complète par les planches de relevés de fouilles et le monument à Araxe ou il avait été désigné pour accompagner M. Botta en 1815. Voyage en Perse 1813 — Voyage à Smyrne 1816. C'est dix ans plus tard que Flandin faisait un grand voyage en Asie Mineure et en Syrie, d'où il sortait cette magnifique publication lithographique — soit 10 cent en 10 livraisons et 200 planches en 1854. L'artiste mourut en 1870.

Il est curieux de confronter l'aquarelle si légère, fine et délicate que nous publions avec la lithographie, planche 16 de la 24<sup>e</sup> livraison de *l'Orient*. La première est l'impression vive, sportive et sensuelle d'un artiste en train de la rendre du site qu'il a devant les yeux. La lithographie est d'une composition plus massive, d'un aspect plus lourd, les constructions plus serrées, entourées avec une densité d'opacité par les hautes arbres. La lumière est moins transparente, le ciel moins léger; et comme le voulait le goût du jour, les personnages qui ne sont que des figures originales, que des notes colorées dans l'ensemble, deviennent sujets importants, grand cavalier sur le pont, personnages adossés à la grande porte. Toutes deux nous offrent de Hama en 1833 un spectacle excellent, que nous présentons avec la magnifique vue générale, alors photo-gravée, qu'en donnait Sachau en 1883<sup>(2)</sup>.

Hama conserve peu de vestiges de la dignité, mais quelques monuments

(1) Eugène Flandin, *l'Orient*. Album de lithographies. 900 planches. Gide, Paris, 1853.

(2) EDUARD SACHAU, *Reise in Syrien*, pl. IX. Leipzig, Brockhaus, 1883.



View of Notre-Dame de la Salette, 1874.



musulmans parlent encore le soussé-araméen. Nous n'avons qu'à regretter l'un de ses derniers visiteurs, le plus savant épigraphiste en ces matières, Max van Berchem. Il la visita en 1891. Il en a reproduit divers aspects : la rive gauche avec ses ponts qui forment le quartier principal, la grande mosquée et les bazars — et qui portent jadis la citadelle — et la rive droite avec ses célèbres rones à eau, les norias<sup>(1)</sup>.

La grande mosquée, qui offre les caractères communs du temple-église-mosquée, a une très belle cour entourée de portiques voutés, une salle de prières avec des fenêtres massives de bronze de l'époque des mamluks et le mausolée d'al Malik al Muzaffar III Mahdouch, 683-698 de l'hégire, avec de splendides cenotaphes de bois sculpté (*Encyclopédie de l'Islam*, Leyd., 1910, 24<sup>e</sup> livraison, page 246, article Hama par Sabernheim). Van Berchem remarqua dans l'angle sud-ouest de la grande Mosquée un édicule octogonal porté par de belles colonnes à chapiteaux byzantins<sup>(2)</sup>, de grande analogie avec celui de la grande Mosquée de Damas, dont les colonnes à chapiteaux corinthiens sont de style plus classique. — Et ce même édicule se retrouve dans la grande mosquée de Hama. Peut-être faut-il y voir des traditions antiques ou pré-chrétiennes de la Syrie attribuées par les textes, et y retrouver la « chambre du trésor » que les Arabes appelaient « Dar al-Dar » « Dar-el-Mal », et « Hama » « Khizma ».

Sur la même rive que la grande mosquée, et près du fleuve, est une vieille mosquée Djami al-Nury, bâtie par Nur-al-din le maître de Sicile, et dont l'inscription est à son nom (1163), on y voit les restes d'un beau minaret de bois.

Encore du côté ne se voient les restes d'une mosquée et d'une mausolée bâtie par le sultan du premier prince ayoubide de Hama (inscription de 1188).

Sur l'autre rive droite, on voit de la ville, sur le mausolée du célèbre historien-géographe 'Abd-Allah Isma'il sultan de Hama (1311), dont la petite coupole est le bûle d'un hectomètre carré. Le même prince a sa mosquée, baignée par le fleuve « Djami-al-Hayaya », la mosquée des serpents, qu'ont étudiée Marten et Seydali — avec les colonnettes en faïence sculptées à la forme d'une tresse dont les cordons en reliefs pe-

<sup>(1)</sup> Max van BERCHEM et Ed. FAYO, Voyage en Syrie. Mémoires de l'Institut archéologique du Caire, 1914, pl. XXII.

<sup>(2)</sup> *Ibid.*, pl. XXIV.

<sup>(3)</sup> *Ibid.*, pl. XXIII.

<sup>(4)</sup> *Ibid.*, pl. XXII.

<sup>(5)</sup> *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 1908, p. 337, fig. 102.







Fig. 1. Box, 10 cm high, 10 cm wide, 10 cm deep. Made of wood, 1977.



« Gloire à notre Seigneur le Sultan, roi victorieux, sage, juste, guerrier combattant contre les infidèles, sauveur du Monde et de la Religion, Abu'l-Ma'ali Muhammad, fils de Mahmud, fils de Mahammad, fils d'Omar, fils d'Shahinshah, fils d'Ayub, auco 676 de l'égire 1277-1278, ere chrétienne. »

Ce Muhammad, d'après van Berchem, est l'Ayyoubide, sultan de Hama Syrie, qui y régna de 1244 à 1281. Il descendait de la famille de Saladin et était l'oncle du célèbre historien Abu'l-fida, prince de Hama.

Cette fontaine a 0 m. 50 centimètres de hauteur, 0 m. 80 centimètres de diamètre intérieur.

Elle fut acquise au Caire en 1903 par le Musée anglais, ainsi que quelques autres belles choses, des mains de Daminos pacha. Il serait intéressant de savoir de quelle cour de mosquée ou de palais de Hama elle provient et si quelque vieux souvenir en a subsisté dans la ville.

GASTON MIGNON.

# L'ART HITTITE

PAR

EDMOND POTIER

(Troisième article)

## IV. — ZENJIRLI <sup>(1)</sup>

A l'ouest de Karkemich, adossée aux contreforts du mont Amanus qui est connue en l'antiquité comme la citadelle de Taurus, commandant le croisement des routes, les routes qui viennent de l'ouest par les cols des montagnes, d'autres qui remontent vers le nord du col de la vallée de l'Halys ou qui mènent à l'est vers l'Euphrate, Zenjirli occupe une position stratégique et commerciale de première importance. On s'explique la prospérité de la ville ancienne qui y fut établie, mais dont nous ne connaissons pas encore le nom historique. Quantité de types hittites sont répandus dans la région et attestent la présence d'habitants indiques, mais celui-ci est le plus important et les fouilles y ont été très fructueuses. Elles donnent l'idée la plus précise de ce que fut une cité hittite avec ses murs d'enceinte fortifiés, ses poternes, sa citadelle et ses palais. C'est pourquoi nous pourrions nous arrêter ici avec quelque détail sur l'architecture.

Les belles découvertes sont dues à une exploration allemande qui fouilla le site de 1888 à 1891 et consigna le résultat de ses travaux dans une grande publication parue de 1891 à 1911 : *Inschriften und Sendschreiben (Mittheilungen aus den orientalischen Sammlungen)*.

Chaque partie des édifices y est étudiée avec le plus grand soin et fait l'objet d'observations très instructives, mais les fouilleurs ont éprouvé souvent le grand besoin de déterminer la date des différentes constructions, pour la raison déjà donnée dans notre étude sur Karkemich : c'est que les palais ont

<sup>(1)</sup> Le nom de cette localité est un aggrégat de *zen* (pers. *fin*) et *zirli* (Pers. *Fin*) (cf. IV, p. 100). *Schick* (loc. cit. p. 100), *Schick* (loc. cit. p. 100), *Schick* (loc. cit. p. 100).

D'après les plus récentes publications des explorateurs français, la date de ce dernier travail que nous avons adopté ici est sur notre carte (fig. 1).

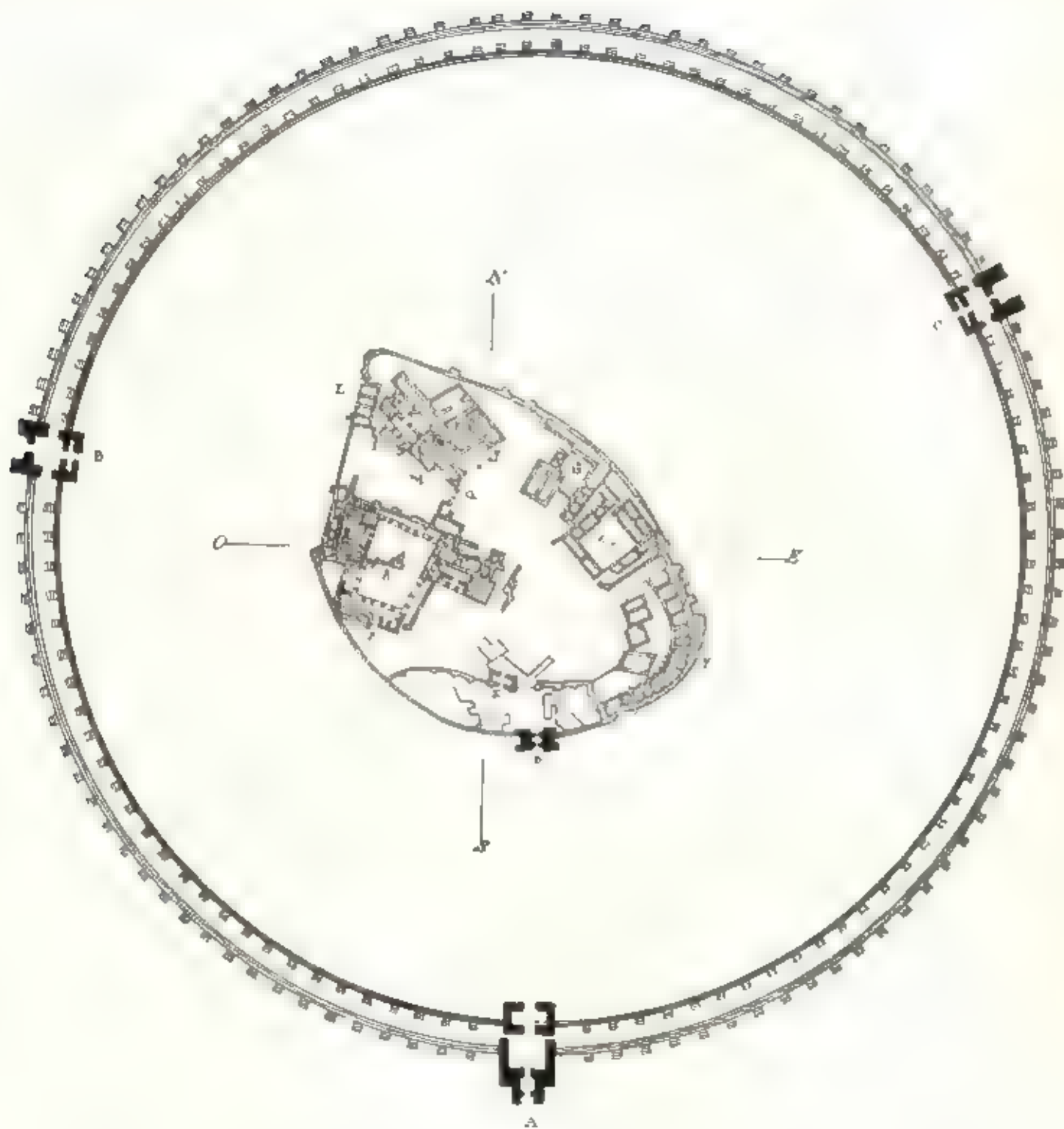


Fig. 11  
Plan de Zentrî.





subi des remaniements importants à différentes époques et que, d'une part, on a dû se servir des blocs anciens en leur attribuant une destination nouvelle, tandis que, d'autre part, on y a ajouté des parties tout à fait neuves. L'incertitude reste grande pour distinguer ces éléments disparates et, en l'absence d'autres indications, c'est encore le style des sculptures qui reste le plus sûr *criterium* pour dater les œuvres.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de la cité antique qui s'élevait sur l'emplacement de Zandjirli a été reconstituée, autant que les fouilles le permettaient, par M. Koldewey et nous en résumerons les faits essentiels.<sup>1</sup> Chronologiquement, on peut distinguer cinq couches dont deux sont datées avec certitude, la cinquième et dernière par des monnaies byzantines et romaines, la troisième par des inscriptions du règne de Teglat pileser III. La première, contenant des restes de bâtiments insignifiants sans traces de fortifications, évoque une époque de formation antérieure au treizième siècle. La seconde, qui débutant vers 1300, a vu construire le mur intérieur de la ville, le mur de la citadelle avec le rempart oblique qui est venu s'appuyer de chaque côté de la poterne D de la citadelle et probablement le plus ancien palais II<sup>1</sup> situé au sommet de la colline (voir fig. 44, pl. III). Pendant la troisième se sont élevés les deux autres palais II<sup>2</sup>, II<sup>3</sup> du côté ouest qui marquent l'apogée de l'architecture et de la sculpture hittites. M. Puchstein a proposé la date du milieu du dixième siècle pour les reliefs qui ornent la poterne A de la ville et celle du neuvième pour ceux de la porte D de la citadelle.<sup>2</sup> On connaît aussi les noms des premiers vassaux des rois d'Assyrie (neuvième et huitième siècles) qui ont résidé dans le château et l'ont embelli par leurs travaux d'art. La quatrième est marquée par la ruine de la cité et par sa restauration au temps du roi assyrien Assar-haddon (septième siècle) : on y ajoute des constructions nouvelles comme les casernes F du quartier Est, le palais du haut qui remplace le plus ancien palais au point culminant des bâtiments du nord et probablement le mur extérieur qui double la grande enceinte de la ville. Mais une nouvelle catastrophe, sans doute survenue peu de temps après, livre encore la ville à l'incendie et à la destruction. À partir de ce moment s'ouvre la cinquième et dernière période où l'ancienne ville végète et achève de se dissoudre peu

<sup>1</sup> *Ausgrabungen* p. 172 à 178 et *Lebensgeschichte* p. 272 à 273. *The end of the Hittites* p. 272.

<sup>2</sup> Nous pensons comme on le verra par la suite que ces dates sont trop basses.

à peu. L'emplacement continu à être habité presque jusqu'à nos jours, mais ce sont de misérables petites maisons qui s'installent dans des ruines.

PLAN GÉNÉRAL. — L'enceinte de la citadelle suit les sinuosités du sommet du monticule formant acropole et affectant une forme à peu près ovale (fig. 44, pl. III). L'enceinte de la ville, au contraire, est régulièrement circulaire et comprend deux murs concentriques, laissant entre eux un étroit espace qui sert de chemin de ronde. Cette disposition, on le remarquera, n'est pas celle des villes et palais assyriens construits sur plan carré comme on le voit à Khorsabad et à Nimroud (Perrot-Guipéz, fig. 111, 113). Le plan initial, oval ou circulaire, se rapproche davantage des habitudes primitives qui ont déterminé la structure des maisons et des cités. La maison est d'abord une habitation rappelant le petit bouquet d'arbres qu'on a réunis par les palissades de roseaux et le branchage pour en faire un en les fermant avec des branches sur le forum romain, temple de Vesta, urnes étrusques funéraires. Elle devient plus tard carré. De même, la ville primitive s'est installée sur le bord circulaire ou ovale d'une hauteur d'où l'on surveille la plaine et où l'on se met à l'abri derrière une muraille. Le plan carré résulte d'une conception humaine qui n'est pas à la nature : il est plus récent.<sup>(1)</sup> Le plan de la ville initiale de Kutech, que nous ne connaissons encore que par la figuration le concernant sur un bas-relief égyptien (Perrot-Guipéz, IV, fig. 157), offre la même disposition circulaire.<sup>(2)</sup>

La grande enceinte de la ville a environ 720 mètres de diamètre, ce qui donne une superficie totale d'environ 40 hectares, soit un demi-kilomètre carré. Le plus grand diamètre de la citadelle est un peu inférieur à 300 mètres et le plus petit compte 200 mètres. C'est une petite acropole pour une petite ville. Le plus grand palais à l'intérieur a 125 mètres de long et environ 60 mètres

(1) Le plan fig. 44, pl. III, a été constitué d'après les indications fournies par la pl. XIX, par la fig. 168 de la p. 202, par la fig. 175 de la p. 203 des *Ausgrabungen in Sendschirli*. Cf. MAERKE, *Hist. anc. peupl. Orient*, III, p. 147 (plan), et III, p. 149 (restitution du palais).

(2) Cf. *Diet. des Antiquités de Babilone*, art. *Domus*, p. 349 (Moureaux).

(3) M. KOLBEWAT a résumé l'historique du plan circulaire et du plan carré en Orient (*Ausgrab.*, pp. 178, 179). Cf. NOLLE, *Ovalhaus und Palast in Kutech*, 1908.

(4) Le plan moderne de l'emplacement supposé de Kutech est donné par KOLBEWAT, *ibid.*, fig. 81, p. 179.

de large. Nous sommes loin des vastes espaces occupés par les constructions de Sargon ou de Sennachérib.

L'enceinte générale de la ville comprend trois portes (A, B, C, fig. 41, pl. III), au sud, à l'ouest et au nord-est. Celle du sud (A) est assez bien conservée et seule ornée de sculptures. Les murs ont de 3 m. 10 à 3 m. 50 d'épaisseur, flanqués de distance en distance par des tours saillantes. Les fondations sont en pierre et ne vont pas plus profondément qu'un mètre, la superstructure ne subsiste plus, on y voit beaucoup de débris de terre cuite mêlés à l'humus qui recouvre les ruines.

L'enceinte spéciale de la citadelle se compose d'un mur ouvert au sud par une porte D. Il suit la crête du monticule et présente une forme à peu près ovale. En arrière de la porte un second mur de traverse, s'appuyant obliquement de chaque côté sur la muraille, détermine une sorte de court intérieur qui forme au sud un défilé et empêche d'avoir accès immédiatement dans le centre de la citadelle. Il faut franchir une autre porte (E) pour être maître de la place.

Après avoir franchi cette troisième porte on trouve sur le plateau de l'acropole quatre groupes de bâtiments (F, G, J, R) : 1° À droite, du côté de l'est, une série de quatorze petites chambres étroites qui pouvaient servir de casernes ou de logements pour la garnison, les chevaux et le matériel, mais il est possible que ces constructions datent seulement de l'époque assyrienne du règne d'Assar-haddon (1). — 2° Au nord-est les restes d'un palais (G) qui lui aussi, semble récent, mais qui aurait remplacé une construction plus ancienne, antérieure au neuvième siècle et qui représentait l'habitation royale des premiers temps, placée sur la partie la plus éminente du monticule, elle dominait le mur et prenait vue sur la plaine (c'est le bâtiment II de la fig. 41). — 3° Au nord-est de la terrasse un bâtiment (J) dont la destination n'est pas bien déterminée, mais qui paraît appartenir aussi au plan de la première époque, avec le bâtiment A. À une date postérieure une autre construction (K), probablement le temple ou la chapelle du culte, serait venue s'appuyer sur ce bâtiment, précédée d'un perron ou d'un portique à colonnes, avec une grande cour (M), ou donne accès une porte (Q) décorée de sculptures. — 4° Et fin, à l'ouest de chaque côté

(1) *Ausgrabung.*, p. 433, 472.



G. Perrot (VI pp. 198 à 203, et p. 480) nous en voyons aujourd'hui l'importance, puisqu'ils sont un témoignage de l'extension des influences hittites à longue distance. Il est vrai que M. Friedrich (op. cit. p. 229 et suiv.) a contesté les explications de Kaldewey et de Perrot — ce sont bien, d'après lui, des canalisations pratiquées dans les murailles de briques et non pas des insertions de poutres — le bois ne pourrait pas brûler sans air dans une masse aussi compacte. Les travaux d'aération avaient pour but d'assécher la construction de briques crues — on y amassait aussi des matières sèches inflammables — de la paille, des morceaux de bois, qu'on brûlait pour activer la dessiccation. Toutefois, malgré cette divergence sur ce détail, M. Friedrich est d'accord avec les autres pour constater l'emploi caractéristique du bois dans l'architecture hittite — colonnes de bois sur socles de pierre, faîtes et couverture en bois, ce qui permettait des portées de grande volée et des salles plus larges qu'en Assyrie, où la couverture en voûte amenait à construire des salles longues et étroites (Perrot, II, fig. 59, 89, 90).

Les briques des murs sont larges et plates — à la façon chaldéenne — l'argile en est mal épurée, mêlée de calcaire et de paille. Extérieurement le mur est égalisé et plat — recouvert d'un enduit assez épais qui dissimule les joints. Les bases de colonnes sont en pierre — mais on n'a retrouvé ni fût, ni chapiteau — d'où l'on conclut que les colonnes étaient de bois et soutenaient sans doute un plafond en bois — formant à la partie supérieure une terrasse que l'on recouvrait de terre pilonnée<sup>1</sup>, comme on en voit encore aujourd'hui dans les maisons modernes de la région<sup>2</sup>. On a retrouvé aussi des dallages en carreaux de terre cuite<sup>3</sup>.

Tel fut le caractère spécial de cette architecture anatolienne et syrienne qu'on retrouve d'une part en Troade, d'autre part en Palestine avec le temple de Jérusalem et le palais de Salomon, qui fut adoptée par les Perses au temps des Achéménides, qu'on observe encore après l'ère chrétienne dans le palais de Chosroès à Tésiphon et qui permet même de rattacher le palais hittite à la

<sup>1</sup> Dans « bâtiment J » du plan fig. 44 pl. III, on a recueilli une base surmontée d'un tronçon de colonne cannelée en pierre (p. 481 fig. 187) — mais on pense qu'il s'agit d'une construction tardive à l'époque helle-

nique installée dans les ruines de l'ancien palais hittite.

<sup>2</sup> Cf. p. 142 fig. 23 pl. XXX p. 246 fig. 134.

<sup>3</sup> *Prise en vue de l'Etat de l'Art II* fig. 58.

<sup>4</sup> *Assyriab.* fig. 159-167.



mosquée musulmane<sup>1</sup>. Il est hors de doute que les Assyriens n'échappèrent pas à cette influence : car dans plusieurs textes de leurs annales il est question du bâtiment hitite appelé *halam* : Teglath-palaser III (745-727 av. J.-C.) construit à Nimroud « un *halam* et forme de parais du pays des Hittites pour son séjour de repos » Sargon II (727-705) rappelle sur les bas-reliefs « les qu'il a construits au Louvre » *halam* (Assyriologie, p. 64) qu'il a construit « un bâtiment que l'on nomme *halam* dans la langue du pays le l'Occident<sup>2</sup> ». On conçoit que de tels témoignages fortifient singulièrement la thèse soutenue aujourd'hui sur l'antériorité de la civilisation hitite. Certains monuments assyriens eux-mêmes ont reproduit les particularités essentielles de l'*halam* hitite (Perrot, II,

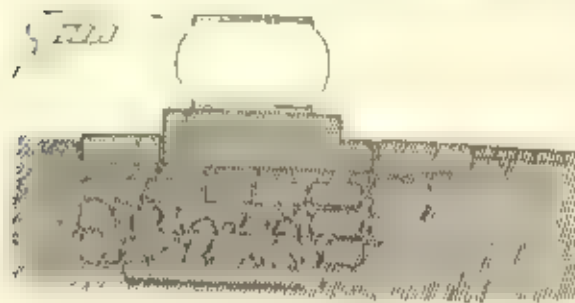


fig. 42

fig. 86). Les Assyriens parlaient donc de l'*halam* comme nous parlons d'une véranda de l'Inde, d'une window anglaise ou d'un hall, d'un patio espagnol : c'était pour eux l'introduction d'un élément exotique dans leur architecture.

Notons aussi une différence importante dans la structure des portes chez les Assyriens et chez les Hittites. Or, sans l'importance non seulement militaire mais aussi religieuse et symbolique de l'entrée dans les villes et dans les palais de l'Orient. On dit en core aujourd'hui « la Sainte Porte » pour désigner le gouvernement ottoman. C'est que la Porte est l'endroit où se concentraient tous les moyens de défense militaire et symbolique : fortifications, gardiens, soldats, images de divinités, génies et animaux fantastiques. Celui qui est maître de la porte devient maître du palais ou de la cité : il a triomphé des hommes et des dieux. C'est la clé du pouvoir. En Assyrie, la porte est un haut passage voûté, une sorte de porche monumental entre deux tours, comme le pylône égyptien (Perrot, II, fig. 193, 197, 216). Au pays hitite, c'est un donjon massif et carré, composé de deux constructions épaisses qui contiennent des chambres et des loges et qui laissent entre elles l'espace d'un large vesti-

<sup>1</sup> Ausgrab., p. 191.

<sup>2</sup> Voir les textes cités dans les Ausgrabun-

gen, p. 189, et dans l'article de Fournier, p. 275.

bule ouvert en croix, dont les parois sont munies à leur base d'une plinthe de reliefs sculptés <sup>1</sup>. Nous verrons plus tard la forme spéciale des portes à

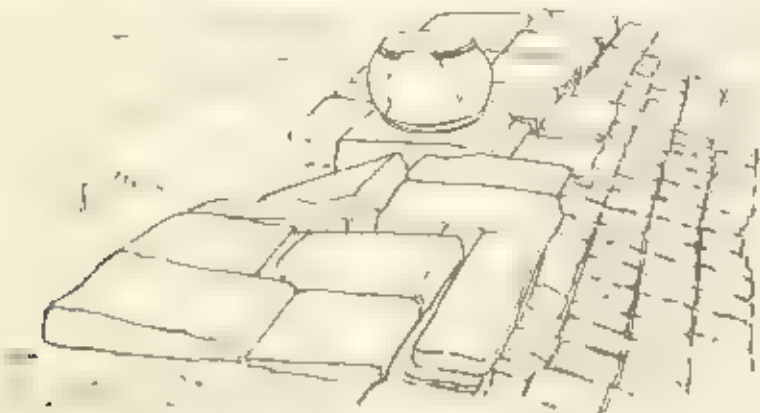


FIG. 43.

Bughaz-Kem et à Euvuk <sup>2</sup>. A Zandjich, il y a trois poternes à franchir : celle de la ville et les deux portes de la citadelle (A, D, E de la fig. 51, pl. III).



FIG. 44.

toutes trois construites sur des plans similaires, toutes trois décorées d'animaux protecteurs, surtout le lion faisant saillie sur la maçonnerie et montrant leurs

<sup>1</sup> Voir le plan de la poterne de la citadelle donné par GOURVANG *The land of the*

*Hitites*, p. 378, et plus loin notre fig. 53.

<sup>2</sup> Cf. ED. MEYER, *Chester*, fig. 5, 6, 7-9.

et ces menaçants ou d'autres figurations en relief, sphinx, taureaux, cavaliers, génies ailes, qui complètent l'aspect redoutable de cette garnison prête à repousser l'assaut des mauvais esprits et les divins soufflements pendant que les soldats l'iront livrer aux assauts ennemis. Le palais haramique, dont le plan contre M. Kollwey<sup>1</sup>, ne sera qu'une répétition et un développement de la porte d'entrée. Par exemple l'édifice III comprend un perrot, soutenu par deux colonnes à bases de lions, qui donne accès dans une salle spacieuse rectangulaire au fond, au contour étroit aboutissant à une autre salle plus grande encore, etc., en arrière se trouvent d'autres petites chambres, appartenants privés où l'on remarque une canalisation d'eau pour le bain.

Adressons encore un principe de construction qui s'applique en général aux édifices orientaux et qui est opposé à celui des Grecs — développement du plan, en largeur et non pas en profondeur. Les palais orientaux sont étendus suivant ce principe, tandis que les Achéens et les Doréens ont reparté en pays grec le système du bâtiment en profondeur, avec la voute plus étroite.

L'Assyrie ne guère employé la colonne pure pour les constructions légères et elle la faisait en bois recouvert de métal (Perrot II, p. 208). On ne connaît qu'un seul fragment de colonne en pierre (ibid., p. 217). Les chapiteaux sont généralement pourvus de volutes et, pour ces raisons de penser que la colonne et le chapiteau en bois sont venus aux Grecs par l'entremise des populations asiatiques<sup>2</sup>. L'architecture hittite nous a part d'un type d'architecture — le type elle a créé un modèle de colonne en bois, portée par une base de pierre. Ce fut le système employé en Grèce, à Mycènes et à Tirynthe. C'est encore l'usage, dans certaines maisons modernes de la région de l'Euphrate, de faire soutenir le contour le pontons par des colonnes en bois élevées sur des cubes de pierre (Perrot II, fig. 38). Dans les palais de Zoujeh on a retrouvé en plusieurs endroits des bases portiques — les bases de colonnes encore en place

<sup>1</sup> *Ausgrabungen*, p. 163 et les fig. 82, 83.

<sup>2</sup> Cf. P. BÉROUX, *l'Architecture (Antiquité)*, p. 153, fig. 95.

<sup>3</sup> Voir M. DUBOIS, *les Civilisations pré-hittites*, 2<sup>e</sup> éd., pl. X.

<sup>4</sup> Voir le mémoire de P. CHARNAY, *Des fondations Capitell* (1887), et l'étude de M. R. KOLLEWY, *Neandria*, dans le 51<sup>e</sup> *Programm zum*

*Winkelmanns feste* (1891), avec le résumé de G. FRANK, *Hist. de l'Art*, VII, p. 403 et suiv. Certaines inscriptions hiéroglyphiques dans les reliefs hittites représentant la colonne cannelée avec son chapiteau à volutes. En. MEYER, *Cheider*, fig. 16 à 24.

<sup>5</sup> FRANK, VI, pp. 516-518, 638.

(fig. 42, 43) <sup>1</sup>. Elles ont la forme de coussins ronds, épais, comme la base de la colonne ionique <sup>2</sup>. C'est bien une preuve que le type grec est emprunté, car l'architecte ionien n'avait aucun besoin d'appuyer sa colonne de pierre sur une base séparée : il aurait pu la poser directement sur le dallage, comme on l'a fait dans l'ordre dorique. Mais il a copié un modèle où la base de pierre était indispensable pour porter et consolider une colonne de bois. Nous n'avons malheureusement aucun exemple de chapiteau ni de fût hittite, puisqu'ils étaient en matière périssable. Néanmoins la filiation avec l'art grec se poursuit dans d'autres détails : par exemple, les colonnes sculptées du vieux temple d'Éphèse, patiemment reconstituées au Musée Britannique <sup>3</sup>, présentent une base litée d'un caractère oriental, avec un pourtour décoré de figures marchant et la file, comme sur les plinthes sculptées des palais hittites et assyriens. C'est une synthèse des éléments décoratifs placés près du sol par les architectes asiatiques : c'est une adaptation adroite et un arrangement original du décor monumental de l'Asie.

Quand le support de la colonne est un groupe de sphinx ou de taureaux, le fût ne repose pas directement sur le dos des animaux. L'architecte a interposé un coussinet de pierre à terre lité, qui est placé comme une selle sur la croupe des sphinx et qui semble faire corps avec eux (fig. 44 et fig. 50, cf. pl. IV) <sup>4</sup>. C'est sur ce coussinet que la colonne de bois était fixée. D'après le nombre des cannelures de ce support on peut calculer le nombre des cannelures du fût lui-même : on retrouve ainsi le nombre de 24 cannelures qui fut précisément celui de la colonne ionique des Grecs à l'époque classique. Les mêmes formes archaïques, les mêmes ornements pouvaient être employés pour d'autres supports, comme des pieds de meubles (fig. 45) <sup>5</sup>. Les dimensions et le galbe



fig. 45

<sup>1</sup> Nos figures d'après *Ausgrabungen*, I, p. 102, fig. 47, 48, cf. p. 156, p. 161 à 165, pl. XXIV à XXVII; p. 237, fig. 146, p. 267, fig. 174, p. 291, fig. 198; p. 338, pl. XLIX à LIII.

<sup>2</sup> P. BENOIT, *l'Architecture (Antiquité)*, p. 350.

<sup>3</sup> PERRON, VII pl. XXXI. H. WATTS, *The Temple at Ephesus*, 1908, pl. IV, V, pl. XVI, n° 1.

<sup>4</sup> D'après *Ausgrab.*, II, pl. XXXII et p. 166, fig. 71, et p. 191, fig. 88. Voir aussi MURRAY, *Hist. anc. peupl. Orient class.*, III, p. 207.

<sup>5</sup> D'après *Ausgrab.*, p. 198, fig. 89, cf. P. BENOIT, *l'Architecture (Antiquité)*, p. 354; von LESCHKE, *Entstehung und Herkunft der ion. Säule, dans der alte Orient*, XIII, n° 4.

de ces supports de colonnes sont d'ailleurs très variées (fig. 40)<sup>(1)</sup>; ils révèlent une grande souplesse dans l'adaptation des formes architecturales.

Il en est de même pour le décor. A Zandjurl, le système de décoration des bases se ramène à deux types : 1° base en coussinet simple ou coussinet double,

avec décor en faible relief de feuilles, de palmettes, de rosaces ou de torsades dont l'aspect décoratif est très original (fig. 47, 48, 49)<sup>(2)</sup>, et où l'on notera la fréquence des or-

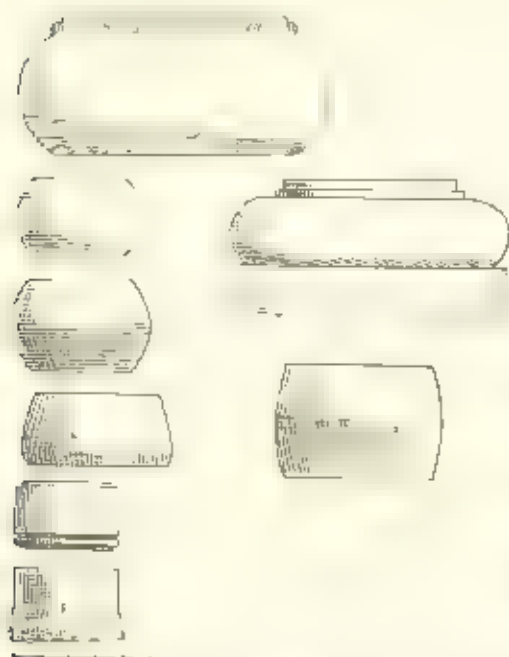


Fig. 47



Fig. 48

nements ornementaux des torsades et des rosaces, éléments essentiellement asiatiques; le décor en torsade, imitant une corde enroulée, se retrouve sur une base grecque antique (époque archaïque) trouvée à Chio<sup>(3)</sup>. 2° base en forme d'animal ou de deux animaux placés côte à côte, sphinx ou taureaux, la colonne s'insérant dans un four praticable sur le dos de l'animal isolé, ou bien sur le coussinet qui portait les deux bêtes conjuguées (fig. 44-46, et pl. IV, et 52-54). Là encore l'art hittite a montré sa force d'invention et sa puissance d'expansion. L'art assyrien a repris l'élément base en coussinet et la colonne à base animale, quand il a voulu caractériser l'aspect de l'*Edimu* hittite<sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Assyriak*, I, p. 18 (fig. 1-3).

<sup>(2)</sup> D'après *Ausgrabungen*, pl. XXXIII et LIII, fig. p. 361 et les fig. des pp. 142, 148, 157, 202, 203.

<sup>(3)</sup> *Arch. Inst.*, 1915, *Ac. exp.*, I, 1902, fig. 9.

<sup>(4)</sup> *Ausgrabungen*, pl. XXXIII-LVI, et fig. p. 369.

<sup>(5)</sup> *Рассвет*, II, fig. 82, 86.

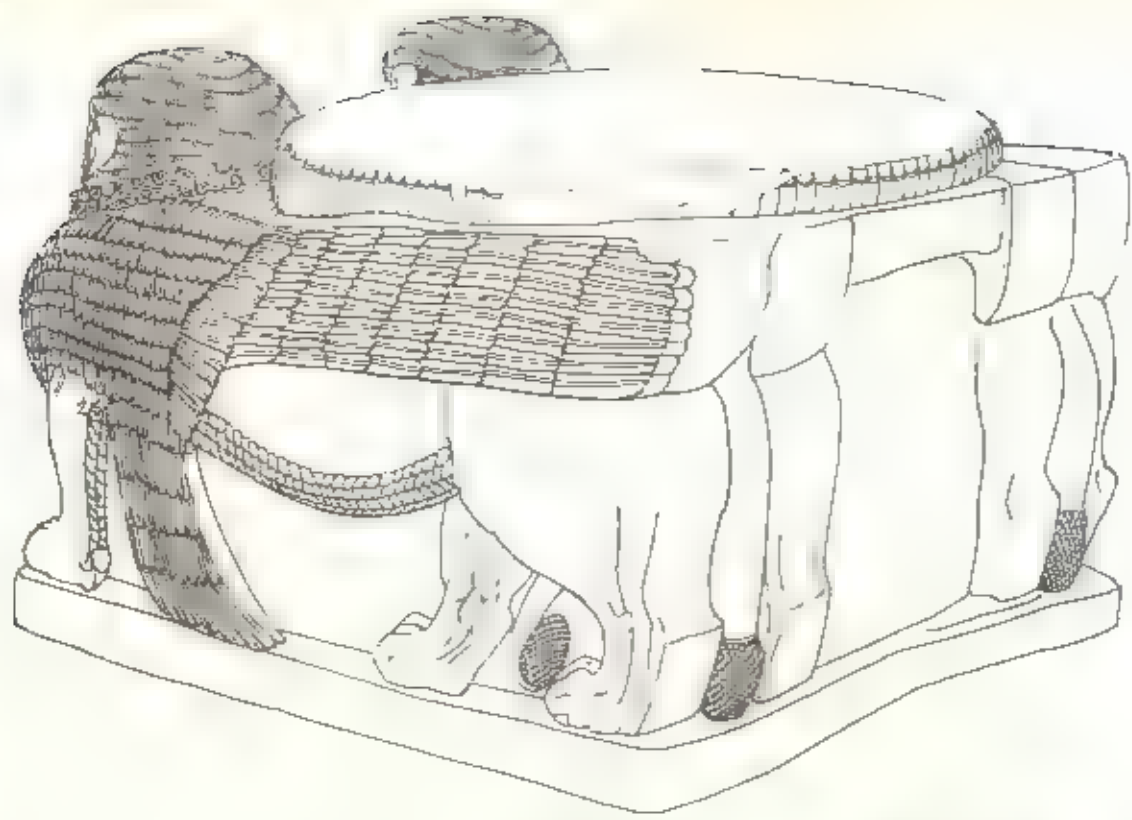


FIG. 30



FIG. 31  
sphinx de Zandjarti





M. Koldewey fait remarquer <sup>1)</sup> que dans la suite des temps on retrouve

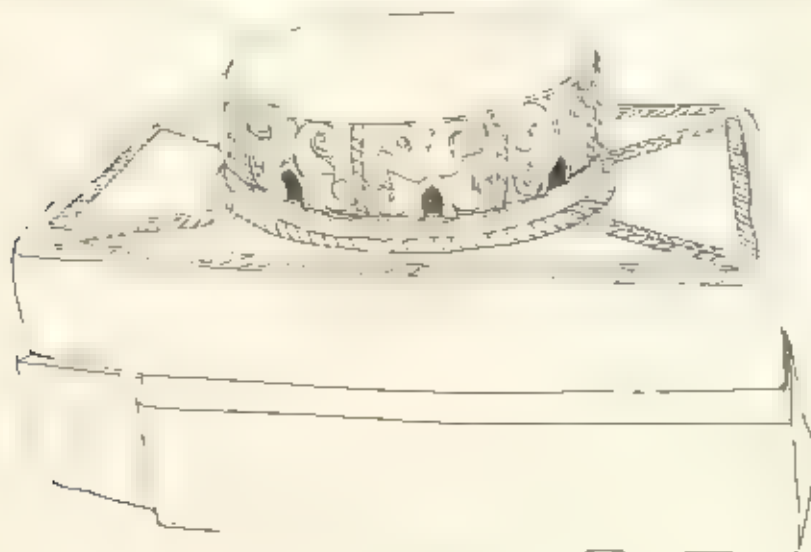


Fig. 48.

cette forme dans l'architecture arabe et maure (vasque de l'Alhambra sup.

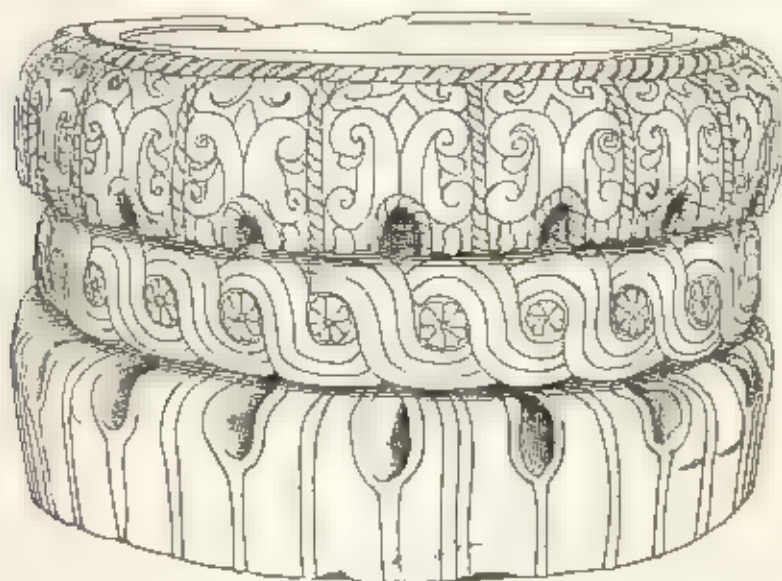


Fig. 49.

portée par des colonnettes posées sur le dos de lions) et dans les monuments

<sup>1)</sup> PERROT, p. 499.

chrétiens du Moyen Âge (apostrophe de Pise par Nicolas Pisano). Dans la sculpture religieuse, une forêt de niches valgués celle du dogme mont sur le dôme. L'an au gal, l'arc en poutre, la forme nous prospère, et nous verrons sa longue ligne s'étendre jusqu'à nous, avec les prophètes dressés sur des bêtes

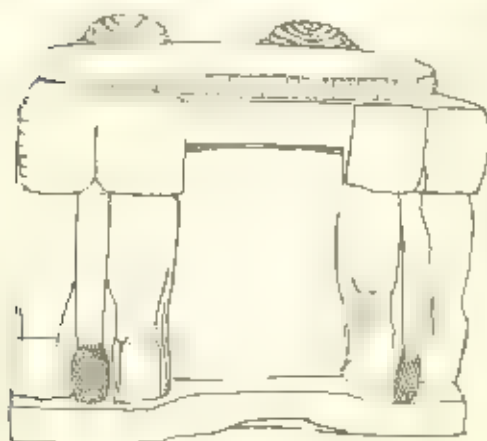


FIG. 54

monstrueuses au portail de Saint-Gilles du Gard et à la cathédrale de Chartres.

#### SCULPTURES DES POTERNES ET DES PALAIS

— On peut distinguer ici quatre groupes de sculptures : 1° des reliefs engagés dans la muraille et faisant des saillies en ronde bosse ; 2° des reliefs appliqués en frise le long des parois, au niveau du sol ; 3° des animaux en ronde bosse, servant de bases aux colonnes ; 4° des statues du culte, en ronde bosse, posées sur des piédestaux sculptés.

Disons tout de suite que dans aucune de ces catégories on ne sent une parenté même avec le décor assyrien, sauf dans les reliefs en frise de la dernière époque. En général, les sujets sont autres, et partout le style est différent. Cependant ce répertoire n'est pas inventé de toutes pièces ; il est lié aux souvenirs et aux traditions de l'ancienne Chaldée et de l'ancien Elam.

Il est remarquable que le décor sculpté est plus abondant encore dans les poternes

que dans les palais, et ce fait seul le justifier l'importance que nous avons attribuée plus haut à la signification religieuse et symbolique de la Porte.

*Les portes aux lions.* — Le motif classique par excellence dans la décoration des portes est le lion ; dans le décor assyrien il est moins fréquent que le taureau et tête humaine. Chez les Hittites c'est une tradition venue de l'art sumérien

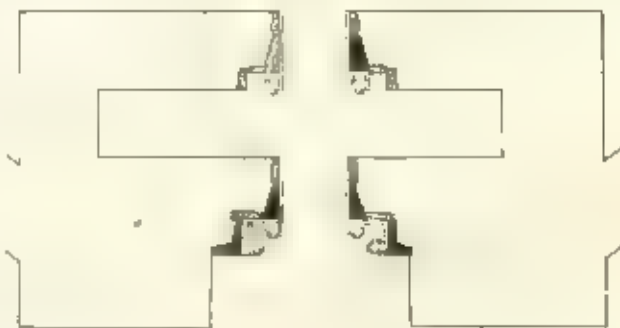


FIG. 55

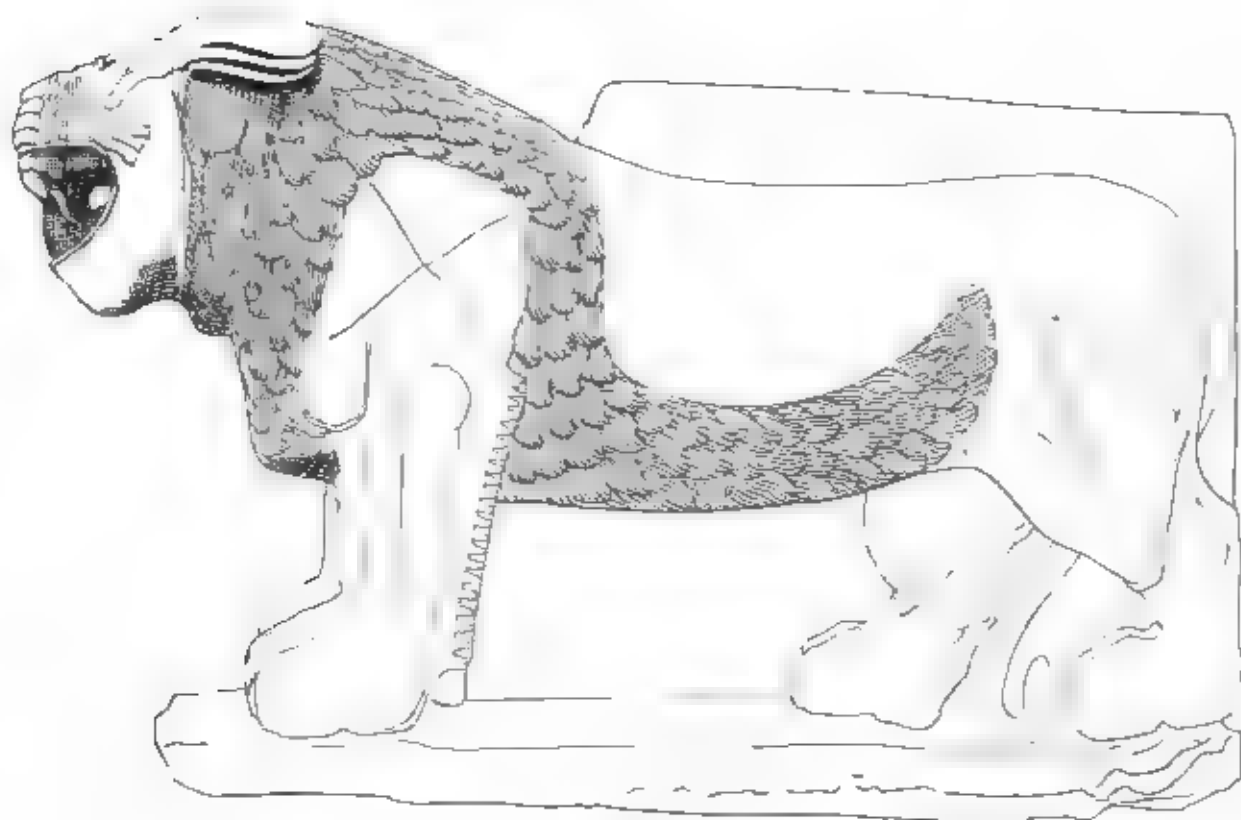
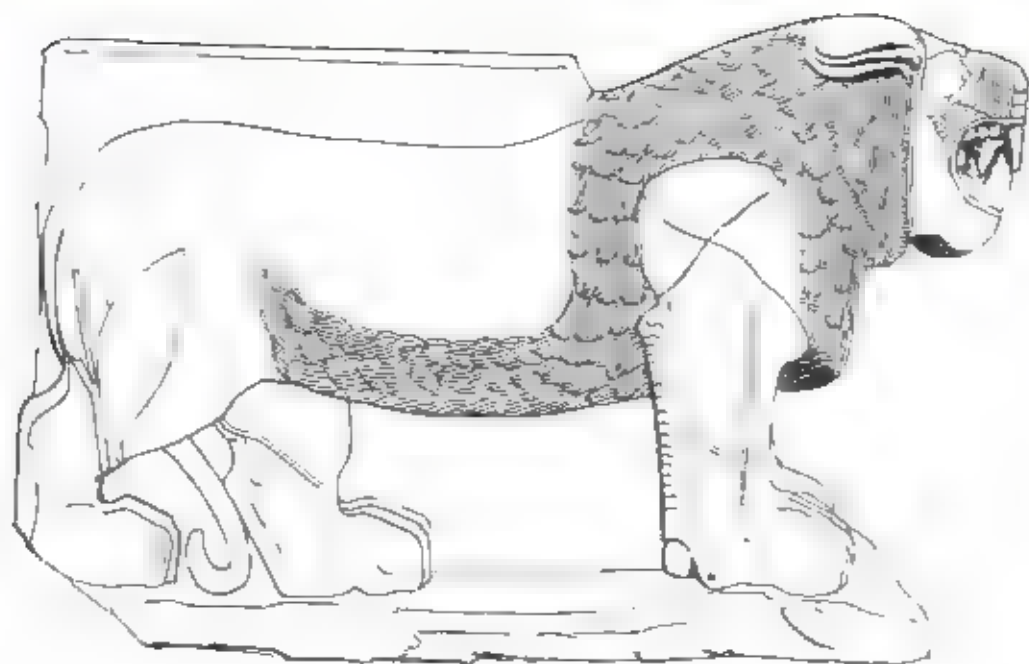


Fig. 1  
Lion of Zenjar



où les animaux symboliques se sont principalement le lion et l'aigle. Le lion devant la porte est une sorte de surveillant et l'on ne peut s'empêcher d'évoquer ici le souvenir de la célèbre Porte des Lions de Mycènes (Perrot, VIII, pl. 44) comme un ciel venu de l'Asie. Le lion hittite n'a pas la robuste sauteuse des lions de Mycènes ni la légère rigide et musclée du lion assyrien dans les caisses d'Assurbanipal (Perrot, II, p. 106 et suiv.) il est massif, court et trapu, on dirait un gros chien bien-pailouvre largement, sans ses labines fortement retroussées, une queue horssée de crocs qui va être formidable. Les architectes ont prodigué ces effigies na ves et menaçantes aux abords des poternes de la ville ou des portes des palais (fig. 2) on compte une vingtaine de ces lions, entiers ou en fragments, tantôt en forme de protomes qui sont saillis sur un



744. 100

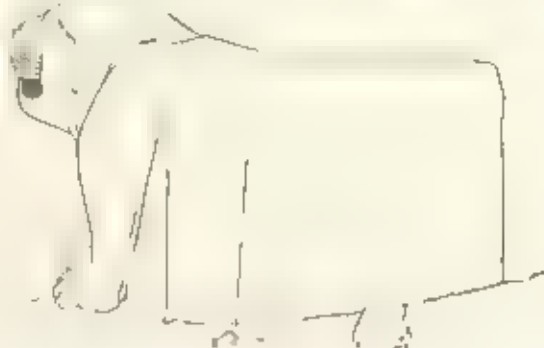


Fig. 15

blanc de la construction (fig. 54 a et c), tandis que l'anneau avec plus de réalisme sur un dallage contourne le dôme et se voit en relief, tandis que la tige enroulée bossue épaisse le bord de la plaque (fig. 57 a et c) et pl. V, 10, ce qui est une technique empruntée à la Chaldée<sup>1</sup>. L'architecte assyrien a retenu cette idée

<sup>1</sup> Voir les Découvertes en Chaldée de SANDER et HOSNER et le catalogue des Antiq. de la Mésopotamie, par PÉZARD et POTTIER.

<sup>10</sup> Reconstitution de l'esprit que pouvait avoir la poterne du mur transversal. d'après *Augrabergers*, p. 130 fig. 37. A la poterne de la ville les deux masses de pierre flanquant le couloir d'entrée, portent chacune en saillie une protome de lion, haute de 2 mètres, large de 3 mètres, formée de deux blocs de dolérite greffés de grault; *ib.*, p. 203 et suiv.

<sup>10</sup> La série de nos figures est faite d'après la publication des *Amgrabungen* fig. 54—61 fig. 197; 55 = 140, 56 = 141; 57 = 138, 58 = pl. XLVI; 59 = pl. LXV, 60 = IV, 209; 61 = III, 139, 62 = IV, 270, 63 = III, pl. XLVIII; 64 = IV, pl. LVII; 65, pl. Y, 11, pl. XLVII; 66 = IV, 277.

<sup>1</sup> Voir Heuzey, *Catalogue antiq. chald.*, n° 39, 40; *Decouvertes en Chaldée*, pl. 26, fig. 3, p. 531 et 532.



du lion gardien des portes, mais il l'a appliquée sous une forme plus réduite. Botta a trouvé dans le palais de Khorsabad un magnifique lion de bronze encastré dans le sol, portant sur le dos un anneau destiné à une chaîne qui le reliait au mur (*Catol. antiqu. assyr. du Louvre*, p. 12), n° 143, véritable

« chien de garde » qui, acroupi et rugissant, interdisant l'entrée à tout passant suspect.

Nous avons dit qu'en présence des remaniements successifs



Fig. 56.



Fig. 57.

dont cet emplacement a été le théâtre, il était difficile de dater les œuvres autrement que par le style. L'abondance de ces figures de lions permet le suivre l'évolution accomplie depuis la silhouette mal équarrée du fauve, telle comme un bloc massif et sans crinière (fig. 54 à 56), jusqu'à l'usage plus savant et plus vraie de l'animal aux muscles bien accentués, à la crinière épaisse dont les mèches symétriquement dessinées s'apparentent à la technique des œuvres assy-

riennes du neuvième siècle (fig. 61 à 66 et pl. V<sup>1</sup>). On peut placer les lions de l'ancien style dans la période du treizième au onzième siècle, ceux du style plus récent vers le neuvième et le huitième. Les beaux sphinx d'une exécution si raffinée et d'un effet décoratif si puissant (fig. 44, 50, 51, pl. IV) appartiennent évidemment à la deuxième phase; d'ailleurs on sait qu'ils proviennent du palais le plus récent, l'Ulani III. On



Fig. 58.



Fig. 59.

signale une belle plaque avec représentation analogue de sphinx en relief (fig. 67, qui aurait fait partie vraisemblablement de l'Ulani II<sup>2</sup>) mais, de

<sup>1</sup> Cf. les lions du palais d'Assurnazipal, *Perrot II*, p. 544, pl. VIII. *Perrot, Des orient*, fig. 7. Cf. sur cette évolution *Ausgrab.*, p. 232, et Ed. MEYER, *Chetzer*, pp. 61-62.

<sup>2</sup> *Ausgrab.*, pl. LY.

toute façon, on doit la placer à la même date que les autres et, si elle a décoré un bâtiment de construction plus ancienne, c'est sans doute le résultat d'une réflexion décorative opérée plus tard.

*Les plaques à reliefs sont des* — L'examen des plaques sculptées, qui décoraient le paroi et l'intérieur des nattes orthostat, nous offre les mêmes



Fig. 60.

Fig. 61.

Fig. 62.

divergences entre un style archaïque issu des œuvres mésopotamiennes du troisième et second millénaire et un style plus récent aboutissant à l'exécution raffinée et détaillée des œuvres assyriennes.

À Zondjeh, les plaques garnissent l'intérieur même des pilastres ou se dressent sur les murs des palais à la base de la construction. C'est un système très différent de celui des Grecs qui placèrent leur frise sculptée en haut, comme une corniche faisant couronnement. L'architecte du Parthénon n'a pas hésité à obéir à ce principe malgré l'inversement qu'il y avait à faire glisser des chevaux et des chars à quinze mètres au-dessus du sol. Il est bon de remarquer qu'en Grèce l'art préhellénique se conformait encore aux habitudes

asiatiques. Les fresques et les reliefs peints du palais de Gassos sont placés en plinthe.

Les fouilles allemandes de Zondjari ont attribué le décor de la poterne de la ville A au milieu du dixième siècle, celui de la porte de la ville B au neuvième, celui de *Hidant III* (fig. 61, pl. III) au sixième. M. Garstang a placé entre 1 900 et 901 l'ensemble des sculptures. Ce sont là des indications approximatives

que la suite des découvertes modifiera sans doute, mais on sera amené à remonter ces dates pour les sculptures les plus anciennes. Telles qu'elles sont, elles enferment dans un délai bien court le développement du style hittite, qui apparaît fort différent dans des œuvres comme les plaques

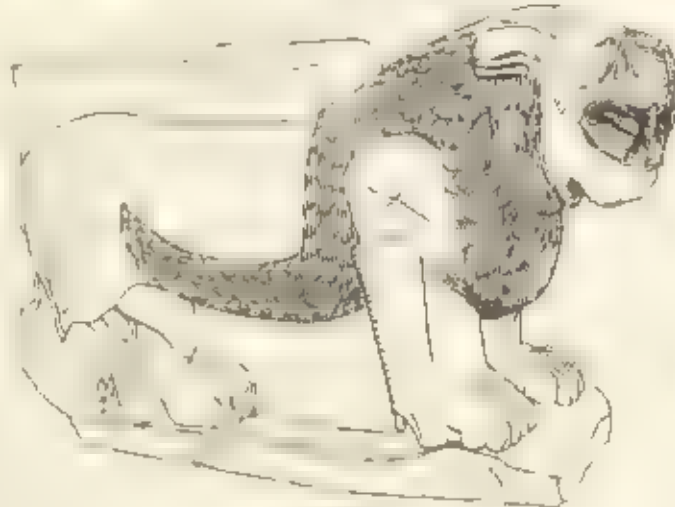


Fig. 63

decorant la poterne de la ville et les bas-reliefs de l'époque de Berrikouh. Laissant de côté pour le moment la question des dates, nous décrivons les sujets principaux, afin d'en signaler les particularités les plus intéressantes.

*Poterne de la ville A.* — Les lions de la poterne A ne subsistent plus qu'en fragments et les bas-reliefs en sont dispersés; mais il est possible de se représenter cet ensemble d'après l'aspect mieux conservé de la poterne B (fig. 60). Toutes les plaques sont taillées dans la même matière que les lions, une roche granitique appelée *hærdé*. La hauteur est en moyenne de 1<sup>m</sup> 10.

L'exécution en apparaît rude et grossière, mais on peut penser qu'une peinture en couleurs vives recouvrait la pierre et lui donnait une tout autre physionomie.

Dans la figure 68, les deux génies ailés à tête d'oiseau, levant les bras,

(1) *Ausgrabungen*, p. 173.

(2) *Ausgrabungen*, pl. XXXIV.

(3) *The land of Hitt*, p. 391.

les représentations d'oiseaux, sphinx, lion, cerf, nous sont déjà connus par les plaques de Karkemisch (fig. 20, 24-25, 29), le style archaïque en est identique et



Fig. 2

la date certainement la même. Notons qu'avec le sphinx se trouve un autre quadrupède aile aux pattes de fauve, à queue retroussée en corps de serpent,

fig. 68 n. 2 dont la tête s'apparente à celle des genres précédents. C'est une combinaison hybride qui montre encore de quelles formes variées est issu le type de la Chimère grecque. — Les scènes de guerre et de chasse sont reconnaissables au motif des cavaliers armés, coiffés du bonnet hittite, avec une mèche de cheveux enroulée sur la nuque, dont l'un tient en main la tête coupée d'un ennemi<sup>1</sup>, et au motif le l'archer lançant une flèche à un cerf



Fig. 68

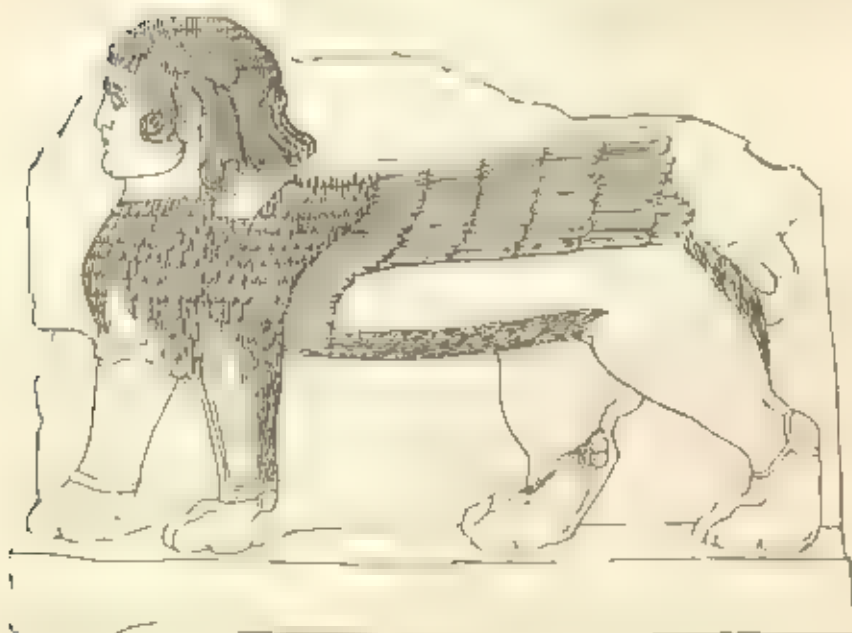
dont le corps est déjà traversé d'un trait et qui est assailli par un deuxième groupe sur son dos ; le lièvre suspendu dans le champ, derrière le chasseur, indique un autre gibier. Rappelons que dans l'art mycénien-crétois on trouve les mêmes détails du cerf chassé et retenu à la tête, et des chiens sautant et retroussée bordissant sur le dos l'un sanglier<sup>2</sup>. Les ressemblances sont encore plus étendues avec certaines peintures de vases de style mycénien trouvés à Chypre. Ces particularités n'existent pas dans l'art assyrien. Les deux bas-reliefs conversant face à face offrent tous les éléments spécifiques du costume hittite, mèche de cheveux enroulée, ceinture à long bout frange qui retombe sur la cuisse, chaussures à pointe enroulée. On n'y voit cependant dans l'ornementation de ces reliefs aucune disposition logique ; les sujets mythiques et réels y apparaissent mêlés,

<sup>(1)</sup> Cf. E. MEYER, *Chetiter*, fig. 48.

<sup>(2)</sup> HODENWALDT, *Tiryns* t. II, fig. 60 et pl. XIII.

<sup>(3)</sup> *Bulletin Correspond. hellénique*, t. XXXI, 1907, p. 234.





mais comme les plaques étaient dispersées sur l'emplacement, on ne peut guère espérer en retrouver l'arrangement primitif



Fig. 104

Il n'en est pas de même de la poterne de la citadelle, où dans un espace

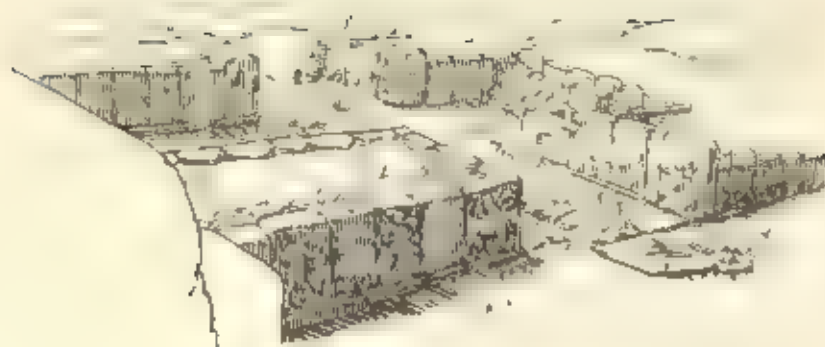


Fig. 100.



Fig. 101.

d'environ deux cents mètres carrés on a recueilli une quarantaine de morceaux de la plûthie, dont plusieurs étaient encore *in situ* (fig. 69). Mais comme il

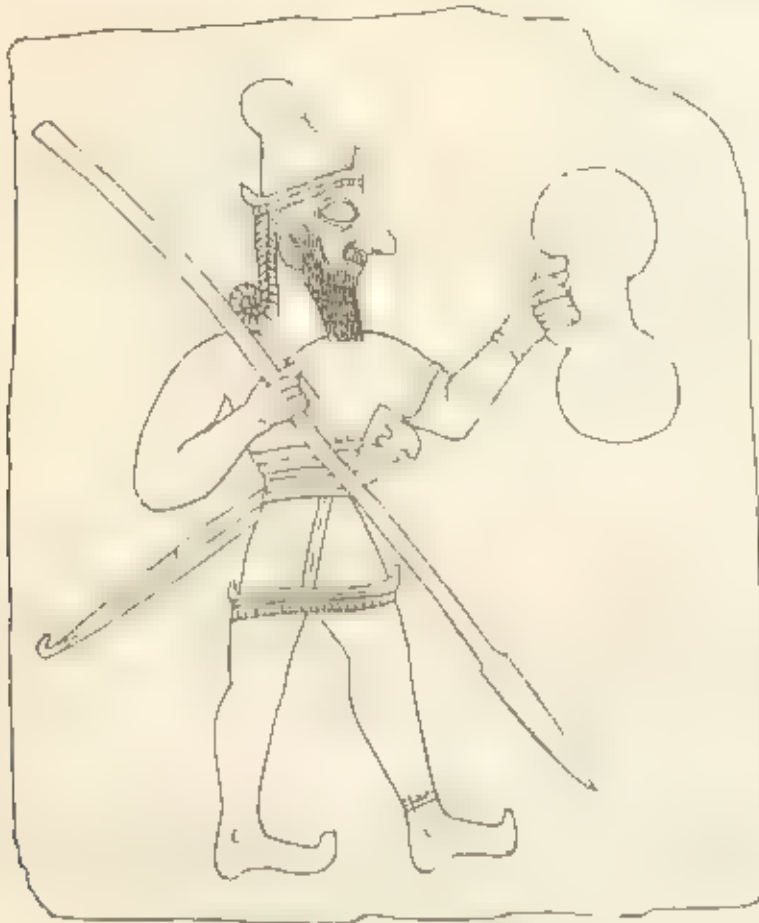


FIG. 71

il y a eu des refections successives, étant ce l'ordre primitif ? On peut en douter. Les traces de ces refections sont très visibles. Les blocs ne sont pas toujours de la même hauteur et certains sujets sont plus petits que les autres (fig. 72-74) : on a l'impression d'une reconstruction hâtive. Il y a aussi des blocs lisses,

*Ungnad-Heft*, p. 209. La vue est prise de l'intérieur de la citadelle. M. GUSTAFS, *Land of Hitt*, p. 278 a donné le plan le plus même polaire en numérotant les plaques conservées et en indiquant quelle place elles occupent ac-

tuellément. Autre vue de blocs en place dans *Revue*. K. H. VON DER BORM, *Planchette*, pl. 45, n° 1. Cf. MARPPE, *Hitt. an Orient* III, p. 34 et p. 208.

sans décor, qui s'interposent entre des blocs sculptés, comme un remplissage



Fig. 73

(fig. 73); ailleurs même durant III<sup>e</sup> des personnages ont été grattés et effa-





fig. 69, 78, 79-81, nous y reviendrons plus loin. Voici l'énumération des autres motifs dans l'ordre où ils ont été publiés par les fouilleurs allemands.

Char de guerre à deux chevaux (fig. 70-84). La caisse du char avec les fentes pour les armes, la tête de lion saillante à l'arrière, la lance plantée derrière



fig. 74

le guerrier qui tire de l'arc, le panache, la tête du cheval, le vaincu et l'ennemi étendu sur le sol, sont des détails qu'on retrouve dans les scènes assyriennes. Le relief est sans doute d'une période plus récente. Sur les chars d'Asie

*Vergara-Gengen* (fig. 62 et pl. XXXIX, M. voy. Lezouyas loc. cit. p. 24) on voit un char attelé d'un seul cheval, mais puisque l'on voit en arrière le limon orné d'une tête d'animal, il est clair qu'il s'agit d'un siège et que la

ethouette du cheval unique est due à une simplification venue de l'Asie. Tout on a de nombreux exemples dans l'art oriental et dans l'art grec archaïque.

region syrienne M. F. Studniczka a écrit une importante étude ou il a publié ce relief avec d'autres sujets de même nature <sup>(1)</sup>.

Guerrier barbu, tenant une lance la pointe en bas et un petit bouclier à double échancrure latérale (fig. 71) <sup>(2)</sup>. C'est la représentation authentique et complète de l'hoplite hittite.

Nous n'avons pas à revenir sur les détails du costume national : bonnet ou casque conique, mèche de cheveux enroulée, large ceinture et courte tunique, épée à poignée arrondie du haut, chaussures recourbées. Nous avons signalé déjà (fig. 9 à 14) la façon de porter la lance. Quant au bouclier échancré, il est à rapprocher de celui de Mycènes, qui sera ensuite adopté par les Grecs de l'époque du Dipylon et qui restera classique chez les Béotiens <sup>(3)</sup>.

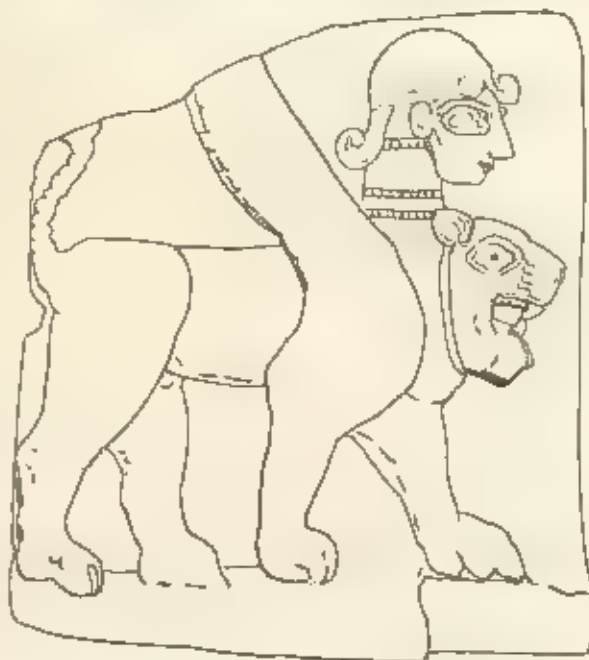


Fig. 71.

Homme barbu marchant et portant sur ses épaules une chèvre ou un bouquetin (fig. 72) <sup>(4)</sup>, sujet familier, se rapportant à une scène de sacrifice ou à un défile de tributaires avec leurs présents, il est à comparer avec un motif similaire de Karkemich (fig. 43).

Scène de repas, un homme barbu et une femme, assis face à face et mangeant, dans le champ, une table à trois pieds servie et chargée de mets (fig. 72) <sup>(5)</sup>. Sont-ce des mortels ou des divinités ? La coiffure de la femme, le

<sup>(1)</sup> *Jahrbuch des Inst.*, 1907, p. 152, fig. 1. Il y reconnaît aussi un char à deux chevaux p. 153.

<sup>(2)</sup> *Ausgrab.*, fig. 103 et pl. XL, et GARTANG, pl. LXXV, n° 2.

<sup>(3)</sup> *Lebrat Hist. de l'Art*, VI, fig. 433, 440, VII fig. 16, 67, IX, fig. 81. *Saglio, Dict. Anth.* fig. 1-35, 1636.

<sup>(4)</sup> *Ausgrab.*, fig. 104, pl. XXXVII, et GARTANG, pl. LXXV, n° 2.

<sup>(5)</sup> *Ausgrab.*, fig. 105, pl. XXXVII, GARTANG, pl. LXXV, n° 4; HUMANN-PUGHSTEIN *Neuen*, pl. 45, n° 4, Ed. MEYER, *Cheliter*, fig. 32 (il voit sur la table un poisson par-dessus des pains et un fuscus dans la main gauche de la femme).

haut polos, le long voile à franges semblent enligner une idéologie un couple divin. M. von Luschan p. 21<sup>1</sup> compare la composition à celle des stèles funéraires. M. Garstang p. 28<sup>2</sup> a vu une cérémonie de fête et un couple royal.



Fig. 76.

fig. 73 notons le lieu barbu tenant d'une main le manche d'une bache de guerre qu'il soulève comme un lourd marteau fig. 79 — c'est une figure plus importante ou l'on a voulu reconnaître le dieu tutélaire de la guerre<sup>3</sup>. Ce dieu à la double hache nous ramène au fameux emblème dont la réaction croissante a prodigué les représentations et qui expliquerait, suivant certains interprètes, le nom du labyrinthe de Chiosos<sup>4</sup>. D'autres motifs nous sont très connus, comme le genre ailé à tête d'oiseau fig. 74 — le chasseur tenant son gibier par les pattes le guerrier au bouclier le sphinx ou Chimère à double tête de femme et de lion

<sup>1</sup> *Ausgrab.* fig. 106 à 112 pl. XXXVII  
GARSTANG, pl. LXVYI

<sup>2</sup> *Ausgrab.* pl. XXXVIII, XLI, XLII et  
fig. 113 à 123

<sup>3</sup> *Id.*, fig., 124, pl. XLII.

<sup>4</sup> GARSTANG, p. 208 pl. LXXVI et LXXVII

— Voir R. D. SMITH, *Les religions pré-helléniques*, 2<sup>e</sup> éd., pp. 42, 139, 142

*Id.* fig. 112, pl. XXXVII et XLII. En  
Meyn, *Chetiler*, fig. 47

Les sujets qui font suite (fig. 72)<sup>(1)</sup>, les trois personnages marchant vers la gauche, le cerf, le jeune veau ne nous retiendront pas : nous avons vu des motifs similaires à Karkémich (fig. 18, 20, 25, 33). L'animal ailé, à queue en serpent, dressé sur ses pattes, appartient au répertoire des bêtes fantastiques dont nous avons signalé la variété.

Parmi les sujets des plaques suivantes

fig 75) — que nous avons étudié à Harkamch (fig 27), le sphinx ailé avec queue en serpent et longue tresse de cheveux ramenée par devant, le



Fig 75

taureau ailé avec queue enroulée (fig 76). Signalons encore la femme assise sur un siège à dossier droit (1), la femme debout, couverte d'un long voile à franges et tenant un miroir qu'elle élève de la main gauche

(1) H. DESSAU, pl. XLIII, Ko. Meyna, fig. 78; l'auteur, p. 400, y voit un symbole du dieu de la guerre et de la chasse.

(2) *Id.*, fig. 122, 123, pl. XLIII.

déesse de la toilette et de la beauté, sorte d'Aphrodite<sup>1)</sup> (fig. 77)<sup>2)</sup> On remarquera ici (fig. 73) les blocs plus hauts les uns que les autres, les dalles ravalées ou sans décor qui sont intercalées entre les plaques sculptées, preuves de réfections et de remaniements successifs. Mettons à part trois motifs nouveaux : le dieu du tonnerre, que l'on nomme Tessoub d'après les inscriptions<sup>3)</sup>, tenant le foudre et brandissant sa hachette de guerre (fig. 77)<sup>4)</sup> les deux bouquetins dressés de chaque côté de la plante sacrée (fig. 73), formule chaldéenne très ancienne qui a passé aussi en Grèce<sup>5)</sup>,

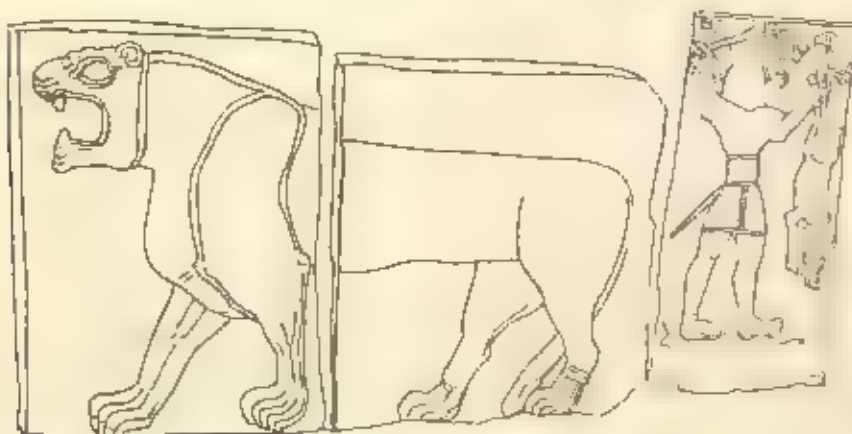


Fig. 75.

enfin l'épisode familier du jeune homme debout devant un homme barbu assis, qui joue sur une cithare à long manche (fig. 73) instrument de musique qui accompagne les fêtes religieuses dans l'antiquité élamite<sup>6)</sup>.

Nous avons fait mention fréquemment de la mèche enroulée, qui non seulement fait partie de la coiffure nationale des Hittites<sup>7)</sup> mais qui est même donnée à des animaux divins comme le sphinx et le taureau ailé (fig. 73 et 76) : c'est une sorte de symbole religieux en même temps qu'une mode de toilette, et nous voyons que cet enroulement a passé aussi dans les œuvres mycé-

<sup>(1)</sup> H. DESSAUD, fig. 114, pl. XXXVIII et XL.

<sup>(2)</sup> Cf. GARSTANG, p. 291, pl. LXXVII. En Mésopotamie, Chetler, pp. 57-66, fig. 57.

<sup>(3)</sup> AUSGRAB., fig. 115, pl. XXXVIII et XL.

<sup>(4)</sup> HENNING, *Catalog. Antiq. chald.*, n° 222, 227; *Bull. Corr. Hell.*, 1907, p. 118.

<sup>(5)</sup> AUSGRAB., fig. 118 et 119, p. XXXVIII; PÉZARD et POTTER, *Catal. antiq. Syriane*, p. 24, n° 14, p. 132, n° 204; cf. *Mém. Délég. en Perse*, I, pl. VIII n° 7-9.

<sup>(6)</sup> COWLEY, *Hittites*, pp. 28, 29.

menues et ioniennes. L'origine en est chaldéenne : c'est une marque de caractère divin, donné même à des genres de forme animale <sup>(1)</sup>. On peut rappeler encore à ce sujet la meche postiche qu'en Egypte les enfants royaux

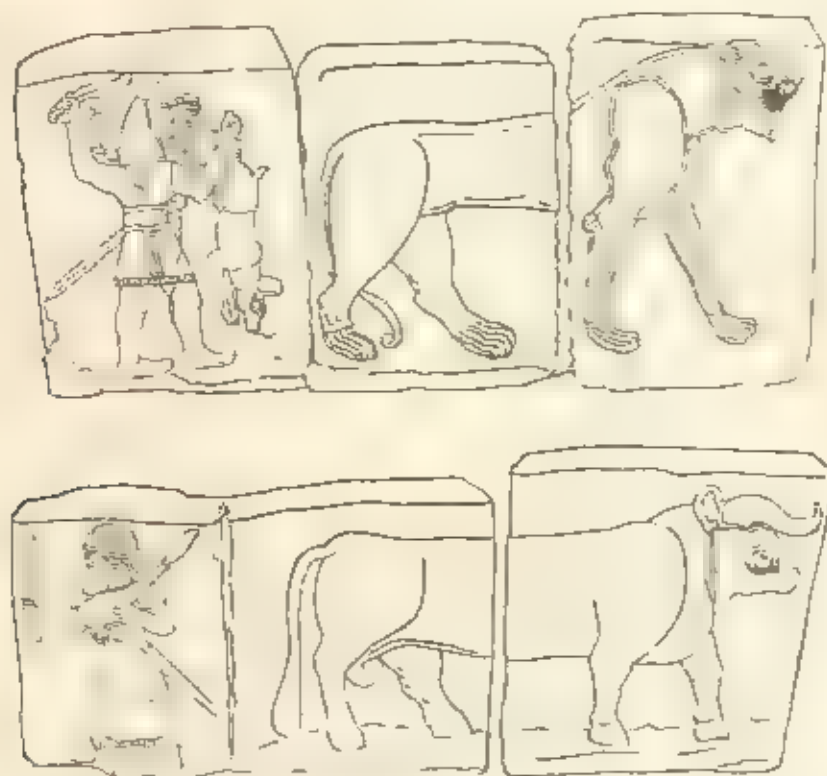


FIG. 79

portaient sur l'oreille et la joue droites. — De même en Grèce, à l'époque classique, les enfants conservaient sur le sommet de la tête une meche tressée, que l'on coupait pour la consacrer aux dieux quand ils arrivaient à l'adolescence. — Enfin on se souviendra que, chez certaines tribus arabes, les hommes ont la tête rasée, à l'exception d'une meche par laquelle l'Ange de la mort, Azrael, doit les saisir et les emporter au Paradis. De tous ces faits il résulte qu'une superstition fort ancienne, venue du monde oriental, a donné une sorte

<sup>(1)</sup> PERROT, VI, fig. 416, 418, VII, fig. 96 et p. 346, IX, fig. 226, 238.

<sup>(2)</sup> Cf. SARRAC-HEUREY, *Découvertes en Chaldée*, p. 293, 295; *Catalog. ant. Chald.*, n° 125.

<sup>(3)</sup> PERROT, I, fig. 474.

<sup>(4)</sup> POTYER et BEISACH, *Nécropole de Myrina*, p. 342, pl. XVIII.



de vraie symbolique à cet égard en art. C'est peut-être aussi le sens de l'« aigle leoné » sur le front qui est comme une mode typique des dames crétoises de Gnossos (16).

Près des lions qui gardent le couloir d'entrée de la poterne (fig. 78-79), la décoration s'élève un chien à tête de lion, qui semble un patron de la chasse. Il tue le lièvre et chève le la mouton. Il tient un bâton recourbé, sorte de *hippodon*. Sur ses bras, deux oiseaux sont perchés (aigles ?). En pendant sont disposées deux compositions analogues : un laurier puissant et massif, marche suivi d'un cavalier qui porte un bouclier rond (fig. 80) de l'un, côté se voit un laurier semblable et derrière lui, mais

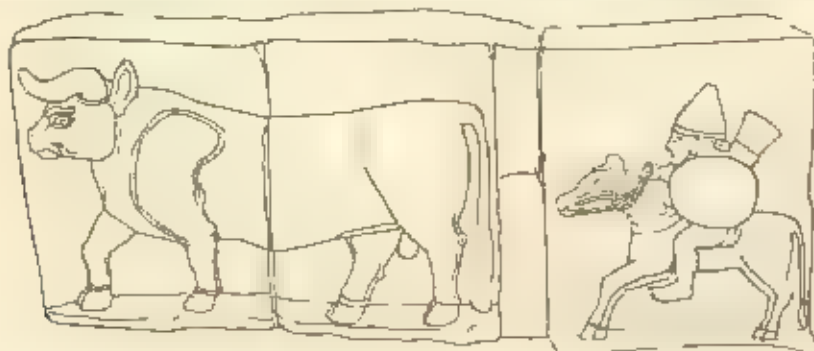


FIG. 80.

en sens inverse, un guerrier ou serviteur armé d'une massue, d'une lance (fig. 79) (17).

La plupart de ces sujets se présentent, comme on le voit, sans ordre apparent, et il est difficile de les relier entre eux par un lien logique. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les scènes mythiques, les divinités et les animaux fantastiques se mêlent à des formes et à des épisodes persans ou à la vie familiale. C'est un mélange étroitement uni de fiction et de réalité, paraître ou des traits particuliers de l'art hittite, au point qu'on ne peut juger, d'après l'état actuel du décor architectural, le degré de différence de l'art assyrien qui separe d'avanlage ces deux mondes. Enfin une certaine uniformité de styles archaïque regne dans tout cet ensemble et les influences nettement assyriennes en sont absentes. Nous verrons

<sup>16</sup> Dussaud, *Excavations préhistoriques*, fig. 56.

<sup>17</sup> *Assyriens*, fig. 125 à 135, pl. XLIV et XLV.

<sup>18</sup> Voir le *Dictionnaire des Antiquités de Syrie*, article *Pedum*.

<sup>19</sup> *Assyriens*, fig. 125 à 135, pl. XLIV, XLV.

plus haut, avec les bas-reliefs trouvés dans les palais de la citadelle, la profonde différence de sujets et d'exécution qui les sépare. Ce qui domine encore à cette époque, c'est la tradition chaldéenne (élamite ou sumérienne) avec quelques emprunts à l'Égypte. C'est pourquoi nous serions d'avis de ranger la plupart des précédentes plaques, de même que celles de Harkenueli, dans une période bien antérieure au neuvième siècle aux environs du treizième ou quatorzième siècle. Nous n'avons pas encore de preuves suffisantes pour ces dates, mais ce qui n'est aujourd'hui qu'une affaire d'opinion vagera sans doute en certitude avec le temps <sup>1</sup>.

*Seconde Partie de la citadelle E.* — On n'a pas rencontré de plaques sculptées à cet endroit. Les fouilleurs allemands avaient pu, d'abord, d'après les premiers résultats des travaux <sup>2</sup>, qu'on pouvait attribuer à cette poterne une importante partie des protomes de lions, de style archaïque (fig. 54 à 58), dont nous avons parlé plus haut. Mais plus tard des doutes sont venus, quand on a constaté que ces blocs se trouvent à peu près à égale distance entre la poterne D et la poterne E <sup>3</sup>. On ne sait donc pas exactement à quelle porte ils appartiennent. Mais, d'un côté ou de l'autre, leur place est marquée par leur structure même et l'aspect d'ensemble dans la construction primitive devait être celui de notre figure 53.

#### E. POTERNE

(4 suite.)

<sup>1</sup> La chronologie proposée par M. F. M. von Siedler, pp. 44, 49-59, est beaucoup plus hardie que celle des fouilleurs de Zandirli et recule jusqu'à vers la milieu du second millénaire des œuvres comme le couple assis dans un repas de fête, notre fig. 72. Nous

pensons aussi qu'on sera amené à voir dans sensiblement les sculptures du premier style hittite.

<sup>2</sup> *Monarche*, p. 128 et p. 130, fig. 37 = notre fig. 53.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 230, et, sur la planche XXVIII et dans la fig. 137, la place de ces blocs.

## LE JUPITER HELIOPOLITAIN ET LES DIVINITES DES PLANETES

PAR

FRANZ CUMONT

Le beau bronze de la collection Ch. Sursock, commenté avec une sagacité erudite par M. Dussaud, ouvre dignement la série des publications archéologiques de *Syria*. Mais cette statuette, chargée de multiples symboles, fournit des données si précieuses pour la connaissance d'un des principaux cultes syriens, qu'on nous excusera d'y revenir encore. M. Dussaud lui-même nous a engagé à proposer ici l'interprétation nouvelle, que nous lui avions soumise, de certaines figures, et M. Charles Sursock, avec une obligeance parfaite, nous a permis d'examiner le bronze à loisir et de dissiper ainsi les doutes que nous conservions sur quelques détails.

Les figures dont nous parlons sont celles qui decorent la partie antérieure du vêtement. L'identification des sept bustes qui l'occupent, est rendue malaisée par leur petitesse et leur mutilation partielle. Et tant plus que leurs attributs ne sont graves que légèrement dans le champ de chaque tableau. Aucun doute n'existe pourtant pour la rangée supérieure : on l'on voit côte à côte Helios et Selam — peut être le Soleil et-il le fœtus de la jeune déesse. Mais, au-dessous de ce dieu, ce n'est pas, croyons-nous, Athéa casquée qui porte le bouclier et la lance. A la vérité, la cuirasse à lamelles imbriquées, qui est decorée en son milieu d'un ornement circulaire en relief, pourrait être prise pour un écu, couvert d'écaillés, avec la tête de Méduse, mais sa forme est rectangulaire, et elle est entourée d'un bord épais. De plus l'épaule droite et le haut du bras droit de cette divinité sont protégés par la même épaulière — qui rappelle l'uniforme des légions, que porte le Jupiter heliopolitain lui-même. Il ne paraît donc certain que ce buste ce guerrier est celui d'Ares. L'interprétation de son voisin, Hermès avec le caducée, reste à poser. De même à la rangée suivante, il n'y a pas d'incertitude pour le Zeus barbu, le torse nu, le manteau rejeté sur l'épaule gauche, au-dessus de laquelle est dessiné le sceptre. La déesse qui lui est unie

semble bien être Héra — elle a la tête coiffée d'un voile qui la recouvre sur les épaules et ce voile portant les sept planètes ou les sept roses pose dans la clôture — enfin, la série se termine. M. Dussard l'a reconnue pour un *Kronos* barbu, la tête voilée — peut-être la *barbe* et d'elle trace et l'as le *Uropis* — gard.

Or, il suffit de lire les noms de ces divinités en latin pour reconnaître leur caractère. Le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, *Juno* — Saturne — ce sont les sept planètes, — sauf pour *Juno* — associée à son époux — après la place de Vénus. Cette substitution est fort intéressante. Des auteurs romains, grecs et latins nous apprennent que *Uropis* se dit aussi Aphrodite ou Vénus, et que pour certains elle le Héra ou Juno. En réalité elle appartenait dans les pays sémitiques à Ishtar — dont — nous pouvons et traduisant par cela de la déesse de la fertilité et celle de la reine des cieux. Les théologues païens se font livrés à des spéculations sur des sujets si nombreux et si riches. Notre bronze sur lequel nous interprétons ces symboles nous paraît nous le premier exemple connu jusqu'ici d'un monument grec où la planète Vénus et le couple apparaît sous les traits de l'épouse de Zeus, qui a formé son couple avec elle.

Un détail curieux de cette image ne lusse d'ailleurs sur ces et aucun doute sur son caractère. A côté de Mars, de Mercure, de Saturne, de Jupiter, et d'une « rose » à quatre pétales — on voit d'un côté à quatre rayons qui doit rappeler que ces divinités sont celles des plantes. C'est une addition fort l'art grec-romain et se trouve principalement pour exemple pour les *Dea sidera*, dont les symboles sont les sept planètes d'un côté. Mais sur tout et tout — on constate la présence d'une étoile — la *chape* et — l'ast. de Héra ou Vénus. Pourquoi sont-elles au nombre de deux ? Mais c'est évident pour nous que Vénus est à la fois l'astre du matin et l'astre du soir — qu'on admet sous

[1] PAVSON-ARISTOTE, *De mundo*, 2. *ARISTOTE*, *De mundo*, 2. — E. TIMÉE ou LUCAS, p. 96 B; PLIN, H. N. II, § 37, H. N. II, 42 : « Stella Veneris la fecit nomen — par un mot — la nomie esse dixerunt »; ARIST., *Civ. Del*, VII, 15.

[2] PLIN, H. N. II, § 37, H. N. II, 42 : « Stella Veneris la fecit nomen — par un mot — la nomie esse dixerunt »; ARIST., *Civ. Del*, VII, 15.

SYRIA — II.

h. *ψυχὴ τοῦ Διὸς ἢ Ἀφροδίτης, πόλιν μαρτυροῦντων ταύτην τῶν λόγων ἱερῶν καὶ θεολόγων, οἱ εἰς ταῦτό 'Ηραν καὶ Ἀφροδίτην ἔτιμιν, καὶ τὴν τῆς Ἀφροδίτης ἀστὴρ εἶναι λέγουσι*. H. N. II, 42. — Cf. ARIST., *De caelo*, I, 28.

[3] Les mêmes roses ou étoiles se retrouvent sur la face postérieure du bronze, cf. DIXON, p. 8. — Sur l'antiquité de ces symboles égyptiens, cf. mes *Études égyptiennes*, p. 400.

les noms de Phosphoros et d'Hesperos et l'un l'autre ne fut aperçue qu'assez tard par les astronomes <sup>(1)</sup>.

La plupart des images connues du Jupiter théopontain sont trop fragmentaires ou trop malheureuses pour qu'on puisse déterminer la nature de la série de bustes qui y sont représentés <sup>(2)</sup>. Ceci d'induit sur la statue de Beyrouth, dont il ne reste que la partie inférieure, on reconnaît Saturne entre Jupiter et Vénus ou Jupiter avec le groupe complet et est donc probablement le même que sur notre bronze. Le bas-relief d'Avignon ne permet d'identifier avec certitude que les deux premiers bustes, ceux d'Hélios et de Selene — et, avec une grande probabilité, également, Hermès portant ces astérois sur la tête, il est donc très vraisemblable que les autres sont ceux d'Ares (casque), de Zeus et d'Héra (Kronos a fait de cet ours il s'y ajoute par contre un Hermès portant un buste surmonté du kalathos. Ailleurs, connus sur le bronze le Graecus, trois plaques, celles de trois pairs consensuels, Saturne, le Soleil, la Lune, ont seules été représentées,

Beaucoup d'entre eux conservés et plus intéressants que les précédents est un des deux bronzes de la collection de Clercq <sup>(3)</sup>. On y distingue nettement sur la face antérieure les bustes d'Hélios et de Selene, puis ceux de Kronos, Zeus, Ares, Aphrodite, Hermès — en fait, à l'exception de la face postérieure de la statue, ce sont Poseidon, Déméter ou Vesta, Athéna, Arcturus, Héraklès. L'autre face de cette figurine a certainement voulu représenter en même temps que les sept divinités qui commandent aux planètes et aux jours, les douze que l'astrologie mettait en rapport avec les signes du zodiaque et avec les mois <sup>(4)</sup>.

<sup>(1)</sup> Pline II N. H. § 36, etc. et Roscher, *Lexikon*, p. v. « Phosphorus », col. 2510 ».

<sup>(2)</sup> Bousquet, *Notes de mythologie syrienne*, pp. 29 ss., 67 ss., 117 ss.

<sup>(3)</sup> Cf. Syria, 1920 p. 6, fig. 1, et Zoroastrian, *Bas-reliefs de la Gaule*, t. n° 50.

<sup>(4)</sup> Bousquet, *Notes*, p. 39.

<sup>(5)</sup> A. de Humen, *Collection de Clercq*, t. III *Les bronzes*, pl. XXXV et p. 111.

<sup>(6)</sup> Bull., *Sphæra*, p. 476 ss., et Sauer-Portier, *Dictionnaire de Zoroastrianisme*, p. 1056. — La série de ces douze dieux du zodiaque indolument adoptée en Occident et qui est reproduite sur l'énabel de Galles (en l'œuvre est la

suivante : Apollon, Junon, Neptune, Vulcain, Mercure, Cérès, Vesta, Diane, Mars, Vénus, Jupiter, Minerve. Sur le bronze de la collection de Clercq, Vulcain, Vesta et Junon seraient remplacés par Saturne, la lune (qui paraît faire double emploi avec Diane) et Héraklès. Mais pas plus que les noms des dieux planétaires, ceux des dieux zodiacaux n'ont une fixité complète et l'extrait attribué à Zoroastre publié *Cat. rodd. astr.*, VIII, 3 p. 122, 1, qui dans ce passage est malheureusement corrompu, et le motif de cette variabilité est le même de part et d'autre : les noms grecs traduisent approximativement des noms sémi-

La même influence astrologique se révèle dans l'ordre où sont placées les planètes : Soleil, Lune, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure. Celle seule est en effet fréquemment adoptée par les astrologues<sup>(1)</sup>, qui mettent en tête et hors de la série les deux grands luminaires, dont l'action sur la nature est la plus puissante, et rangent ensuite les cinq autres planètes d'après leur distance à la terre ou, ce qui revient au même, la durée de leur révolution.

Considérons maintenant l'ordre où ces mêmes planètes se présentent sur le *bronzo Sursock*. Elles y sont disposées comme suit :

Soleil	Lune
Mars	Mercure
Jupiter	Vénus
Saturne.	

Si nous commençons par la droite comme pour lire un texte sémitique, et que nous suivions la première colonne puis que nous passions à la seconde, pour finir par la case placée au-dessous à cheval sur les deux, nous obtiendrions la série : Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Les sept astres y sont rangés d'après leur distance à la terre, telle que l'attribuait à la suite les Chaldéens, les astronomes alexandrins au moins depuis le deuxième siècle avant notre ère<sup>(2)</sup>.

Si, au contraire, nous lisons la série de gauche à droite, ligne par ligne, la succession des planètes se présentera ainsi : Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne. C'est celle des divinités qui président aux jours de la semaine.

Or, dans un passage souvent cité Dion Cassius<sup>(3)</sup> voulant décrire l'origine de la semaine planétaire en propose deux explications, dont l'une est tirée de l'harmonie des sphères. La première est selon cette théorie, l'harmonie la plus parfaite en musique, et elle est obtenue l'un l'un par l'accord le deux pla-

tiques, car déjà les Babyloniens connaissent les douze dieux des mois (Boul., l. c.).

(1) PROCLUS, *Teirab.*, I, 4; VETRIUS VALER., I, 1; HERMISTION I, 2. PSEUDO-ZENODOTUS, l. c., p. 121, 4 : Ἡλιοῦ, Σελήνης καὶ εὐπνοῦ πατρῶς, etc. Cf. Boul. dans la *Revue*

*encycl.*, n° 5, « Heliosman », col. 2509, 49 es.

(2) Cf. Boul., l. c., col. 2507.

(3) DION CASSIUS, XXXVII, 18; cf. BOURNIELEFFER, *Astronomie grecque*, I, 481. Boul., l. c., col. 2559.



netes séparées par deux autres, en sorte que si l'on considère l'une comme la première, celle à laquelle elle suit est la quatrième. Si donc, prenant pour base la succession astronomique de ces sept astres, on passe de Saturne au Soleil, du Soleil à la Lune, et ainsi de suite, la série ainsi obtenue est celle qui répond aux jours de la semaine.

Or, c'est précisément ce que l'auteur de notre bronze a réalisé en disposant les planètes dans leur ordre astronomique sur deux rangées verticales de trois. Il joint ainsi trois couples formant accord de la quarte, et la suite de ces couples constitue celle des dieux de la semaine.

L'une peut donc pas douter que les prêtres d'Elhopel s connaissaient et avaient adopté la doctrine pythagoricienne que verdique, rapportée par Dion, et c'est ce qu'il est remarquable. Cette doctrine fondée sur les lois de l'harmonie musicale, qui sont transportées aux sphères célestes, est manifestement d'origine pythagoricienne. Nous trouvons ici un indice — on en pourrait citer d'autres — de l'action que les spéculations néopythagoriciennes ont exercée sur la théologie des écoles orientales. D'ailleurs, il semblerait bien que cette même explication du mystère de la semaine astrologique ait été acceptée par les mystères de Mithra<sup>1</sup> et ceux-ci, étant unis par de fortes affinités avec les religions sémitiques.

L'image de Tyche, tenant le cornu d'abondance et le gouvernail qui figure sur le socle de la statuette de Baalbeck<sup>2</sup>, est sans aucun doute mise en rapport avec les planètes dont les révolutions déterminent les phénomènes de la nature et la destinée des hommes. Tyche, désignée par son nom, est jointe de nom à aux sept autres planétaires sur le bronze<sup>3</sup> découvert en Syrie, et

<sup>1</sup> Cf. *Enzyklopädie der Religionen*, VI, 22 parlant de l'échelle symbolique de ces mystères où les divinités des jours de la semaine étaient représentées par divers mélans, expliquant l'ordre dans lequel elles étaient placées par des raisons musicales (μοναρχὸς λόγος καὶ ἀριθμὸς ἡ ἀρχὴ τοῦ κόσμου). L'encyclopédie cite aussi à ce propos les Chaldéens, Zoroastre et Hystaspes (*De Mensib.* II, 4). Cette introduction des théories pythagoriciennes sur l'harmonie des sphères dans les mystères de Mithra explique la singulière assertion que les disciples de Zoroastre et d'Hystaspes auraient construit

la lyre à sept cordes à l'imitation des cercles planétaires (*Cat. codic. astrol.*, VIII, 2, p. 121, n. 3). C'est à Pythagore que d'autres textes attribuent cette invention, et il n'est pas douteux que ce rapprochement de la « reine des instruments », avec les sphères sonores du ciel, ne soit dû aux Pythagoriciens. (Cf. *Revue Archéol.*, 1913, VIII, p. 69.)

<sup>2</sup> De même, la statue mutilée du Vatican (*Deasato*, *supra*, p. 10) devait porter les figures des planètes, au-dessus de celle de Tyche.



les sept bustes de divinités de la semaine surmontent aussi des figures de la Fortune trouvées en Gaule<sup>11</sup>. C'est en Gaule aussi qu'a été mise au jour celle dédiée à bilingue ou Bel porte le titre de *Fortunae rector*, titre qui prend un sens plus précis, si on le rapproche de nos images du Zeus heliopolitain.<sup>12</sup>

Il est probable que la tête de lion et le disque ailé, qui complètent la décoration de la face antérieure de notre bronze, se étaient vu attribuer aussi quelque signification astrologique ou cosmologique, mais nous ne pouvons la déterminer avec certitude<sup>13</sup>.

Malgré les obscurités qui subsistent, l'interprétation désormais acquise des dieux planétaires nous permet déjà de tirer quelques conclusions générales. Elles s'ajoutent aux autres preuves que nous possédions de l'influence exercée par l'astrologie sur les cultes syriens. Le pronaos du temple du Soleil à Palmyre est décoré de l'image de Saturne entourée de celle des six autres planètes, associées chacune à un signe du Zodiaque — probablement le thème de geniture du sanctuaire. De même l'horoscope du roi Antiochus de Commagène grave sur son tombeau monumental, nous montre trois planètes, Mars, Mercure, Jupiter, résumés dans la constellation du Lion<sup>14</sup>. Mais le bronze de

<sup>11</sup> Bracelet publié par DE WITTE, *Gazette archéologique*, 1877, pl. IX, ROCHER, *Leshan*, n. v. « Planeten », col. 3538. — Statuettes gallo-romaines : DE WITTE, *Gaz. Archéol.*, 1879, pl. II, REISACH, *Rep. stat.*, II, p. 203, n. 1.

<sup>12</sup> C. I. L. XII, 1277 : Εὐφροσύνη Τύχη Βελιού, *Belus Fortunae rector*.

<sup>13</sup> La tête de lion est placée immédiatement sous le buste de Saturne et semble presque lui servir de support. Sur le marbre d'Avignon, cette même tête paraît être substituée à Saturne. Or, nous savons que dans le célèbre diagramme des Optates, le premier « Archonte » celui qui est en relation avec Saturne το ἡγεμὼν ἢ ἀρχὴν ἡγεμονίᾳ καὶ τοῦ βασιλέως ἢ τοῦ βασιλέως ἢ τοῦ βασιλέως ἢ τοῦ βασιλέως) était représenté sous l'apparence d'un lion (ὡς λέωνος μνημονεύον) comme le quatrième, c'est-à-dire le Soleil, l'était sous la forme de l'aigle, etc. (Orsi., *Contra Cel.*, VI, 30). En Afrique aussi, Baal-Saturne est figuré sous la forme du lion (TOUTAIN, *De Saturni in Africa*

*culta*, 1894, p. 44 s.). C'est pour ce motif que le Kronos mithriaque est un monstre léontocéphale (*Mon. myst. de Mithra*, I, p. 74 sq.). Mais sur le bronze de la collection de Clercq (*supra*) deux lions sont placés, non près du buste de Saturne, mais près de celui de Mercure, ce qui rend douteux que sur les deux autres monuments le rapprochement avec Kronos soit intentionnel. — Je me demande si, détournant le disque aisé de sa signification originelle, on n'y voyait pas le globe terrestre entouré par l'atmosphère, les ailes étant les emblèmes des Vents. Il est à remarquer que ce disque sur notre bronze est devenu une sphère coupée par deux cercles perpendiculaires (équateur et méridien).

<sup>14</sup> Cf. SACCO-POTTURA, *Dict.*, n. v. « Zodiacus », p. 1047 ss.

<sup>15</sup> WOOD, *Ruins of Palmyra*, 1753, pl. XIX, A ; cf. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Astrologie grecque*, p. 238.

<sup>16</sup> SACCO-POTTURA, l. c., fig. 1047.

la collection Sursock nous apporte, pour la première fois, la preuve que la semaine planétaire occupait une place importante dans les spéculations théologiques du clergé d'Héliopolis et probablement dans le culte du grand temple. Nous avons conservé les prières que les gens de Harran *Carrahe* restes païens à l'époque musulmane adressaient aux planètes le jour qui était consacré à chacune d'elles<sup>61</sup>. Ce rituel quotidien était probablement suivi sous l'empire romain à Héliopolis et dans les autres villes de la Syrie. Il en était de même dans les mystères de Mithra<sup>62</sup>, et la diffusion des cultes sémitiques doit avoir contribué, avec celle de la religion iranienne, à généraliser dans le monde latin l'usage de la semaine astrologique, qui a fourni à nos langues modernes leurs noms des jours.

FRANZ CUMONT.

<sup>61</sup> DOZY et DE GOMBE, *Nouveaux documents sur la religion des Harraniens*, dans *Mém. du Congrès des Orientalistes de Leyde* 1883. Des prières grecques aux planètes nous ont été

conservées dans les mss. Cf. *Col. rodm. astr.* VIII, 2, p. 154 ss.

<sup>62</sup> *Mon. mystères de Mithra*, I, p. 112 ss.

# LES MÉTHODES DE RÉALISATION ARTISTIQUE DES PEUPLES DE L'ISLAM <sup>(1)</sup>

PAR

LOUIS MASSIGNON

*(Premier article.)*

Il peut être intéressant d'étudier les *modes de réalisation artistique* dans les différentes variétés de l'art, tels que les musulmans les conçoivent autour d'eux, dans l'atmosphère même de leur vie.

Il existe une première objection préalable. On dit qu'il n'y a pas d'art musulman, et on le dit pour une raison très simple, c'est qu'on rappelle que le Coran nie la représentation des formes.

D'abord, il y a une première réponse à faire : il y a des arts en pays d'Islam. La musique en est un : et il y a une conception très particulière de la musique qui s'est répandue avec la recitation du Coran dans les différents pays musulmans malgré la diversité des races.

Indépendamment de cet art qui ne se laisse pour ainsi dire pas saisir sous une forme matérielle, qui est presque un art purement intellectuel qui pourrait échapper en cela à la condamnation des formes, il faut voir, il faut, si le Coran condamne la représentation des formes. En pratique, puisque des maintenant nous pouvons citer des musées et des manuels d'art musulman comme le manuel de Migeon, il faut donc bien, tout de même, qu'il y ait quelque chose de commun à ce point de vue entre les divers pays d'Islam.

On a dit que le Coran condamnait absolument la représentation des formes. J'ai relevé ceci qui est exact : il n'y a pas dans le Coran même de condamnation formelle de l'art : mais il y a, dans la tradition musulmane, dans les *hadith* un certain nombre de condamnations. Les voici :

La première de ces condamnations est une malediction pour les adorateurs des tombes et des images des prophètes et des saints. Mais ce n'est pas la

<sup>(1)</sup> Ce le expose fait la matière d'une leçon professée au Collège de France le 25 février 1929.

question, puisqu'il s'agit là d'un *idolatric* et qu'en somme la forme n'est là qu'un moyen d'essayer de matérialiser un être qui n'appartient qu'à Dieu seul. La *qibla*, dans la mosquée, est une niche vide.

La seconde chose qui est condamnée dans la tradition musulmane est assez étrange. Voici ce que dit la tradition :

« Les artistes, les fuseurs d'images, seront punis au jugement dernier par un jugement de Dieu qui leur infligera, en possible tâche, le ressusciter leurs œuvres, »

Ils auront fait des figures sans vie, et Dieu leur commandera de leur donner la vie, ce qui est impossible. L'homme sera lui le juge sur cette orgueilleuse tentation d'imiter le Créateur et continuera pour cela même, presque vous savez que le seul exemple d'animation de figures d'argile qui soit donné dans le Coran est celui-ci : Jésus, c'est une scène du *Evangelium apocryphe* soufflant sur des oiseaux en argile <sup>(1)</sup>.

Mais on ne peut pas dire que cette condamnation s'applique aux en tant que statues, car c'est en tant que hommes intelligents, orgueilleux, ayant voulu donner, par cette *tas*, concertée qu'est l'art, une caractéristique de vie, un semblant de vie à la création de leurs mains, alors que Dieu seul a sculpté l'homme et sculpté les êtres vivants.

La troisième condamnation que nous trouvons dans la tradition, c'est que nous ne devons pas nous servir d'étoffes ni de coassons avec images. Mais cette tradition est beaucoup plus sensible, puisqu'une série de témoignages fort anciens prouve que, parmi les compagnons du Prophète, et même dans la chambre et dans la tente du Prophète, il y avait les coassons et des toiles avec des images.

La quatrième et dernière condamnation d'images rapportée par la tradition est que l'on doit détruire les croix. Mais vous savez encore que la question de la croix n'est pas une question d'image pure, et que c'est à cause du culte rendu par la chrétienté à la croix que l'Islam la veut détruire.

Vous voyez en somme que l'opinion basée sur ces quatre témoignages qui ne sont pas dans le Coran, mais qui sont dans les *hadith* et d'après laquelle l'art n'existe pas en Islam, puisque le fondateur même de l'Islam l'aurait interdit, n'est pas une opinion recevable.

<sup>(1)</sup> En symbolique musulmane, l'oiseau vert représente l'homme resuscité.

Neanmoins, il faut bien dire qu'il y a une presumption assez forte en faveur de cette these puisqu'un certain nombre de théologiens musulmans ont formellement condamné toute image. Je signale en particulier le *canon* du plus connu, qui est d'ailleurs du treizieme siecle, Nawawi, qui, se servant des quatre *hachich* que nous venons d'indiquer, interdit d'avoir chez soi tout *image portait ombre*. Et vous voyez la vieille idee tres primitive et tres naive que le signe de l'etre vivant est precisement de constituer un *aura* qui porte une image *neutre*. Vous connaissez a ce point de vue toutes les legendes populaires sur l'ombre que portent les etres vivants et, par exemple, dans l'Honneur, les dieux ne peuvent pas d'ombre, etc. Et Nawawi est tellement ferme qu'il defend les poeques pour les enfants et les petits gateaux moines pour les febes.

Je dois dire, d'ailleurs, que ces deux defenses n'ont jamais été appliquées. Le rite le plus strict, le rite *hard* il le reconnaît le droit d'avoir chez soi des coussins et des étoffes avec images.

On a cherché, et les musulmans en premier lieu ont fait chercher les motifs de ces interdictions. Il faut le dire d'abord que nous les abordons avant d'entrer dans le vif du sujet. Ibn Daqiq il Ha dit que c'était une interdiction *primaire* au début de l'Islam pour abolir les idolâtres du culte des idoles, mais que cette condamnation ne valait plus maintenant puisque l'islam était répandu et avait habitué les hommes à ne pas fier l'idole de Dieu à des formes faites par leurs mains. On a dit aussi que c'est parce qu'il ne convenait pas *l'idolâtrie* ni la pierre ni la boue d'or ni fait les murs, ça se n'assez naïve.

Il y a aussi une idée fort curieuse, c'est celle de ne pas empêcher les anges de pénétrer dans les maisons où il y aurait des images. Les anges les détourneraient puisqu'ils y reconnaîtraient une espèce de contrefaçon de l'œuvre divine, et s'écarteraient de la maison.

En réalité, il nous importe surtout de recueillir de cette littérature sur la condamnation de certaines formes, que c'est une *restriction*, non une négation, que cela vise l'idolâtrie et non pas l'art lui-même.

Ce qu'il y a de très frappant chez le musulman dans la conception qu'il a de l'art, c'est que si nous le lui montrons, par exemple, dans une église ou un musée, il regarde, il se tait d'abord, il trouve que c'est une chose *magique* qu'on a essayé d'imiter Dieu. Et puis, comme il a la foi, il se dit qu'après tout, ces choses-là sont impuissantes et sans danger, car nous devons comprendre que

tout ce qui a été fait en ce monde par Dieu est un peu comme pour nous les objets que nous construisons, ce sont des mécaniques.

Le musulman ne veut pas être l'auteur de l'art, parce que, pour lui, le monde l'art, c'est quelque chose qui est infiniment plus beau que toutes les œuvres d'art, il est qu'une mécanique dont Dieu tire les ficelles.

Il y a aussi ce sujet dans la littérature musulmane un très grand nombre de vers célèbres, de Khayyam en persan, de Nâbolsi en arabe, qui caractérisent cette conception de la nature. Et c'est le fond de la mystique musulmane : Dieu tire les ficelles comme dans le spectacle du Guignol. C'est pour cela que, par exemple, il n'y a pas de drames chez eux. Le drame, pour nous, est dans le conflit entre les personnages dans leur liberté, mais cette liberté pour les musulmans est conditionnée par la volonté divine et ils ne sont que des instruments. Il y a même le drame chez eux, mais c'est au théâtre de marionnettes, ce qui est, à la fois, très simple et très profond.

Si, d'autre part, nous essayons de voir comment l'art musulman, puisqu'il existe, comme nous admettons le voir, s'est constitué, nous verrons que ce n'est pas du tout par une influence étrangère, mais que les conceptions musulmanes de l'art découlent des postulats fondamentaux de la métaphysique musulmane. La Coran est un premier exemple de cette métaphysique musulmane, il est rempli de définitions métaphysiques; d'ailleurs métaphysique est un mot propre à cette conception du monde, le fait de la métaphysique des quel on raisonne.

L'art musulman dérive d'une théorie de l'univers, c'est la théorie de la représentation du monde que tous les philosophes musulmans orthodoxes non influencés par la Grèce ont soutenu mordicus, la théorie dogmatique de la théologie musulmane. Cette théorie est que, dans le monde, il n'y a pas de formes en soi, il n'y a pas de figures en soi, Dieu seul est permanent.

À l'instar de la conception grecque qu'il y a en elles-mêmes des choses *autotelles* qui durent parce que Dieu a trouvé l'un de les faire se perpétuer, se engendrer, se reproduire suivant les types de cristallisation et d'équilibre, ce Islam l'abe parfaite l'essence dominante du Dieu qui maintient tout intègre cette conception. Toute création, même celle table que nous voyons, ne dure pas pour le théologien musulman, mozarite ou acharite.

Il n'y a pas de durée dans la théologie musulmane, il n'y a que des instants



et ces instants n'ont même pas un ordre de succession nécessaire. Les théologiens musulmans sont arrivés très vite à la théorie que le temps peut être réversible. Pour eux, il n'y a que des suites d'instants, et ces suites d'instants sont discontinues et réversibles s'il plaît à Dieu.

Il n'y a pas de formes et il n'y a pas de figures. Là où les Grecs s'extasiaient, comme dans l'idée par exemple de l'agdonle ou au lieu du nombre 8, c'était pour eux une composition qui était belle en elle-même, et non pas la simple répétition 8 fois de l'unité, de même qu'ils ont été des géomètres avant tout, admirateurs des polyèdres et des sphères, au lieu de celui le musulman considère qu'il n'y a pas de collection de nombres, qu'il n'y a que des unités que Dieu groupe à 2, 3, 4, 5 ou 8 pour un moment, qu'il n'y a pas de figures, mais qu'il y a un instant donné, un assemblage d'unités, et le ligne, pour eux, n'est qu'un point qui se déplace.

Cela est, d'ailleurs, un schématisme très moderne. Il est possible de montrer combien cette théologie très particulière, qui attribue l'omnipotence divine sur tout le matériel dont sont faites les créatures, a conditionné le développement des mathématiques en Islam, dans le sens de l'algèbre et l'analyse, alors que l'esprit grec était un esprit de géométrie et d'arithmétique, et d'arithmétique aimant les nombres entiers et les propriétés des nombres entiers. Au lieu de cela, l'évolution de l'esprit arabe est très originale et très nette : l'arithmétique s'oriente immédiatement vers l'algèbre, et la géométrie vers la trigonométrie.

C'est, en somme, la conception très moderne de la nature comme on doit l'étudier au point de vue scientifique.

De même qu'au point de vue scientifique, la nature, pour eux, n'existe pas, mais est simplement une série d'atomes. Les entiers et les décimes qui n'ont pas de durée, de même, en art, nous verrons que cette négation de la permanence de la figure et de la forme est précisément le principe de cette caractéristique que tant d'entre nous, qui ont visité les pays musulmans, ont sentie confusément sans pouvoir la définir en termes rationnels et coordonnés. Je ne prétends pas, d'ailleurs, que cela d'habiter soit très poussée, mais je voudrais qu'elle fût matière à réflexion et à souvenir pour certains d'entre vous.

Les Grecs ont insisté beaucoup, lorsqu'ils se sont mis à faire de la métaphysique, sur ce que l'on appelle la preuve *esthétique* de l'existence de Dieu.



l'harmonie des choses, l'cosmos. Ce mot même, qui est un mot assez saisissant, dispense d'expliquer davantage.

Il n'y a pas de preuve de ce genre en théologie musulmane. Mais seulement celui-ci : Dieu est le seul permanent. Les choses passent. Toute chose est périssable, sauf Son visage, comme ils disent, et la preuve de Dieu, c'est le changement de ce qui n'est pas Lui.

Elle existe tout au long du Coran où Abraham voit le soleil qui passe avec le soir, la lune qui est voilée avec les éclipses, les étoiles qui disparaissent devant le soleil et conclut : « Il y a donc un Dieu qui est au-dessus, et qui est premier. » Pour eux donc la preuve le Dieu est par le changement, et l'art visuel, au contraire, qu'un moyen d'essayer de démontrer que les créatures ne sont pas par elles-mêmes et est un art qui nous soulignera le changement.

De cette restriction précisément : le vis-à-vis n'attache à des figures, de ne pas châtier les images, l'art musulman est très simple et très manuel, comme l'art d'un nouanien qui serait algérien, et qui ne craint pas la beauté de l'accord en elle-même mais simplement au passage. Un certain nombre de notes pour aboutir à des silences.

Il y a un très vieux hadith de Ibn Abbas qui est tout à fait curieux. Il disait à un peintre persan qui lui demandait : « Mais, enfin, est-ce que je ne pourrai plus faire d'images ? Je ne pourrai plus exercer mon métier ? » — « Si, mais tu peux le réputer des images pour qu'ils n'aient pas l'air vivants et faire qu'ils ressemblent à des fleurs. »

Vous voyez cette inanimation des formes périssables, pour tâcher de les faire passer et perd ses visages pour nous montrer que nous ne devons pas nous enorgueillir, que nous ne pouvons leur communiquer une permanence vitale qu'elles tiennent de la volonté et du souffle de Dieu seul. À ce point de vue, Jérôme et Jean Flament ont bien vu et rendu, dans leur admirable description du jardin de l'Agricola à Minsk, ce côté de fantaisie volontairement irrelative qu'a l'art musulman.

À ce point de vue, nous ne sommes pas nous-mêmes, l'artiste ne doit pas s'enfermer les formes ne doit pas être le Pygmalion de ses œuvres, puisqu'il est son homme à se rétracter l'esquisse prise, bien après que la joie en est passée, et qu'il lui faut réaliser son modèle. Il ne doit être pas idolâtre l'image qu'il a vue, puisqu'il lui faut qu'il en tire quelque chose d'autre.

« Ne pas croire à ses rêves : car les images pees-utres de ce monde sont des rêves et passeront. » Voici le fond de l'idée musulmane. Vous voyez qu'elle n'est la vieille conception païenne, ni elle n'est la conception grecque, mais qu'elle n'a nié pas toute modalisation figurée de la pensée.

Nous allons passer à l'art — à l'art, sans essayer d'approfondir la technique, mais essayer de saisir ce que le musulman a à l'air de parler et qui nous séduit, que nous regardions le décor de la mosquée avec la niche vide où on s'oriente pour la prière — que nous regardions le dessin d'un tapis — qui est si différent de la tapisserie occidentale, que nous entendions la musique d'une chanson ou que nous considérons la disposition d'un poème.

LOUIS MASSIGNON.

(A suivre.)

# BANDEAUX ORNEMENTÉS A INSCRIPTIONS ARABES

AMIDA-DIARBEKR, XI<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR

S. FLURY

(Troisième article.)

J'ai désigné le contour tressé comme un produit de l'art arabe oriental (cf. *Islam*, VIII, p. 224, n. 2). En esquissant sa ligne de marche à travers les provinces musulmanes orientales, j'ai indiqué, comme les deux points extrêmes de son parcours, d'une part la tour située près de Tirmidh, sur l'Amou Daria, et de l'autre, les monuments d'Amida.

Depuis lors, E. Herz a publié ses *Chirwasische Bandenknocher*, avec la remarquable inscription de la tour de Radkân<sup>1</sup>. Le contour tressé existait donc dès l'année 407 H. (1016-17), au sud-est de la mer Caspienne, et il y atteint une parcelle de style qu'on retrouve à peine à Amida 150 ans plus tard. C'est un fait remarquable que l'archéologue Hibatallah, comme dans deux inscriptions l'Amida en contour tressé, est appelé « Gourgân » — dès lors, on peut admettre qu'il est originaire de la province ou de la ville de Gourgân, au bord de la mer Caspienne<sup>2</sup>.

Essayons d'abord d'analyser l'écriture de Radkân, elle nous facilitera l'étude des origines et de l'évolution des bandeaux d'Amida. Parmi les monuments épigraphiques publiés à ce jour, celui de Radkân est un des produits les plus originaux de l'art arabe au onzième siècle. Si l'on embrasse d'un coup d'œil les séries de caractères arbitrairement et hâtivement tressés, enlacés et entortillés, on reconnaîtra de suite le principe qui guide cette écriture. L'artiste a pris pour point de départ, non la lettre individuelle avec sa forme

<sup>1</sup> Cf. op. cit. planches 2-3 et les remarques de van Berchem sur le style de cette inscription, p. 68.

(<sup>2</sup>) Cf. la note de « Gourgân » discutée par

van Berchem, *op. cit.* p. 62, en outre les notes du docteur Desmaux, *Yakout*, *ibid.*, p. 209.

traditionnelle et définie, mais l'ensemble de l'image graphique. A cet ensemble il sacrifie l'individualité des caractères. C'est le principe du remplage uniforme de la surface par des éléments graphiques et brossés qui a produit cette exubérance éblouissante de l'écriture de Râdkân. Le caractère isolé est traité par le calligraphe avec un souverain dédain, car il veut créer avant tout un bandeau artistique d'une tonalité uniforme, et non pas une écriture claire et lisible.

Envisageons maintenant les caractères isolés. Déjà le groupe des *alif* (cf. pl. VI, 1)<sup>1</sup> renferme à peu près tout ce qui caractérise l'écriture de Râdkân. La hampe simple, non brisée, ne se trouve qu'une fois<sup>2</sup>. Les *a, b, c* des motifs en arcs placés à des hauteurs différentes; *d* : le simple nœud en cœur, qui n'apparaît que 25 ans plus tard à Amida; *e, f, g* : des motifs tressés que nous n'avons trouvés qu'au douzième siècle à Amida; *h, i* : des *alif-him* entrelacés; *l, m, n* : des formes hybrides, dont les parties supérieures ne sont pas liées organiquement aux inférieures, ce type n'apparaît pas encore dans les bandeaux d'Amida du onzième siècle; *o, p* : des *alif* qui servent à former des groupements de lettres. Dans le groupe des *dal* (cf. 2) signalons le *dal sin* tressé, dont j'ai parlé dans *Islâm*, VIII, p. 224, n. 2 — nous retrouvons la même forme dans l'inscriptiona placée au-dessus de la porte de la Uca<sup>3</sup>. Les variantes du groupe *djim* montrent clairement que l'artiste n'était lié à aucun alphabet canonique, mais qu'il donnait libre cours à son caprice et inventait de nouvelles formes, selon les besoins du remplage de la surface. Seuls les *djim* et les *ka* de Dja far et de Muhammad (cf. 3, *a, b*) rappellent les formes traditionnelles plus anciennes. 3, *c, f*, avec les doubles nœuds en cœur, sont très caractéristiques, qu'on remarque ou non, de nouveau, la combinaison hybride de 3, *d*. Tous les *dal* (cf. 4) ont le motif en arc à la base de la lettre — on seul *dal* (4, *a*) affecte une forme simple, plus ancienne. 4, *d, f, g* se font remarquer par trois traits horizontaux dans la partie inférieure de la lettre. Dans les *sin* simples, les bases aux entaillent les hampes voisines (cf. 6). Les *adl* et les *am* se distinguent par des entrelacements tout à fait extraordinaires (cf. 7 et 8). *c, e, f, i*. Les *mim* présentent à la

<sup>1</sup> Le docteur E. Dix a bien voulu mettre à ma disposition ses photographes de Râdkân pour l'analyse alphabétique; je lui en exprime toute ma reconnaissance.

<sup>2</sup> C'est par oubli qu'elle manque dans le plan lie VI, 1, voir E. Dix, *loc. cit.*, pl. III 2, à gauche.

(<sup>3</sup>) Cf. E. Dix, *loc. cit.*, pl. I, 2.

base le type arrondi et le type en ligne droite (cf. 13). Les deux *hā* non liés (cf. 1) rappellent d'une manière frappante un *hā* d'Aranda (cf. pl. VIII A, 13) les *but*. Les formes remanentes des *awā* (16 *awā*) forment la même image d'ensemble que le groupe *atf*, ici également, une forme hybride (16, f), 17 montre l'accent qui retourne qu'on a lu vu à Aranda. Le *lām-atf* enfin, présente un exemple typique d'une formation hybride (cf. pl. VI, en bas à gauche, et fig. 6 à gauche).

Le tableau alphabétique montre clairement que le rinceau végétal ne saurait prospérer dans un pareil labyrinthe de lettres. Les éléments végétaux se réduisent pour la plupart à de simples demi-fenêles, qui s'attachent à la partie supérieure des lettres (cf. 5, 4, 7, 13, 15, 16), la forme la plus développée est la fenêlle tethoee fenêle de 1, figure 8 à gauche (cf. pl. VI, 3). Les motifs de remplage indépendants s'harmonisent bien mieux que les rinceaux avec le

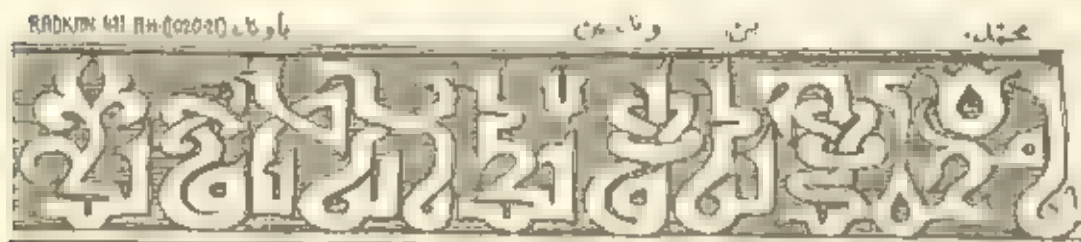


Fig. 5

caractère général de cette écriture : en effet, ces motifs ont la même « valeur tonique » que les lettres. Ils sont de formes très variées. Relevons, en premier lieu, une belle palmelle à fenêlle centrale (cf. fig. 8 à droite, 3, b et f, 17 a). Ce motif forme aussi la décoration principale de la corniche au-dessus de l'inscription de la tour — ce qui prouve l'unité de toute la décoration de surface. Le calice simple se voit aux n° 2 et 10, planche VI.

En dehors de ces motifs végétaux nous trouvons déjà dans cette inscription, relativement ancienne, des hampe accolées purement décoratives, qui garnissent les vides entre les lettres (cf. fig. 8, milieu). Et il me semble qu'à Hadram ces ornements graphiques ont une valeur toute particulière, en ce qu'ils révèlent l'origine des formes analogues plus récentes que nous avons relevées

(1) Cf. Dax, *loc. cit.*, pl. III.







à Amida. Il est évident que les lampes accouplées de la planche VI, 6 et 14, correspondent exactement à celles de la planche VIII, 11 fin, la seule différence est qu'à Amida ces éléments graphiques — au lieu d'être libres, se raccordent à la lettre par des tiges minces ou de petits triangles. En examinant les variantes de Radkan, on reconnaîtra facilement que toutes sont des modifications d'un *timanf* purement décoratif. Le dernier mot *allâh* de la planche VI en donne deux exemples <sup>(1)</sup>.

Les autres motifs indépendants consistent en étoiles à six ou huit pointes et en divers motifs tressés. Parmi ces derniers notons surtout les doubles nœuds en cœur (cf. pl. VI, 6 et 2), que nous avons précédemment vus mis aux corps des lettres. Je suis convaincu qu'à une époque plus reculée la calligraphie employait fréquemment des motifs indépendants pour garnir les intervalles entre les lettres, et qu'il ne s'est mis que plus tard à les mettre aux caractères. Sous ce rapport l'inscription en caractères persis, sur cette même tour de Radkan, est très instructive; elle illustre l'emploi exclusif de motifs tressés indépendants du même genre. Ne se pourrait-il pas qu'une écriture étrangère ait influencé le coudique tressé de Radkan? Malheureusement nous ne possédons pas de manuscrits enluminés de cette époque de transition: ils contribueraient peut-être à trancher cette question. D'après M. Huart, un calligraphe du troisième (neuvième) siècle, Ostad Ahwal Segzi, a écrit des traités sur les différentes espèces d'écriture; or, il se servait d'une écriture dont la dénomination pourrait convenir à l'écriture monuménale de Radkan: « celle dont toutes les lettres sont liées les unes aux autres, jointe, enchaînée ».

Voyons maintenant quels sont les rapports directs ou indirects, entre les bandeaux d'Amida et celui de Radkan. À ce sujet, il ne faut pas oublier qu'au sud-est de la mer Caspienne on trouve non seulement le coudique tressé, mais aussi d'autres types d'écriture. Van Berchem a déjà insisté sur ce point: « Le coudique de l'inscription de la tour de Gorgan (Gjoudjan), par exemple, est étonnamment simple et technique. Il gardera ce caractère, même si nous nous représentons le fond de ce bandeau garni de rinceaux en stuc qui pourraient avoir disparu au cours du temps. Un autre type d'écriture, qui est une combi-

<sup>(1)</sup> Cf. V. S. KARADAGLIK, *Problem oder Phantoms*, pp. 19 et suiv.

<sup>(2)</sup> Cf. G. HUART, *Les Calligraphes et les m-*

SANTA — 21

*manuscrites de l'Orient musulman*, pp. 73-74.

<sup>(3)</sup> Cf. *Churasanische Bandenkmalen*, pl. IV, 6 et V 1-4, et pp. 101-2.

maison de coatique tresse et de coatique fleur se trouve au-dessus de la porte de la tour de Radkan. Sur la campare à inscription merwande d'Amida, de quinze ans plus récente, on reconnaît, au premier coup d'œil, l'avance considérable de la Perse sur la Haute-Mésopotamie dans le développement de l'écriture.

Nous avons suivi, à Amida, l'évolution lente et graduelle du style graphique pendant un siècle. Il nous paraissent alors tout à fait autochtone. Il nous fait remonter à cette idée après avoir étudié Radkan. Là nous trouvons réunis dans une seule inscription la plupart des ornements graphiques qui apparaissent successivement au cours du onzième siècle à Amida. Or, il est inconcevable que différentes peuples, deux provinces musulmanes aient produit exactement les mêmes formes ornementales et les aient appliquées à l'alphabet arabe. L'un l'autre tout à fait identiques sans qu'il y ait eu des rapports directs ou indirects entre ces provinces. La négative, le l'est vers l'ouest, des éléments décoratifs du coatique tresse ne paraît évidente. Ce ne fut pas une invasion de troupes et vaincues des Turcs. Les nouveaux ornements ne pénétraient que lentement, les uns après les autres, dans le coatique fleur d'Amida, de sorte que les bandeaux de la seconde moitié du onzième siècle présentent encore une image confuse de l'an rythme parfait. On pourrait donc caractériser la plus grande partie de ce siècle comme une période de pénétration paenique. Ce ne fut qu'après la conquête définitive que les motifs tresses et les entrelacements des lettres se multiplièrent rapidement dans les bandeaux en coatique fleur et vers le milieu du douzième siècle ils dominèrent complètement l'écriture. Toutefois, la tradition indigène était si forte qu'elle persistait encore sous la domination des Seldjouds. Les conquérants seldjouds qui s'avancèrent de l'est à l'ouest l'ont donc, à vrai dire, les propagateurs du coatique tresse et par leur conquête ce style a pris racine à Amida.

Une question se pose maintenant. L'écriture est-elle une création des tribus nomades converties récemment à l'islam, ou l'a-t-elle ses racines dans une tradition arabe plus ancienne? Sans aucun doute, le coatique tresse de Radkan et celui de forme, lorsqu'après la mort du sultan Mahmoud, les Seldjouds s'avancèrent vers l'ouest, s'étant dispersés de l'est de l'Asie Cen-

(<sup>1</sup>) Cf. *op. cit.*, pl. 1, 2, et p. 97 en bas.

trale pourra répondre à cette question. Je me borne à montrer la difficulté du problème. Le coufique tressé de Balkh, au point de vue purement artistique, donne l'impression d'une parfaite sûreté de style — et postule ainsi une longue période d'évolution. Mais les matériaux antérieurs à l'an 1000 faisant défaut, il est impossible d'établir la chronologie de ce style. J'ai déjà suggéré que l'inscription pehlyv de la tour de Balkh pourrait représenter une phase primitive du coufique tressé. Il serait possible que, tout d'abord, le fond du bandeau, eût été garni simplement de motifs en tresse indépendants, ainsi qu'on en voit dans les inscriptions des monuments persans en brique du douzième siècle<sup>(1)</sup> — mais alors il fallait relier toute cette ornementation à certaines aux traits rigides de l'écriture coufique, et la transformer à fond. Il ne me semble guère probable qu'un artiste nourri de vieille tradition musulmane ait eu le courage de dégrader le sobre coufique des vieux corans, pour le transformer en une écriture aussi étrange. Plus vraisemblable est l'autre hypothèse, à savoir qu'une tribu, libre de traditions musulmanes, a produit les artistes qui ont créé le coufique tressé, peut-être dans le cours de quelques années. On comprend alors que les types coufiques traditionnels aient persisté à côté du nouveau type tandis que l'origine autochtone aurait pour postulat une certaine uniformité dans les monuments d'une même époque. Il est vrai qu'un argument psychologique peut être invoqué contre cette hypothèse. Le fait que le conquérant impose ses goûts artistiques à la race vaincue est facilement compréhensible. L'histoire de l'art en donne bien des exemples. Mais il serait plus surprenant qu'un artiste étranger, converti récemment à l'islam, ait osé s'attaquer à l'écriture du Coran. Dans ces cas, il faut que des influences étrangères aient pu avoir contribué à la genèse du coufique tressé. Le nouveau type ne pourrait-il pas avoir été créé sous l'inspiration d'une écriture ou d'images symboliques non arabes, dans le but plus ou moins conscient de transmettre à l'écriture arabe les forces magiques d'une autre religion? \* Dans son mémoire

(1) Cf. P. SARRAS, *Denkmäler persischer Baukunst*, p. 13, fig. 3.

(2) Cette idée m'a été suggérée par l'examen du rouleau d'écriture d'un moulin à prières tibétain, dont les lettres offrent une certaine analogie avec le coufique tressé. Analogie fortuite, dira-t-on; mais il vaudrait peut-être

la peine de chercher dans cette direction. Récemment au musée Guimet, M. V. Goloubew a bien voulu attirer mon attention sur quelques inscriptions en pierre du Thibet qui montrent des analogies frappantes avec le coufique tressé.

sur les inscriptions des tours funéraires, van Berchem a cité plusieurs exemples, illustrant le naïf syncrétisme religieux de cette époque<sup>(1)</sup>.

Qu'on explique l'origine du coquille tresse d'une manière ou d'une autre, il reste ce fait d'un intérêt primordial pour l'histoire de l'art, c'est qu'une ancienne écriture claire et lisible a été dépouillée de son caractère original, pour devenir l'instrument docile d'un art qui lui est étranger. Dans l'histoire de l'art arabe aux onzième et douzième siècles, je ne vois guère de preuves plus fortes, ni mieux appuyées sur des dates précises, de l'influence exercée sur la civilisation par les tribus turques venues de la Perse orientale.

Pour terminer, jetons encore un regard sur l'évolution ultérieure dans l'Ouest. Voici des années qu'on a constaté la migration des nœuds en cœur graphiques dans le territoire seljoukide; mais les monuments d'Amida du onzième siècle n'ont jamais été allégués à ce propos. Dans son mémoire sur la stèle de Tachkend, cité plus haut, Karalneck a insisté sur l'origine turque des nœuds en cœur. Suivant lui, « le simple nœud en cœur avec ses excroissances latérales ou motif végétal, se trouve servilement copié dans les régions habitées par les tribus turques de la fin du sixième jusqu'au début du huitième siècle de l'Hégire »<sup>(2)</sup>. Ce motif, précisément avec la même ornementation, apparaît deux fois dans l'inscription pahlvie de la tour de Radkan, il ne diffère des variantes seljoukides que par la position renversée du cœur<sup>(3)</sup>. Malgré ce renversement, le nœud de Radkan peut être considéré comme le précurseur direct des nœuds seljoukides plus récents d'environ deux siècles.

Dans la suite, la migration du nœud en cœur a été étudiée plus à fond par H. Stoecklein. Il le derive du rosal Tshang sans fin, un des huit signes bouddhiques de bon augure, et il y voit une importation mongole au treizième siècle<sup>(4)</sup>.

On ne saurait accepter cette opinion après avoir étudié les inscriptions merwandes d'Amida. L'arbre genealogique dressé par Stoecklein aurait en un tout autre aspect s'il avait tenu compte des monuments d'Amida et du Caire. Ce

(1) Cf. Dixz, *op. cit.* p. 87 et suiv.

(2) Van Berchem, *sculptures en rapport avec Amida le couf que tresse des œuvres vicieuses du treizième siècle*; cf. *Die Ausstellung von Meisterwerken Muhammedanischer Kunst in München 1903. Arabische Inschriften von M. van Berchem*.

(3) Cf. *loc. cit.* p. 34. Les illustrations de Karabarek ont été reproduites par Stachewski dans *Abu Ibrahim-Literaturgeschichte* pp. 175 et 186.

(4) Dixz, *op. cit.*, pl. II, 2.

(5) Cf. *Münchener Jahrbuch der bildenden Kunst*, vol. IX, 1914-15, pp. 119 et suiv.

n'est pas la vague mongole du treizième, c'est déjà la vague seljukide du onzième qui a entraîné le nœud en cœur. Ces motifs ornementaux n'ont certainement pas été importés en Egypte par les châteaux sino-chinois de l'époque mongole, mais par l'écriture persane du onzième siècle. A ce sujet, je ne donnerai que quelques indications, me réservant d'analyser les monuments épigraphiques du Caire dans un mémoire spécial.

Le type développé du coulique tressé est étranger aux inscriptions du Caire, car après la conquête de Saladin, qui aurait pu présider à son introduction<sup>1</sup>, le règne de l'écriture coulique y a bientôt disparu. Cependant, on constate, dans l'elbelly, époque lincolique au Caire, au moins des symptômes d'une pénétration pacifique de l'écriture par des motifs tressés en cœur. Ils apparaissent à l'état sporadique, les dixième-onzième siècle, mais surtout dans la première moitié du douzième. Parmi ces tressés, je ne citerai que les nœuds en cœur des monuments suivants : niche plate d'El-Midân dans la mosquée d'Ibn Touloun ; simple nœud en cœur dans le *kal* médial<sup>2</sup> et Aqmar (inscription en stuc de la cour) *kal* médial en cœur et double nœud en cœur du *us aldh* mausolée de Sultā Rūḡayy ; *kal* médial en cœur ; et Azhar (coupoles d'enceinte) *kal* médial en cœur. Qoubba Iḥwāt Yūsuf : nœud en cœur dans le col du *kif* et la queue du *nom* double nœud dans *lām alif* et *alāh*<sup>3</sup> ; Qoubba el-Iḡāwāt : *kal* médial en cœur et double nœud dans *lām alif* ; es-Sāḡh : *kal* médial en cœur. Notons encore que le double nœud en cœur est souvent employé dans *lā* et *alāh* : on a cependant l'impression qu'il s'agit ici l'un motif purement ornemental et que son interprétation linguistique ou symbolique à supposer qu'elle soit admissible, ne vaut jamais pour le Caire.

Après cette étude, il paraît inutile de souligner l'importance de l'analyse paléographique pour l'histoire de l'art arabe. Sous ce rapport, la paléographie épigraphique est une terre vierge qui promet une riche moisson. Aussi bien, dans les relevés qu'on fera désormais, les inscriptions devront prendre une

<sup>1</sup> Van Berchem a signalé une très belle inscription de Saladin coulique (cf. *op. cit.* p. 108 n. 6); M. G. Bell a découvert à Mayyāfūr p. 101 et 102, *op. cit.* p. 108 n. 6); je viens de la publier, en partie, dans *Revue de la Science des Amida, Anhang : Kairuan, Mayyafūriqā, Tirmidh*, pl. XII.

<sup>2</sup> Cf. *op. cit.*, *The ornaments der Hakan, and Arab. Mos. nec.* pl. XVI 2 en haut à gauche.

<sup>3</sup> Cf. *op. cit.*, pl. XVII, précisément à cause de ces ornements graphiques, je crois que l'influence persane se manifeste dans ce monument.

place plus large et il faudra les reproduire à une échelle beaucoup plus grande. Ainsi les monuments persans en brique, malgré leur mauvaise conservation, fourniront encore un grand nombre de matériaux paléographiques. Souvent, quelques lettres renferment des critères précieux pour juger d'un monument <sup>1</sup>. L'atlas paléographique qui, pour commencer, se bornerait aux inscriptions de grandes dimensions, serait pour l'historien de l'art le guide le plus sûr dans ses voyages, le microcosme de l'écriture décorative reflète fidèlement les grands courants de l'histoire arabe.

S. FLONT.

<sup>1</sup> Cf. F. SAURE, *loc. cit.*, Dargan mausolée Pir-i-Alamdar motif tressé en cœur et nord en S dans un boudoir très fruste.



# LE PEINTRE MONTFORT EN SYRIE (1837-1838)

PAR

RENÉ DUSSAUD

(Troisième article)

## III. — LE LIBAN ET LA TERRE SAINTE.

Les chaleurs du mois d'août chassent de Beyrouth, Montfort et Lehoux. Ils vont retrouver dans le Liban, à Broumnana, les Moore et la duchesse de Plaisance qui s'était attaché le médecin français Laferre.

Le Louvre possède quelques aquarelles intéressantes de cette période. L'une nous montre l'intérieur de la maison de l'emir Ali à Broumnana.<sup>1</sup> Dans son délabrement, le décor a belle allure (Pl. VII). C'est probablement un enfant du même emir, avec qui il était particulièrement lié, que nous voyons aux bras d'une femme dont la haute *fantoura* indique le rang (fig. 13). La princesse a revêtu une jupe éclatante rayée rouge, violet, jaune et blanc ainsi qu'une veste blanche croisée de bleu. L'enfant porte un fez rouge et un voile blanc.<sup>2</sup> Montfort donne cette définition de la *fantoura* : « Sac de trompette ou porte-voix en argent, la plupart du temps richement ciselé dont les femmes de la montagne du Liban ornent leur tête et qui est élevé en proportion de la dignité ou de la richesse de celle qui le porte » Il ajoute que les femmes chargées du soin des enfants possèdent également cet ornement mais qu'il est moins élevé et que leur voile est noir au lieu d'être blanc.<sup>3</sup>

Şolima est un village « voisin de Broumnana, mais les difficultés de la

<sup>1</sup> Louvre, inv. 4417 Mine de plomb et ave de sep. a. Monogramme de l'auteur et indication : Broumnana, 23 août 1837.

<sup>2</sup> Louvre, inv. 4461 Aquarelle et mine de plomb. Monogramme de l'auteur et indication : à Broumnana 25 août 1837, sur le Liban.

<sup>3</sup> M. STUART, *l. c.*, p. 19. voir Dorey, *l. cit.*, s. v. *la robe fantoura de l'émir de*

<sup>(4)</sup> Une vue d'ensemble de Bourdj Şolima est donnée par von Oppenheim *Im Mittelmeer zum Persischen Golf*, I, p. 139.



route nécessitent deux heures et demi de marche pour y parvenir. Le palais



FIG. 12. — Palmiers à Beyrouth.

de l'emir nous est conservé dans deux dessins — dont nous reproduisons celui

(<sup>1</sup>) Chez Mme G. Montfort, datés tous deux du 2 septembre 1837.

[illegible]



qui montre la façade avec l'escalier extérieur (vienne tradition des architectes syriens fig. 14)

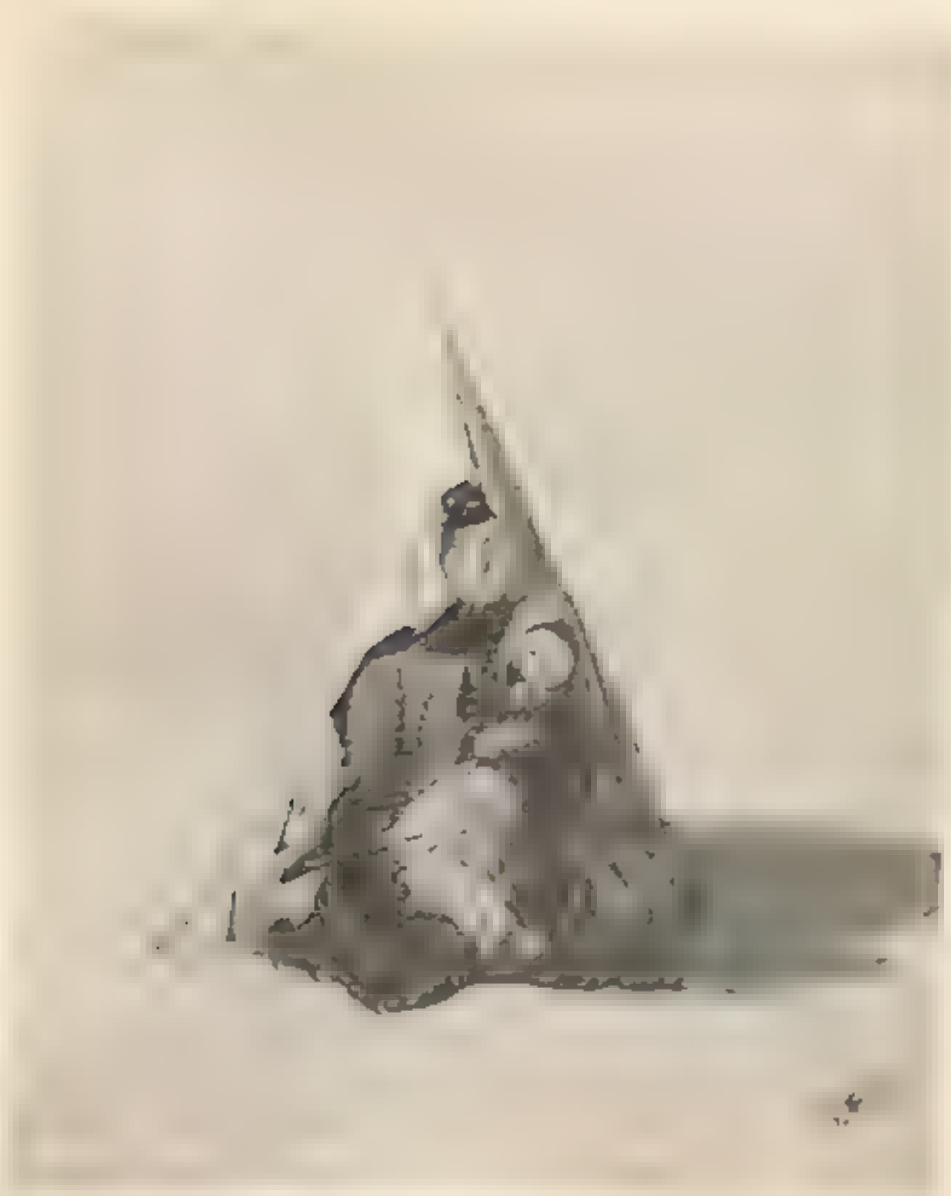


Fig. 14. — La façade avec l'escalier extérieur.

Le 4 septembre, Montfort, Leloux et J. de Bercey partent pour visiter le Liban, Tripoli et Damas. Ils cheminent le long de la côte qu'ils quittent après

Betroun, pour s'abriter dans le dôle du Ras Sinqu. Nous avons marché environ une demi-heure dans l'vallée lorsque nous arrivâmes à un petit pont jeté sur le torrent de sèssè ne formant le fond du vallon. En face de nous sur un rocher escarpé et placé au centre du vallon s'élevait un château



FIG. 14. — La maison des foibles à Betroun (Liban).

que Burckhardt dit être un ouvrage des Mésulhis. Les Arabes nomment ce château Mseila<sup>(1)</sup>. » Si l'on rectifie en Mseilha, comme nous l'avons encore obtenu en 1890<sup>(2)</sup>, on remarquera que Moutfort est le premier voyageur qui l'a vu. Le nom exact de ce fortin. Quand Berggren mit le Q d'el Mezabeha<sup>(3)</sup>, il suit Burckhardt par erreur de kalat Meszabeha par suite probablement d'une erreur de lecture de son carnet de route. Quand a Seetzen, ses éditeurs ont mal lu son manuscrit qui, au lieu de kalat Inszedra, devint porter Mseilha, la combinai-

<sup>(1)</sup> MONTFORT, l. c., p. 85.

<sup>(2)</sup> *Revue archéologique*, 1890, t. I, p. 305.

<sup>(3)</sup> BERGGREN, *Conte d'Orient*, t. I, p. 17.

<sup>(4)</sup> J.-L. BURCKHARDT, *Travels in Syria and*

*the Holy Land*, p. 178. Le Tomecoids de MONTFORT, *Voyage d'Alger à Jérusalem* 1705, p. 55, est à rectifier en Mseila comme Geril Montfort.

son *s.*, notant le *sud* arabe. Le dessin que Montfort a tracé de ce curieux château le montre dans le même état où l'on va MM. Max Van Berchem et Fatio, qui lui ont consacré une étude archéologique complète.<sup>1</sup>

De ce point, quittant la route de Tripoli, nos voyageurs escales la route par un sentier qui donne la rive droite du Nahr-el Djoz et arrivent à Boza où ils dressent leur tente « près d'un petit temple antique, principal *dy* ».



FIG. 10. — Le temple de Belsh (Bilsh).

notre course d'il Montfort, et dont l'effet comme premier plan au milieu de l'admirable paysage qui l'environne nous semble le rendre bien le *s.*

À l'appui du dessin<sup>2</sup> que nous reproduisons (fig. 10) voici la description

<sup>1</sup> SEUTZEN, I, p. 155.

<sup>2</sup> VAN BERCHEM et FATIO, *Voyage en Syrie*, I, p. 443 et suiv.

Dessin chez Mme G. Montfort d'après le programme de l'auteur et date de septembre 1837.

On comparera le dessin de Lebonx reproduit dans L. DE LAURENCE, *Le pays de la Syrie*, p. 73 pl. XXII, 63. Voir encore REZAK, *Mission de Phénicie*, p. 174 et F. SEUTZEN, *Archäologisches Institut*, 1902, p. 107.

« Le curiste donne d'ordinaire à tous ces colonnes d'ordre ionique précédant un portique orné de arcs à l'occident le pied d'éléphant il y en avait quatre autres fois. Le portique est toute sculpté, offre des dessins d'un bon goût. L'on voit tout au-dessus d'une égale de ce temple et pour cela sa forme avait été changée en ajoutant deux enfacements ou en circulaire sur l'un des côtés. Les habitants célèbrent également fêtes en cet endroit. Dans l'enceinte même le temple s'élève au grand dôme dont le fûtillage qui se voit de l'extérieur est d'une rareté et d'une plus pittoresque. » Ils visitent également les ruines voisines de Nemes puis ils rejoignent le Nahr Qudisha à Kesba et atteignent Tripoli à la nuit.

Montfaucon nous a décrit ces ruines à l'essence dans cette ville, malheureusement non. L'auteur se pas l'usage que l'on est qu'il y a une d'un nouveau séjour en mai 1834 qu'il parait le premier de que nous reproduisons Pl. VIII demandant une vue du vallon de Tripoli que domine à gauche la forteresse de l'époque des Croisades (9). « Tripoli, remarque-t-il, est une des villes les plus orientales que j'aie vues. Elle possède tout pour être plus belles de la Syrie. Les ruines sont les plus belles et on y trouve des colonnes à chaque pas. Elle est ornée d'un grand nombre de mosquées variées et construites dans le véritable style arabe. »

Nos voyageurs qui ont visité Tripoli le 9 septembre 1837 et gagnent les côtes par Zebdet El-hen. La description de Montfort tenait à de l'exactitude de son observation. Les colonnes sont sur six mamelons formant en ligne un milieu l'un. Il est plus près que l'on remarque de statues et que l'on reconnaît comme fait antérieur à l'édifice de leur front et au-dessus duquel on voit les branches cachées. À la base de deux ou trois de ces derniers sont des autels de pierres que l'on a ramassées et placées simplement les uns sur les autres et dont au jour ou l'on vient chaque année dire l'office sacré. Les colonnes les plus antiques ne sont que d'un seul jet à la base, se dressent d'un seul jet et se terminent par un dôme et se dévient alors de côté et d'autre en affectant les formes les plus pittoresques (10). À contempler ces arbres vénérables Montfaucon nous a dit que l'on ne peut pas s'empêcher de dire que

MONTFAUCON, *l. c.*, p. 104.

(9) Louvre, inv. 4421. Aquarelle, indication: *Tripoli jeudi 31 mai 1838*.

Comparez ce que dit VAN DER HART, *Le voyage en Syrie*, t. I, p. 116 et suiv.

(10) MONTFORT, *l. c.*, p. 104.





Vue de l'entrée du temple de la déesse



dit-il, un sentiment d'admiration que bien peu d'autres choses m'ont encore inspiré. » Le dessin que nous reproduisons (fig. 16) est d'une exécution supérieure à celle des études similaires de Lehoux et même de Marilliat qu'on trouvera dans l'ouvrage de L. de Laborde.

Les régions reculees du Liban conservent les vieilles coutumes. A Bsharre

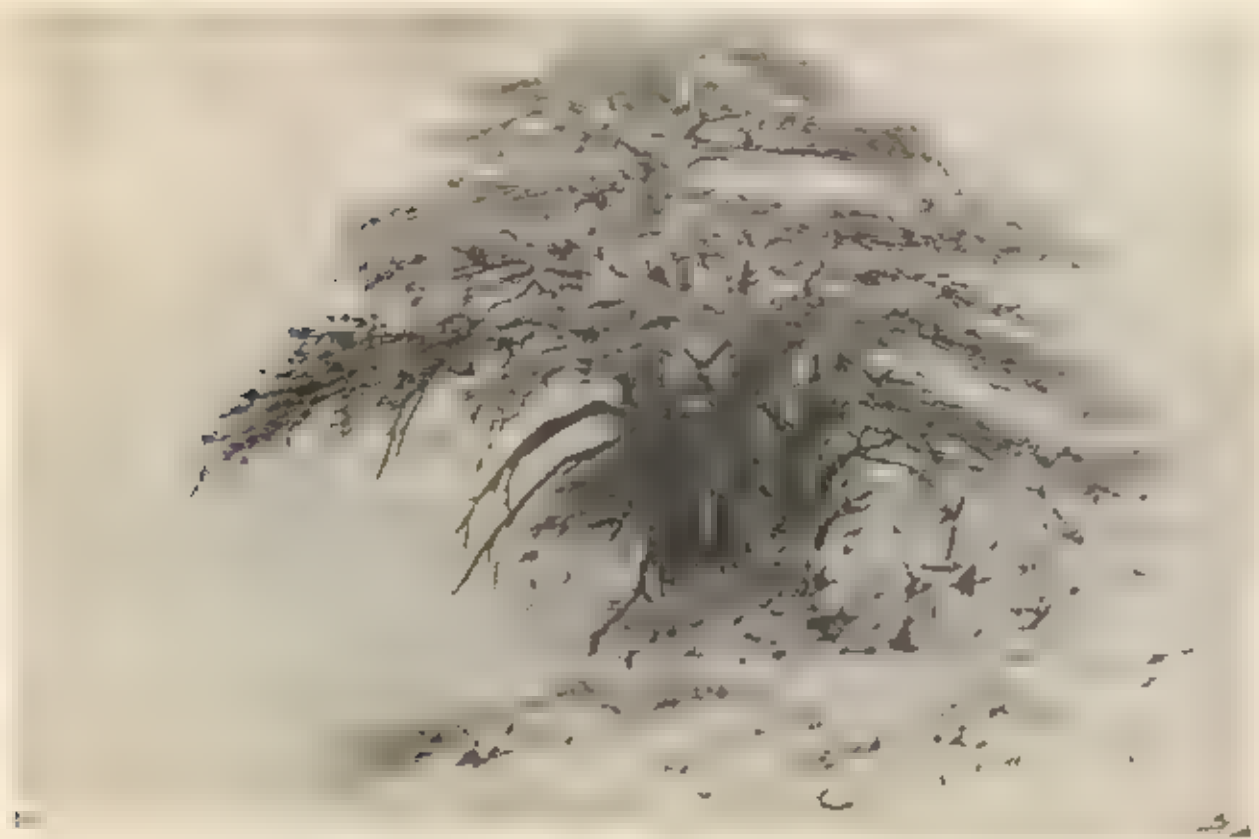


Fig. 16. — Cedre du Liban.

« les femmes, au lieu de l'énorme tantoura de la montagne des Drazes ou de celles du Kessaban, ont simplement sur la tête un petit cercle en argent élevé le quatre ou cinq pouces — par-dessous est le voile de rigueur <sup>(1)</sup> ». A l'occasion d'un visite au sheikh le Pèndront « on lui offre le parfum. » « On apporte une cassolette à parfum que l'on place devant nous sur une petite table de Jérusalem et l'on en souffle le fumée vers notre visage <sup>(2)</sup> ».

<sup>(1)</sup> MONTEFORT, *l. c.*, p. 107.

<sup>(2)</sup> MONTEFORT, *l. c.*, p. 104.

La visite de Baalbek et de Damas n'est interrompue par aucun incident remarquable. Le retour à Beyrouth se fait le 2 octobre. Déjà J. de Bertou a rejoint ses compagnons. Louis Labbey est rappelé en France par la



FIG. 17. — Nallima à Xacirath.

mort de ses frères. Montfort continuera ses courses à travers le pays, il redigera son itinéraire avec l'exactitude d'un géographe, dessinant les lieux, monuments et surtout les paysages avec le même soin. Nous avons pu constater par nos yeux la manière dont il nous le suivrons pas dans son long séjour à Jérusalem, de décembre 1837 à mai 1838, sejour coupe par des excursions à Mar Saba et à la mer Morte<sup>(1)</sup>, à Hébron et à Gaza, enfin avec J. de Bertou<sup>(2)</sup>, à Pétra et à la

<sup>(1)</sup> De leur me parle le voyageur anglais de Promenade à la mer Morte 25 et 26 février 1838, dans *Revue de l'Orient*, 1843, t. 1, pp. 410-431.

<sup>(2)</sup> J. de Bertou a tenu ces vers et notes sur

ce voyage dans *Itinéraire de la Syrie et de géographie de Paris*, 1838, pp. 18-22, 1839, pp. 3-280. (Nous me l'échappe de *Mont Morte, la Liban et l'Oront* chez Charles Dupont, 1880.)

mer Rouge. Son séjour le plus fructueux semble avoir été le mois passé au couvent de Mar Saba. Il a surmonté toutes les difficultés pour dessiner et peindre cette région, peut-être la plus sauvage au monde, et comme l'observa

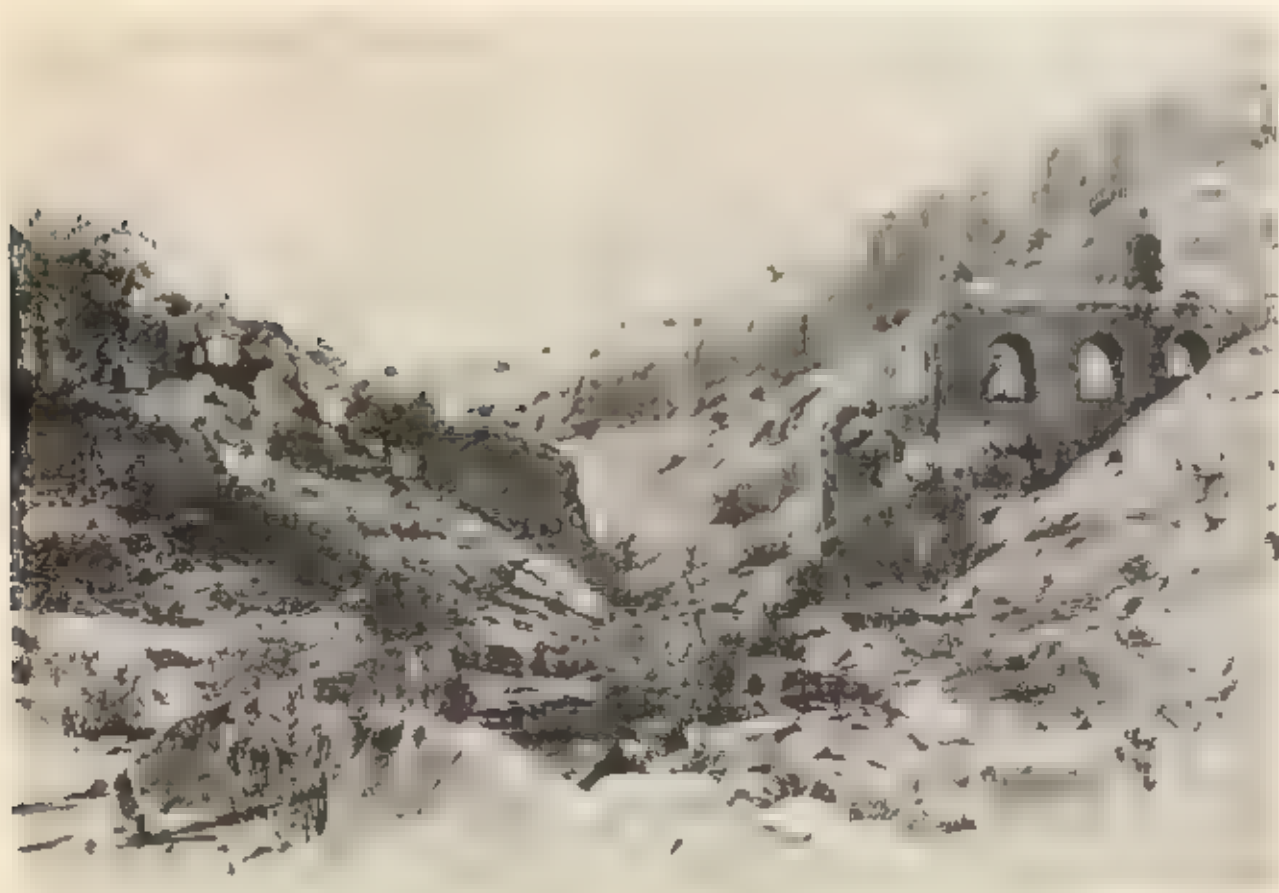


Fig. 18. — Qanater d'Aboud, près Beyrouth

Léon de Laborde, il est le premier à avoir rapporté « un tableau à l'huile représentant la mer Morte prise du milieu de la solitude — peint d'après nature et entièrement terminé sur place en dix ou douze longues journées<sup>(1)</sup> ». Venu en bedouin, il se lie avec les pauvres arabes de la contrée qui n'ont pas l'habitude de se rendre de grande distance, et se fait leur aide, repoussant le pour pénétrer dans leur intimité. Il n'est pas un artiste qui il est digne de dessiner — il a laissé

Voir les citations de L. P. Roussin, *Procès-verbal*, t. I, p. 76, 1837.

<sup>(1)</sup> L'art du peintre. L'art de la peinture, t. XI, mars 1839, p. 190.

notamment des études détaillées de l'architecture à l'aide d'un cliché-typographie.

Le 20 juin 1838, Montfort sort de Beyrouth pour effectuer, en compagnie de M. de Laraman, sa dernière randonnée par Tripoli, Lattaquié, Bana, Abje, Antioche et S. Bnace, avec retour en juillet à Beyrouth qu'il quitte définitivement en août pour rentrer en France.

Pour terminer nos signalements sur ces œuvres de l'artiste on s'affirme la souplesse de son talent. La première est une charmante aquarelle (le portait le Neghme fille El Zahra Quabrussy, agent consulaire français à Nazareth). Elle se tient accroupie sur un tapis devant des coussins blancs. Coiffée d'un fichu jaune et de serres, elle porte une robe blanche légèrement rayée de rouge et bordée de bleu (fig. 17)<sup>4</sup>.

Nous avons jusqu'ici insisté sur l'art pour l'archéologie dont Montfort a tenu compte à une époque où le pittoresque seul comptait. On lui doit, en collaboration avec Lefebvre et L. de Beaulieu, le premier relevé précis des fameuses stèles égyptiennes du Nahr el Keso. On lui doit encore la première reproduction fidèle du Qanater Zebende (elle lui a sans raison été attribuée à Zenobios, en réalité acquise l'époque romaine qui en avait tiré un à Beyrouth, fig. 18). La *Revue archéologique* a déjà reproduit (1846) le dessin de Montfort et voici à quelle occasion. Lefebvre avait découvert ce géométral d'ailleurs grâce à une erreur de lecture, qui avait colé le relevé devant l'abandonner par un aqueduc. Interrogé par le second épigraphiste, le colonel Gallier lui avait fait l'existence du Qanater Zebende à peu de distance des sources de Beyrouth. De plus, Lefebvre recueillait non pas un simple croquis, mais un superbe dessin, avec les sources latérales, par un artiste, ces deux historiens M. Montfort l'ont vu. On comparera cette reproduction à la plus fidèle de la *Revue archéologique* qui, quoiqu'un peu moins fidèle, interprète certains détails. Comparable au Pont du Gard, le Qanater Zebende construite en grès, s'élève par deux franchissant le Nahr Beyrouth sur trois rangées d'arcades. Il est presque entièrement détruit aujourd'hui.

RENÉ DUSSAUD.

(1) Le comte A. DE LARAMAN a publié deux articles sur ses voyages en Syrie dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* 1840, pp. 321-345, et 1841, pp. 1-26.

(2) Louvre, inv. 4408. Aquarelle et mine de plomb. Daté, Nazareth 24 novembre 1837.

(3) Voir HANAN, *Mission de Phénicie*, pp. 354-355, et en dernier lieu POKHIZOV, *Revue Bibliographique*, 1900, p. 436 et suiv.

(4) *Revue archéol.*, 3<sup>e</sup> année (1846-47), II, p. 490, le dessin est reproduit, pl. LVII. Voir *Ibid.*, 3<sup>e</sup> année, I (1846), p. 83.

## BIBLIOGRAPHIE

---

CARL J. S. MARSTRANDER. — *Caractère indo-européen de la langue hittite*. Un vol. in-8° de 172 pages. — Christiania, J. Dybwad, 1919.

Ce livre est le résultat d'études poursuivies par M. Marstrander sur les premiers documents mis à la disposition des chercheurs, avant qu'il ait pu prendre connaissance des derniers travaux de MM. Hroony et Weidner. Il conclut au caractère indo-européen de la langue hittite, sans cependant accepter toutes les interprétations de MM. Hroony et Bagg. Bien entendu, ces résultats sont en grande partie théoriques, par suite de l'ignorance où nous sommes encore du vocabulaire hittite. M. Marstrander passe ainsi en revue et reconstitue les différentes parties du discours, pronom, nom, verbe, etc., qu'il compare aux diverses langues indo-européennes. De l'examen morphologique de la langue, il résulte que le hittite, bien que précédant le grec, par exemple, de plusieurs siècles, se présente à nous à un stade de développement beaucoup plus évolué, les simplifications qui se produisent toujours dans les langues indo-européennes, la langue hittite les connaît déjà dans les documents que nous pouvons étudier et qui datent environ du treizième siècle avant notre ère. Il convient de ran-

ger le hittite dans le groupe européen occidental, avec le germanique, l'italo-celtique et le grec, comme nous y invitent les formes pronominales *ka-a-ish*, ayant la valeur du latin *hic*, et *ku-ish*, interrogatif. En outre, le hittite, dans ce groupe, doit être placé à côté de l'italo-celtique et du tokharien par suite de la présence d'un média-passif en *r*, dont les formes sont à rapprocher des mêmes formes italo-celtiques à désinences simples et composées. Mais il ne s'ensuit pas que le hittite puisse être assimilé à une de ces langues. Il reste bien autonome tout en admettant des concordances avec les idiomes voisins ; ce sont, avec l'italique et le tokharien, une extension considérable de la formation verbale en *sk*, qui semble possible dans tout verbe hittite en plus de sa forme de présent normal, et doit donner un sens différent ; avec l'italo-celtique, le passage de *su* antévoicative en *su* ; avec le celtique et le grec, le passage de *m* à *n* ; avec le tokharien, le suffixe de l'infinitif en *wa-ar* ; avec le germanique, le passage de *o* à *a* et les formes pronominales *zi-ga*, *tu-ga*, formes de la 2<sup>e</sup> personne du singulier, *an-za-a-ish*, forme de la 1<sup>re</sup> personne du pluriel. Ce serait donc, dit M. Marstrander, un « dialecte limitrophe oriental de ce domaine linguistique de l'indo-européen occidental qui, à date préhistorique, était



commun aux Hittites, aux Italiques, aux Celtes et aux Éléariens. » L'intention de M. Marstrandt était de joindre à ce travail une étude sur les rapports qui existent entre le hittite et certains dialectes d'Asie Mineure; le temps, dit-il, lui a manqué pour cela. Lorsque le vocabulaire hittite sera mieux connu et aussi celui des langues voisines, il y aura grand intérêt à effectuer cette comparaison, car la peu que nous connaissons du hittite nous montre une langue très influencée par les éléments étrangers, au point que Wiedner a pu soutenir qu'il s'agissait d'une langue caucasique contaminée d'éléments indoeuropéens.

G. C. NIENAU.

*The Annual of the American School of Oriental Research in Jerusalem* Vol. I, for 1919-1920. — Edited for the managing committee by CHARLES C. TORREY. Yale University Press, New-Haven, Conn.

Les modifications politiques survenues en Syrie et Palestine, à la suite des événements de ces dernières années, ont pour conséquence un renouveau des études archéologiques. La création de la revue où paraissent ces lignes est un témoignage de cette activité; la publication d'un volume annuel consacré aux travaux de l'École Américaine d'Orientalisme de Jérusalem en est un autre, et nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue à ce nouveau périodique. La bibliothèque archéologique qu'amorce l'Annual de cette année est destinée à la publication des travaux de cette École. Le premier volume, solidement cartonné, imprimé sur beau papier, abondamment illustré, fait, par sa composition, bien augurer de l'avenir.

CHARLES C. TORREY. *A Phœnician Acropolis at Sidon* (p. 1-27). — Cet article donne le résultat succinct des fouilles exécutées à Sidon en 1901, par M. Torrey, dans un terrain situé au Sud-Est de la ville, au pied des premières pentes du Liban. Un peu à l'Ouest, en droite ligne de cette place, se trouve la grande nécropole où fut découvert le sarcophage d'Eschmunazar, et qui fut explorée ensuite par Heenan. On accède aux tombes de ce terrain par des puits creusés dans la roche; au fond de ces puits s'ouvrent des chambres funéraires voûtées; ce sont donc des sépultures d'ancien type. On y trouva 14 sarcophages anthropoïdes et 3 sarcophages de forme *theca* en marbre, qui appartiennent aux cinquième et quatrième siècles. Deux sarcophages grossiers en calcaire du pays prouvent la réutilisation de la tombe à basse époque; l'un contenait quatre, l'autre cinq squelettes. Des monnaies de bronze recueillies parmi les ossements et datant du règne d'Elagabalus donnent l'époque du réemploi de la sépulture. Une des tombes avait aussi contenu, postérieurement aux premiers ensevelissements, des cercueils en bois dont les ferrures ont été retrouvées. L'un des sarcophages, une *theca*, dont l'intérieur était taillé comme celui des sarcophages anthropoïdes, portait une marque d'ouvrier, un aleph phénicien, qui nous prouve que les ateliers qui fabriquaient ces sarcophages employaient une main-d'œuvre phénicienne. Le tout avait quelque peu souffert des pluies périodiques qui tombent le soir et, grâce aux puits, s'infiltraient dans les tombes pendant une grande partie de l'année. M. Torrey fait suivre la relation succincte de la découverte, d'une description sommaire des sarcophages. Ainsi qu'il nous

en avertit, au début de son étude, ce n'est là qu'un rapport préliminaire; il est à souhaiter que la publication détaillée en soit reprise à bref délai, notamment pour les illustrations, un peu petites pour une étude approfondie des monuments. On a recueilli dans ces tombes des figurines de divinités en terre cuite peinte, des alabastrès, des lampes appartenant à la basse époque, de petits objets égyptiens en terre vernissée, tels qu'amulettes et scarabées. Tout cet ensemble, important, provient de fouilles exécutées il y a vingt ans, et se trouve encore à Sion; il n'était connu jusqu'ici que de quelques personnes.

HENRIKZ G. MITCHELL. — *The modern wall of Jerusalem* (p. 28-50). — Étude du mur d'enceinte de Jérusalem, documentée de nombreuses illustrations (71 fig.) Là aussi, certaines photographies sont un peu petites pour le but qu'on se propose d'atteindre. L'auteur, après une brève description de la muraille, des portes, et des fortifications, expose dans la section suivante comment des pierres extraites des alentours immédiats de Jérusalem, notamment du Mont des Oliviers, puis il expose les causes qui ont endommagé l'enceinte: action des éléments, et surtout remaniements successifs. Il insiste sur l'extrême diversité de la maçonnerie dans ses différentes parties, notamment sur la présence de pierres à refends et à bossages mal dégrossés en de nombreux endroits de la muraille.

L. BAYLES PATON. — *Survivals of primitive religion in modern Palestine* (p. 51-63). — Quand les Israélites conquièrent Canaan, ils se trouvèrent en présence d'une religion qui rendait un culte à une multitude de puissances présidant aux

phénomènes naturels. Les endroits du culte étaient les sources, les arbres, les montagnes, les cavernes, les tombes, les pierres sacrées, et M. Paton, après Curtiss et d'autres voyageurs, en rapporte de nombreux exemples. Au cours d'un voyage accompli en 1903, à travers la Syrie et la Palestine, il a reconnu les survivances de cette vénération parmi les populations actuelles; ainsi à Afka dans le Liban, où le Nahr Ibrahim, l'ancien Adonis, prend sa source, et où les habitants ont conservé une légende déformée du mythe d'Adonis, ainsi à Qatann, au sud de Damas. Les cèdres du Liban, un chêne près de Banyas sont encore des arbres sacrés. M. Paton signale la persistance de ces traditions cananéennes malgré la présence successive du judaïsme, du christianisme et de l'islamisme dans ces régions.

WARREN J. Moulton. — *Gleanings in archaeology and epigraphy* (p. 40-92). — Description d'une pierre dont la face supérieure est creusée d'une grande cupule auprès de laquelle s'en trouvent de plus petites; cette pierre est à Beit Ta'amir, à quelques kilomètres au sud de Jérusalem. L'auteur pense que ces marques datent de l'époque néolithique dont beaucoup d'instruments se retrouvent près de là; la pierre pourrait être un autel à sacrifices.

Description d'une série de figurines ou disques en terre cuite, provenant de Palestine et creusés en leur milieu d'une dépression recouverte d'un verre légèrement bombé. En rapprochant ces disques d'une représentation d'oiseau en argile offrant les mêmes caractéristiques, M. Moulton conclut, avec M. Macalister et le P. Gré, que ces objets sont des réserves eucharistiques qu'on plaçait dans les tombes. Je

mais que cette question doit être discutée prochainement d'un tout autre point de vue, et je n'insiste pas sur cette conclusion.

L'auteur décrit en terminant quelques figurines de terre cuite du Hauran, et deux inscriptions, l'une en grec, de Césarée de Palestine, l'autre en nabatéen, provenant de Pétra; la première, qui rappelle « l'achèvement de la basilique, du pavement, de la mosquée, ainsi que des degrés du temple d'Hadrion », serait de la fin du sixième ou du début du septième siècle: elle prouverait qu'en certains points de Palestine, le christianisme fut long à triompher.

G. CUNYSEAL.

ED. NAVILLE. — *L'Évolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques*. Vol. in-8° de xiii et 170 pages. Paris, Paul Geuthner, 1920.

M. Naville essaye de démontrer, dans la première partie de son livre, que l'écriture égyptienne n'est pas une écriture sémitique qui n'indique que les consonnes, et il se met en opposition avec l'École d'Erman et de Sethe en disant que la langue égyptienne — elle non plus, — n'est pas d'origine sémitique. Il ne fonde pas le verbe égyptien sur le verbe à trois radicales et les lettres interprétées par l'École de Berlin comme consonnes ('ain, 'alef, j, w) seraient en réalité des voyelles: il croit en trouver la preuve en copte. — En parlant de l'évolution de la langue égyptienne, il constate deux grands changements dans l'écriture et dans la langue. C'est d'abord l'apparition « presque subite » du démotique, de cette écriture modifiée qui ne perd pas complètement son caractère figuratif et « d'une langue simplifiée se rap-

prochant de la langue populaire, sans cependant en rendre la forme exacte ni la variété ». Le second changement survient à l'époque de l'ère chrétienne, il fait apparaître la véritable langue populaire, le copte, dans ses différents dialectes qui ont besoin d'une nouvelle écriture, l'alphabet grec. — M. Naville se demande alors si l'on ne pourrait pas retrouver un développement analogue à celui de la langue et de l'écriture égyptiennes, d'abord dans le babylonien cunéiforme supplanté par l'araméen et, ensuite, dans l'hébreu carré, qui serait pour la Palestine ce qu'est le copte pour l'Égypte.

Ce livre, riche d'idées nouvelles et de suggestions très intéressantes, appelle cependant nombre de réserves; on hésitera à accepter toutes ses données, si attrayantes qu'elles soient à première vue.

GEORGES DUT

PETER THOMSEN. — *Die römischen Meilensteine der Provinzen Syria, Arabia und Palaestina*. Un vol. in-8° de IV et 102 pages avec carte (tirage à part de la *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, t. XL). Leipzig, Hinrichs, 1917.

La disposition typographique de ce recueil, qui groupe 306 milliaires répartis sur une cinquantaine de routes, n'est pas des plus commodes, mais l'information est précise et puisée à bonne source.

On ne saurait trop appeler l'attention de ceux qui voyagent en Syrie, sur l'importance qu'il y a à relever avec soin les inscriptions des milliaires romains qu'ils rencontrent, ainsi que leur position exacte. Trop souvent, cette dernière n'est l'objet que d'une indication assez vague et,

presque toujours, on néglige de dégager la pierre à moitié enfoncée pour lire complètement le texte. Or, les milliaires non seulement fournissent d'utiles renseignements sur le réseau routier d'époque romaine, mais ils permettent souvent d'identifier les sites antiques.

Le travail de M. Thomsen rendra de bons services : il y aura lieu de le compléter, notamment par une exploration attentive de la Syrie du nord.

R. D.

Le livre de la création et de l'histoire de *Muḥammad wa l-Tīn wa-Maqrūn*, attribué à Abou-Zéïd Ahmed ben Salī el-Halkhī, publié et traduit d'après le manuscrit de Constantinople, par M. Cl. Huart, t. VI, Paris, éditions Ernest Leroux, 1919, gr. in-8°, 228 + 127 pages. [Publications de l'École des langues orientales vivantes, IV<sup>e</sup> série, vol. XXIII.]

M. Clément Huart a eu la bonne fortune de mener à bien, malgré les difficultés toujours grandissantes de l'impression, la publication du *Livre de la création et de l'histoire*. Ce tome VI et dernier de l'ouvrage intéresse directement la Syrie. Il comprend le texte original, un index général des six volumes, et une traduction en français du document arabe. Ce texte est divisé en deux grands chapitres, également importants l'un et l'autre, puisqu'ils exposent, pour une bonne part, des événements contemporains de l'auteur lui-même.

Le chapitre XXI donne un récit abrégé de la domination des Oméyyades, jusqu'à la fin de leur règne, ainsi que des troubles causés par Ibn ez-Zobêr et El Mokhtâr ben Abi-Obéïd. Le chapitre XXII traite des Hâchémites, fournit un dénombre-

ment des khalifes abbassides depuis l'an 133 jusqu'à l'an 350 de l'hégire, et expose avec des détails circonstanciés le début du pouvoir des Abbassides. Le récit prend fin à l'abdication d'el Moḥl en 363 (H.); comme la composition du *Livre de la création* fut achevée en 355 (H.), on en conclura, avec M. Huart (p. 125, n. 3), que les dernières lignes ne sont pas de l'auteur et ont été ajoutées après coup par un copiste.

L'index, très détaillé, permet maintenant de se faire une idée d'ensemble de cette œuvre si importante, due à un écrivain du dixième siècle de notre ère, postérieur de quelques années seulement à Masoudi.

FRÉDÉRIC MACCHI.

GEORGE-SAMNÉ. — *La Syrie*. Un vol. in-8° de 733 pages, avec 30 photographies et 6 cartes hors texte. Paris, éditions Bossard, 1921.

Dans la préface qu'il a écrite pour cet ouvrage, M. Chekrî Ganem le définit justement : « le livre d'un Syrien sur la Syrie ». Il faut féliciter M. George-Samnè d'avoir surmonté les difficultés d'un sujet complexe entre tous et le remercier de nous avoir donné de la géographie, de l'histoire, des religions, de la vie économique et politique du pays, un exposé exact et documenté. Tout en ne cachant pas ses préférences pour tel ou tel arrangement, tout en montrant le vice et la fragilité de telle ou telle combinaison, l'auteur ne se départ pas du ton de l'historien. Il a foi dans l'avenir et le progrès de son pays : les derniers événements lui donnent pleinement raison.

Un grand nombre de documents officiels sont publiés en annexe aux divers



chapitres. L'ensemble permettra à tous ceux qui s'intéressent à la Syrie d'acquiescer rapidement des notions utiles et sûres. Les reproductions photographiques sont bien venues et judicieusement choisies.

La partie géographique, qui touche directement nos études, a été traitée avec soin : les cartes très instructives, vraiment démonstratives, qui y sont jointes le disent assez. Nous aurions aimé, tout au moins en annexe, posséder la liste complète et précise des divisions administratives et non pas limitée aux villages et aux sandjaks. Nous entendons par « précise » que la transcription des noms de lieux doit être faite d'après un système fixe. On lit comme celui-ci, écrit par un homme qui connaît le pays et possède sa langue, doit servir à propager une graphie raisonnée des noms géographiques syriens, sinon ce sera bientôt la cacophonie la plus invraisemblable. Nous ne cherchons pas la difficulté, loin de là ! Nous acceptons parfaitement les graphies reçues comme *Dayrout* et *Latakié* — qui ne sont d'ailleurs pas mauvaises, nous demandons seulement qu'on n'introduise pas dans le langage et surtout dans l'écriture des « monstres » inconnus jusqu'ici, tels que *Souwyadyiah* pour *Souweidyé*, *halat el-Moudi* pour *Qal'at el-Moudi*, *Ma'arrat en-Amm* pour *Ma'arrat en-Noman*. Nous relevons ces transcriptions fautives sur la carte générale placée en fin de l'ouvrage, non pas sur celle qu'a dressée M. Augustin Bernard et qui, dans le jeu des couleurs, donne la distribution si curieuse, et à certains égards si suggestive, des diverses populations qui peuplent la Syrie et la Palestine. Nous souhaitons qu'une nouvelle édition soit prochainement mise sur pied qui enregistrera l'or-

ganisation nouvelle que la Syrie s'est donnée et où la toponymie sera l'objet d'une révision.

R. D.

#### PERIODIQUES

CLERMONT GARRAUD. — *Odeinat et Vabalat, rois de Palmyre et leur titre romain de corrector*, dans *Revue Biblique*, juillet 1920, pp. 382-419.

Commentant une inscription trilingue, relevée par les PP. Janssen et Savignac dans la région de Palmyre, M. Clermont-Garraud élucide les titres et l'ordre de filiation de la famille royale palmyrène. Le père de Zénobie, Bot-Zabbai, avait nom Antiochus. Quant au titre de *corrector totius provincie*, attribuant à son bénéficiaire des pouvoirs extraordinaires, M. Cl.-G. l'avait inféré d'un vocable palmyrénien ; mais le nouveau texte ne laisse plus aucun doute, livrant en palmyrénien le titre d'épanorthotès équivalent officiel de *corrector*.

CLERMONT-GARRAUD. — *La lampe et l'olivier dans le Coran*, dans *Revue de l'Hist. des Religions*, 1920, I, pp. 213-259.

Partant de la belle lampe arabe en cuivre ajouré appartenant au Musée du Louvre et que M. Gaston Migeon a reproduite ici-même (*Syria*, 1920, p. 58, pl. VII), le savant professeur au Collège de France fait une étude archéologique, historique et théologique de la lampe et l'olivier dans l'organisation religieuse des premiers temps de l'Islam. Le rôle de Tamim ad-Dâri, arabe chrétien qui abjura en 631 entre les mains de Mahomet, est particulièrement mis en évidence. C'est lui qui recommande l'emploi du minbar, à l'imitation de l'ambon des

églises syriennes ; mais, surtout, il introduisit l'usage des lampes à huile, soit suspendues, soit fixées aux piliers comme on en voyait dans les églises chrétiennes. Tairim ed-Dûri était d'ailleurs marchand d'huile et de lampes. Le succès de ce luminaire dans l'Islam s'affirme notamment sous le Khalife 'Abd el Melik qui avait achevé en l'an 72 de l'Hégire (690 ap. J.-C.), la construction de la Qoubbat es-Sakhra. A cette mosquée comme à la mosquée el-Aqsa était attachée « une équipe de Juifs, chargés de père en fils, moyennant l'octroi de certains privilèges, de fabriquer et aussi d'entretenir les verres, lampes, cu-pules, lustres et autres ». Chemin faisant, M. Clermont-Ganneau précise la signification et l'origine de nombre de termes techniques arabes concernant les lampes et l'éclairage.

R. D.

A. S. — Les tapis arméniens, dans *Revue des Etudes arméniennes*, I (1920), p. 121 et suiv.

On doit à M. Martin les premières indications précises sur la série peu nombreuse et peu connue des tapis anciens de fabrication arméniens, il en faisait dériver le décor animal et floral de modèles chinois. La stylisation y atteint un tel degré que M. A. S. juge aventureux de fixer une origine à ces motifs, en l'absence de tout intermédiaire jusqu'ici connu, qu'on doit vraisemblablement chercher du côté de la Perse. Une particularité de ces tapis est la couleur rouge-violet kirmix — généralement passée au violet presque pur, — qui était préparée au moyen d'un insecte vivant sur le chêne en Arménie.

A.

## NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES

La *Revue Biblique* (1<sup>er</sup> janvier 1921) publie la note suivante qui annonce la fondation à Jérusalem d'une *École archéologique française* : « L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 15 octobre 1920, a pris une délibération décidant que « l'École biblique de Saint-Etienne, par son organisation, sa situation scientifique et son autorité, est toute désignée pour constituer l'École française archéologique de Jérusalem », et confiant à son correspondant, le P. Lagrange, « le soin d'assurer à la France, dans l'étude des antiquités palestiniennes, la part qui lui revient, en accord scientifique avec les écoles anglaise et américaine ». L'École archéologique française de Jérusalem envisage des fouilles à 'Ain Dunq, où nous avons signalé la découverte d'une curieuse mosaïque juive (*Syria*, 1920, p. 80).

— Le Palestine Exploration Fund a confié au Prof. Garstang, directeur de l'École britannique d'archéologie à Jérusalem, les fouilles d'Ascalon. La première campagne a fourni des résultats très encourageants. Déjà la stratification a pu être fixée : d'abord la couche cananéenne qui se termine par un monument égyptien de la dix-neuvième dynastie, puis une couche nettement influencée par la civilisation égéenne qui révèle la période philistine, d'ailleurs assez courte. Puis reprend une céramique grossière qui aboutit rapidement à l'époque grecque. D'autre part, on a dégagé une installation complexe assez mal définie où d'énormes colonnes de marbre suivaient une grande voie. Nombre de statues en marbre ont été mises

au jour et l'on a probablement trouvé le *puleus parvi* célèbre parmi les pèlerins.

— Des fouilles ont été entreprises à TERNIADZ sous la direction de M. Naoum Slousch, qui en a fait connaître les premiers résultats dans une conférence de la « Société orientale palestinienne » à Jérusalem. Le terrain exploré est situé à cent mètres de la tombe de Rabbi Meïr le Grand et aurait révélé l'emplacement de la *Acoushta dehamata* ou synagogue de Rabbi Maït. Plus au nord, des tombes juives ont été trouvées, notamment celle d'un *Isidore*, dont le titre est interprété comme celui de membre du Sanhédrin, détail intéressant, l'épithaphe est en grec. Les menus objets découverts portant la date juif usuel

— En Syrie, les fouilles anglaises de KARKEMAN, dont M. Edmond Pottinger a donné une ample analyse (*Syria*, 1920, p. 261 et suiv.), ont été suspendues par suite des événements. Le docteur Contonau a repris, à SAÏDA, l'automne dernier, les recherches que la guerre avait interrompues. Il en rendra compte ici même.

Cette année, le Haut-Commissaire de la République Française en Syrie et au Liban, M. le général Gouraud, après avis de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a confié

1° Les fouilles de TELL NEÏ MIÏDAL, où l'on place la Qudrah des Hittites, à M. Maurice Pérold, qui, après avoir travaillé à Suse avec la mission de Morgan, a fouillé Bender-Bouahir; M. Brasseur, ins-

pecteur du Service des Antiquités, lui est adjoint;

2° Le relevé et l'étude des monuments médiévaux de TARTOUS à M. Camille Enlart, directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, dont on connaît notamment les recherches à Chypre;

3° La continuation des fouilles de SAÏDA au docteur G. Contonau;

4° Enfin, les fouilles de TRA et environs à M. de Lorey, dont les publications ont, jusqu'ici, porté sur la Perse. Mlle Denise Le Lasseur, élève diplômée de l'École du Louvre, lui sera adjointe.

— Le Service des Antiquités et Beaux-Arts de Syrie, que dirige M. Ch. Viroullaud depuis le départ de M. Chamonard, a l'intention d'organiser le Musée de Beyrouth dans un local provisoire. Trois salles seront ouvertes à l'occasion de la Foire de Beyrouth, le 1<sup>er</sup> avril.

— Nos lecteurs apprendront avec le plus vif regret la mort de l'homme excellent et du parfait savant qu'était Max van DIERCKM. Il était né le 16 mars 1861 d'une famille d'origine flamande devenue genevoise, puis vaudoise. Depuis 1891, il poursuivait, avec une conscience admirable et une autorité accrue d'année en année, le relevé et l'étude des inscriptions arabes d'Égypte et de Syrie pour aboutir à la publication du *Corpus inscriptionum arabicarum*, que patronnait l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dont il était un des associés étrangers. Son *Voyage en Syrie* (voir *Syria*, 1920, p. 74) est un modèle de recherches sur le terrain, éclairées par les textes.

Le Gérant, PAUL GUTHNER.





Inde et la Perse, apportait les marchandises d'Inde et de la Chine. Les négociants syriens, comme les Phéniciens, avaient les repaires d'importation à travers toute la Méditerranée, et les produits de ces industries de luxe, dont Antioche se glorifiait, étaient réexportés en Afrique et en Italie, en Sicile et en Espagne, au fond de l'Adriatique, en mer Égée, et on raconte que le grand saint syrien, Symeon Stylite, qui avait pu venir par eux à l'école de la gloire de sainte Genesève, ne refusait jamais de charger ses compatriotes de sauver de sa part la sainte franque <sup>(1)</sup>.

Antioche était encore une grande ville arabe telle. Ses écoles de philosophie étaient célèbres, sa virtut l'éloquence de ses rhéteurs, les goûts d'art, l'élegance même de ses adits et l'élégance des capitales de l'Asie romaine. C'était aussi une des capitales du christianisme. On la sacrait maint depuis le commencement du sixième siècle, la ville de Dieu. Théophraste elle s'enorgueillissait de rapporter aux apôtres eux-mêmes la fondation de son église, et elle portait le saint patriarche, le vénéra les grands évêques qui l'avaient gouvernée, la pompe de ses fêtes religieuses, le nombre de ses conciles et de ses établissements de bienfaisance. Étaient donc de ce fait une grande et chrétienne. En outre, c'était ces vieilles traditions nationales et semblaient qui se maintenaient dans tout l'Orient à partir de la fin du troisième siècle marquant Antioche d'un empreinte particulière. On en ouït une sans peine, dans ce monde intelligent et riche, actif et passionné, ouvert à toutes les influences, carrefour de toutes les courantes. L'art chrétien antiochien et le mouvement littéraire et scientifique à épanouissement, que les monuments d'Antioche sont devenus de des modèles universellement admirés et cités, que les voyages sortis de ses ateliers ont eu sur tous les marches d'Orient et jusqu'en Occident une vogue incomparable, et que l'activité de ses évêques et du clergé pressaient sur la fondation d'Iconographie.

Tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'art chrétien d'Orient admirent donc aujourd'hui sans discussion l'importance que joue Antioche dans la formation de l'art. Strzygowski a pu le dire sans le grand mouvement d'art qui a traversé pendant les siècles chrétiens, se développant dans les grandes villes antiques. Le monde hellénistique, en particulier à Alexan-

<sup>(1)</sup> *Les Antiochiens*, Syriac, t. IV, p. 220.

droit à Antioche et à Ephèse<sup>10</sup> et qui devint, un peu plus tard, si fécond et ressembla à cet axe de l'indiscrétion que l'art byzantin s'est formé et a grandi dans les grands centres hellénistiques : à Antioche en particulier<sup>11</sup>, et que « sa triple constellation » comme dit encore Strzygowski, d'Alexandrie d'Antioche et d'Ephèse, la « triple naupolis se développa. À l'origine des thèmes qui illustrent l'iconographie byzantine, on verra peut-être le syncrétisme de deux rivales et distinctes : l'une idéaliste, l'autre réaliste. L'une hellénistique, l'autre orientale<sup>12</sup> » dont la première est née à Alexandrie, dont la seconde s'est élevée à Antioche. Elle « aurait été assurément le véhicule principal du rôle que joua cette école quand j'ai dit tout à l'heure le rôle de l'École d'Antioche, car si, de celle d'Antioche, nous ne nous restons rien, hormis le souvenir que les textes historiques ont gardé de sa gloire. À l'exception de ses pittoresques et imposantes murailles, aucun de ses monuments ne nous a été conservé, et, en attendant que des fouilles systématiques — dont l'importance ne chappe à personne — nous rendent enfin les restes de ses édifices disparus, c'est ailleurs qu'il faut chercher l'image de la vie morte et les caractères de l'école artistique dont elle fut le centre. Les églises de la Syrie du Nord nous permettent d'entrevoir quel fut, probablement sous l'influence d'Antioche, le développement de l'architecture chrétienne en Syrie, et quelle forme nouvelle y revêtit, par le mélange des motifs orientaux si caractéristiques des traditions hellénistiques, l'ordonnement du sculpté<sup>13</sup>. Mais si, par la perte d'Antioches, continue dans les origines de l'art byzantin, il demeure difficile, cependant d'en mesurer exactement l'étendue. Il y a donc un intérêt extrême à recueillir et à classer tous les monuments qui semblent pouvoir rattacher à cette école d'Antioche et qui permettent d'en saisir plus exactement les tendances caractéristiques, de mieux déterminer l'influence qu'elle exerça.

<sup>10</sup> *Orant oder Rom*, p. 8.

<sup>11</sup> STRZYGOWSKI, *Hellas in des Orients Umarmung*, p. 16.

<sup>12</sup> MILLER, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, pp. 688, 678, 681.

<sup>13</sup> V. mon *Manuel d'art byzantin*, pp. 24-50.



Parmi ces richesses, la plus remarquable est constituée par les Trésors d'argenterie et d'or d'Antioche découverts en ces vingt-cinq dernières années en Syrie et dans les régions voisines, en Liban et en Chypre. M. Baëmen dans son fort intéressant travail *La Grande des Beaux-Arts* a entrepris un labeur considérable et il se hâte à décrire et à classer ces ouvrages d'art sur la technique et l'estyle des ateliers architecturaux. Peut-être quelques uns trouveront — et je suis de ceux-là — que sur ces bases solides M. Baëmen a construit quelques hypothèses parfois hasardeuses, en revendiquant pour l'école d'Antioche nombre d'objets d'orfèvrerie découverts fort loin de la Syrie et de la Liban, sans l'intermédiaire pourtant incontestablement de l'art syrien — pour l'autre le doute est permis — de ceux le doute est même pour un plus grand nombre de pièces que ne le pense M. Baëmen et j'essaierai de l'expliquer plus loin. Il importe l'analyse d'abord de ces trésors et de leur caractère et de leur valeur.

Parmi les pièces d'argent ne l'ongare, le plus remarquable est certainement en l'actuel le plus important, le plus riche et le plus est assurément le beau calice trouvé en 1910 à Antioche, avec cinq autres objets, une croix processive, une grande croix, une bague et un sacre d'argent. Le calice se trouve aujourd'hui dans la collection Kouchakji à New York. Le calice qui forme le centre et le plus précieux de ce trésor est aussi remarquable par sa technique que par les sept pièces qui sont représentées (pl. IV). Au milieu l'anneau fondamental d'argent doré, de longues grappes d'or se détachent en d'amples replis, leurs figures assises disposées en deux séries superposées se subdivisent en dix groupes symétriques, dont chacune forme un rang ajouté à ces de profil, celui de Christ de face assis sur un trône. Des

<sup>1</sup> Louis Baëmen, *Les Trésors d'argenterie syrienne et l'école artistique d'Antioche* *Gaz. des Beaux-Arts*, 1920, t. I, pp. 172-196.

<sup>2</sup> Sur le calice Kouchakji, voir Baëmen, *Preliminary report on the Great Calice of Antioch* (*American Journal of Archaeology*, t. XX, 126, et XXI, 369), et l'article publié dans une revue

belge, *la Jeunesse* (9 et 16 déc. 1920), par R. L. Les initiales sont celles d'un professeur à l'Université de Gand. Pour les autres objets cités, on trouvera les indications bibliographiques nécessaires dans l'article de Baëmen, et dans Dauter, *Byzantine art and archaeology*, p. 563 et suiv.



Calice d'argent d'Antioche, 13<sup>e</sup> ou 14<sup>e</sup> siècle  
(Collection Kouchakji)



oiseaux et des animaux se jouent parmi le feuillage, les ornements et les figures étalent antrefixes dorées. Tout ce décor, merveilleusement ajouré et ciselé, est tracé avec une habileté et un style incomparables. La figure juvénile du Christ, les faces expressives des apôtres ont, malgré leurs petites proportions (4 centimètre à peine), une physionomie incuvainelle qui en font de véritables portraits. Est-ce à dire que, comme le pense M. Eisen, ce bel ouvrage date du premier siècle de l'ère chrétienne, et que l'artiste créait à cette époque où tous les compagnons du Christ, encore vivants, auraient pu lui servir de modèle ? M. Brummer apporte avec raison cette hypothèse — quelque peu fantaisiste — et il date de la fin du deuxième ou du commencement du troisième siècle le calice Kouchak, qui lui semble, en tout cas, appartenir à la période immédiatement postérieure. On se le rappelle si on compare la décoration aux deux larges bandes à nœuds filés, traités avec tant de finesse et ce goût qu'on rencontre à Ravenne sur le trône de Maxime, si le calice Kouchak ne devrait point être attribué à une date plus basse encore. Assurément le style des figures d'habile des drapés atteste une bonne époque, mais je crains que, pour le plaisir de rehausser l'importance de la trouvaille (ne s'est-on pas l'imaginée — follement — si ce calice n'est pas le vase qui a servi à la passion ?) — on s'en soit un peu trop hâté et peut-être. Au juger par les photographies dont je dispose, il pourrait dater fort bien de la première moitié du quatrième siècle.

Avec les deux trésors de Korymbia que se partagent le musée de Nicosie, le Musée Britannique et la collection Picquart-Margon<sup>1</sup>, nous descendons — ce qu'il semble, à la fin du cinquième et à la première moitié du sixième siècle. Il n'est point besoin de décrire le gracieux et cette série de pièces merveilleuses, grands plats d'argent décorés de reliefs ou ornés de nœuds — les plus beaux — neuf au total — représentant des épisodes de l'histoire de David, enroulés aux gonds ornés de figures savytes, cuillers dont le manche porte, finement gravées, des figures d'animaux, bijoux d'or enfin — colliers, broches, oreilles, bracelets ou pectoraux d'une richesse et d'une élégance admirables. Parmi ces objets les plus qui racontent l'histoire de David sont en somme de genre de

<sup>1</sup> On trouve en couleur les reproductions de ces objets appartenant à la collection Margon dans le beau catalogue publié par ces dames du

possesseur (L. du H. Swart, *Iran et la Turquie, Iran et la Turquie, Iran et la Turquie, Iran et la Turquie*, including some antique objects in gold and silver, pl. LX et suiv.



style hellénistique, soit en compositions plus graves et plus solennelles (pl. XV, 1 et 2, et pl. XVI, 1) sont, par la science de l'arrangement autant que par la beauté harmonieuse. Les figures des charges d'œuvre L'unique synonyme de ces précieuses trouvailles semble incontestable.

Certaines d'entre ces objets — l'encensoir hexagone du British Museum en particulier (pl. XVI, 2) — sont étroitement apparentés au vase d'argent que possède le Louvre et que l'on croit être de M. J. Duganbello (1) trouvé aux environs de Hama. En ce qui concerne les deux pièces qui se ressemblent fort par le style de l'ornementation, les figures du Christ, de la Vierge et des saints sont traitées de façon forte et adoucie, appartenant au milieu du sixième siècle et sont tout d'une époque assurément postérieure aux plats figurant l'histoire de David.

C'est de Syrie également qu'il provient le calice de la collection Tyler, bel objet d'une élégante sobriété, dont une inscription constitue le seul décor et le palme appartenant à la M. Kucheljian, tous deux trouvés à Bala, près Otrinte, à une dizaine de kilomètres au sud-est d'Antioche. Son relief ne est représenté par une des richesses d'argent surmontant les détails de la Communion des Apôtres (pl. XVI, 3). M. Brecher, qui a le premier étudié cette pièce intéressante, a dit les traits de l'expression des figures, « l'artiste central qui a composé cette scène a su rendre avec une puissance singulière les divers sentiments des personnages. Pour traiter dans l'art hellénistique une pareille intensité d'expression, il faut descendre jusqu'aux artistes grecs et romains primitifs, le l'école française du xvi<sup>e</sup> et est d'ailleurs sans équivoque, un peu de dans la narration. On ne peut d'ailleurs pas assurément le vigoureux réalisme de ces figures, mais l'exécution est si rudement grossière et naïve. La restriction de l'expression aboutit trop souvent à la gêne, les draperies sont extraordinairement sèches et médiocres. Je ne saurais vraiment trouver dans la figure du Christ ni cette draperie angélique, ni cette gravité socratique, qu'y remarque M. Brecher, ni ce bel ovale du visage, ni surtout ce tel accent de noblesse et d'humanité que l'on croit voir dans ses yeux ». Que ce soit ici le Christ de la tradition orientale, « le barbe longue, aux cheveux plats, au visage marqué par l'âge, le vieillard pointu, les yeux pleins, qui rappelle le propos l'Évangile de Saint-Matthieu, N'aya et les similitudes de Rossini, il suffit de s'y reporter pour constater que l'image du Christ est supérieure à celle



1

1 David and his men



2

2 The king of the city of the city

3 The king of the city of the city

3 The king of the city of the city





1

Targent en argent de Kermanshah, Iran, au musée de Berlin.  
 Musée de Berlin, inv. no. M. 10. 1.  
 (Dessin par M. de S. de S. de S.)



2

Targent en argent de Kermanshah, Iran, au musée de Berlin.  
 Musée de Berlin, inv. no. M. 10. 1.





Vase d'argent trouvé à Hama. Encre. Musée  
Musée de Louvre. Don de Joseph Barighe.







Vase à Emèse (Lac 15) ne se trouve pas  
en 1921





Plaque d'argent de R. 12 (VI<sup>e</sup> siècle)  
 (Collection de l'Institut)  
 La communion des apôtres



de la patène Kalebhyan. Et le nom, il y a quelque exagération à trouver dans les lignes des apôtres « une véritable galerie de portraits ». La monotonie ne s'apparaît bien ou plus grande qu'elle ne semble à M. Bédarride. « Ce qui donne vraiment le grand art, écrit-il, c'est l'unité d'expression que l'artiste a su conserver à ces figures scabreuses par leurs traits, mais comme dans les mêmes sentiments de foi et d'amour » (1). Et quel peu de succès pour le principe le lui donne-t-il à trouver cette adhésion pleinement justifiée. Je concède volontiers à M. Bédarride que, dans sa symétrique simplicité, la composition de la scène est assez heureuse — mais que la patène Kalebhyan représente « l'apogée de l'école » je n'y saurais souscrire ; et il suffit vraiment, pour se convaincre du contraire, de considérer les plats de Kerynia, qui sont d'une belle œuvre venue, à l'école chalcédaïque, où il s'est plus naturellement levé la puissance d'expression des figures.

La patène Kalebhyan (le « Stupa » dans le district d'Alep, et que possédait autrefois le musée de Constantinople, date de la première moitié du septième siècle. On y voit représentée, comme sur la patène Kalebhyan, la Communion des Apôtres — avec quelques variantes de détail. Lou M. Bédarride, en y a souligné quelques détails surprenants et l'a traité de pièces des poudres, avec une maladresse rassurante. Si l'on s'est efforcé de rendre compte de l'œuvre d'une grande tradition d'art.

Telles sont, chronologiquement classées, les pièces d'argenterie auxquelles on peut attribuer avec quelque certitude une origine syrienne ou en raison des endroits où elles ont été trouvées. Plusieurs d'entre elles ont été trouvées assez particulièrement et qu'il faut retenir, parce qu'elles sont propres aux recherches d'Antioche. Sur les grands pots de Kerynia, comme sur la patène Kalebhyan, au-dessus de la ligne du pied qui agit le sol, des objets ouverts sont placés comme en exergue dans le segment de cercle ainsi réservé. Il ne serait point, je crois, impossible de déterminer le rapport symbolique de ces objets, vases liturgiques, armes, sacs de monnaies, agneaux du sacrifice, avec la scène représentée. Mais, quoi qu'il en soit de ce point spécial, cet usage, que l'on retrouve sur d'autres monuments, peut donner sur leur origine des indications précieuses. Un autre détail intéressant sert à déterminer la parenté des ouvrages que l'on s'efforce d'examiner. Au revers de beaucoup d'entre eux apparaissent des estampilles — généralement au nombre de cinq — portant des effigies de saints, des monogrammes et les noms. Un texte hagiogra-



justement que « les argentiers d'Antioche ne se préoccupaient pas seulement de l'effet plastique, mais cherchaient par l'emploi discret de la couleur à mettre en valeur les motifs essentiels de leurs compositions ».

Pour ce qui concerne le style, le trait caractéristique de cet art syrien est le sens constant et la recherche minutieuse de la vérité. Et aussi ce même accent réaliste se rencontre dans toutes les manifestations d'art qui semblent d'origine syrienne : dans l'illustration de manuscrits tels que l'Évangilaire de Rabula ou celui de Rossino, dans les ivoires tels que la chaire de Maximaire ou le diptyque de Ravenna, dans le caractère des types du Christ et de la Vierge communiés à l'adoration des thèmes évangéliques tels que les acouros, la rédaction d'Antioche. « Vérité matérielle, vérité morale », écrit M. Brühner, telle semble être la formule de cet art. C'est de cette tendance historique et réaliste que procèdent les fonds d'accolade où, sur les plats d'Alexandrie, « les patrones de Rima et de Stuma, sortis disposés derrière les personnages, c'est de la queue vient l'air d'être d'architecture en bas-relief les personnages eux-mêmes comme Soud et David, et de cacher aux draperies classiques les bullelements et les pompes de la cour impériale. Il faut remarquer au rest, qu'au sixième siècle ce goût réaliste a passé de la Syrie à toutes les provinces de l'art byzantin, et peut-être a-t-on quelques exemples à vouloir retrouver, dans les gestes liturgiques, le baptême kabbalique, « la liturgie réelle telle qu'elle s'est accomplie à Antioche au sixième siècle ». Ce qui, à l'époque, plus encore, semble avoir brisé cette école syrienne, c'est le goût du portrait, la recherche de l'expression vraie, la recherche des lignes. Le Christ en vase d'Éphèse et de l'encensoir de Kerynia, la Vierge et les saints qui sont représentés sur ces deux mêmes pièces, sont vraisemblablement des répliques des types créés par l'art syrien, types graves, sérieux jusqu'à la tristesse et la dureté, et qui contrastent avec les images souriantes et jeunes que créa l'art alexandrin. Du calice Konchakji, on voit encore de l'expression réaliste se manifester avec une remarquable maîtrise : jusqu'aux patrones de Rima et de Stuma où la même technique se redonne avec nous de bonheur, un grand contact de naturalisme traverse toute les œuvres de cet art. C'est de la Syrie et de la Palestine que le goût des représentations historiques a pénétré dans l'art chrétien, et il est probable que dans cette évolution, les ateliers d'Antioche ont eu une part décisive.



On remarquera toutefois — s. l'on admet comme syriennes toutes les pièces d'argent et en argent — que cet art syrien semble avoir suivi l'évolution que l'art chrétien a eue en Orient. Dans la série des poids qui nous restent, c'est le David le plus petit — on en a représenté l'effigie de David contre l'ours ou contre le lion ou bien David au milieu de son troupeau recevant le message de Samuel, montrant ces épisodes traités comme de véritables scènes de genre, avec un goût remarquable du pittoresque qui procède de la tradition hellénistique. Et la même liberté d'allure apparaît dans le gracieux décor de rameaux de vigne qui s'épanouit sur le calice Kouchakji. Puis, de plus en plus, les compositions s'inspirent du style monumental. Les personnages se groupent symétriquement dans des attitudes graves et solennelles — un arrangement plus savant, moins vivant et moins libre, les range autour du motif central — les masses se groupent, s'équilibrent, les costumes empruntés pour une part à la mode de l'époque, achèvent de solenniser la scène, et parallèlement l'architecture — parfois un peu lourde et chargée — ajoute à la gestation l'effet décoratif.

Ainsi la Syrie suit l'évolution générale de l'art chrétien — dont elle a sans doute, plus que toute autre région, continué à délimiter les tendances nouvelles. Mais il n'est point sans intérêt de le trouver dans le même trésor de Kerviran — comme il est naturel qu'il en advienne l'inverse — Antioche hellénique, nationale — le souvenir des traditions hellénistiques s'associant aux influences de l'Orient. Et l'on voit dans l'art chrétien de ce temps, se rencontrer un art original mêlé — ce qui vient de l'idéalisme grec et pittoresque d'Alexandrie et ce qui vient du grave réalisme d'Antioche.

..

M. Behr a connu trop bien la véritable expansion du commerce syrien durant le haut moyen âge et pour n'avoir pas eu l'habitude de rechercher hors de Syrie les objets — sacrés ou profanes — que les ateliers d'Antioche ont pu exporter à travers le monde méditerranéen ou oriental. De cette vogue de l'orfèvrerie syrienne au *crispinisme* et au sixième siècle il existe des preuves

Cf. Bismuth, *Les Orfèvres syriens aux premiers siècles du haut moyen âge* (Bz. Zeitschr., t. XX, 1903).

incontestables. C'est à l'art syrien qu'appartient le célèbre plat d'argent de la collection Stroganof, découvert en Sibérie en 1867, et on sont représentés deux anges debout aux côtés d'une grande croix gemmée. C'est une œuvre syrienne qui a fourni le modèle du plat d'argent de Perm et les thèmes iconographiques, à conjuguer avec l'inscriptions syriaques qui y sont représentés, encore que, par la technique et le style, il relève plutôt de l'art sassanide. De même, le reliquaire d'argent trouvé à Schastop et conservé au musée de l'Ermitage, le coffret d'argent, avec traces de dorures, du trésor du Sancta Sanctorum à Rome, le pyxide d'ile d'Orlando montrent une technique si semblable à celle du vase d'Emèse qu'on les doit attribuer à la même date, le sixième siècle, et au même pays d'origine, la Syrie. Et M. Belcher a rappelé fort à propos un passage de la vie de saint Elie, évêque d'Alexrie, qui vivait au septième siècle et où il est question « d'un *missorium* d'or contenant sept figures hautes et avec un taureau et des lettres grecques <sup>(1)</sup> ». Sur les plats énumérés dans l'inventaire des dons faits par le saint à son église, on retrouve « tous les procédés techniques des ateliers syriens, figures exécutées au repousse, traces de dorure, ornements en filigrane, emploi de l'enail », de cor zoomorphique. Ce texte précieux laisse entrevoir l'importance des importations syriennes en Gaule, et il est fort légitime et conséquence d'essayer de retrouver dans les musées d'Europe, les pièces qui, par leur forme et leur style, peuvent provenir des ateliers d'Antioche.

Il faut se garder cependant d'attribuer indistinctement à ces ateliers toutes les pièces d'argenterie aujourd'hui dispersées dans les collections de Russie et l'Occident. Ce n'est pas à Antioche seulement qu'on fabriquait des ouvrages de cette sorte. La même industrie de l'axe existait probablement à Alexandrie. Elle existait sûrement à Constantinople <sup>(2)</sup>. Au commencement du dixième siècle encore, le  *Livre du profit et de la perte* du corps de la corporation des orfèvres ἀργυροποιῶν, dont les prototypes se trouvaient dans le grand rue commerciale de la Mese et celle des fondreurs (ὁρροποιῶν) <sup>(3)</sup> et il est certain que le commerce des objets précieux et ut fut fort actif dans la capitale <sup>(4)</sup>. Ça n'apparaît d'autre part,

<sup>(1)</sup> *Actes de saint Elie*, Acta SS., Oct., VII, 362.

<sup>(2)</sup> *Cod. Theod.*, XII, 4, 2.

<sup>(3)</sup> Livre du Profit, ch. 2. Cf. *De Ceram.*, p. 572.

<sup>(4)</sup> Le Livre des Cérémonies parle des bas-re-

liefs d'argent (αὐτὰ ἀργυρῶν) et les grands *missoria* d'argent décorés de bas-reliefs (μυσσορία αὐτὰ ἀργυρῶν) dans le  *Livre des Cérémonies* que conservait le trésor impérial pp. 572, 582,

nous fait connaître par le système de la monnaie des ateliers de Byzance. C'est le service de table que l'asmon avait l'habitude d'offrir avec une coupe de bronze à l'honneur des rois vassaux ou d'autres plats richement ornés. Le bas-relief représente les vases impériaux, l'image, peut-être réduite d'un motif du *syakam*. Assurément ces signaux quels soient la technique et le style de ces ateliers. Mais leur existence est indiscutable et elle suffit pour servir de lien entre le monde des *syakam* et celui d'Antioche des pièces d'argenterie en discussion.

Parmi ces pièces, une seule fort intéressante est considérée par les géralistes des pays orientaux qui ont appelé les *quasira* et qu'on donne communément les « boucliers » de date que M. Bédarride a eus en les attribuant tous à l'école d'Antioche. Assurément le bouclier de Tharabos, conservé à l'Académie royale de Munich, est un spécimen de l'art syrien aux plus beaux siècles du *keryma*. On y observe le *syakam* décoré d'une coupe, et l'attributive *syakam* en archivolte, et au bas de l'escudo des figures allégoriques placées en exerges. De même nous voyons sur le « bouclier de Valentinien » que possède le Musée Lorrain et d'histoire en Genève, les armoiries sont représentées en exerges au-dessous de la figure de l'empereur, et le thème d'un caractère si remarquable observe dans le bouclier du palais des mardites, montrant Hercule et le lion de Némée, l'oiseleur sur sa monture, sous analogie avec les petits plats de *keryma* ou l'arc et David luttant contre Goliath ou le lion. Et peut-être aussi, à considérer les images de Christ qui y apparaissent, partant on peut même attribuer à la Syrie la célèbre croix en argent doré du trésor de Saint-Pierre, celle qui fut offerte au pape par l'empereur Justin II. Mais le « bouclier de Valentinien » et l'ornement des *syakam* sont si semblables malgré les fonds d'incrustation, les incrustations et un certain d'origine syrienne. Le sujet qui y est représenté Antioche, notamment Boscus à Antioche, est rare selon les pratiques des bas-reliefs patristiques à l'antiochiques et rien, dans le style ni dans

580) et qui servaient aux jours de fête, à orner le Palais impérial. Plusieurs de ces *syakam* du talent du temps d'Arcadius (de *Thém.*, p. 18). Il est peu vraisemblable que tous ces objets viennent de Syrie.

(1) *Concordia, De l'art d'Antioche*, III, 111 et suiv. Il faut remarquer l'expression « *plethra* oblique

Justinianus erat », où il y a peut-être une indication sur l'emploi de la *plethra*, c'est à dire de l'ennemi.

(2) On trouvera dans VESTER, *Storia dell'arte Italiana*, I, p. 548, la bibliographie des recherches relatives à ces boucliers et la reproduction des plus fameux (fig. 435-441).

la technique, ne semble rappeler la manière des ateliers de Syrie. Le boucher d'Aspar, conservé à Florence, fait penser aux diptyques consulaires, dont on attribue d'ordinaire l'origine aux ateliers de Constantinople. Et le boucher de Kerch, où un empereur à cheval, précédé d'une Victoire et escorté d'un garde du corps, est figuré non plus en relief, mais simplement gravé au trait, n'offre, malgré l'emploi de l'or et des mailles, aucun trait vraiment caractéristique de l'art syrien. Il rappelle peut-être, comme les splèts d'antiquité, l'art byzantin, et la différence de technique est trop significative pour qu'on le puisse rattacher au groupe d'Antioche. L'incertitude peut-être sur l'aire géographique d'autres monuments d'art est tout excusable, tels que les diptyques consulaires ou le beau monétaire d'or et d'argent de Justinien que possédait le Cabinet des médailles à quelque atelier de la capitale.

Leur méthode de travail semble permise pour la plupart des objets. Le trésor de Lampsaque, aujourd'hui au British Museum, se les deux plats d'argent à cordes de noyau enroulés en spirales, et dont l'un porte au revers des marques de contrôle, ressemblent à certains plats de Kerynia; les inscriptions latines et grecques de ses allers, imprimées aux environs de Virgile ou aux maximes de Solon, de Théophraste ou de Pittacus, ne semblent guère nous conduire dans l'Asie du sixième siècle, et l'hypothèse que de la présence de ces inscriptions latines, conduisit à un ouvrage fait pour l'exportation d'une robe assez basar de se. Le trésor de Convent (1791) à Hama sur l'Euphrate, et que possède le Musée britannique, appelle les mêmes remarques. Si le vase d'argent d'Amarna rappelle les motifs syriens, d'autres objets, tels que la casside de Nimrod, à inscriptions latines de Secundus et Proclus, sont de style hellénistique et inspire le motif alexandrin. Il faut donc se rendre compte que des trésors de cette classe se composent très certainement d'objets de provenances fort diverses, entre lesquels il est nécessaire de faire des distinctions.

On attribue en plus volontiers à l'act sur à certains objets liturgiques de la nonne seule que les autres, pateres ou encensoirs par fabrication des ateliers d'Actonon. Le calice *capella* d'argent brisé à H. elhar-Zirato, en Algérie, et attribué à la fin XIII par le cardinal Legerre, la *capella* de Br. v. ou l'auv. sont par exemple l'œuvre d'art ou par les caractères des lignes, par la technique et par le style, de la famille la v. ou l'auv. et des reliquaires qui lui sont apparentés. Mais je ne puis suivre M. Br. hier quand

d'évolution pour l'art syrien et tient « pour le chef d'œuvre de l'école d'Antiochie » le « magnifique collier d'argent du quatrième siècle » qui conserve Saint-Nazaire de Milan<sup>1</sup>. La valeur d'art de cette belle pièce est hors de discussion et M. Bréhier robe avec raison la beauté tout « tique » des personnages, le modelé vigoureux, les chairs, l'harmonie des draperies, et l'ordonnance savante de la composition. Mais cette composition, d'un accent si libre, ne rappelle nullement celle de l'épave kaïdaljian. Et si je ne conteste aucunement la vérité des attitudes, ni même le caractère individuel des figures qui apparaissent dans le relief de Milan, ce ne sont point là, ce semble, des caractères appartenant exclusivement à l'art antiochien. Tout au plus, dans l'épisode de l'adoration des Mages, la Vierge tenant qui tient l'enfant sur ses genoux, pourrait-elle se rattacher à des modèles syriens. Mais il y a, par ailleurs, dans cette œuvre remarquable de l'art hellénistique, tant de grâce pittoresque, tant d'inspiration antique, qu'il semble difficile de se prononcer avec certitude.



Mais, quel que soit le nombre exact des pièces d'argenterie que l'on doit revendre pour la Syrie et pour Antiochie, une chose demeure et une conclusion s'impose. Il a existé, pendant les premiers siècles de l'époque chrétienne, dans la grande cité hellénistique, les ateliers dont la réputation a été grande dans le monde du cinquième et du sixième siècle, et dont nous pouvons, par des œuvres indéniables, déterminer la technique et reconnaître le style. Ces ateliers, assurément, n'ont point été les seuls qui, dans l'Orient chrétien, aient fabriqué des argenteries précieuses, et par ailleurs l'évolution qui, progressivement, les a éloignés de la tradition du bas-relief pittoresque à la recherche d'une vérité plus réaliste, n'est point un phénomène qui, au cinquième et au sixième siècle, soit exclusivement le propre de l'art syrien. Mais il est probable — et si l'on compare aux pièces d'argenterie l'Antiochie les autres objets d'art, notamment les ivoires — qu'il y a, qui semblent d'origine syrienne, la chose paraît presque évidente — il est probable que plus qu'ailleurs, les artistes de Syrie ont contribué à donner à l'art religieux cette direction nouvelle. En tout

<sup>1</sup> Cf. Bréhier, *op. cit.*, trait le *Saint-Nazaire de Milan*, p. 101, pl. VII IV.

cas, ce n'est point un résultat sans importance. — En attendant qu'Antioche scientifiquement explore nous lise avec certitude les secrets, les secrets de pouvoir, par un certain nombre de monuments précieux sortis vraisemblablement de ses ateliers, entrevoir ce que fut une de ces industries de luxe dont la Syrie était le centre, et définir exactement les caractères de cette école célèbre dont le rôle fut si considérable dans la formation et le développement de l'art chrétien.

CHARLES DIEHL.

## L'ART HITTITE

150

## FOUND NOTTING

Quatrième article

V. — ZENDEKIA (fm).

*Relief funéraire.* — On a vu plus haut que l'édifice le plus ancien élevé au nord-est de la citadelle (fig. 116) l'édifice qui a disparu, et avait été remplacé par le plus récent de palais d'Aménemhat sans doute au temps d'Assar-haddon (septième siècle). En fouillant le pourtour de ce palais, on découvrit une grande fosse creusée en grosses pierres et revêtue de revêtements de champ, probablement empruntés à l'édifice. Le tombeau avait été pillé, mais tout près de l'édifice, à l'ouest, une stèle sculptée en tuf de la même inférieure pour se consacrer au culte d'un prince, elle devait faire partie de la sépulture (fig. 81). C'est un beau monument de sculpture, on y conserve, représentant une femme de haut rang, sans doute une princesse, sur un siège à dossier, les pieds posés sur un escabeau, elle est dévêtue, elle porte un large collier serré autour du cou, des bracelets aux poignets; de la main gauche elle tient une fleur et de la main droite elle élève un vase à l'encens. Elle est parée de bijoux, sans usage d'oreilles, la petite table d'incense qu'elle porte sur ses bras, elle a deux bras (fig. 82) chargée de plats ou de cornues, elle entretient les vases et de petits récipients d'offrande, un poisson. De l'autre côté de la table se tient debout un serviteur nu, le cou nu, sur sa tête, il élève un vase, il a des anneaux et tenant le vase, il a une corde au cou, il a une corde pour découper les plats. Dans le champ plane le symbole de la vie, emprunté à l'Égypte, avec l'addition de volutes et de rosaces centrale qui lui donne un caractère proprement hittite. »

<sup>11</sup> *Аннот.*, р. 140, стр. 45.

<sup>41</sup> *Ibid.*, fig. 230 at pl. 54.

(7) Cf. E. Meyna, *Chetler*, fig. 48 in  
1914



Ce monument, à peu près daté par les circonstances de la découverte et fort précieux pour nous, montre ce qu'est devenu le style et al. sous l'influence assyrienne. Il y a eu beaucoup plus de précision dans le type des figures, les détails de l'ornementation, les franges du siège indiquent l'orientation nouvelle, bien que les éléments essentiels de la scène et du costume soient restés indigènes. L'emploi de la fibule, que nous retrouverons aussi sur le relief rupestre d'Ivritz<sup>(1)</sup>, atteste que cette mode, introduite en Grèce vers la fin de l'époque mycénienne, s'était répandue en Asie même<sup>(2)</sup>. Les fouilles de Zempit ont fourni d'ailleurs un spécimen original de fibule de bronze<sup>(3)</sup>.

*Sculptures du palais (Idam III).*

— A la même époque (vers le huitième siècle) appartient le décor sculpté du palais le mieux conservé et le plus récent de l'esplanade, celui qu'on appelle l'Idam III (fig. 41). Nous avons reproduit plus haut (fig. 54, 50, 51, 52) les beaux groupes de sphinx qui soutiennent les colonnes en l'ess du vestibule d'entrée et les lions (fig. 64) qui veillaient aux angles du perron. A droite et à gauche de ce perron, une série de plaques formaient une plinthe décorée ; il y avait la même le développement de sculptures, partiellement conservées.

<sup>(1)</sup> PERRON-GUINÉE, IV, fig. 251.

<sup>(2)</sup> Voir l'art. *Fibule* de S. HEISSEN dans le *Dict. des Antiq. de SARRON*, p. 1104. Il faut noter que la statue de la reine Napir-Asutu, de Susse, remontant à 1400 ou 1500 avant J.-C. offre déjà l'exemple d'une agrafe de vêtement.

SARRON. — II

*Mém. Delegation Perse*, VIII, pl. 13, c. 10, p. 315, ce système d'attache était d'usage des Orientaux dès les premières époques de l'époque mycénienne.

<sup>(3)</sup> *Antiquar.*, fig. de la p. 87.



FIG. 81.

de bas-reliefs dont une dizaine encore en place représentent le prince et



FIG. 52



FIG. 53

sa maison royale<sup>1</sup>. Là encore la comparaison se justifie avec les re-

<sup>1</sup> Sept ou huit de ces reliefs sont au Musée de Constantinople et trois au Musée de Berlin.

très de l'époque néo-assyrienne. La séparation du style hittite pur et du style hittite contemporain les divers ressorts ne se marquent en traits très sensibles. Ce sont les mêmes personnages, les mêmes séries que j'ai citées dans l'aspect d'ensemble, les détails des cheveux et de la barbe, les ornements du costume sont traités d'ailleurs nettement (fig. 12 et suiv.). Nous n'avons donc pas besoin d'insister sur ces détails de personnages, rois ou chefs, suivis de leurs ministres ou serviteurs (fig. 82 à 85, pl. XVI)<sup>(1)</sup>, qui répètent des compositions connues et qui figurent si fréquemment sur les bas-reliefs assyriens du même temps. Nous noterons seulement que le tempérament propre de l'art hittite s'y maintient encore dans la stature courte et massive des corps, dans les traits chaldéens du visage, dans les modes de coiffure et de vêtement. Notons aussi dans l'hilam III une preuve palpable des réfections qu'a subies le monument : une des plaques, portant un défile de personnages drapés, a été aplanie à coups de ciseau ; deux des figures ont à peu près disparu (fig. 86)<sup>(2)</sup>.



FIG. 86

*Le roi Burrekoub et ses ancêtres.* — Le style pseudo-assyrien est très sensible dans la belle représentation du roi assis qui ornaît le bâtiment à portique construit pour relier l'hilam II à l'hilam III (fig. 11). Une inscription en caractères araméens archaïques placée près du personnage (fig. 87, pl. XV)<sup>(3)</sup>, nous fait connaître le nom de ce prince, Burrekoub, fils de Panamirou, qui fut le vassal du roi Tiglatpileser et qui joua un rôle important dans l'histoire de la ville pendant la domination assyrienne.

<sup>(1)</sup> *Augrab.*, pl. 58-60, fig. 1-3, 25.  
M. von Luschke (p. 343) qualifie de « présumés ennemis » les suivants imberbes ; j'ai dit pourquoi cette appellation me pa-

ra suspecte. *ibid.* *Augrab.*, p. 78.

<sup>(2)</sup> *Augrab.*, p. 243, fig. 150.

<sup>(3)</sup> *Id.*, pl. 60.

Il est assis sur un trône magnifiquement orné, tout à fait semblable aux sièges des rois-marches d'Assyrie, avec pieds terminés en pommes de pin et accoudoirs en forme de taureau, et sur lesquels se repose le bras droit. Il porte le costume habituel, mais ses cheveux et sa barbe sont ramenés à la manière assyrienne. Dans la main droite un symbole céleste, le globe solaire dans un croissant de lune, supporté par une courte hampe accostée de deux glands, est accompagné d'une inscription portant le nom divin du roi, son sergent Baal-Haram, devant lui se tient un serviteur, l'assistant officiel de secrétaire royal, en costume plus ample, la tête serrée par une bandelette, tenant sous



FIG. 86

son bras gauche une sorte de livre et une petite plaque qu'il représente vers l'autre. Les tablettes de bois ou d'ivoire sur lesquelles on écrivait, et de la main gauche un récipient analogue à celles des Égyptiens, avec un trou pour le gobelet d'encre et un clou pour s'attacher les rubans (fig. 87, pl. XV). C'est donc, ce n'est pas d'un simple serviteur royal, et tous les détails de la représentation sont aussi nouveaux que en eux. Aussi M. von Linschun parle-t-il avec enthousiasme<sup>(1)</sup> de cette sculpture, et il nous la recommande comme un point culminant de l'art syrien septentrional et oriental, en la comparant avec la plastique des Grecs romains. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que l'on note la libération des statues assises des Branchides, des plus anciennes colonnes sculptées d'Éphèse et des

<sup>(1)</sup> *Augrab*, pl. 346.

reliefs d'Assos avec la sculpture hittite. Mais parmi ces Orientaux, ceux qui avaient le plus étroit contact avec les Ioniens n'était-ce pas les Hittites ?

Le nom de Barrékouh nous est, par bonheur, conservé sur une autre inscription de Zondjirli qui a la valeur d'un véritable document historique et qui achève de jeter quelque lumière sur l'axe de ce prince et le système, au huitième siècle, de la sculpture hittite qu'il trouve en lui-même en portant le Barrékouh, mais le prince est sans doute d'origine du futur *État* plus au nord (fig. 88, pl. XVI<sup>2</sup>). Le roi lui-même y est figuré debout, dans un costume semblable au précédent, tenant en main le même bâton en forme de fleur ou le palmier stylisé, suivi de son chambellan dont on ne voit plus que les mains et qui porte avec lui des sonnettes ou un bâton et d'objets (pl. 1). Pres de la tête de Barrékouh il s'agit des divinités (astre en rose, globe solaire, croissant lunaire, etc.) rappellent les divinités dont il reçoit la protection. Une longue inscription en caractères assyriens, occupant la partie droite du bloc, dit en substance que Barrékouh, fils de Panammon, roi de Shumal, est le fils serviteur de Teglatpileser qui l'a fait asseoir sur le trône de son père, il a rendu plus belle qu'auparavant la demeure royale, avec l'assistance des rois, ses frères qui l'ont aidé à l'embellir, ils y ont aussi fait d'encens, mais son d'hyver et maison l'été. Dans la dernière partie du texte il semble que Barrékouh fasse allusion à la demeure plus ancienne d'un roi Kalamou, sur lequel nous aurons occasion de revenir, et qui s'est fait le bâtiment J du plan (fig. 87) tandis que lui a bâti le palais récent, l'habitat III<sup>(3)</sup>.

De ce texte on peut déduire quelques conclusions intéressantes. Il y a trois souverains d'Assyrie qui portent le nom de Teglatpileser (1100-900-74) avant J.-C., nous d'après les caractères de l'inscription, on peut plus reculer que celle de Mesa qui est au Louvre, neuvième siècle, on est alors à choisir le dernier Teglatpileser III (745-727). Barrékouh a pu régner vers 730, après la mort de son père Panammon, sur le pays portant le nom de Shumal, c'est lui qui a construit l'habitat III et l'a rebâti l'autant II par de larges portiques, for-

<sup>(1)</sup> Cf. Collignon, *Sculpture grecque*, I, p. 176, Portier, *le Problème dorien* (Bibliothèque Guimet, t. XXIX), p. 171 et suiv.

<sup>(2)</sup> *Assyriol.*, fig. 375, 376, pl. 67 Cf. Clermont-Ganneau, *Album d'antiquités orientales*, pl. 48.

<sup>(3)</sup> Sur cette inscription, voir Sachau, *Assyriol.*, p. 168, avec le complément de von Lumbroso, p. 380. Pour des variantes de lecture, voir Unger, *Text Book*, p. 181.

<sup>(4)</sup> Duzaud, *Monumenta palestina et judaica*, n° 2, p. 4.

maison est un ensemble où les pères de sa famille trouvaient un logement. La maison d'hiver et la maison d'été peuvent faire allusion aux orientations différentes données à ces deux habitations primitives, l'une tournée vers le sud, l'autre vers l'est.

Une autre inscription, trouvée dans le voisinage de Zondjiri, à Takti-humtar, a complété fort heureusement ces renseignements. Elle est gravée sur le bas d'une statue de bronze à pied latéral, achetée de Berlin en 1891<sup>10</sup> qui représen-



Fig. 89

sentait le roi Panaminou et avait été consacrée par son fils Barrékoub<sup>11</sup>. Il y est fait allusion à une tragédie de palais qui ensanglanta la résidence princière sous le règne de Bar-Sour, roi de Jaddi, père de Panaminou et grand-père de Barrékoub, tué avec soixante-dix de ses serviteurs, soit par son propre fils Panaminou, soit par un autre de ses enfants<sup>12</sup>; le reste de la famille fut jeté dans des cachots où la plupart moururent. Mais la protection du puissant roi d'Assyrie délivra les captifs et rétablit l'ordre; la maison de Panaminou devient prospère, riche en froment et en orge, riche d'argent et d'or et, quand il meurt, tout le territoire du seigneur roi d'Assyrie le pleure, et Barrékoub, son fils, est placé sur le trône à cause de sa droiture et il consacre la statue en mémoire de son père Panaminou.


Nous faisons un pas de plus dans cette généalogie royale: la découverte de la statue au dieu Hadad faite à Gerdja, autre localité voisine de Zondjiri, et apportée aussi à Berlin en 1891<sup>13</sup>. Elle est de dimensions colossales (hauteur 2 m. 80) et montre le dieu sous une forme archaïque, le corps en gaine, les yeux exagérés par l'insertion de prunelles en pierre bleue, la tête bariolée et coiffée d'un turban à cornes. Tous ces détails techniques renvoient à la ter-

<sup>10</sup> *Assyriol.*, pp. 31-53, fig. 16-17, pl. 8.

<sup>11</sup> *Id.*, p. 71 (Sachau).

<sup>12</sup> *Id.*, pp. 49-52, 67-84, fig. 11, 16, 17 (E. Lang et Sachau), *Manuel, Hist. des peuples de*

*Mesopot.*, t. I, p. 48. Sur le dieu Hadad, voir P. Duquesne, *la Religion assyro-babylonienne* (Paris, 1901), t. I, p. 115; *The Empire of the Assyrians*, p. 165.

ditier de la Louvre antérieur au dernier du III<sup>e</sup> millénaire (fig. 90). L'inscription gravée sur le devant de la tunique et caractères hittites archaïques,  est logues à ceux de l'est de la Mésopotamie, donne une idée de l'ancien dieu Hadda faite par

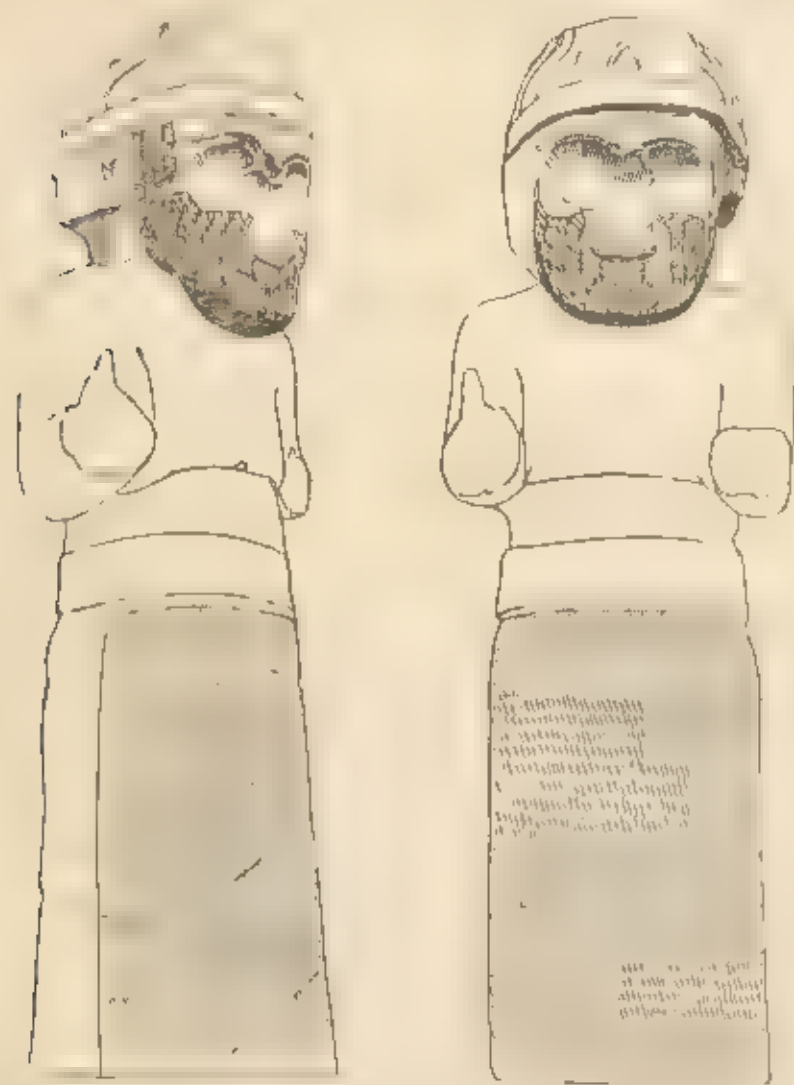


FIG. 90.

un autre Pannu, plus ancien que le père de Barakka, celui-ci est fils de Katal, ne de la déesse et probablement grand-père de Pannu, ne de Teglilpaleser III. Par conséquent, nous pouvons retracer ces générations successives allant de la période du roi d'Assyrie Samsi-Adad II (825-812) au



reçu de Tiglath-pileser III (745-727) avec les noms de Katal (vers 815), Panammon I<sup>er</sup> (vers 790), Bursar (vers 760), Panamu II (vers 740) et Bursakouh (vers 730)<sup>(9)</sup>.

Après avoir ainsi groupé autour du roi Bursar les doctes et les sages, nous



Fig. 91

reconstituons son histoire et celle de ses ancêtres, nous revenons à la plinthe sculptée où nous l'avons vu trôner sur son siège d'honneur (fig. 87, pl. XV) et nous trouvons auprès de lui un défilé de personnages qui représentent, avec toute vraisemblance, son escorte royale. Ce sont d'abord deux hommes imberbes, à chevelure abondante, qui marchent vers la gauche (fig. 91)<sup>(10)</sup> : le premier présente de la main droite

de la main droite élevée des flèches et de la main gauche basse une sorte de gant de cuir à trois doigts dont on se sert encore aujourd'hui en Angleterre dans les concours de tir à l'arc des villageois<sup>(11)</sup>.

<sup>(9)</sup> Sur Panammon, voir Panamu II, I. Bussac, *Le temple de Nimrud*, p. 12. Voir aussi I, pl. 241, 242. Sur Bursar, voir I, pl. 274. Maspero, II, p. 144.

<sup>(10)</sup> Voir I, pl. 150, pl. 61. Sur le gant de cuir, voir I, pl. 241, 242. Sur le gant de cuir, voir I, pl. 241, 242. Sur le gant de cuir, voir I, pl. 241, 242.

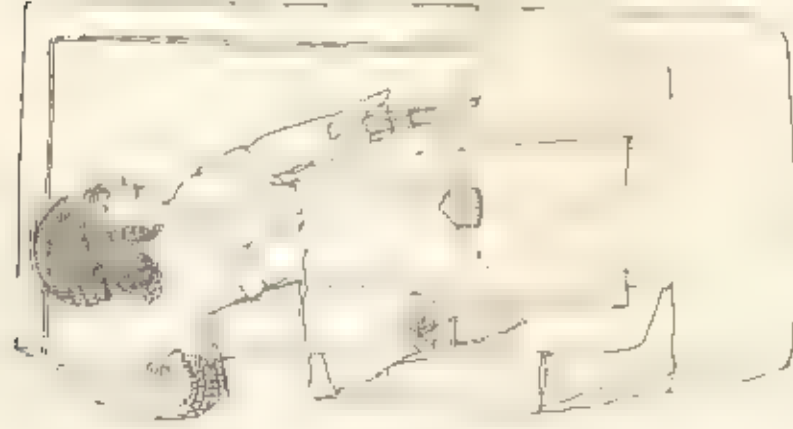


Fig. 82

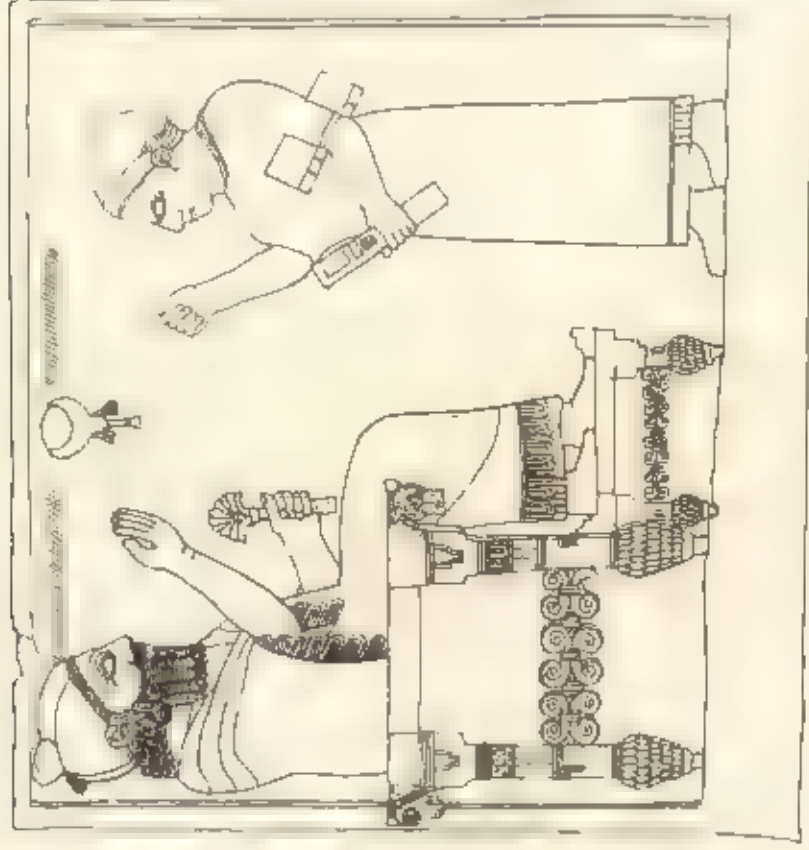


Fig. 87



Fig. 93

Sculptures trouvées à Zoudjerih



Il autres d'utiles, à quellement et de places, paraissent se rapporter au decor de la murure paron, car la leurur les d'us est la murure et le style semblable. Un serviteur barbu, tenant un couteau ou une epee, marche vers la droite, et est suivi d'un homme barbu portant un court poignard (fig. 92, pl. XV). Puis les



Fig. 94.

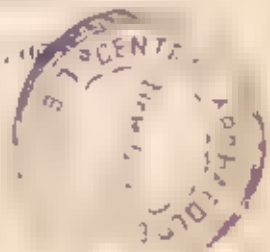
on voit deux musiciens, qui sont comme temps les acrobates et ont l'un est groupe sur les epaules de l'autre. Le premier, au centre, le second barbu, tout deux barbet du barbeur avec la main du de son, remarquera les details de la large ceinture, attile orner le glands qui pende (fig. 93, pl. XV). Deux autres plumes sont causee a tous et au que procession le deux hommes barbus l'atout du barbour et de deux autres point de la large portative

gite e pour l'air l'air de l'air. Voir aussi pp. 351, 352, l'explication de M. von LAMMER sur la composition du bois de l'air.

SYRIA. — II.

e l'air ne man les x et le l'air. Voir (arc du Pantheon).

Id., p. 354, fig. 359, a et b.





mon Il-Barrakum, mais il est évident que, chronologiquement, ils se suivent et représentent la série des rois qui ont vécu dans le château de Zenjirli pendant le neuvième et le dixième siècles.

C'est aussi pour nous un point de repère précieux dans l'histoire de l'art. Nous voyons par la facture de tous ces reliefs à quelle époque s'introduisit dans la sculpture hittite l'influence prédominante du costume et du style assyriens. Les monuments, au ce style ne se manifeste pas encore, doivent être antérieurs au neuvième siècle.

*La chapelle du culte*. — Le bâtiment J (fig. 44) est contigu à une autre construction K, qui paraît être une cage-nasse et appartenir aux embellissements faits sous le règne de Barrakum. C'est à l'entrée de cette construction K que se trouvent les trois belles bases de colonnes à décor végétal reproduites ci-dessus (fig. 47, 48, 49). En arrière du perron s'ouvre une large salle qui devait être couverte <sup>(8)</sup> et où l'on constate la présence d'une sorte d'autel de sacrifice, en forme de haut foyer circulaire <sup>(9)</sup>. On peut donc supposer que nous sommes ici dans le temple ou la chapelle du culte. En effet, la nature et les dimensions de ce foyer excluent l'idée d'un simple appareil de chauffage. C'est un centre religieux, comparable à l'*hestia* des Grecs, ou au feu éternel du temple de Vesta chez les Romains. L'architecte, M. Jacoby, a relevé avec grand soin toutes les particularités curieuses de cette construction,



Fig. 98

placé non pas au centre, mais dans le fond de la pièce, d'un côté ouest, sans doute l'aval le statue du culte posée sur un pedestal. Ce foyer circulaire de terre à briques (haut 1 m. 02 x 1 m. 25) est formé de briques d'environ 2 briques, avec surélevé par un lit de briques cuites, plates et épaisses, formant comme une base entourée d'un large cercle de bronze posé horizontalement, muni sur son pourtour de six saules destinées à des poignées de métal (fig. 98) <sup>(10)</sup> une de ces poignées est encore en place. Tout au fond le foyer-

<sup>(8)</sup> *Id.*, p. 275, fig. 163 et 164 et fig. 174, 197, 198, 209.

<sup>(9)</sup> *Id.*, pl. 50, n° K 2.

<sup>(10)</sup> *Id.*, p. 269 et suiv., fig. 205 à 208 et fig. 164 à 166.

<sup>(11)</sup> *Id.*, p. 297, fig. 201.

autel dans la partie la plus ancienne. Plus tard, cette base fut entièrement recouverte par un entassement de terre qui ne laissait plus rien voir du dispositif primitif et par-dessus, devant l'entrée de la porte et de la tribune des sacrifices qui donnait à l'ensemble une structure la plus et plus complexe et pondue. La couleur rouge des terres et les traces de combustion ne laissent aucun doute sur l'emploi de cet autel comme foyer. Entre l'autel et le mur de la salle on recueillit deux vases de pierre, probablement destinés aux cérémonies. La statue du dieu qui devait prendre place dans la niche par où le culte a pas été conservée, mais on peut l'imaginer d'après la grande statue trouvée à Karsenach (fig. 37 pl. XXIV) ou mieux encore d'après une œuvre plastique du même genre qui a été découverte dans une autre partie du château de Zendjuri et dont nous allons nous occuper.

*La statue de dieu* — Une poterne plus petite que les autres. Q sur le plan

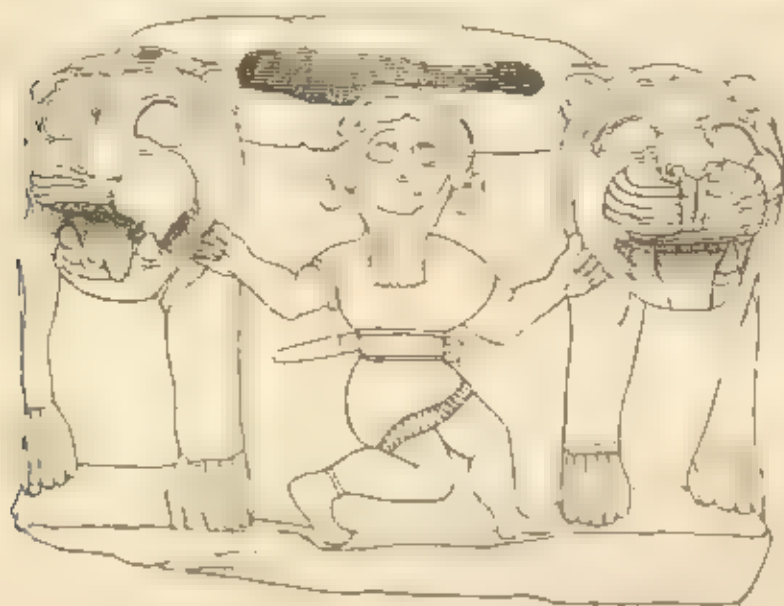


Fig. 99.

fig. 116 domes, accès dans la cour M qui se tient devant les bâtiments K et J. A droite de cette poterne, tout contre le mur du bâtiment J\*, on remarqua

<sup>1</sup> Pour la comparaison à faire avec les foyers qui existent encore aujourd'hui dans les maisons à citer ou à décrire, voir les

relevés des de M. von Leunow, p. 257-258.

<sup>2</sup> Voir pl. fig. 112-114.



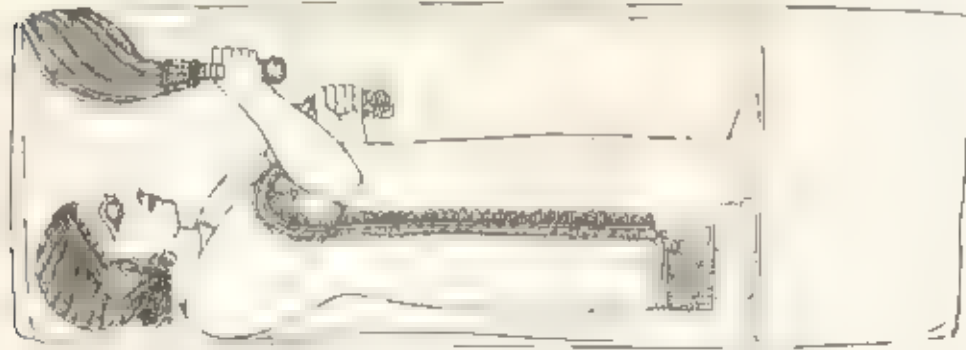


FIG. 85

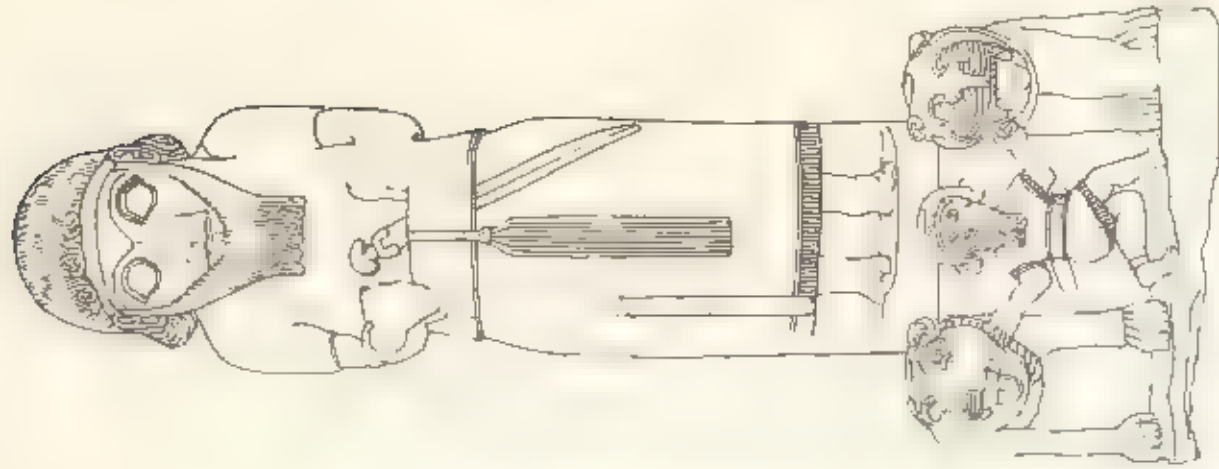


FIG. 101.

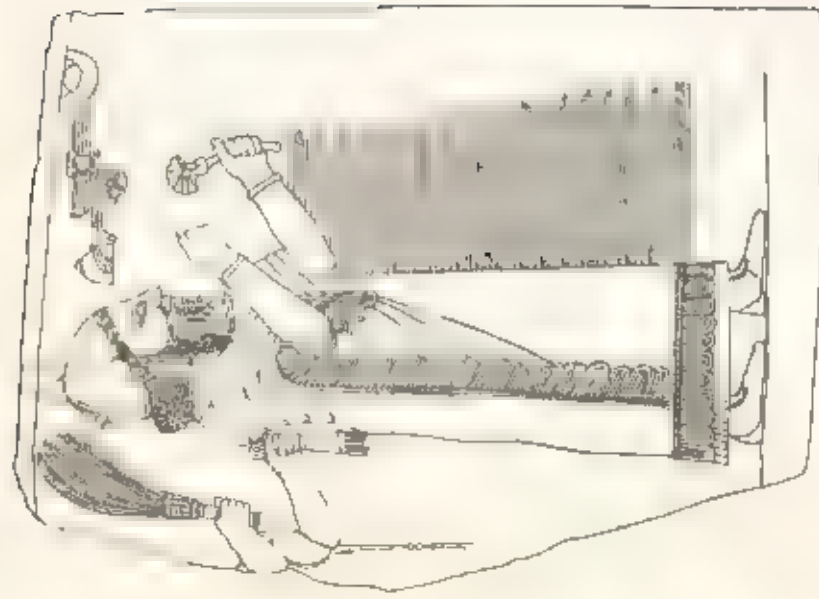


FIG. 83

Sculptures trouvées à Zondjiri



la présence d'un grand socle basement qui semblait destiné à porter quelques monuments d'importance et, à proximité, les fouilles rencontrèrent la base sculptée, rappelant le sujet que nous avons déjà décrit d'après un monu-



FIG. 100

ment de Karkénich (fig. 37, pl. XXXIV; cf. fig. 20), le dieu dompteur d'animaux, c'est un jeune barbu agenouillé, la tête de face, une épée passée dans sa ceinture et tenant de chaque main, par la croupe, un gros lion plus grand que lui (fig. 99). Le dessus du piedestal offre une large cavité dans laquelle devant s'insérer la base d'une statue (fig. 100). La statue elle-même n'a été retrouvée à quelque distance et a repris place sur son piedestal au musée de la ville (fig. 101, pl. XVI)<sup>2</sup>. Elle représente un dieu barbu. L'épée à poignée arrondie passe dans une large ceinture d'où pend un long gland; sa physionomie est analogue à celle d'Hadad (fig. 90) — sans que nous puissions affirmer s'il est ce nom que nous devons lui donner. Le style de la figure est très archaïque, ainsi que celui du piedestal, et si un certain nombre d'autres autels de la d'animalien assyrienne — comme la statue consacrée par Pa-

<sup>1</sup> *Acrograb*, pl. 64. Cf. Ed. Meyer, p. 110, fig. 83.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 365, fig. 113, 205.

<sup>3</sup> M. Ed. Meyer, *l.* p. 113, date le pré-

destal du milieu du neuvième siècle. L'auteur paraît croire (p. 113) que la tête de face (et non en face comme l'écrivent presque tous les auteurs allemands) est un *anicon* dans

numéro 14. On peut affirmer que la tradition religieuse avait alors conservé comme il arrive souvent, un type consacré par les longs siècles antérieurs. Les détails de technique dans la facture des yeux, de la barbe et des cheveux



FIG. 102

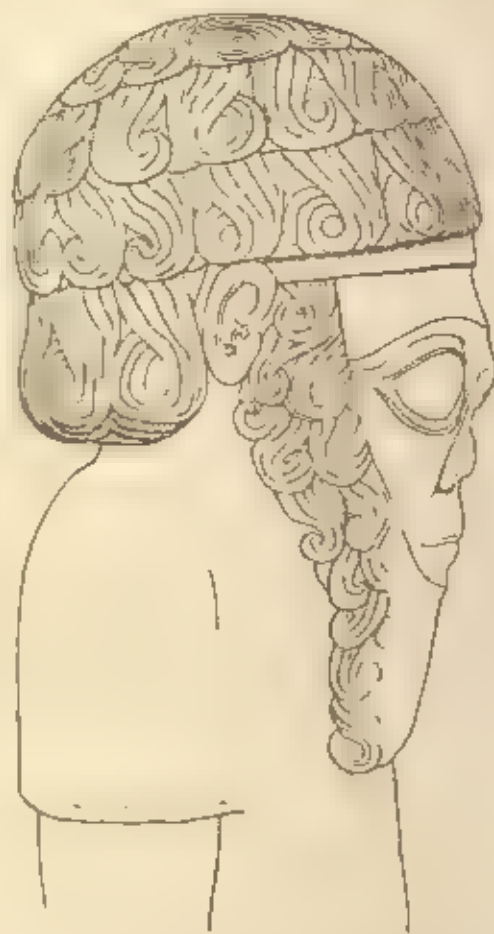


FIG. 103

fig. 102, 103-104, nous montrent combien l'exécution est si différente de ce qu'elle

l'est hittite et dans l'art oriental ancien. Au contraire, M. Henzey a eu soin de noter que dans l'art chaldéen la tête du face est un trait caractéristique de ce style; *Découvertes en Chaldée*, pp. 163, 210, 211, etc.

<sup>10</sup> *Ausgrab.*, p. 366 à 368, fig. 366, 367, 368. Le même travail de cheveux incisés en spirales

sur le sommet du crâne se voit sur une tête trouvée en Syrie à El-muchrif<sup>6</sup>; cf. CLERMONT-GANZEAU, *Recueil antiq. orientales*, II, p. 26, van Buren et F. Fatio, *Voyage en Syrie*, dans *Mémoires Inst. du Congr.*, 1916, p. 167, fig. 91.

apparaît dans la plastique assyrienne, par exemple dans les belles statues du dieu Nêbo et du roi Assournazarpal (885-860) que conserve le Musée Britannique <sup>(1)</sup>. On pourrait croire que plusieurs siècles séparent ces œuvres de grande allure et l'ébauche puissante et pittoresque, mais barbare, de l'artiste hittite.

Une autre œuvre d'art, d'un caractère original et décoratif, était située ailleurs, près de Hattani II, mais il n'en reste que des débris. C'était aussi une statue de dieu montée sur un piédestal sculpté: de la statue à peine quelques fragments subsistent; la base est en plusieurs morceaux et représentait une paire de chevaux dont le corps façonné en relief sur le bloc se terminait par une tête en ronde bosse <sup>(2)</sup>; nous avons déjà vu ce procédé appliqué à des lions (fig. 105, 106, 107, 108, 109). Il est intéressant de voir le cheval prendre place parmi les animaux symboliques et il est permis de supposer qu'il a son rôle

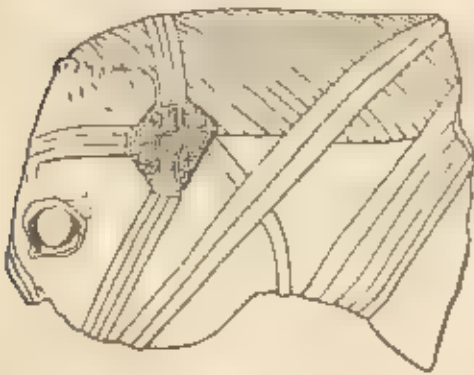
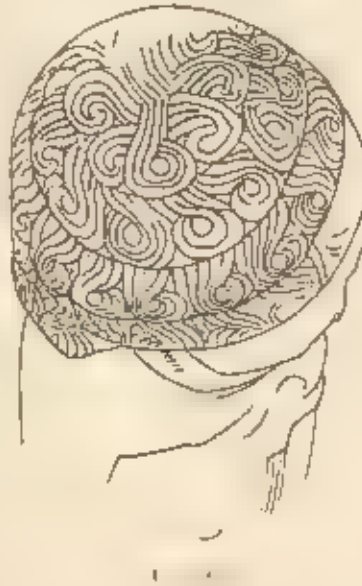


FIG. 105.



FIG. 106.

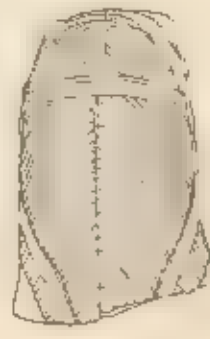


FIG. 107.

de l'orientation orientale protectrice, introduit sur le char et chevaline en Asie

<sup>(1)</sup> Pennant-Curwen, II, fig. 15, 250.

<sup>(2)</sup> *Ausgrab.*, p. 333, fig. 263, 264, pp. 335, 336, fig. 247 à 249.

<sup>(3)</sup> Sur l'introduction du cheval en Asie oc-

SYRIA. — II.

cidentale et en Égypte, voir *Mémoires D'Iran en Perse*, t. XIII, p. 38, note 1; Ed. Meyer, *Chetler*, p. 53 à 55.

figurent dans le Pantheon hittite. Le grand relief rupestre de Malatya, de style assyrien, montre un dieu debout sur un cheval<sup>(1)</sup>. On peut y voir aussi un aigle sur son char, lequel le belvédère hittite, en fait celle qui a été trouvée à Susa par la mission de Morgan, un très joli vase en bronze à deux anses d'animaux superposés, en haut de jeunes taureaux et en bas des chevaux; les corps des animaux sont traités en relief sur la panse circulaire, tandis

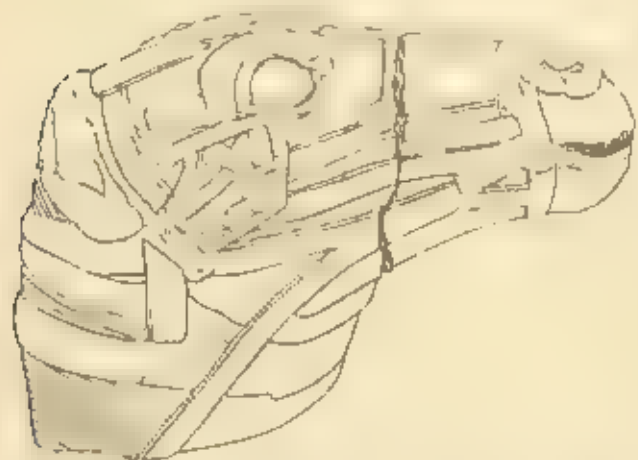


Fig. 198.



Fig. 199.

que les têtes font saillie en ronde bosse<sup>(2)</sup>. Sujet et technique se retrouvent ici dans la sculpture hittite. Les têtes de chevaux sont exécutées avec un grand souci de la vérité; toutes les pièces du harnachement ont été détaillées avec soin: bittures, bridons, mors et certains reliefs à fronde et crochets sur des plaques de métal fixées aux harnais; crânes et rosaces sphériques marchant, de ce côté, la seconde, courbant ses seigneurs de ses deux mains<sup>(3)</sup>, nous font savoir que les Hittites — comme les Assyriens ont aimé à parer leurs chevaux d'un riche appareil<sup>(4)</sup>. M. von Luschan place à la fin la hantise si étrange curieux monument<sup>(5)</sup>.

*La stèle d Assur haddon* — Le grand monument, aujourd'hui à Berlin, se

(1) PERRON-GUIPES, II, fig. 313.

(2) PÉREZ et POTTIER, *Catal. Antiq. Susiane*, p. 129 n° 245 (voir les beaux Arts parus 1906, p. 48 figure).

(3) Sur ce type, voir G. CONTAMIN, *la Déesse nue babylonienne*, 1914.

(4) *Archéol.* pp. 341 et suiv., fig. 246 a 249.

(5) *Id.*, p. 338.

dressant dans le petit arc de la palmette (1) on retrouve la stèle inversée et brisée, mais le socle était en place<sup>(2)</sup>. La date de l'érection de ce trophée se place vers 670, après la campagne du roi assyrien en Égypte; il porte encore les traces de l'incendie qui consuma le palais reconstruit au temps d'Assarhad-don (684-668). C'est un monolithe en pierre de dolérite dure, semblable à celle des sculptures du palais (hauteur totale: 3 m. 46; largeur 1 m. 35). Il rentre dans la série assez nombreuse des stèles de victoire que l'art assyrien nous a laissées: stèles d'Assurnezir-pal, de Salmanassar II, de Samas-Raman, de Sargon II, qui ne sont toutes que des succédanés et des dérivés, à long intervalle, de la stèle des Vautours du roi sumérien Ennadou<sup>(3)</sup> et de la stèle du roi accadien Naram-Sin<sup>(4)</sup>. C'est donc une sculpture purement assyrienne et, à cet égard, elle ne rentre pas dans le cadre de notre étude. Cependant, si nous la signalons et si nous l'introduisons dans notre répertoire (fig. 110, 111)<sup>(5)</sup>, c'est non seulement parce qu'elle occupe une place importante dans le décor de Zandjirli, mais aussi parce qu'elle offre l'exemple d'un ouvrage de style assyrien fait par des ouvriers du pays, puisque la matière employée est la même que pour les autres sculptures. On y voit donc comment les principes plastiques de l'Assyrie et non devenus con-



110.

<sup>11</sup> Աբաբախ, p. 41, ՈՃ 3.

(<sup>10</sup>) Μικελιτ, *Εισαφ.*, αρ. 1, σελ. 14.

(\*) Préambule et Pourquoi, Année Supplément, n° 4.

<sup>(4)</sup> *Augrub.*, pp. 14-29 (V. Lutschan), pp. 30-43, *Sonnabend* 11. 1., *Neuerp.* II p. 74.



raïtes dans les abajurs syriens, mais en gardant l'aspect rude et massif qui était un trait caractéristique de la technique indigène.

Le roi est représenté debout, élevant de la main droite un vase à libation en forme de gobelet, tenant de la main gauche sa masse d'armes et les bouts de deux cordes qui se relèvent en bas à deux caputs, de dimensions beaucoup plus petites. L'un d'eux est coiffé d'un bonnet à queue et levant ses bras enchaînés, l'autre agenouillé, coiffé de l'urneus, faisant le même geste de supplication. Les deux autres personnages chargés d'attributs ces vases sont le roi de Tyr et le roi d'Égypte. Pres du nomarque assyrien sont figurés les symboles de protection devant le sept étalles d'or debout sur deux dragons, la déesse Ishtar assise sur un lion, croissant lunaire et globe solaire ailé, dieu debout sur le dragon de Habel — Ihen Ramat tenant le foudre et jettant sur un tour au-dessous d'une grande étoile rayonnante le groupe de symboles en masses d'armes recourbées qu'on voit sur les koudourous de l'époque kassite<sup>(2)</sup>.

Sur les petites étalles de la stèle se tiennent deux lions aux barbes, les mains croisées en signe de respect (fig. 111)<sup>(3)</sup>. On pense que ce sont des rois alliés de l'empire assyrien, des vassaux fidèles qui ont contribué à la victoire sur les ennemis. Une inscription de trente-cinq lignes passe à travers le bas des personnages, suivant l'usage assyrien ancien<sup>(4)</sup>. La suite du texte, en cinq-  
 —  
 jant vingt lignes, couvre l'autre vers. Assurhaddon y est nommé grand roi, grand prêtre de Babylone, roi de Sumér et d'Alkal, roi de Kardunias, roi des rois d'Égypte, de Putros et de Kouch, le héros parfait, le puissant qui tient les rois avec une corde, avec l'aide des dieux qui l'assistent il a rétabli la justice et il a coupé comme au foudre réseau la coalition des rois qui ne lui ont pas soumis — par le vainqueur pas lui obéir et il a fait des vases pressés.  
 — Puis ce sont des détails sur la campagne militaire qui vient de s'accomplir. Les gens du pays d'Égypte ont péché contre Assour; ils ont dévasté et pillé des citadelles, ils ont enlevé le grand Assur. Mais les dieux ont montré le chemin au roi à travers des murailles sans route et à travers le désert, séjour de la

(2) Comparer ce détail avec celui du relief rupestre de Mallai (FRANCO-CHURRA, II, fig. 312) et les sceaux de Nimrod (cf. fig. 12-13).

(3) Ce détail n'a pas été compris par von Luschke, cf. HILKE, *Origines orientales de l'art*, p. 330.

(4) Cf. PÉZARD-POYRINE, p. 48.

(5) *Assyriol.*, pl. 3.

Voir PÉZARD-POYRINE, *Le relief de l'Assyrien*, pp. 47, 52, 53.

soif. Tarkou, roi d'Égypte et de Koukh a été battu; sa capitale Memphis a été prise et dévastée; sa femme, ses fils et ses filles, leur avoir et leurs biens ont



FIG. 11a

été emmenés en Assyrie.<sup>1</sup> Suivent des malédictions contre quiconque enlèverait ou détruirait la stèle, au contraire, qui priverait son vassal sur elle (il

<sup>1</sup> Voir l'histoire détaillée du pharaon Taharqa dans Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient ancien*, t. III, p. 304.

seul sans doute. La prière hilité residant à Zerdjeth, en se levant, fera l'écriture, la fera lire à voix haute, la parfumerà l'huile et offrira son offrande à la statue pour honorer le nom du dieu Assur, patron du royaume. Le langage lyrique et triomphant concilie éloquentement la tragédie au gré du conquérant qui est sculptée sur la statue. Nous entrons ici dans le domaine propre à l'art assyrien, et de là nous notons l'absence de celui de l'art hilité. La personnalité du rois s'affirme despotique et farouche. Le plaisir de guerroyer, d'abattre les rois ennemis, de les annuler, de les martyriser s'affirme en traits énergiques, la littérature et la plastique s'associent pour exprimer l'orgueil et la joie brutale du vainqueur. Tout converge vers l'apothéose de la guerre et de la puissance royale. On ignore tous les détails du costume, les frises, les queues des cheveux et de la barbe, les lourdes boucles d'oreilles, les bracelets, les banderoles, les frangements en effiles ou en glands, toute cette ornementation rigide et exotiquement sculpturale qui cachent le corps et n'en laissent voir que les bras musclés, les grosses cuisses, les pieds épais, sont des moyens d' mettre en lumière la richesse et la vigueur du héros conquérant. La théorie du « surhomme » y est déjà en germe, pour éblouir et épouvanter le royaume offert en proie aux convoitises du peuple du l'Assur. L'art hilité, plus voisin de l'art familial et simple des Chaldéens, plus préoccupé d'exprimer les douleurs des hommes, s'offre à nous avec des allures plus tranquilles, plus religieuses, il est moins habile, moins dramatique, il est plus naïf et plus sain.

Tel est l'enseignement que nous semble résulter des fouilles de Zerdjeth. Aucune découverte ne nous fournit meilleure occasion de connaître la civilisation hilité dans ses éléments essentiels et complets : plus des villes, fortifications militaires, constructions de palais, sculptures décoratives, reliefs et statues de grande taille, images des dieux et des hommes, tout s'y trouve réuni. De plus, les monuments historiques datés nous ont permis de voir à quelle époque le style assyrien commence à l'emporter prédominant, c'est vers le neuvième siècle qu'il se place cette évolution finale. Par conséquent, les nombreuses œuvres qui offrent les caractères du style hilité, sans mélange

C'est aussi à la fin du neuvième siècle que M. de M. en a trouvé p. 121, plus le moment crucial de l'évolution de l'art assyrien, en architecture comme en sculpture, et il

constate qu'il choisit encore plus ses modèles dans la civilisation hilité que dans le répertoire babylonien.

doivent être rapportées à une plus haute antiquité. Est-ce seulement au dixième ou douzième siècle ? Est-ce plus loin, entre le douzième et le quatorzième siècle que nous devons remonter ? Cela semble vraisemblable, mais avant de nous affirmer, nous désirerions encore de nouveaux éclaircissements aux sculptures qui nous restent à étudier.

E. PORTELLA.

(A suivre.)

# PHÉNICIENS, ÉGÉENS ET HELLÈNES DANS LA MÉDITERRANÉE PRIMITIVE

PAR

RAYMOND WEILL

## I

On a observé depuis longtemps que dans la tradition grecque, la fondation des villes, en un grand nombre de cas, est rattachée à l'arrivée d'étrangers venus des rivages opposés de la mer, que les deux, comme les héros fondateurs, viennent souvent d'outre-mer, et que, d'une manière générale, les Grecs gardent un souvenir positif de ce monde des *Pelasques*, plus vaste que la péninsule, et qui avait précédé les sociétés helléniques dans la Grèce continentale. La « Phénicie », tout fois, comme patrie les forçateurs débarques de leurs navires, n'apparaît point nommément aussi souvent, ni de manière aussi prépondérante et significative qu'on serait porté à le croire, à la lecture des premières pages d'un récent ouvrage donné par M. C. Aulrman<sup>1</sup>, et dont la considération sera un point de départ pour la présente étude. *Cécrops*, fondateur d'Athènes, est venu d'Égypte. *Inakchos* arrive à Argos avec une colonie égyptienne ou libyenne, et ses successeurs sont détrônés, plusieurs siècles après, par *Danaos*, venu également d'Égypte, à côté d'un certain *Pelasque* et de Persée, forçateur de Mycènes. Les descendants de Danaos à leur tour, sont dépassés par *Peleps*, fils de Tantale, roi de Phrygie, et père d'Atreï. À côté de tous ceux-là voici un Phénicien, *Kadmos*, fondateur de Thèbes, le Phénicien par excellence, puisque *Phonias* lui-même est son frère — mais combien caractéristiquement l'apparentes l'un et l'autre, avec le monde de l'Égée et de l'Asie

<sup>1</sup> C. AULRMAN, « Phœniciana », *Essays de contribution à l'étude antique de la Méditerranée*, Paris, Hachette, 1920. Voir les soupçons rendus de E. Porrmann dans *Syria*, I (1910), pp. 329-332; R. Dussaud dans *Revue de*

*l'orient ancien*, 1920, juillet-octobre 1920, pp. 300-301 (cf. du vol. I, R. Weill, dans *Revue des études grecques*, octobre-novembre 1920, pp. 212-221 du vol. I).

Mineure Kadmos et Phoenix sont frères de Phasos et de Kithir — la Cilicie, — ou bien Kithir est un des nombreux fils de Phoenix — Phoenix est *Ophionos* et Kadmos aussi est descendant d'*Ophionos*, à moins qu'*Ophionos* soit un fils de Kadmos — étant noté par ailleurs qu'*Ophion* est un ancien nom de la Lybie — Kadmos se rattache aussi à la descendance du Carion *Phoroneus* — c'est ce point le successeur du très ancien Lakchos à Argos<sup>1</sup> — il est ancêtre et du Lycien *Sarpedon*, et des Crétois *Minos*, *Isaque* et *Rhadamanthe*.

Qu'est ce que ce Kadmos « Phénicien » mais si nettement créto-égéen-asiatique<sup>2</sup> Il sera facile de répondre. Avant d'y arriver, M. Autran s'attache à bien assurer que la Phénicie de la période historique, c'est-à-dire le Canaan sémitique de la côte syrienne, et le monde sémitique en général, n'ont pas contribué pour le moindre élément à la formation de l'Hellade primitive. Enquête soignée, grandement intéressante. Rien de sémitique, en Grèce, ni dans le cercle des dieux, ni dans le vocabulaire marin, ni dans la toponymie, dans la langue — par contre, au élément l'alligac *drangar* ou *smitique*, qu'on retrouve à la fois du côté sémitique et du côté grec — plus abondamment en grec — et dont les tenants historiques sont bien évidents depuis que l'archéologie nous a restitué la grande civilisation créto-égéenne, dite aussi mycénienne, qui a régné dans le bassin de la Méditerranée orientale. De ce vieux monde égéen ont été recueillis les grands dieux grecs, Apollon, Poséidon parmi les plus notables, et tout ce que la Grèce barbare a recueilli et conservé d'une richesse sociale antérieure à elle-même.

Tout cela ne fait au surplus, revenant alors au fait de l'apport « phénicien » que l'arrivée de Kadmos représente, M. Autran rappelle, cela est bien connu par les témoignages mêmes de la tradition grecque, qu'aux temps antiques, *Phénice* était une désignation de la *Carie*. Et n'a-t-on pas trace de l'autre équation, très parallèle *Phénice* — *Cathole*<sup>3</sup> Cela suffit à éclairer et mettre d'accord toutes les données, notées ci-dessus sur le « Phénicien » Kadmos. Egéen par toutes ses attaches, s'il ne se trouvait, en outre, que la légende grecque met Kadmos et Phoenix — chacun de son côté — en relation explicite avec Sidon, soit la Phénicie ordinaire du stade historique, et s'il ne fallait, d'ailleurs, expliquer par quel phénicien le nom de *Phénice*, primitivement employé pour désigner l'Asie Mineure, avait reculé ensuite, jusqu'aux rivages du fond du grand golfe méditerranéen. Mais ici encore, on bénéficie de l'ac-

question de grands faits archéologiques qui restituent certaines conditions de l'histoire.

On sait, en effet, que dans toute la région de la côte syrienne une période primitive très ancienne, que l'on pourrait appeler indigène ou autochtone a été suivie d'une période égéo-égyptienne qui est celle d'une civilisation brillante et développée, la même qui regnait dans tout le bassin de la Méditerranée orientale, après quoi seulement, lorsque la grande crête-égéenne régresse et s'absorbe, commence sur cette côte de Syrie la période beaucoup plus modestes du Canaan sumérienne de la Bible, qui est la Phénicie ordinaire de l'histoire. D'après H. Vincent, dont l'important *Canaan* est largement utilisé, ici par M. Autran, la période égéo-égyptienne dans cette zone s'étend de 2500 à 1200 avant J.-C. Ajoutons que l'intervalle de temps considéré, peut-être un peu trop, correspond bien, au centre, à la période de l'apogée de la civilisation égéenne et de la grande domination crétoise, qui se place entre 2000 et 1500 avant J.-C. L'après la manière dont la chronologie « minoenne » paraît se établir en fin de compte<sup>1</sup>. Notons aussi que, dès à présent, nous pourrions retrouver ou pressentir la main des Egéo-égyptiens dans une foule de travaux maritimes très anciens de la Méditerranée orientale, tardivement informée du meurtre de Jondet sur les grands ports submergés qu'on retrouve au flanc extérieur du Pharos d'Alexandrie en Egypte<sup>2</sup>. M. Autran les considère comme égéens pour ainsi dire évidemment et dès l'abord, et moi-même, quelque temps auparavant, j'étais arrivé à les conclusions historiques concordantes<sup>3</sup>. J'espère arriver à montrer, prochainement, que des ouvrages du même ordre peuvent être retrouvés du haut et bas de la côte syrienne<sup>4</sup>.

Considérant simplement, toutefois, la Phénicie créto-égéenne de Canaan telle qu'elle nous apparaît au II<sup>e</sup> millénaire, il semble qu'on y pourrait trouver

<sup>1</sup> Se reporter, par exemple, au tableau historique résumé de A. J. EVANS, *Essai de classification des époques de la civilisation minoenne*, Londres 1906, et cf. le grand tableau synoptique de H. VINCENT, *Cin. perhell.* (2<sup>e</sup> édition 1914) pl. XIII.

<sup>2</sup> G. JONDET, *Les Ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, dans *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. IX, 1916.

<sup>3</sup> WEILL, *les Ports antihelléniques de la côte d'Alexandrie et l'empire crétois*, dans *Bull. de l'Institut français d'arch. orientale*, XVI (1919).

<sup>4</sup> Voir déjà JONDET, à propos du précédent mémoire de WEILL, dans *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, n<sup>o</sup> 17 (1919).



de bien simples explications et de *Kadmos opou et sidonien* — et de l'histoire — du nom de Phénicie anciennement attaché à la côte carienne. Ne suffirait-il point de concevoir qu'à l'origine des temps helléniques — à l'époque « caïnienne » — *Phénice* était, entre autres continentale, une désignation géographique très ample, étendue sur l'ensemble des mers et du monde créto-égéen, y compris les côtes asiatiques et celles du golfe de Syrie? Nous y reviendrons. Mais M. Autran s'engage ici dans les voies d'explication très différentes — et telles qu'il faut nous armer de beaucoup de circonspection pour le suivre.

M. Autran paraît considérer, au départ, peu l'immigration en Grèce des Sidoniens de Kadmos — et en fait historique. Or, ces Sidoniens sont des *héro-constatiques* — parentes de Kadmos, corroborées par les faits archéologiques généraux — colonisateurs de la côte syrienne — n'étaient-ils point venus du grand monde égéen du nord-ouest? Et en effet, M. Autran procède à une enquête de rapprochement toponymique et onomastique entre la Phénicie de la côte syrienne, le Canaan de la relation biblique, et l'Asie Mineure, pour arriver à conclure que « le Canaan du catalogue ethnographique de la Genèse n'est pas sémitique, et que les noms de ses divers peuples se retrouvent en Asie Mineure, leur pays d'origine ». La Bible elle-même — sait-elle point cela, plus ou moins confusément — puisque la classification de la Genèse range Canaan — hors les rangs des Sémites, parmi les *Chamites*<sup>1, 2</sup> —. D'où il ressort que les Kadmoniens en Grèce — s'ils viennent — non des régions sidoniennes, y avaient seulement fait étape, sortis en premier lieu des centres de la Méditerranée égéenne.

Et ce qui concerne particulièrement « Kadmos » nous trouvons appliquée ici une méthode historique fâcheuse et trop bien connue — qui consiste à transposer le *fait traditionnel* en *fait historique* — immédiatement, sans avoir préalablement pris le soin d'*analyser la tradition* pour la ramener à des formes primitives ou certaines, ou bien probables, ou seulement possibles, dans lesquelles le fait traditionnel est survécu — amoindri — déformé et plus intelligible. Voir *Kadmos sidonien*. Dans la forme légendaire des premiers temps,

<sup>1</sup> Hérodote nous rappelle que sous la main du rédacteur juéen l'excluseur de Canaan de la famille sémitique ne prouve rien — pouvait être trudaïcienne; cf. Huxley, *Hist. du peuple d'Israël*, t. p. 96. Il n'en suscite pas moins

que Canaan — spécialement sa grande famille de Heth — comporte peut-être un important élément extra-sémitique. Nous y reviendrons plus loin.

ce « Phénicien » de l'Égée n'arrivait il point simplement des côtes carniennes, et n'a-t-il point été « étranger » en Canaan avec la *Phœnicie* elle-même, en même temps que l'appellation de Phénicie, à époque historique, se rattachait aux rivages du fond oriental (1) ? À l'heure où nous nous enfonçons dans la condamnation compliquée d'un mouvement de peuples venus de l'Asie occidentale, pour se transporter de là en Grèce. Il conviendra seulement ici, pour ce point revenu, de chercher à comprendre comment le sens du nom de Phénicie s'est déplacé ou restreint dans le champ de la géographie grecque.

La première idée qui se présente est celle d'un *glissement par recul*, mécanisme dont on connaît de nombreux exemples dans la géographie des temps modernes, également observé dans l'antiquité, et qui consiste en ce qu'une désignation de pays étranger, d'abord attachée aux confins de l'horizon très proche, glisse en ligne droite, ensuite, en s'éloignant au fur et à mesure que s'étendent les connaissances géographiques. Pour *Phœnicie*, tout d'abord, — la *Canaan* au premier stade, le rivage extrêmement étendu de l'Asie après le recul — M. Autran n'a pas le sentiment que nous touchions ainsi à l'exactitude des choses, et de fait, on croit bien voir qu'à l'origine, pour les Grecs, *Phœnicie* était quelque chose de plus vaste que la *Canaan* d'un face « de la mer Égée. Comme nous l'indiquons tout à l'heure, on peut imaginer que chez les Hellènes de la première époque, le nom a désigné le vaste ensemble maritime

(1) Il est également possible que la notion d'éléments de Kadmou soit, dans la tradition grecque, un simple malentendu de date tardif. Voir au général, pour *Kadmou* et *Phœnicie* ayant désigné la mer Égée avant de passer en Syrie, Jacques Lévy, *L'Origine du nom de la Phénicie*, dans *Revue de philologie*, 1903, pp. 309-314, et, Dussaud, *Car. préhell.* (2<sup>e</sup> éd., 1914), p. 390-391.

(2) Un frappant exemple de ce phénomène s'observe dans l'histoire de la géographie égyptienne de l'Asie. Les Égyptiens du Moyen Empire antérieurement à 1800 ne connaissent encore, au delà de l'isthme, que les zones les plus proches du steppe égypto-syrien et de la Palestine méridionale, et, dans ce pays, point d'autres noms que ceux qu'on retrouve,

par un bonheur extraordinaire, dans cette notice que la Bible a conservée des *Horites* ou *Seirites* qui occupaient la région avant l'arrivée des *Édomites*, soit à l'époque antéhistorique. Un des plus remarquables de ces noms horites enregistrés dès lors par les Égyptiens, est celui de *Lolan*. Or, quelques siècles après, sous le Nouvel Empire, que voit-on ? *Hor* et *Lolan*, filant vers le nord, en mouvement parallèle, sont devenus deux grandes dénominations de la géographie de la Syrie, *Lolan* désignant la Syrie intérieure ou proprement dite, et *Hor* la zone côtière. Voir la Lévy, *Lotanu-Lolan*, dans *Sphinx*, IX (1905), pp. 70-86, et les *Horites, Edom et Jacob dans les monuments égyptiens*, dans *Revue des Études juives*, LI (1906), pp. 39-51.

ou regardant tout intérieur d'eux la civilisation égéenne, c'est-à-dire tout le bassin oriental de la Méditerranée, comprenant la Grèce, l'Égée, les îles asiatiques, Chypre, le Liban, les temps ultérieurs et sans nul doute aussi l'Égypte et la Libye. Par la suite, et il faut bien qu'interviennent, ici, le progrès de la connaissance de l'univers et la spécialisation des noms géographiques, le nom de Phéniciens s'est restreint à la région qu'il désigne à l'époque historique, sans qu'il nous soit possible de voir nettement la raison du choix, mais déterminée car ce n'est pas forcément au pays le plus lointain qu'allait se fixer, en dernier stade, une primitive appellation générale. Voici, en effet, non plus du côté grec, mais chez les Égyptiens, un nom géographique dont l'histoire — si l'on peut employer l'analogie à celle que nous venons de voir, ce n'est ni le *keftu* qui lors des monuments du Nouvel Empire, vers 1500, désigne la Grèce, la souphrière (c'est le *egon mycenien* <sup>1</sup>), et qu'à l'époque ptolémaïque, dans le décret de l'époque, on trouve en pharaon par l'hieroglyphe pour rendre *Phénicie* du grec et *Hou* du demotique, en opposition d'ailleurs avec les noms de la Syrie intérieure, en accord dans ces trois textes. Comme *Hou* — *kharou* de l'hieroglyphe hiéroglyphique hiéroglyphique — est le terme égyptien nominal pour désigner la zone côtière <sup>2</sup>, exactement la *Phénicie* de cette époque, on voit que *keftu*, à cette époque, a forcément le même sens. Pourquoi substituer-t-il, dans l'hieroglyphe, le normal *kharou* qui doublerait simplement le demotique ? On a beaucoup écrit sur ce sujet, allant jusqu'à incriminer le rattachement d'origine et d'ignorance, ou lui attribuant une source d'élégance recherchée par la variété des termes. Quoi qu'il en soit, *keftu* — *chit syenne* est un fait dans ce document d'époque grecque, et alors je suis tenté de raisonner, par hypothèse, sur l'égyptien *keftu*, comme je faisais sur le grec *Phénicie* tout à l'heure. Puisque *keftu*, qui désignait la Grèce + égéenne, n'est jugé bon plus tard pour être appliqué à la côte de Syrie ne comportant pas que le nom à l'étranger, je veux dire au temps du Nouvel Empire, à la grande époque cettise, puisse avoir eu une acception beaucoup plus vaste, s'étendant à la fois sur la Grèce et

<sup>1</sup> Voir en dernier lieu le bref résumé de W. G. L. *loc. cit.* dans *Le monde grec antique* (Paris, 1939), p. 2<sup>e</sup>, la tirage à part et en ce qui concerne les expressions d'origine de ceux de Bussac, *Les civilisations pré-helléniques*, 2<sup>e</sup> éd., 1914, pp. 52-53, 281.

4178 et d'Ed. Meyer *op. cit.* t. I, n° 2, éd. 1909, § 315, noter aussi le A. W. G. *W. G. L.* *The Keftu People of the Egyptian Monuments* dans *Annals of Archaeology and Egyptology* de Liverpool, 1913, VI, fasc. 1-2.

<sup>2</sup> Voir note 2 de la page précédente.

sur le Kharou, c'est-à-dire étant compris, en somme, comme représentant ce monde méditerranéen ou la terre brillant d'un particulier éclat.

Dans cette manière de voir *Phœnie* et *Kefté* correspondraient exactement ensemble, vers l'an 1000 av. J.-C., chez les Grecs et chez les Égyptiens, dans le sens de « monde de la Méditerranée orientale ». Plusieurs siècles après, *Phœnie* est réduit à la côte syrienne, et *Kefté* se présente avec la même acception, dans des circonstances qui malheureusement ne permettent point de savoir si c'est par hasard, par fantaisie littéraire ou par l'effet d'une utilisation normale.

## II

Avant ainsi fin, comme on peut le faire en de très brefs aperçus, avec Kadmos « phœnicien » et la « Phœnie » et les égéennes en général, il nous faut revenir à ce gros élément des tableaux historiques tels que M. Autran les construit et nous les présente, l'origine et l'épanouissement géographiques du Canaan de la documentation biblique et de l'histoire. Il semble, disons le tout de suite, que M. Autran ait tendance à confondre des faits de deux catégories assez distinctes : ceux de la *race* et de la *langue* de la masse des populations anciennes de la Syrie, et ceux de la *colonisation côtière* du II<sup>e</sup> millénaire qui, malgré son déclin et sa *fin*, n'a point poussé dans le pays de racines profondes. Essayons de séparer les deux *lignes*.

Concernant en général la « race » de Canaan, il est un grand fait à l'encontre duquel toutes considérations restent impuissantes : celui de la *langue*, que nous appelons le *phœnicien* et qui est extrêmement voisine de l'hébreu. Elle implique que les populations qui la parlaient étaient avec le groupe des nations hébraïques dans une situation de parenté correspondante. Pourquoi il en put être autrement pour que les peuples de Canaan eussent été des Cariens ou des Égéens, à l'origine, comme M. Autran arrive à inclure, il faudrait que ce nom de carien eût été par la suite longuement et étalé ment submergé par l'apport de Hitts sémitiques très importants, tout à fait de la même manière que cette même société « mycénienne » a été obliterée et anéantie par l'installation des Hellènes, en Grèce et dans le cercle maritime de l'Égée. Encore, de ce côté, le vieux monde a-t-il résisté très longtemps, obscurément dans ces

tous cantons comme ceux de l'Élathe sauvage, plus notamment en Crète, où les *Éléocretes* non hébreuxes furent durant des siècles, très faiblement en Asie Mineure et même à Chypre — ce l'on sait qu'un syllabaire indigène, dérivé de l'ancien syllabaire crétois, et servant à écrire une langue que nous ne comprenons pas, adapté à l'écriture du grec, d'autre part, à une date sans doute antérieure au septième siècle, était encore utilisée de cette manière au troisième. En Canaan, n'il vstrig du même ordre. Mais bien mieux — une trace de l'irrésistible vague sémitique qui aurait noyé le Canaan, e.g. n. d. l'hypothèse. La seule « arrivée » sémitique importante qui se produit, au cours du II<sup>e</sup> millénaire — est celle des peuples hébreux, Edom, Amora, Moab et ces retentissantes, les Israélites; ils ne dépassent point, vers le nord, les approches de la latitude de Tyr, Israël à l'époque de sa plus grande extension, ne touche nulle part à la côte, n'arrive à contourner à pénétrer ni les Casariens de Tyr, ni nord de son domaine, ni, vers le sud, les Philistins, ces Égéens archaïques, et l'ailleurs les Israélites de la période royale, loin d'avoir détruit ou asservi les anciens occupants cananéens, les tolèrent à côté d'eux partout, comme la relation historique le confirme à nombre de places. Cette compacité et cette installation ne sont point celles qu'il eût fallu pour « sembler » un Canaan non déjà entièrement sémitique.

Ce n'est point à dire que les populations autohébraïques de la Syrie méridionale fussent de race simple et toute pure. Au contact des « Cananéens » se re-contraient les traits des hébreux d'une provenance sémitique différente, ethnographiquement plus éloignées des Hébreux — comme ces *Horites* que les Edomites remplacèrent sur les plateaux au sud-ouest de la mer Morte et dont un hasard heureux a incorporé la notice détaillée dans la Bible. Quelque peu mystérieux au primo abord — reconnus des généalogies de la Genèse, ces Horites autohébraïques du Soud sont assez bien éclairés, par le témoignage des Égyptiens du moyen Empire — pour nous permettre d'admettre que c'était des Arabes. En Canaan même, d'autre part, dans la masse de la population de la zone palestinienne et des régions plus au nord, les composants non sémitiques sont vraisemblablement labou, par suite de la constante continuité avec l'Asie Mineure. Ce serait le lieu de reprendre et d'examiner les concordances cana-

Voir la note 10 à la page 111 et paraissent Hor et Lotan, et ne reporter à la. Lévy, loc.

et dans le livre des Étoiles juives, II, 1906 p. 30.

Après qu'aperçut M. Aftan entre le monde asiatique et la famille du Canaan d'Israël, et dont certaines seules sont remarquables. Nous ne nous engageons pas sur ce terrain difficile. Rappelons seulement, dans le même sens, le rapprochement indiqué depuis longtemps et le jour probable, de *Heth* ou des *Hittes*, cette importante famille de l'Asie que la tradition biblique signale en Palestine à l'époque la plus ancienne et dont le nom, par ailleurs, substitue souvent celui de l'Asie lui-même, avec ces *Karta* de la Syrie du nord et des vastes régions contigües, connus par les annales égyptiennes du Nouvel Empire et dont la domination reposa une grande partie de l'Égypte en Syrie sous le XIX<sup>e</sup> dynasty. Donc, à tous les titres, l'indice de cette identité nominale permet sans doute d'admettre que des l'origine des temps « cananéens » il y avait un élément asiatique et cananéen, mais le milieu sur lequel l'avait absorbé.

Le Canaan syriaque et libanais fut et fixé depuis longtemps, sans doute. Lesquels sont les périodes d'installation égyptiennes sur la côte. Comme nous le montrons plus haut, elles sont attestées par les faits archéologiques, qui permettent d'assigner à la période égyptienne dans ce pays, la date centrale de 2000 à 1600 av. J.-C. en concordance avec la chronologie « minoenne » et les « paléolithiques », en outre, quelques indices documentaires de l'installation de ces gens sur la côte durant la même période : on connaît les *Loukkai*, « Libyens » de l'Égypte, mentionnés dans la correspondance du Patriarche Achemenès IV vers 1400 et, dans le même dossier diplomatique, les *Danunai* ou « Libyens » de l'Égypte. *Loukkai* et *Danunai*, *Danunai* se retrouveront dans les rangs des agresseurs de l'Égypte, sous Ramsès II et sous Ramsès III, et nous voyons également que *Danunai*, pour les Grecs, est un Libyen des temps primitifs, originaire dans le Péloponnèse. Plus complètement, enfin, l'histoire connaît certains de ces peuples primitifs qui, mieux établis, plus véritablement installés que leurs congénères ont tenu jusque en pleine époque pharaonique, tard venus d'ailleurs, corrélativement sans doute avec de grands mouvements d'invasion sur lesquels les documents égyptiens nous renseignent,

<sup>1</sup> Exposé l'ensemble de l'ethnographie en Canaan, *Histoire*, II, p. 351 et suiv.

<sup>2</sup> Correspondance de Tell El-Amarna pour les Loukkai, Wieseler, *Die Thontafeln von*

*Tell el-Amarna*, n° 28. Wieseler, *Die El-Amarna-Tafeln*, n° 38, pour les Danunai, Wieseler n° 431 et Knauff, n° 150.







À l'éclipse des installations «cyclo-égéennes» (Gazaote M. A. et al.) cherche des causes historiques locales, et il vient à terminer la dernière « vague sémitique » représentée par l'arrivée des Hébreux. Comme nous l'avons vu, les nations hébraïques, particulièrement les Israélites installés en Palestine, ont été bien incapables d'exercer quel que effet destructeur sur la culture, et hautem. même de leur domination, « plus forte rassemblée du nord, aux latitudes de la Syrie propre. Il faut bien admettre que la « colonisation égéenne » est retournée d'elle-même, comme elle y était venue. Plus exactement, très évidemment d'ailleurs, on aperçoit que cette culture est en corrélation avec de grands événements extérieurs à la Syrie-Palestine et dont nous connaissons les circonstances principales, ceux de la disparition de l'empire hittite et de la regression du « mycénisme » dans le cercle de la mer Égée.

### III

Vers l'été avant J.-C., en effet, paraît s'être effondré l'organisation d'une grande domination maritime luit les principaux membres sont : Knossos, Co. l'acte. La culture «cyclo-égéenne», ensuite, poursuit son large mouvement de diffusion — mais les ressorts multiples de cette société sont brisés, et des mouvements incohérents s'y produisent. Les entreprises offensives des *Peuples de la mer* sont la manifestation visible. Les Égyptiens, aux prises avec eux sous Ramsès II, sous Méneptah, puis sous Ramsès III, ont recours de diverses manières contre les khetu de la Syrie du nord, contre les Hittites et contre les Marittimes eux-mêmes, nous ne nomment ces peuples, avec lesquels ils se trouvent dans des conditions de parfaite certitude des noms de villes et de peuples d'Asie Mineure<sup>(1)</sup>. Rappelons, d'un mot pour chacun :

*Pidasa*

*Musa* (les Mysiens)

*Dardaniou* (Dardaniens)

*Iriouna* (Ilios?)

*Karkasha*

} sous Ramsès II :

<sup>(1)</sup> Étendu par nous à plusieurs reprises voir principalement *Revue archéologique*, 1904,

1 pp. 61-66. Pour *Karkasha* voir notre introduction elle-ci après, p. 144.



On sait que les deux identifiations de *Hamouashar* avec *Ichon* et de *Damouha* ou *Damout* avec *Damou* (proposées par l'égyptologie depuis bien longtemps, et de souvent exhumées et traversées acceptables en général. Toutefois, ces deux peuples ont toutes chances d'être des Carians comme tous leurs voisins les habitants établis sous Mitaphah et Ramsès III — *Hamouasha*, notamment, à cette localité qu'on retrouve en *thousasha* — *Skakthasha* et *Tousha* et qui est l'orthographe  $\Lambda\theta\omicron\varsigma$  de certains alphabets indigènes de l'Asie Mineure —  $\alpha\alpha\alpha\alpha$ , de la transcription grecque archaïque et si remarquablement caractéristique des noms de cette région. Or si l'est l'un naturel, *Damou* et tout au long, de trouver les *Damou* parmi les Maritimes repoussés par Ramsès III, aussi d'ailleurs que parmi les peuples asiatiques évoqués dans la correspondance diplomatique d'Amennhotep IV, deux siècles auparavant, il n'en va point si simplement avec les *Hamouasha* — Achéens de Mitaphah — *et est* *c'est* que les *Ichon* sont les *Hethou* de la terre continentale comme le veut la tradition grecque. Il faut affronter cette espèce de contradiction et chercher à la résoudre.

Assurément, il ne faut que les raisons d'oublier les noms n'ont rien perdu de leur force. A vrai dire, il semble qu'on ait toujours cherché à justifier une transcription erronée ou même attestée par l'hiéroglyphique au moyen d'un original grec qu'on trouvait — soit dans l'accusatif pluriel  $\Lambda\chi\alpha\iota\omega\iota$ , —  $\Lambda\chi\alpha\iota\omega\iota$  dans l'orthographe grecque archaïque, soit de manière plus satisfaisante dans la restitution en grec de l'écriture égyptienne —  $\Lambda\chi\alpha\iota\omega\iota$  — Mais si *Hamouasha*, tout au contraire et comme il est extrêmement probable — vient de le dire, est un original asiatique, les équations proposées ont plus la même apparence. La transcription par un accusatif pluriel en grec tombe comme invraisemblable. La transcription par le vocatif pluriel nominal au lieu en d'ailleurs bien reste possible — mais son caractère n'est point nécessaire — et nous pouvons éviter d'en thier la position au fond — tant l'une que *Hamouasha* comporte une désinence *separable* qui on peut conserver ou supprimer, suivant l'opportunité, pour les rapprocher des onomastiques. Il est nécessaire de justifier cette facilité, dont

Il faut bien constater avec H. L. (1896), que le  $\chi$  la voyelle hiéroglyphique peut transcrire parfois le  $\chi$  grec.

U. S. (1896) généralement suivi des puis ces en ce mode d'explication.

L'expérience pourrait sembler entacher d'arbitraire les opérations d'analyse. En raisinant du petit nombre des noms grecs anciens dont nous possédons des transcriptions hiéroglyphiques grecques ou latines, nous appelons en témoignage, ensemble, et ceux de la desinence *-asha* dont la nature a été rappelée tout à l'heure, et ceux de l'autre desinence *-ema* — *Shardema*, *Dinnouma*, — qui correspond, on le sait d'ailleurs, à la transcription grecque *-ηρός*, autre ethnique très fréquent en Asie Mineure.

*Shardema* suppose le radical *Sharda*, immédiatement attesté par le fait que la Sardaigne s'appelle *Σαρδανία* et *Sardania*, mais aussi *Σαρδάνη*. Quand au nom de Sardes *Σαρδεις* il pose la question de savoir si, à côté de *Shardema*, il n'y avait point un ethnique de l'autre forme, *Shard-asha* non perceptible par ailleurs.

Les Lyciens se nous apparaissent dans l'hiéroglyphique de Hiéraxes II et de Mircéplah, et aussi dans le cunéiforme des lettres de Tell El Amarna, que sous la forme radicale *Loukouu*, *Loukou*, *Loukku* mais le grec a conservé, à côté de *Lukos*, une sorte de double *Lukhain* qui atteste un *Louk-ema* original.

L'hiéroglyphique nous a conservé *Dinnou* et *Dinnou-ma* c'est la forme simple qui a passé dans *Δαννοί*.

*Σικαλοί* est peut-être *Zakkaron*, si toutefois, comme il est non moins possible, ces Sicules étaient des *Shakal-asha*, leur nom impliquerait l'existence d'une forme originale simple *Shakala*.

Voici enfin *Tour-sha* forme radicale *Tour* probable bien que non attestée, passée dans le latin *Etrusci*, *Etrici*, en grec déjà dans *Ταρσος* et dans l'autre nom *Ταρσηγινί* — *Ταβήρηγοι* ces deux formes équivalentes, et étant la forme athique de *rs* la forme *Tarḥ* reproduite, à ce qu'il semble dans *Etruria*. Le nom des *Tyrènes* *Tyrrhenes* comporte l'ethnique *-ηρός* affixe en d'ajouter à *Tour-sha* primitif ou composé antérieurement.

Il ressort de ces constatations que pour retrouver un nom asiatique en grec ou en latin il faut toutot prendre l'asiatique tel que nous l'avons toutot l'insérer de la desinence ethnique *-asha* — *ασας* ou *εμα* — *-ηρός* toutot supposer, au contraire, sa forme simple enrichie de l'un ou de l'autre ethnique. Et ceci bien acquis toutes les difficultés posées par la considération *Loukou-asha* tombent d'un seul coup car le nom lebarasse de la desinence

ethnique ressort en une forme complexe *thamou* qui est *Azizou* par et simple.<sup>4</sup>

Spécifions bien pour prévenir tout malentendu, qu'il n'y a point la où on prouve que la forme primitive du nom soit l'assyrien. La forme ethnique assyrienne, et les verbaux *thamou* et *Azizou* envisagés laissent la même similitude. Le fait de base est-il fondamentale est seulement devenu beaucoup plus clair, mais la dérivation se présente comme également possible dans un sens et dans l'autre. Le grec désignant la forme ethnique simple ou bien le complexe assyrien *ez-ada* provenant d'une transcription du grec en arabe, en suite de l'ethnique et reçu sous cette forme en Égypte. De telle manière qu'à ne considérer que les formes, l'incertitude touchant le mécanisme de la dérivation serait au moins aussi grande qu'avant l'analyse simplifiée que on vient de suivre. Il restait donc lors comme les secrets à découvrirant, que *thamoudha*, comme *thamama*, d'après les circonstances historiques, lors lesquelles on les rencontre, représentent très probablement les Cariens, qu'un et l'autre noms sont très probablement des *remnants* assyriens, et l'autre intégré alors qu'en ce qui concerne le premier, sa dénotation a été formée radicalement. *thamou* fait appaître la transcription grecque comme une opération très immédiate et très simple.

Si les choses sont bien ainsi, il faut envisager leur signification historique. Avec les Achéens qui primitivement sont des Carians. Mais ces *Achéens de terre sont les Hellènes*. Cette dernière proposition est elle bien exacte et on en peut-elle pas, en cette grecque, un sorte de malentendu, de dérivation plus ou moins consciente et certainement très ancienne, de notre côté à nous une faute par généralisation abusive, nous l'usage par l'effet d'une habitude et un raisonnement trop simple, mettre tous les Achéens, les cels et les sur le même plan avec les *Achéens* auentistement hellènes des temps historiques, d'autres *Achéens* l'un autre, des égéens venus s'installer à l'époque archaïque. Mais il est évident qu'il est nécessaire d'induire et de restituer, car la présence et la domination de ces égéens dans la Grèce primitive est connue des Grecs eux-mêmes, dont le souvenir en conserve des faits et des images de la plus précieuse netteté.

C'est bien en effet, le groupe de ces vases de l'Argolide, au nord-est du

4. Voir la note 4, p. 132

Peloponnes, si caractéristiquement et positivement achéenniques, Argos, Tirynthe, Mycènes. Que nous rapporte-t-on sur le « fondateur » d'Argos et attaché le souvenir très ancien de l'Égéen *frakhos*, et celui de l'autre égéen *Danios*, que nous enissons, d'autre part, dans la série des Cécéens avec sares le Ruses III *Damon*, *Damonios* et ses parents d'Anatolie IV long-temps auparavant. De la famille d'*Danios* est *Pelasgos*, leurs descendants fondent Mycènes. Par la suite il qu'on survit et le Paragien *Pelasgos*, éponyme d'un juste titre de la presqu'île, puis les fils de son fils *Atreus*, *Agamemnon* et *Menelaos* renaissent au siècle d'empire pour s'être compris avec l'Adone proprement dit, de la côte nord et l'Argolide du nord-est, la façade de l'extrémité sud. Aule, les occupants perdus de Peloponnes, et ce sont justement les *frakhos* de la tradition homérique. Tout cela peut être résumé en peu de mots, en mot unique, savoir, que l'*frakho* par excellence, le *Pelasgos* *Agamemnon* est *achéen*-politais du *Phoenicien* l'autre. Il est impossible de formuler en termes plus clairs une position ethnique.

Tout paraît donc concorder « Achéens » *frakho* *Agamemnon* des Cécéens connus du Paragien Mycénien, et d'autre par *frakho* qui est *Pelasgionement*, ou *Peloponnes*. *frakho* recourt même à la tradition légendaire le cercle se ferme. Et tout de suite l'idée se forme que ces *frakho* de la famille égéenne, sous le Peloponnes, sont ceux mêmes que devot reconnaître au départ l'invasion des Doriens, les premiers Hellènes indubitables.

La simplicité de ce tableau renforce, au lieu d'enlever, des difficultés graves. Difficultés dans la tradition même, qui est double en quelque sorte, contradictoire; difficultés sur le plan de l'histoire, car les Achéens hellènes ne se laissent point supprimer avec l'aisance que ferait entrevoir la précédente esquisse.

Le phénomène traditionnel est, au premier abord, étrange. Réduit à ses termes essentiels, il se décode d'atelles les ouvrages, les premiers ages, les *frakhos* et les *Danios* venus d'autre mer, ce phénomène consiste en ce que l'Achéen « Agamemnon » est de souche phrygienne, et qu'en même temps il n'est pas spectaculairement plus représentativement hellénique qu'« Agamemnon » et la chose achéenne tout entière. Tout se présente comme si deux transmissions traditionnelles interféraient ensemble et se superposaient dans la littérature, une première forme, qu'on serait tenté d'appeler *historique*



ou *authentique*, dans laquelle les Péloponés et les nations qu'ils représentent sont égéo-asiatiques, une deuxième forme, l'*hellénique*, dans laquelle les « Achéens » sont englobés dans l'hellénisme, les Péloponés transposés en rois et en rois d'un monde hellénique. Cette dernière forme est évidemment de deuxième siècle — les *agonistes* — l'hellénisme tout entier est le résultat précédent d'une tendance extrêmement naturelle et très générale. De même exactement, lorsque les Israélites eurent conquis la Palestine, ils s'approprièrent, avec les religions locales de leurs Israélites d'origine, les éponymes et les fondateurs de villes transposés en patriarches Israélites d'une époque — l'hellénisation — des Péloponés va donc sans difficulté, qu'il s'agisse de l'explication du développement de la tradition. Mais l'hellénisation des *Achéens* fut-elle accomplie par là même? En d'autres termes, *Achéen* était-il identique, primitivement, à « Agamemnon » Egéo-Asiatique? En d'autres termes encore, les *Achéens* antérieurs à l'invasion d'Asie et tout-à-fait les *Agamemnon*, un peu plus haut, nous pourrions incliner à le croire?

Ici se présente l'objection historique — fondée sur l'ensemble d'une situation linguistique que A. Meillet veut bien me signaler et qu'il résume dans les termes brefs et clairs qu'on va voir. Qu'est-ce, d'abord, que le mot *achéen* désigne chez les Grecs? Les parlars grecs arcadiens — panphyléen et cypriote — forment un tout qui ne peut être que ce que les Grecs nomment *achéen*. Et c'est noté. « plusieurs faits linguistiques montrent que, notamment, les parlars dorions de l'époque historique recouvrent un substrat linguistique du type arcado-cypriote, donc achéen ». D'où il ressort qu'au-dessous des Dorions, il faut bien qu'il y ait eu des Achéens helléniques. Mais il n'en subsiste pas moins *Achéen* de la documentation égyptienne — égéo-asiatique très probablement — et « Agamemnon » phrygien. La contradiction va-t-elle être irréductible?

Il semble que — pour satisfaire aux nécessités de tous les témoignages, on ne puisse éviter de distinguer, dans l'histoire des Achéens et du nom d'*achéen*, deux périodes. La première est l'antehellénique. Elle comprend les longs siècles confusément entrevus — on arrive dans le Péloponnèse les mardannes des premiers bandes gendarmes — Inakés, Danaos — puis les Péloponés de l'empire péninsulaire d'Agamemnon et Menelas *Achéens* véritables sans doute. Leur règne — occupation et domination égéennes dans le Péloponnèse — prend fin avec l'arrivée des premiers Hellènes, ceux qu'on appelle les *Achéens* d'ordi-



naire, il faut comprendre sans le dire que le nom *égeen* est resté fixe au pays et qu'il a désigné ses nouveaux occupants. D'anciens *instides*, des *Achéens* hellènes ont été, par la suite, dépassés et remplacés ou recouverts par les *Doriens*, comme la tradition le rapporte et comme les faits linguistiques en témoignent.

Cette résiliation des circonstances historiques est un peu plus complexe que celle qui nous est apparue d'abord. Tous les vents historiques est rarement simple et par contre, à la lumière des faits archéologiques, l'élimination de la forme traditionnelle que nous avons appelée *l'achéenne* se présente comme bien plus facile et plus simple qu'il n'avait bien auparavant. Car les *Achéens*, si intimement antérieurs aux *Doriens* et au *hellénisme*, si authentiquement, à toute adaptation n'est pas nécessaire du côté de cette position ethnique, et pour la littérature nationale des Hellènes il ne reste plus à un *« xer »*, dans le Péloponnèse la stèle péloponnétique, par « Agamémnon » et les autres figures de sa famille.

Arrivés au terme de cette analyse, nous ne saurions point nous étonner par les changements envisagés par nous et les difficultés qu'ils font ressortir, sur ce long temps restés sans être pris en considération comme il en est nécessaire pour élucider les faits; car, outre qu'en ce qui concerne le nom des *Achéens*, on cherchait toujours à dériver la forme archaïque d'inscriptions d'un équivalent grec supposé, on considérait, en outre, par l'« hellénisme » primordial de ces *Achéens* comme une sorte d'exotisme acceptée la manière de quelque vaine nature. — Dorpfeld pense <sup>1</sup> que la guerre qui a conduit à la grande catastrophe du palais de Mycènes vers 1400, consista en une invasion de la Crète par des gens venus de l'Europe continentale, et que les envahisseurs, il re connaît les *Achéens*, ont amené avec eux la population indigène péloponnétique. De ce il ressort précocement un peu plus tard Dussaud <sup>2</sup>, que « pour M. Dorpfeld, les Mycéniens sont des *Achéens*, c'est-à-dire une population assez proche parente des Grecs » — et ne recule pas Meyer, et sur l'histoire générale — sont très fidèlement Dorpfeld lorsque ayant évoqué le dessein des Hellènes de la période bakienne, l'antique première vague — est considérée par les peuples qui ont adopté la civilisation mycénienne et dont

<sup>1</sup> *Abh. Mittheilungen*, XXXI (1906), pp. 205-218.

<sup>2</sup> Dussaud, *Les Civilisations préhistoriques*, 1910, p. 280.

l'époque à laquelle les Achéens — ne qu'on ne vague — comprenant les Dorions et les peuples apparentés du Nord-Ouest —, il n'y a plus loin, que la civilisation de la Grèce continentale, jusqu'à la dernière partie du II<sup>e</sup> millénaire, est entièrement dépendante de celle du monde maritime, des Cyclades et de la Crète, mais que « à cette époque, indubitablement, vivent depuis longtemps, dans ce domaine continental, des peuples grecs de la plus ancienne race et achéens » (car c'est vers le quinzième siècle, au plus tard, que l'on constate le premier contact des Grecs par la mer, de l'Ile à terre, même quand il faut bien que soit le contraire et dans le Péloponnèse, à cette date ils nient et les s'attirent depuis longtemps »). L'événement auquel que Meyer a en vue est l'invasion achéenne en Crète vers 1500, que Dörpfeld a cru apercevoir, et l'on relevé que Meyer, le point à la suite de Dörpfeld, est très influencé ici par ce passage de l'*Odyssée* XIX (176-179) d'après lequel la population crétaise comprendrait, à côté d'*Éléonétois*, de *Pélasges* et de *Aphoniens*, des *Achéens* et des *Doriens*; Meyer pense <sup>(1)</sup> que Aphoniens et Éléonétois de ce tableau sont la population primitive de l'Ile ou les Pélasges ne sont que des immigrés — Ils seront arrivés si tout aussi facilement qu'ils devaient le faire les Doriens de Thessalie », antérieurs sans doute à la venue des Hellènes, Achéens et Doriens, du dernier stade.

On est extrêmement surpris de la facilité avec laquelle Ed. Meyer se range à traiter cette notice de l'*Odyssée* — comme valable — historiquement et à en faire la base, on y trouve la confirmation, d'inductions historiques comme celle de l'arrivée des Achéens en Grèce vers le quinzième siècle. N'est-il point clair que le passage vise à la signification positive que pour les temps de la plus expansion hellénique dans la Méditerranée, — au onzième siècle et plus tard, nous ne rencontrerons cette précision toute à l'heure — et plus simplement encore, peut-être dépend une situation de l'époque même de la rédaction du poème — soit du huitième siècle ou du septième siècle ? On n'a le droit d'en rien conclure — tout au plus choses et ces événements de cinq ou sept siècles antérieurs ».

Des Hellènes en Crète, d'ailleurs, dès la date de 1500, cela paraît inévitable à plusieurs historiens, et l'on note qu'à peu de temps avant le me-

<sup>(1)</sup> Ed. MEYER, *Gesch. des Altertums*, I, II, 2<sup>e</sup> éd. (1900), p. 504.

<sup>(2)</sup> Ed. MEYER, *ibid.*, § 336.

<sup>(3)</sup> Ed. MEYER, *ibid.*, §§ 505, 507, 511.

<sup>(4)</sup> Cf. les conclusions de Dörpfeld, *l. cit.*, préface (2<sup>e</sup> éd., 1914), p. 459-460.

meur de Dorpfeld, Mackenzie<sup>1</sup> avait exprimé l'avis que les envahisseurs de l'Éle avaient été des Pélasges. Par ailleurs, Ronald M. Barrows, « in son exposé d'ensemble », ne trouve rien de particulièrement significatif à la légende du Dorygion Pelops : il range Pelops dans la catégorie de ces autres Égéens indubitables, Minus, Danaos, les Persides, et, considérant que les Achéens sont des Hellènes, il spécifie avec soin que « Agamemnon et les Pélopiques ne sont pas Achéens du tout », ce qui est à l'évidence tout à fait simple. Un scrupule le tient, toutefois, « voulant absolument identifier *Acheus* et *Pelopes* ? Il serait nécessaire alors de ne point ignorer non plus *Letegei* et *Mynens*, d'expliquer des cas tels que ceux des *Teucones* et des *Danaans*. Mais les certanement ces explications étaient déjà très avancées, du temps du livre de Barrows, et l'on comprend mal sa réserve.

Presque contemporain du livre précité d'É. Meyer, voici enfin le manuel connu de René Dussaud, où, dans un tableau de la superposition des populations en Grèce, telle qu'elle ressort de bonnes études d'analyse toponymique, on voit paraître — au-dessus des *Pelasges* et *Letegei* primitifs, tout de suite accompagnés d'*Eleutheros*, de *Lycians* et de *Carians*, au stage dit *« chiron »*  et en dernier lieu le *« gé »*  en deux courants, *« lebeus »*  et l'ouest *« lebeus »*  à l'est. « Successivement les Achéens, les Éléens puis le groupe guerrier des Doriens gagnent la Grèce et les Iles ».

Chez tous ces historiens — comme on voit, point de lieu où que les *« lebeus »*  passent jamais avoir été autre chose que des Hellènes, et lorsque la question est effleurée par hasard, comme il arrive à Barrows le le faire, on lui oppose une sorte de refus d'informier séparant « Achéens » d'« Agamemnon », au mépris de toute la tradition épique. Un seul chercheur, à notre connaissance, a jusqu'à ce jour tenté de sortir de ce cercle de ces vaines controverses par un long usage. S. Thomsen qui, en 1912 et en 1913, a envisagé de manière remarquablement originale le « mycéénisme » des Pélopiques, puis la possibilité d'une provenance asiatique des Achéens<sup>2</sup>. La *Confédération agamemnénienne*, d'après

<sup>1</sup> *Von der Topographie von Argos*, VI (1901-1903), p. 221.

<sup>2</sup> R. M. BARROWS, *The Dorians in Crete*, 1907, pp. 201-203.

<sup>3</sup> Dussaud, *loc. cit.* 2<sup>e</sup> éd., 1914, p. 130-1.

<sup>4</sup> S. THOMSEN, sur la civilisation mycé-

nienne et le catalogue des peuples Hellènes dans *Annals of Archeology and Anthropology* (L'Université de Liverpool, IV, n° 3 (1912), p. 128 et suiv.) ; *Some notes on Homeric Argive and the Argives*, V (1913), voir notamment p. 30.

Thomson, serait dans le principe, une liste des puissances de la famille troyenne, d'une sorte *Imperium troyenum* à l'ouest de l'Asie-Mineure, et seulement accessoirement, serait devenue un tableau des peuples alliés contre Troie; quant aux *Ichéens*, c'est très naturellement le rôle qu'ils jouent dans le document égyptien, par rapport aux autres agresseurs de l'Égypte, qui suggère à Thomson qu'ils seraient venus d'Asie Mineure, et cette provenance, dit-il, expliquerait du même coup l'arrivée d'*Achéens* en Grèce.

Au cours des pages précédentes, nous n'avons pu dire autre chose en substance, sauf que nous avons été conduits à conclure que si les *Achéens* primitifs (cf. Pelop.) se étaient bien de souche et de sang asiatiques, des Hellènes de stade ancien les avaient convertis, assez complètement et d'assez bonne heure pour que l'*Achaie* « achéenne » des Doriens fut un pays hellénique. En corrélation avec le fait très probable des *Ichéens* primitifs venus d'Asie Mineure, nous noterons seulement, encore, que l'*Achaie* indépendante de la question *achéenne*, et de manière plus générale, *l'Asie achéenne* est influencée — même par la culture d'Asie — par les populations de la Grèce — asiatique —, ce que nous a dit tout récemment, l'après-Dussaud, résolvant le résidu des études de Kretschmer et de Pichon, les *Lyciens*, les *Cariens* et les *Éoliens* sont en Grèce avant même l'arrivée du Dorys-thrace, qui lui-même a précédé les Hellènes. Les *Achéens* primitifs arrivés d'outre-mer sont donc probablement du groupe très ancien des *Lyciens* et *Cariens*, en Grèce, dont l'analyse toponymique dévoile la présence.

La chronologie des événements ne peut, bien entendu, être précisée avec certitude. D'après les données de la chronologie alexandrine, c'est au quatrième siècle avant J.-C. que les Hellènes descendant de Nord (de Thessalie) arrivent en Grèce, rien n'empêche de croire que ces populations asiatiques aidèrent aux Illyro-thraces, et les *Achéens* parmi eux, étaient en Grèce depuis longtemps. Les *Achéens* seraient donc ne formant les aïeux de leurs conquérants géométriques que des voyages commerciaux en Asie-Mineure vers 1200. Rappelons, d'un autre côté, les grandes étapes de l'installation et de la progression helléniques en Asie-Mineure qui enregistrent la même chronologie traditionnelle. Vers

cf. Kretschmer, *Die griechische Sprache*, 1906, et A. Pichon, *La langue des grecs*, 1916, p. 440-4.

cf. Kretschmer, *Die griechische Sprache*, 1906, et Dussaud, *op. cit.*, (1916), p. 440-4.

1200. — 1° Peloponèse se est occupée, depuis un siècle ou deux, par les « Achéens » hellènes, successeurs des Égéens — les États helléniques des abords de l'isthme fixent leur organisation et achèvent de secouer le joug des suzerains maritimes. Thésée. Vers 1100, les Doriens font invasion dans la Peloponèse. Vers 1000, les « Ioniens » passent la mer et prennent pied en Asie Mineure. Simultanément, on ne peut éviter de l'admettre, la Crète est abordée par les Hellènes, Achéens et Doriens sans doute, et il est extrêmement remarquable de trouver le terme de 1000, comme date de l'apparition des Hellènes en Crète, confirmé par l'archéologie <sup>(6)</sup>.

#### IV

Toutes réserves faites quant à l'exactitude des chiffres, il semble qu'en ce raccourci on recouvre une image de l'avance hellénique, en large nappes, sur le monde gréco-égypte, pendant les premiers siècles de la durée du vaste phénomène. Cela est intéressant lorsqu'on cherche à voir la succession des événements par lesquels cet ancien monde de la Méditerranée orientale est allé à l'abîme <sup>(7)</sup>.

Il y eut, à ce qui semble, commotions intérieures et rupture — puis submersion. Knossos garde les vestiges de grands palais qui ne peuvent être que des événements de révolution ou de guerre, et dont l'effacement

<sup>(6)</sup> La chronologie archéologique des périodes « minoennes » établie par Evans, selon l'apparition des Indo-Européens en Crète que ce soit après la XVI<sup>e</sup> dynastie égyptienne (*the minoan tardif III* déjà franchi). On voit, d'après cela, que le passage cité plus haut d'*Odysée*, XIX, 176-179, enregistrant un Crète des Achéens et des Doriens à côté de *Hydoniens*, d'*Étéocrétois* et de *Pélasges*, pourrait à la rigueur se référer à une situation historique authentique de l'an 1000, encore qu'il soit bien possible, nous l'avons remarqué, que la notice passée dans le poème soit de plus ou moins longtemps postérieure.

<sup>(7)</sup> Revenons une dernière fois, à ce propos, au livre précité de M. Aulran, pour noter qu'il

ne servait de rien de supposer avec lui que « sa richesse même » détruit ce monde » et qu'il serait bien dangereux de le suivre lorsqu'il indique la « souveraineté de M. des » parmi les causes hostiles à une société asiatique d'Asie, auxquels les empires étaient préjudiciables, en quo, plus étrangement encore. Il retrouve un mécanisme de l'affranchissement des populations en Grèce et en Italie où la « nation » arriva à se réveiller contre le colon protecteur asiatique. Quel « motif » ? L'Indo-Européen nouveau venu, l'Italote latin, l'Hellène surgi des ténèbres de la Thrace ? On a peine à suivre ces considérations trop éloignées de la nature des choses.

archéologique permet de situer vers 1500 la disparition de la grande organisation impériale. Les Cariens avaient-ils pris leur revanche contre « Minoë » ? On le croirait, car si en Asie Mineure et en Syrie du Nord grandit l'Empire des Khéta, on voit, presque en même temps et dans des conditions qui dénotent un grand tumulte, les *Peuples de la Mer* se jeter en guerre avec les Khéta, avec les Libyens, contre l'Égypte ou dans les rangs de l'Égypte. On croit deviner comme un tourbillonnement dans le bassin des détroits orientaux de ces clans armés en quête d'un territoire, dont certains occupent déjà la Grèce, dont d'autres arrivent à s'installer en Palestine, hardiment, se lançant parfois aux pays lointains de l'ouest méditerranéen. Il ressort clairement de toute manière que ces aventuriers se sont heurtés au mur de l'Égypte impénétrable, peut-être aussi à la digue épaisse de la Syrie si mince que tout a fait de même, malgré la différence d'aspect des événements, l'avance des Khéta avait été bornée par l'Empire égypto-syrien de Ramsès II, et, ailleurs encore, sur la côte syrienne, la colonisation paisible des Égyptiens de la grande époque était toujours restée comme un ourlet, une frange d'écume marine bordant le pays solide et réfractaire. Le fond sud-est de la Méditerranée jouait le rôle, pour le monde égéïo-asianique, d'un horizon infranchissable, d'une clôture effective et, si l'on peut dire, naturelle. Or, au temps même où les emigrations sorties d'Asie Mineure venaient se briser à cette ligne, le monde égéïo-asiatique, à l'autre bout, sous la pression des Hellènes qui débouchaient du nord en masses toujours plus denses.

Au cours de plusieurs siècles, ces envahisseurs occupent la Grèce continentale par étapes, puis les Îles, puis la Crète, vers le onzième siècle<sup>1</sup>, comme une tempête sans doute nous l'avons dit, qui déborde les côtes de l'Asie Mineure. Le monde ancien ne pouvait que succomber et s'éteindre; pour effacer une société et une civilisation, une « invasion des Barbares », une lente, lourde et large vague humaine sans recul exerce des effets autrement redoutables que les ébranlements des conquêtes impériales. Volontairement, toutefois, et

<sup>1</sup> Comme nous avons eu plus haut à le noter, certains croient à une invasion « pélasgique » en 1250 (Mackenzie, 1964) mais que Dorpfeld, par exemple, en 1906, croit devoir l'arrivée des Achéens de la Grèce continentale, ces Achéens considérés déjà comme des Hellènes. Nous avons critiqué cette dernière vue.

De manière générale, toutes les guerres *inter-égéïennes*, à cette époque lointaine, est beaucoup moins vives et moins dévastatrices, car elles ne se font pas avec le sentiment d'avancer l'humanité.

<sup>2</sup> Voir p. 141, note 1.



parce qu'il y a une grande force de résistance dans les organismes vivants, le monde envahi se défend en des retraites ou bien il émerge librement, par places, subsiste et survit durant de longues périodes. Nous avons déjà rappelé qu'au troisième siècle avant J.-C., à Chypre, un syllabaire dérivé de la vieille écriture cétéaise et adapté au grec d'puis longtemps servait toujours au langage et continuait, d'autre part, à écrire la langue primitive de l'île que nous ne comprenons pas. À la même date de 300 l'Étrurie a la langue inconnue, battue en brèche par les Romains, résistait encore.

Ce n'est point, toutefois, en ces pays de grand passage que l'égéo-mycénisme eut ses dernières citadelles, mais sans doute dans l'Asie Mineure profonde, pleine des peuples et des langues de la vieille souche, et en redoutant le subsistant entre le vieux monde semitique et la jeune société indo-européenne du Nord. À son tour, d'ailleurs, l'Asie Mineure devait entrer dans l'orbite du monde grec, et des lors nous la connaissons. Mais pour la période antehellénique, de ce bloc humain illimité, insaisissable, cohérent jusqu'à l'Euphrate et au Tigre, jusqu'au Taurus, bien plus loin peut-être, nous ne savons rien ou aussi bien que rien, et point davantage nous ne sommes instruits des sections méditerranéennes du même ensemble : en Grèce continentale, dans l'Égée, en Crète et dans la mystérieuse Libye, où nous avons le bénéfice ou l'illusion d'une vue d'ensemble des choses, sans que la précision de l'histoire nous soit accessible pour la plus petite partie. Cette histoire n'est point perdue, cependant, elle git, lettre morte pour nous, dans la masse des inscriptions incompréhensibles du bassin méditerranéen, dans les textes en alphabets connus mais inexploités de Crète, cétéotrobas, l'Étrurie et d'Asie Mineure, dans le syllabaire, le chiffre de l'île de Chypre, dans la collection des tablettes cétéotrobas non même déchiffrées phonétiquement, dans l'immense série des inscriptions hiéroglyphiques d'Asie Mineure, dont le système est probablement à l'origine de tous les autres. Mais la nuit n'est point éternelle. Au jour ou par les nuages que l'on ne peut définir encore, on aura forcé la muraille du loubi sans issue ou l'on brisera ces trésors documentaires, nous accèlerons à un monde nouveau, d'une étendue extrêmement vaste.

En attendant que la possibilité nous en soit donnée, nous continuerons à faire l'histoire de la Méditerranée primitive avec les faits archéologiques, petits et grands, avec les témoignages tardifs, les menus vestiges philologiques



et les faits extrêmement rares de documentation de première main. Un acquis scientifique à la fois si pauvre et si complexe — et indoyable, pour-t-on dire, avec les progressives recherches archéologiques — a besoin d'une trêve partielle, quitte à reprendre ultérieurement, vérifiée, le matériau par chapitre. Je n'ai encore pu saisir la confirmation d'un fait le plus noté, l'indication d'un fait nouveau, le bricolage ou l'élimination de quelques cercles plus ou moins anciens. Il est bien que, au moins, rappelle ce que cite la grande *Phœnicia* des origines, enfonçant, de longs siècles durant, l'Ét. E. bassin oriental de la Méditerranée — et peut-être, car nous l'avons vu utile en montrant que les *phœniens* antérieurs aux phœniens venus d'As. Mineure, n'ont pas jusqu'à ce jour, sont extrêmement proches de la tradition grecque, et, après les circonstances de l'histoire méditerranéenne, et par ailleurs, sans difficulté, sans difficulté des faits de la linguistique et de ceux de la toponymie.

NOTE ADDITIONNELLE N° 111. — la *Coloe* dans la relation de guerre de Ramsès II.

À la fin de la relation dressant un tableau des noms des peuples *egéo-asiatiques* rencontrés par les soldats de Ramsès II de Miniptah et de Ramsès III — nous voyons inscrit un certain *Kerkisho* souvent discuté antérieurement et d'identité fort incertaine. Ce nom se décompose, sans nul doute, du fait que nous avons acquis le droit pour retrouver, au moins, dans une transcription de longue période, quel qu'il soit, de la désignation ethnique *ker* ou *ker*, avec laquelle se présente par *Kerkisho* de la relation de Ramsès II, ainsi allongé, se réduit à *Kerke* — *Kerke*, et alors on observe que sous cette dernière forme *Kerke* le nom de peuple est connu par ailleurs dans les documents hittites, les plaques du Nouvel Empire, les *Kerke*, visiblement, est *Kerke*. Il semble qu'on puisse, sans imprudence, reconnaître dans *Kerkisho* le même nom avec le suffixe ethnique.

RAYMOND WERT

<sup>1</sup> Voir *Phœnicia*, *op. cit.* p. 111, et de  
et surtout *Maximilian*, *Phœnicia*, II, p. 180 et 181  
et encore, en dernier lieu, *Deussen*, *Chittim*

*et* *phœnicia*, *op. cit.* p. 111, et de 1914, p. 459-461.

<sup>2</sup> Voir notamment *M. Meeten*, *Phœnicia*  
*Europe*, p. 352.

# CATACOMBES JUIVES DE ROME

PAR

FRANZ CUMONT

A un quart d'heure de la *Porta Portese* — près de la route qui reliait Rome au port d'Ostie, se trouvant creusée dans le tuf de la colline de Monteverde, le plus ancien cimetière juif d'Occident. Ses plus vieilles tombes remontent au premier siècle de notre ère, mais il subsista longtemps et les épitaphes les plus récentes datent du quatrième ou même du cinquième siècle. Son existence avait été signalée déjà par Risio, qui y avait pénétré en 1602, mais il fut redécouvert et exploré de 1914 à 1917 par Nicolas Muller. Les galeries en partie effondrées n'auraient pu être consolidées qu'au prix de sacrifices d'argent considérables. Néanmoins, il est regrettable que, parmi les Israélites qui ont le culte de leur passé, il ne se soit trouvé personne pour entreprendre de sauver les sépultures les plus vénérables de l'antique colonie juive de Rome. La catacombe de Monteverde est aujourd'hui irrémédiablement détruite.

La guerre a rompu les liens qui unissaient les savants des diverses nations d'Europe, et elle n'a guère favorisé de la sorte l'organisation du travail scientifique. C'est ainsi que nous avons sur les fouilles de Nicolas Muller à la fois un livre allemand<sup>1</sup> et un mémoire italien<sup>2</sup>, et que les inscriptions trouvées dans la catacombe ont été publiées, le même jour, par un archéologue italien<sup>3</sup> avant de l'être avec un commentaire allemand<sup>4</sup> par M. Niklas A. Heuss<sup>5</sup>. Ce dernier a consacré à ces documents épigraphiques un luxueux volume, où les moindres

<sup>1</sup> NIKOLAUS MULLER, *Die jüdische Katakombe von Monteverde zu Rom* (Leipzig, 1917).

<sup>2</sup> NICK. MULLER, *Il cimitero degli antichi Ebrei posto sulla via Portuense, detto il Campo Portuense* (Milan, 1917), pp. 125-328.

<sup>3</sup> SCHERERON-GINAZOTTI, *La nuova aula funeraria del museo Lateranense della Nuova Italia* (Rome, 1917), pp. 13-16.

<sup>4</sup> NIKOLAUS MULLER, *Die Inschriften der Jüdischen Gräber zu Rom* (Leipzig, 1917).

<sup>5</sup> *Die jüdische Katakombe von Monteverde zu Rom*, herausg. v. Niklas A. Heuss (Leipzig, Harrassowitz, 1919, 184 pp., gr. in 8°). — M. Dussaud ne signale ni article de M. Heuss, ni commentaire juif de Monteverde, et ne signale Heuss recent (dans *Revue des Etudes Juives*, 1920, LXXI, pp. 113-120). Me trouvant en voyage je n'ai pu causer avec lui, si ce n'est pour corriger les épreuves de cet article.

fragments sont reproduits en facsimiles, ou chaque Texte est accompagné d'explications comprises auxquelles la collation de M. Deissmann a permis d'ajouter encore des notes précieuses. On trouve des index et tables servant de guides au lecteur dans l'abondance d'inscriptions, on peut le dire. Mais ce sont surtout des inscriptions qui ont voulu parler à un contemporain, un complice des lieux et de sa publication. Les deux papyrus dans une carrière de tuf ont fait écrouler une galerie restée inaccessible de la catacombe et fait tomber avec elle une vingtaine d'épitaphes, dont plusieurs sont d'un véritable intérêt, elles ont été publiées et illustrées par M. Paribeni<sup>(1)</sup>.

Des cent quatre-vingt quatre inscriptions ou fragments d'inscriptions connus par M. Deissmann grande est grecque, les autres latins sont moins nombreux, mais l'un d'eux est l'un d'eux d'exceptionnelle — est l'épigraphie latine d'une femme nommée Regina n° 123. Elle exprime avec une netteté remarquable la croyance à la résurrection et l'espoir de la vie éternelle dans le paradis *concordantia* etc. Bonnet avait cru devoir y reconnaître les traces de l'influence exercée par l'apostolat de saint Paul sur les Juifs de Rome<sup>(2)</sup>. Hypothèse aventureuse par cette carte avec raison par M. Deissmann<sup>(3)</sup>. A côté de cette abondante série d'inscriptions dans les deux langues de l'Occident, c'est à peine si l'on en trouve quelques-unes et de peu d'importance rédigées en hébreu ou en araméen<sup>(4)</sup>.

Ce qui fait peut-être l'intérêt principal de ce recueil publié par M. Deissmann sont les renseignements qu'on en peut tirer sur l'organisation des communautés juives de Rome, dont plusieurs remontent au premier siècle comme l'indiquent leurs noms. Derrière de ceux d'Auguste et d'Agrippa ou de celui de la *gens Julia* on trouve le synagogue des Hébreux celle des *vernacali* probablement formée d'esclaves le *hymata imperatoris* celle des *et dion*, dont l'origine est restée obscure. Une des inscriptions publiées par M. Paribeni a

<sup>(1)</sup> Paribeni *op. cit.* p. 100. — *Monumenti di Monteverde dans Notizie degli Scavi*, 1910 p. 100. Sur l'expression *concordia*, voir son emploi pour le tombeau (p. 62), cf. mon *Requiescat in pace* p. 230. — L'épigraphie latine recueillie est publiée par M. Deissmann dans *Notizie degli Scavi* de 1920 p. 367 sq.

<sup>(2)</sup> Bonnet *Zeitschr. für vergleichende Religions-*

*geschichte*, *jud. und christliche Altertümer* de dans *Wiener Studien*, XXXIV, 1912.

<sup>(3)</sup> Deissmann *op. cit.* p. 100. — *Revue d'archéologie*, IV, 1916, p. 1 et 2.

<sup>(4)</sup> Cf. Deissmann, *op. cit.* p. 100. — *Notizie degli Scavi* de 1910 p. 100. — *Wiener Studien*, XXII, 1910, p. 113 et *Aschmann *Revue d'archéologie*, IV, 1916, p. 1 et 2.*

ajoute celle des Tripobains sans doute originaux de la Tripolis d'Afrique. Les épitaphes mentionnent en grand nombre les titres d'édiles ou de magistrats qui avaient obtenu quelque charge dans les associations religieuses.

La décoration des plaques offre une abondante série de symboles, dont les plus connus se reproduisent fréquemment, chandeliers à sept branches, armoire avec les rouleaux de la Torah, palme, fruit du cèdre, fiole à huile, etc. Le commentateur a réuni quelques données sur tous ces emblèmes.

Je ferai à l'érudition de M. Boissieu reproche — est de n'avoir pas séparé plus nettement les inscriptions juives des épitaphes païennes (N. 4 100-101) qui ont été mises à jour dans la catacombe de Monteverde. Elles étaient probablement gravées sur des plaques qui ont été recueillies et retournées pour fermer les tombes. L'auteur, en le sachant, que des inscriptions, n'a point abordé non plus la question intéressante de savoir si les sculptures les couvertes dans la même catacombe sont juives ou païennes.

Les résultats des fouilles de Monteverde étaient à peine exposés au public, qu'on découvrait dans le sol inexpugnable le trésor d'une nouvelle nécropole juive. Elle fut trouvée par hasard en renforçant les fondations d'une école dans la villa Torlonia sur la via Scaeniana près de la Porta Pia. On a exploré environ un kilomètre de ses longs couloirs, on se superpose à trois ou quatre rangées de *loculi*, au total environ 4 000 tombes, et M. Pariberti a fait connaître sans tarder le résultat de ces recherches. Ce cimetière paraît avoir été celui de pauvres gens. La seule synagogue mentionnée est celle du quartier populaire de la Suburra. Une autre communauté était établie près du nom de Scævius, *prope clivum de appere* — et elle a probablement aussi fait inhumer ses morts. L'une de ces catacombes plus proches du lieu où elle résidait que celles de la *via Portuensis*, de la *via Appia* ou de la *via Labicana*. L'aspect des sépultures révèle la condition modeste de ceux qui y étaient ensevelis — presque pas de marbre, le *loculus* était clos par des morceaux de tuf ou de brique, recouverts d'un coquillage ou l'épithaphe était peinte ou tracée à la pierre, quand elle ne faisait pas entièrement défaut, ce qui est le cas le plus fréquent. Les emprunte inscriptions publiées sont toutes, sauf deux, religieuses en genre et généralement

<sup>(1)</sup> CLEMMONT-GARNIER, l. c.

<sup>(2)</sup> Cf. *Surveys of the Ancient World*, IV, 1916, p. 565.

<sup>(3)</sup> PARIBERTI, *Notizie degli Scavi*, 1920.

p. 143-153. Cf. *Venezia e Roma*, octobre 1920, p. 181-82.

très concises. Des voleurs avaient d'ailleurs, longtemps avant la visite des archéologues, brisé consciencieusement toutes les cloisons qui fermaient les trambes et vidé celles-ci de ce qu'elles pouvaient contenir de précieux. Cependant quelques caveaux sont d'une construction plus soignée et la décoration y subsiste, peinte à la fresque. L'on voit, qu'outre les symboles ordinaires de leur religion, les fidèles y avaient admis des représentations de dauphins, de poissons, de colondres. C'est la seule preuve nouvelle qu'au contact de la civilisation grecco-romaine les enfants d'Israël, malgré leur hostile allié, contre l'usage des gentils, avaient tempéré la rigueur de la prohibition qui leur interdisait de figurer des êtres animés.

Les nouvelles découvertes qui nous apportent une foule de documents intéressants pour l'histoire des synagogues romaines, rendent plus pressant le besoin que nous avons d'un recueil général des inscriptions juives de l'antiquité. Souhaitons que ce travail depuis longtemps amorcé, puisse être promptement achevé.

FRANZ CUMONT.

## LES METHODES DE RÉALISATION ARTISTIQUE DES PEUPLES DE L'ISLAM <sup>(1)</sup>

PAR

LOUIS MASSIGNON

*(Deuxième article.)*

L'architecture d'abord. Remarquons que l'art musulman affectionne certaines matières et, quels que soient les pays — car ils n'ont pas — le que dans des pays de sable, ils ont été aussi dans des pays de pierres, par exemple, Mossoul, Diarbékir) l'art musulman préfère se servir d'une matière malléable, humble, sans épaisseur — comme un vêtement flottant, comme un voile d'été.

Je tiens à insister, d'ailleurs, sur la question du vêtement qui est presque le premier art, et vous savez combien le vêtement flottant musulman est différent comme coupe et comme idéal artistique du vêtement flottant arabe ou du vêtement flottant d'Extrême-Orient.

Restons-en à ce vêtement flottant des musons, et l'architecture. La matière est généralement du plâtre, du stuc — et l'ornementation des constructions a été bien de stuc. Ils n'essayaient pas de faire des reliefs, ils n'essayaient pas de suggérer la sculpture en essayant de faire que leurs agencements se tiennent par elles-mêmes. Ce n'est qu'au fond — au fond pour la pensée — et l'art pour eux — passe dessus comme une espèce de reflet. Je n'en veux pour exemple que la céramique hispano-moresque qui est une chose purement musulmane, cette chose merveilleuse de faire glisser au-dessus des dessous, par un procédé fort adroit, au point de vue céramique, des reflets d'or ou de cuivre.

Le sujet en architecture — ce sont des formes géométriques — mais des formes géométriques ouvertes. Il y a là, exactement, la figuration sensible de la théorie de théologie dogmatique que tous les théologiens musulmans ont soutenue dès le début, à savoir que les figures et les formes n'existent pas — et sont incessamment recrées par Dieu.

(1) Leçon professée au Collège de France le 23 février 1920.

De fait, l'art musulman n'a jamais eu de formes géométriques, mais elles sont ouvertes, d's polygones entrecroisés, des arcs de cercle, mais à rayons variables. L'*architecture* nous fait exactement ce que cela est. Tandis que dans l'art des karmites, chez les musulmans, se multiplient les polygones fermés qui sont, l'ailleurs, des parties des symboles magiques qui correspondent à certaines planètes.

Quelle est au fond l'idée de l'islamisme? On a dit que c'était la recherche indéfinie de l'unité. Essayons de contourner au principe même de la pensée musulmane, tel qu'il l'a fait de leur théorie de la nature. Le mot «nature» est déjà impropre, presque absurde, je vous le dit, pour eux, il n'y a pas de nature, il y a simplement les «chétifs»<sup>6</sup>. Dieu a fait un certain nombre d'assemblages d'atomes que nous appelons la nature humaine, le rôle de la nature des êtres leur est imposé du dehors par le vouloir de Dieu.

Si nous partons de ces principes fondamentaux de l'écologie musulmane pour la représentation de l'univers, nous voyons qu'au fond, en architecture, l'arabesque est une espèce de négation infinie des formes géométriques fermées, pour nous empêcher de contempler, comme le faisait le géomètre grec, la beauté du cercle en lui-même, la beauté du polygone en lui-même.

Ceux qui ont été au Laïre peuvent se souvenir de la porte de la Victoire. A Bagdad, il y a une porte encore plus suggestive, puisqu'elle s'appelle la Porte du Talisman. C'est tout à fait caractéristique, car il y a une série de pontiches, de polygones esquissés. Or, il ne faut pas que l'imagination s'arrête à ces formes fermées, il faut qu'elle trace les figures et qu'elle aille au delà, comme fait l'écriture cursive elle-même, après les avoir décrites<sup>6</sup>.

Rappelons aussi la lourde mosaïque de la mosquée Fatima à Jérusalem où se trouvent en tranches de façon à ce fois solennelle et ardue, les épis de blé et les grappes de raisin.

On a dit, etc. c'est le syrien qui est un artiste chrétien, un Byzantin, qui a utilisé dans les sarcophages les modèles de l'abbatisme chrétien, qui lui servaient pour les églises. Il me suffit le reconnaître, et c'est cela qui m'apporte au point de vue symbolique, qu'il a bien se fondre avec l'habitude d'elles formes, avant de les semer sur cette coupole en mosaïque, qu'il a fait de l'art musulman et qu'il

<sup>6</sup> Par l'impasse et déjà le vieillissement, les Sémites ont libéré la pensée captive dans la culture des hiéroglyphes.



n'a plus fait d'art chrétien. M. de Vogüé, essayant de définir ce beau même l'art musulman, disait : « Il est à l'art byzantin ce que le Coran est à l'Évangile. » Ce n'est pas assez.

Passons maintenant aux jardins. L'art des jardins a été beaucoup étudié et je veux seulement rappeler, pour ceux qui ont vu le jardin du Généralife à Séville, ou certains de ces admirables jardins qu'il y a à Bagdad et en Perse, la conception musulmane du jardin. C'est essentiellement une reversion du monde.

Dans le jardin classique, et la doctrine est très ferme, continue avec les Romains, continue avec les Méliés et se poursuit avec le style de Louis XIV, dans l'idéal classique, on les re-domine le monde d'un point de vue central, avec de grandes perspectives qui arrivent à l'horizon, avec de grands bassins d'eau qui reflètent les montans, avec des arbres dominés par la volonté centrale, mais pour aller, petit à petit, conquérir tout le pays environnant. Au lieu de cela, dans le jardin oriental, la première chose qui m'importe, c'est une fermeture, et au lieu que l'intérêt soit à la périphérie, il est au centre.

Le jardin oriental se fait en prenant un morceau de terrain, « en vivifiant un carré de désert », en amenant de l'eau, en faisant un mur d'enceinte très haut au-dessus duquel la curiosité ne peut plus passer. À l'intérieur, il y a des quinconces d'arbres et de fleurs qui se pressent de plus en plus à mesure qu'on va de la périphérie jusqu'au centre. Et au centre, est le kiosque.

Ce qui est frappant ici, c'est la négation de la nature et du monde tels que nous les trouvons autour de nous. C'est l'inverse du jardin paysager, une espèce de nature fictive qui nous ramène à une pensée centrale, à un déassement de la pensée en elle-même, et non pas de tout à cette maîtrise graduelle, à cette conquête de la nature qui est le jardin classique.

Si nous passons maintenant aux arts de la couleur, par le jardin, d'ailleurs, nous y conduit, il n'y a pas de peinture proprement dite en Islam pour la même raison qu'il n'y a pas de sculpture proprement dite. Mais cela ne veut pas dire du tout qu'il n'y ait pas d'arts de la couleur. Nous le savons assez par les tapis, par les faïences, et même, dans une certaine mesure, par les volumes de miniatures.

J'insiste peu sur les monnaies, tout en signalant la différence fondamentale de l'écriture de la monnaie de Byzance qui partit d'un *le* descendant du *Boy* de la lettre crue pour passer à la lettre *ne* et de la *la* à la peinture elle-même par un développement lors du *lyre*. Au lieu de cela elle est restée en Islam une réverie en marge du texte, quel peu chose de suspendu qui n'est pas attiré à sortir du livre. Mais la matière qui n'est pas un art proprement musulman, et ce qu'il y a de plus important c'est le lapis.

Examinons la question de la nature au point de vue lapis. Ils prennent une matière de couleur mate sans transparence ni perspective. C'est toujours une espèce de négation de vouloir même imiter la nature, non pas qu'ils ignorent la perspective, car c'est une idée vague que l'on a trop souvent qu'il y a les arts qui ignorent la perspective. Mais de se ne dans l'art égyptien, on voit qu'il est mis de l'écriture, la figure est le profil, ils savent très bien que ce n'est pas ainsi que cela se présente dans la réalité, mais ils présentent la figure humaine sous cette forme parce qu'ils ne tiennent pas à singer la nature, et pour d'autres raisons.

Il y a des juxtapositions de lumière et de ténacité, de clair et d'obscur, revêtues de colorations secondaires. Ce qui nous frappe, dans un tapis oriental, c'est à la fois l'intensité, et, souvent, le peu de variété des nuances. Aux turcs on nous dit que l'on a trois cent cinquante nuances de degrés, mais on arrive ainsi à singer la peinture, ce qui n'a plus aucun rapport avec la tapisserie.

Chez les Orientaux on compte cinq couleurs au plus. Les autres couleurs ne sont pas intéressantes. On peut presque dire que la pigmentation nous rendent quelquefois toute la force du type, pourvu qu'elle conserve toute l'intensité des teintes. Ce sont des clairs et des obscurs.

Vous voyez combien cet idéal de la peinture est distant de l'idéal de la peinture tel que l'Occident l'a vue. On l'a vu par l'art cherché en constant les teintes de fleurs, et on a vu la couleur pure, et non plus le clair et l'obscur, qui frappe.

Et à ce point de vue, le *Cheshmeh* qui, je crois, n'est pas encore allé en Orient, mais qui, parait-il, va se rendre à Jérusalem, disait : « Ce qu'il y a de frappant lorsqu'on regarde ces tapis orientaux, c'est de voir à défaut l'art persan — c'est que ces fleurs et ces animaux sont torturés. »

Ce n'est pas tout à fait exact. Il doit dire « *profanes* ». Car il y a de très frappant dans le décor d'un tapis oriental musulman, non pas seulement persan, puisqu'au Maroc ce genre-là est également employé, ce sont des semis de fleurs stylisées et des animaux hiératiques. Les fleurs ne sont pas très nombreuses. On en a fait la liste pour la Perse du quinzième siècle, et on y trouve la palme, la tulipe, le glaïeul, l'œillet et la fleur du pecher. Il y a donc cinq fleurs et ces cinq fleurs-là sont tout à fait stylisées.

Quant aux animaux, il y en a trois ou quatre. Ceux qui reviennent le plus souvent, sont le griffon qui est un lion ou un lion ne tout à fait fantastique, et le phœnix qui est un oiseau à tel point humaine. Nous retrouvons encore là les conséquences fondamentales des principes métaphysiques que tous les musulmans ont adoptés, que tous les théologiens ont formulés et que tous les musulmans appliquent d'eux-mêmes contre l'idolâtrie des animaux. Leur identité est, si je puis dire, musquée. On leur a coupé la tête (ou la patte) et on l'a remplacée par une autre. Ils n'ont donc pas le vie réelle. D'autre part, au point de vue réalisation même, ça est-ce que cela donne ? Nous touchons alors à l'art du blason.

Il est très certain que l'évolution de l'art du blason en Occident a pris une originalité, une personnalité que nous ne ferons pas dépendre de l'Orient. Il serait, en effet, excessif de dire que le blason occidental sous la forme très complète et très intéressante qu'on nous le trouve dans des chartes du quatorzième et du quinzième siècles, est une simple copie de l'Orient. Il est non moins certain que les premiers blasons commencent chez les Occidentaux seulement au retour des croisades, et que le principe du blasonnement est une idée musulmane.

En somme, les tapis sont blasonnés. Le blason, c'est exactement une opposition frontale de termes, une juxtaposition de contrastes. Il ne s'agit pas de faire des symboles intelligibles et nuancés et des groupes ordonnés qui seraient concertés et hiérarchisés, d'imiter la nature pour la faire parler. Ce sont des juxtapositions franches, purement intellectuelles. Ce sont, encore une fois, des groupements arbitraires, des associations d'atomes décoratifs. Il n'y a rien qui illustre mieux leur théorie, qui nuance la permanence de la nature, que les blasons où il y a des animaux fantastiques, des oppositions de couleurs brutales, toute espèce de choses que la nature ne donne pas.

Passons maintenant à la musique. Pour la musique, on a pu dire, et la chose est très certaine, que les théoriciens musulmans se sont servis d'ouvrages de philosophie grecque qu'ils ont plus ou moins compris. Il est non moins assuré qu'il y a eu une influence — à travers la Perse, peut-être, de l'Inde.

Mais, prenons la matière musicale telle qu'elle est. Nous trouvons d'abord une gamme à intervalles très étroits, tiers et quarts de ton irrégulièrement répartis. La voix joue dans un intervalle très restreint, ce qui implique un art assez développé puisqu'il faut une éducation de l'oreille toute particulière, et la plupart des Occidentaux, lorsqu'ils croient entendre un concert ou des chanteurs orientaux, sont profondément ennuyés, car il leur paraît que c'est toujours la même note.

D'ailleurs, nous allons voir que l'essentiel de la musique, pour le musulman, n'est pas la note, ni même le système de notes.

Au point de vue de la construction logique de la phrase musicale, il y a bien, en pays musulman, les *voix modes* de musique, ce qu'ils appellent les modes de musique « andalous », et jusqu'en Perse, dans l'Inde, et même en Malaisie, au point de vue de la conception logique, idéologique de la musique, règne cette idée des modes. Je n'insiste pas là-dessus, ceux qui ont étudié la musique grecque classique savent qu'il y a des antécédents.

Les modes ne sont pas la chose la plus originale de la musique musulmane. Mais je vous signalerai en passant que les airs populaires musulmans, aussi bien en Perse qu'au Maroc, chantés en persan ou chantés en arabe, relèvent de certains modes expressifs. Il y a, par exemple, un mode particulièrement mélancolique, le *macl* de Nehavend, c'est le nom d'une ville de Perse qui est très populaire pour les chansons, à Alep et à Bagdad. Il y a ainsi une vingtaine de modes principaux transposables, exactement comme dans la Grèce ancienne.

Ce qui importe en musique, c'est la réalisation, le contour même de la mélodie. En Islam, elle est toujours successive. Ils n'ont pas du tout l'idée de l'harmonie, la conception de l'accord simultané qui est, en somme, la grande découverte de l'occident chrétien, et qui est l'originalité la plus profonde de la civilisation occidentale. Cela n'existe pas en dehors de l'occident chrétien, pas plus en extrême-orient qu'en pays musulman.

Donc, ce qu'il y a d'essentiel, pour tous ceux qui écoutent un orchestre

musulman c'est le *rythme*, l'écoulement des temps propre à chaque mélodie, et chez l'exécutant la précision avec laquelle l'instant est cueilli.

Je ne voudrais pas avoir l'air de faire dépendre tout d'une conception métaphysique, mais, lorsqu'il s'agit d'une civilisation qui se défend si puissamment contre l'ingérence étrangère, il faut bien comprendre tout de même que, s'il y a eu des théologiens, ces théologiens définissent en termes logiques ce que chacun pensait et pratiquait. C'est pour cela qu'ils ont été orthodoxes.

L'instant est cueilli, car rien, l'autre n'existe : la durée n'existe pas, puisque, encore une fois, le temps est un empilement factice d'instants, et que les instants, Dieu peut en créer comme il veut.

Il faut voir combien tous les nombres de l'orchestre, aussi bien celui qui tape du kaacout avec ses doigts sur des cordes métalliques, que celui qui joue de l'aūd' avec son pīr tre, combien chaque artiste cueille l'instant comme une danseuse.

C'est qu'en effet, l'instrument qui donne le rythme est une espèce de tambourin qu'on appelle le « dāff », attaque tantôt sur le bord (*tik'*) tantôt au centre (*tom'*). Toute la théorie de la musique musulmane et de la métrique même, dérive de ce tambourin. On pourrait en donner la démonstration par des battements de mains. Je prends, par exemple, un air marocain qui commence comme ceci :

qā | lā | nā || zān | hā | dji | mīn || 'a | mā | lā | tās ;  
*tik'* | *tik'* | *tām* || *tām* | *tik'* | *tik'* | *tām* || *tik'* | *tik'* | *tik'* | *tām* ||  
 (R. tom)

Au lieu de la longue et de la brève de la métrique ancienne, il y a, en dehors des silences, deux valeurs, l'instant où le coup est frappé sec et mal (*tik'*) et l'instant où le coup est long et sonore (*tom'*).

*Tik'* : *Tā*, le coup frappé sur le bord du tambourin est souvent assené sur une cymbale : on peut le frapper sur le dos de la main gauche *fermée*, si l'on bat des mains, avec le *ped gauche* si l'on danse (M. wleyis).

*Tom'* : *Dā*, le coup frappé au centre du tambourin est toujours frappé sur une peau tendue : on le frappe sur la *paume* gauche *ouverte*, si l'on bat des mains, avec le *ped droit*, si l'on danse.

L'important c'est de cueiller les instants et de les cueillir battement par battement. L'essence de cette musique le soulèvement même de l'accompagnement des chansons et de la mélodie, ce sont les séries de coups. Les musulmans ont ainsi inventé les séries de *rythmes*. Le plus connu est ce qu'on appelle le *masnawi*. Il se compose d'une série de coups nuls se trouvant s'entrelacer avec des coups sonores, certains coups étant suivis de silences de scansion <sup>(1)</sup> ainsi : Tik, Tom | tik |, Tom, Tom |.

Pour la *musique* qui est l'art le plus proprement musulman sans entrer dans de longs détails, je me borne à indiquer ici que la mesure est composée chez eux, de consonnes, c'est toujours le *brut* comme dans la musique colorée par une voyelle qui passe, mais très important. Les trois voyelles arabes sont très incertaines. La théorie des voyelles est aussi peu poussée que la théorie des couleurs, et pour la même raison.

Au point de vue des sujets, il y a une série de types, tous les types bien connus de la métrique arabe. Et au point de vue de versification, ce qu'il y a de fort intéressant, parce qu'il y a eu là une influence puissante sur l'occident, c'est la *rime* avec la *consonne* d'appui réglementaire.

Certes, la rime a existé chez nous très tôt, spontanée, antérieure à l'essor de l'islam, mais sous une forme différente, c'était un peu une assonance perfectionnée. La rime n'a atteint toute sa force et toute sa plénitude en Occident que sous l'influence que l'on a appelée l'arabe, c'est-à-dire le *novot*. Tel est le nom que lui ont donné les romansans. Or, c'est cet art qui commença surtout à la douzième siècle sur tout le littoral de la Méditerranée placé en contact avec les musulmans, aussi bien en Catalogne qu'en Italie, en France et en Provence. Et ce qui est tout à fait remarquable, c'est qu'il s'agit d'un art qui se trouve proprement tout le long de la métrique, au point de vue du rythme, des auteurs arabes de poésies populaires, telles que *wasl* sont al *de l'ordone* et de *l'ordone* le cinquante ans avant. Et la métrique arabe s'est formée sur des principes qui sont, en core une fois, connus, c'est-à-dire, au point de vue composition, ce qui est l'essentiel, par les théories à base musulmane.

Passons maintenant à la littérature qui est l'art sur lequel il serait agréable

<sup>(1)</sup> Je marque le 2 à l'appui par une barre et le coup par une double barre.



de s'arrêter en dernier puisque c'est celui qui nous permet peut-être le mieux de les comprendre, puisque cet art n'emploie pas des moyens indirects pour atteindre la pensée elle-même dans son mécanisme et dans son expression.

Il faut bien avouer que toute pensée comporte un symbole en ce sens que toute pensée correspond à certains schémas logiques, de même, en stéréochimie, on figure les combinaisons chimiques comme des édifices. Il n'y a pas d'idée absolument simple, et c'est pour cela que nous cherchons à les symboliser, à les construire. Nous les symbolisons dans la littérature au moyen des tropes. La classification des tropes, la rhétorique, telle que l'envisagent les Arabes, est tout à fait différente de la rhétorique classique.<sup>1</sup>

Je ne prendrai comme exemple qu'un trope : la métaphore. Ce qui frappe tout d'abord en poésie islamique, c'est une espèce d'animation de la métaphore. On veut la rendre irrécusable. Il y a une descente de la métaphore. L'homme est comparé à des animaux, l'animal est comparé, généralement, à une fleur, et la fleur à une pierre : une tulipe est un rubis.

Dans un récit l'Imroqlqas nous trouvons « cette fleur tachetée » et il veut parler de la plaie saignante d'une gazelle qu'il vient de tirer à l'arc à la chasse. Il n'y a pas de vivifier l'idée par les images, de faire dresser devant nous des caricatures, de siffler le créateur, de faire revivre ce qui n'est plus. Il s'agit, au contraire, de prendre les choses, celles que nous avons senties, telles qu'elles subsistent actuellement, c'est-à-dire pétrifiées, inanimées. La métaphore n'essaie pas du tout de faire ressusciter l'émotion, c'est exactement chez eux, la prise du souvenir tel quel, sous une forme descriptive, par la même qu'ils ne croient pas que parler d'une chose puisse la faire revivre, ils n'ont pas cette illusion ubiainique des poètes d'Occident qui font revivre les instants passés avec la bien-aimée en faisant des poèmes.

Prenons par exemple, ce début de la 1<sup>re</sup> mo'allaqah : « Arrêtez-vous Imroqlqas parle aux lieux conducteurs de son chameau : arrêtez-vous et pleurons en souvenir des amis, devant les traces des campements. » Et les traces des campements, il peut les décrire : ce sont les trois pierres noircies du foyer : ce sont les marques du campement, des chameaux. Il ne s'agit pas de vivifier le

<sup>1</sup> Garcin de Tassy a fait un volume sur la rhétorique musulmane qui est tout à fait intéressant.



souvenir, de faire danser des spectres dans ce lieu qui est maintenant vide, il s'agit simplement de recréer sur place le souvenir tel quel.

Je crois maintenant en avoir assez dit pour que — par ces exemples divers — vous saisissiez l'essence de la poésie. L'amour arabe tel que ces artistes la comprennent eux-mêmes. Ils l'appellent d'un mot tout à fait intraduisible — ils l'appellent le « *ghayn* » — le « *ghayn* » — est le regret, mais un regret qui n'est pas du désespoir — qui n'est pas non plus une espèce de sadisme, c'est l'union du souvenir à une certaine fidélité amoureuse — plutôt de la fidélité que de l'amour. On n'essaie pas de rien faire revivre — ce serait un sacrilège envers Dieu. C'est un regret de la parole primordiale d'un sentiment qui n'est plus et même quelque chose de plus — un regret du paradis vert et frais qui ils se remettent au désert le sable et le feu. Rien de suggestif à ce point de vue comme la figuration sensible du paradis tel qu'il est décrit dans le Coran.

Les Arabes aiment beaucoup citer une anecdote que je trouve d'ailleurs exposée en son entier. L'histoire des deux amoureux Maysoun et Laïla. Maysoun était fier d'amour pour Laïla qui d'ailleurs était casane et presque noire, mais ~~elle~~, elle était amée de Maysoun — ce sont deux types d'amants parfaits. Or Maysoun dans la théorie artistique de l'amour arabe, doit finir par s'écarter de Laïla.

Pourquoi cela ? Un jour raconte la légende Maysoun rencontre Laïla et sa bien aimée l'appelle afin de causer ensemble un moment. Alors il lui dit : « Fais-toi, car tu me détournerais de l'amour de Laïla ».

Cela nous de l'oubli de Laïla — elle finit le souvenir — au premier serment — et aux premières entrevues est tel que Maysoun ne veut plus rien du réel. Il préfère garder simplement le culte du souvenir tel quel — l'idée pure du souvenir. Vous voyez que cet amour exclusif est tellement immatériel qu'il finit par se perdre dans l'abstrait pure, et se soufre de la terre et elle finit laissée.

Un dernier exemple. On parle souvent des sultans ottomans comme de gens extrêmement « féroces » et je ne crois pas qu'ils aient employé des procédés de gouvernement simplistes à tout le moins. L'un des plus « féroces », certainement — a été Selim I. L'ennemi juré de la Perse. Or tous ces sultans

ont fait des vers. Il y en a qui ont été plus ou moins heureux, mais Schmil'a un « diwan », c'est-à-dire un recueil de poèmes lyriques où l'on voit de purs des sentiments adéquats aux sentiments de Majnun pour Laila. Tel ce vers persan, de lui :

Ne vivant ne suis, puisque tu t'es écarté, figure exhaïe, tu mort ne suis,  
O douleur ! que ce genre d'existence fait pour conduire au néant !

Cet amour viril vers la prise pure et à noir tourment en regret est tout à fait spécifiquement islamique. C'est une acceptation, en quelque sorte, serenne du dilemme qu'il y a entre les choses telles qu'elles nous sont imposées du dehors et le désir qui est en nous. « Dieu a decreté ceci » et alors, là, nous bondissons : la poésie mystique. « Dieu m'a commandé cela que je ne puis faire, mais que je désire. » Alors le poète s'exalte de l'acceptation du destin pour rêver d'une certaine liberté qui serait presque divine, mais il n'essaye pas de se l'arroger quand il est éveillé, si je puis ainsi dire.

En mystique musulmane la règle existe qu'il n'est pas permis d'avoir des visions à l'état de veille. On ne peut les avoir qu'en sommeil. Or, l'art musulman est également cela, dans une espèce de demi-jour, entre le sommeil et le réveil.

Je voudrais vous citer, pour terminer, des vers admirables de Motenebbi. On l'a beaucoup critiqué, mais il est avéré qu'au jugement des musulmans, et c'est le seul qui nous importe ici, c'est le plus grand poète arabe.

Voici le thème qu'il traite. Il pleure sur les pierres qui ne « comprennent » pas leur destin et il dit qu'il n'est pas nécessaire de pleurer sur les cœurs, car les cœurs, eux, comprennent, se souviennent et ont goûté l'instant. En somme, c'est une paisible fidélité de la pensée, c'est un certain regret très serren, de cela qui n'est plus, tempéré par la gratitude envers Dieu — *que cela ait été*.

Voici les vers : « Laki, yâ manazilo... »

Pour vous, demeures aimées, il est en nos cœurs des demeures :

Vous êtes vides, vous, — mais eux ne vous ont pas quittées.

Eux, le savent, tandis que vous ne le savez pas... ah ! certes !

Entre les deux, c'est sur vous d'abord que l'on pleure, quand on comprend

Voici un autre mot, assez singulier pour nous, d'un théologien musulman.

Malchus passait avec ses disciples dans une rue de Bagdad où ils surprennent le son d'une flûte exquise. Un de ses disciples lui demande :

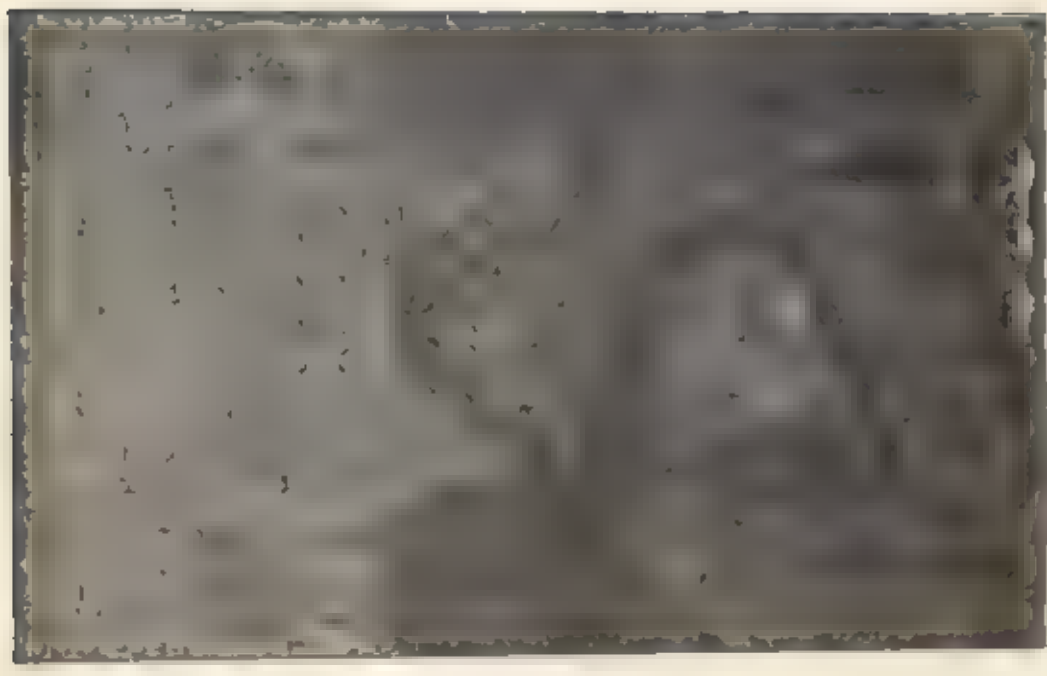
« Qu'est-ce que c'est ? »

Il répond : « C'est la voix de Satan qui pleure sur le monde. »

Comment faut-il comprendre ? « Pourquoi pleure-t-il sur le monde ? Satan pleure sa défaite parce qu'il veut le faire survivre à la destruction, il pleure sur les choses qui passent, il veut les ramener, tandis que Dieu seul reste. Satan a été condamné à s'attacher aux choses qui passent, et c'est pour cela qu'il pleure. »

Vois le voyez, la culture orthodoxe, l'architecture de l'art musulman, est de hausser au ciel ces formes, de ne pas laisser adolter les images, mais d'aller au delà vers l'éternel qui les fait braver comme dans une infernale magie, comme dans un théâtre d'ombres, qui est le seul permanent. « Inwa el Baqi », nous lisent les innombrables pierres tombales de l'Islam.

LOUIS MASSIGNON.



Museo Nacional de Historia Natural  
Banco de la Universidad



Museo Nacional de Historia Natural  
Banco de la Universidad

Museo Nacional de Historia Natural



## L'UNITÉ DES ÉCOLES DE MINIATURISTES EN PERSE

PAR

ARMENAG SAKISIAN

L'art persan en général et les arts du livre — calligraphie, enluminure, miniature, etc. — en particulier — présentent une évolution continue et harmonieuse de nature à faire supposer un pays unifié et centralisé. A priori on s'explique mal ce phénomène, lorsqu'on considère les dominations étrangères qui se sont succédé en Perse, et son caractère dementi politique.

En effet, la ~~conquête mongole~~ au milieu du treizième siècle — réalisée pour partie pendant l'instabilité politique de la Perse — pendant les deux derniers tiers du quatorzième siècle — se retrouve, non seulement chez les dynastes — la ~~conquête de Timur~~ au début du quatorzième siècle, qui refait sous un même acrople l'unité de la Perse, sera éphémère, et ses successeurs se partageront jusqu'à la fin du seizième siècle que la Perse orientale, principalement le Khorassan, les Turcomans du Mouton Noir ayant obtenu de s'établir leur autorité dans l'Ouest. La dynastie des Séfévis — jusqu'à la fin du seizième siècle, succédant aux Turcomans du Mouton Noir en 1491 s. — et aux Timourides à l'Est — réussira mieux qu'aucun à établir sa domination sur la Perse unifiée pour tout le seizième, le dix-septième et une partie du dix-huitième siècle.

L'état social des conquérants est une première cause de cette apparente contradiction. Les conquérants Mongols, Turks ou Turcomans appartenant à des races en général nomades et toujours guerrières, n'apportaient avec eux qu'une civilisation primitive, et implantaient forcément la culture et les arts de l'Iran. Ils ont été souvent les protecteurs généraux des arts, comme les Turcomans Bayson Kour Muzi et Soltan Hussein Baraka, à Herat ou le Turcoman du Mouton Noir Pir Boulek à Chiraz (1371-1381).

Déjà aux premiers siècles de l'ère sassanide, c'est-à-dire, les conquérants iraniens sont que des « *moujours* » du lézard.

STRAUS, — II.

marchés les artistes pour servir l'état, des Persans et cette communauté le ruer chez les artistes créateurs assurant ainsi une prépondérance dans les manifestations artistiques. Pour preuve des exemples le monument funéraire d Oljmor à Sultanieh et la Mosquée bleue de Chal Djidar à Tarsus ne sont pas plus ces œuvres nationales d'Irak ou de l'Iran que Sadrat est un poète persan pour avoir vécu à la cour des Abbassides de Chiraz ou Djinnat Tark pour avoir travaillé au Khorassan sous les successeurs de Tamerlan.

Le tableau qui se présente sous ces yeux, qui permet de saisir les *impulsions artistiques*, achève d'expliquer le développement harmonieux de la miniature persane du treizième au dix-septième siècle.

En l'honneur d'Adh, auteur d'un petit ouvrage en manuscrit précieux sur les artistes persans et l'Irak ou l'Iran, souligne ce rôle des cours dans la vie artistique de l'Orient. A l'auteur de calligraphie et de miniature de la fin du seizième siècle d'époque persane sous l'influence persane le goût, la passion même de ces arts furent très répandus dans la capitale turque, son travail est fondé sur une connaissance directe du sujet et non sur des données purement livresques, ce qui en augmente singulièrement la valeur. Adh insiste sur cette notion d'appuyer ses explications sur les calligraphes comme aux autres disciplines, que les savants et les artistes ne se réunissent qu'après à la faveur de souverains généreux ou d'illustres vizirs ».

Les lettres et les monarchies asiatiques de l'Orient, plus qu'en Occident, l'art et le pouvoir d'un état représentent pour le souverain et sa cour qui se les approprient et faisaient vivre les artistes. L'art aristocratique se concentrait ainsi nécessairement dans les capitales.

Or, du treizième au dix-septième siècle, l'empire ottoman est le centre de gravité qui mobilise persans et irakiens successivement Bagdad et la région de Tebriz avec les Mamelouks. Herat avec les Timourides — le nouveau Tebriz et plus tard Isphahan avec les Séfévides. Le transfert de capitale devant forcément entraîner la migration vers la nouvelle cour des artistes qui vivaient de l'ancien. Aussi l'art d'Ispahan d'abord ne passait le Danube de l'art à la capitale qui lui succédait, ce qui assurait l'unité dont on est frappé dans le développement de l'art persan. Grâce à Adh, on peut se rendre compte de ces faits dans l'exo-

<sup>11</sup> Voir mon article sur les Miniaturistes Behzad et Khusrovi, *Gazette des Beaux-Arts* octobre 1930.



lution de l'art persan corroborées par de nombreux exemples. Le plus célèbre est celui de Behzād qui, après une brillante carrière à Herāt sous Hassan Bāqara, passe, à la chute des Timourides, à la cour de Chah Ismaïl le Sefévi, où il est devenu Directeur de sa bibliothèque. Nous savons que le calligraphe préfère de ce souverain était également un *khurassāni*, Cui al-Mulimūd Nišāpouri. Le portrait de Behzād que j'ai pu lui-même le représenter avec le turban à bâton rouge des Sefévis.

Dans l'histoire de l'art musulman, la role des migrations d'artistes attirés par une nouvelle cour, les exodes d'ouvriers et d'artistes transplantés de force, à la suite de la prise d'une ville, constituent aussi un facteur important, qui, s'exerçant dans le même sens que les migrations volontaires renforce leur effet. J'en citerai un exemple significatif pour l'art le Sarrukani. À la prise de Bagdad en 1392-1393, l'émir en emmena la saccapote des savants, les artistes et les maîtres ouvriers de cette ville — déplaçant ainsi un exode de l'ouest à l'est.

Toutefois, lorsqu'un centre artistique de l'art est soustrait à l'influence de la nouvelle capitale, soit qu'il reste sous l'ancienne domination, soit qu'il passe à une nouvelle, l'ancienne école se maintient presque sans évolution. La Perse occidentale au quinzième siècle, restée aux mains des Turcomens, en est un exemple frappant. Il existe toute une série d'ouvrages contemporains des Timourides et faussement attribués à cette école, qui représentent la survivance de l'école mongole au quinzième siècle.

La persé mongole proprement dite s'étend, en effet, jusqu'à la fin du quatorzième siècle. La famille mongole des Djelairs — qui détenant et recueille le pouvoir sous les derniers Ilkhans — en fait succéder dans la première moitié du quatorzième siècle, fit sa capitale de la ville de Bagdad, qui est ainsi restée mongole pendant tout le siècle malgré le court passage de Timour en 1393.

Les miniatures de livres de la fin du quatorzième siècle, dites de Bagdad, tel que le *Khady-khiron* de 1397 du *British Museum*, représentent l'une la dernière étape de l'évolution de l'école mongole. Leur parenté avec les premières peintures timourides s'explique par ce fait que ces dernières mènent des

<sup>10</sup> *Ibid.*, fig. 1.

<sup>11</sup> M. NÉDRAH BACH, I, III, p. 45.

<sup>12</sup> F.-B. MAHIEU, *The Miniature Painting and Painters*, I, II, Pl. 45 à 50.

constituent le point de départ de la nouvelle école — mais c'est une erreur manifeste de les attribuer à celle de derrière — comme l'a fait M. Martin pour le manuscrit de 1397 du British Museum, il est intéressant à ce point de vue de noter les types mongols des figures<sup>(6)</sup>.

Le musée de l'Evkat poss. de un *Nazm* de l'Époque illustre de paysages du plus haut intérêt. Le scribe est de Behbhdan de Kuytutloy — localité du Sud-Ouest de la Perse — il y a tout lieu de croire que le volume est aussi originaire de cette ville — ce qui le rattache à un manuscrit du British Museum. Ces paysages sont tous d'un même type — tous leurs auteurs varient. Dans celui que nous reproduisons (pl. XVII, 2) — une colonne centrale jette — flanquée au second plan de deux autres colonnes, terre et violet rouge, ses racines sur un sol bleu — l'arcvère d'or et argent est des ovales sculptés au flanc de la colline du milieu, et des carreaux y prennent leurs elals au premier plan. On y remarque des palmiers. Des nains en or et argent contournés sont d'un très grand effet décoratif. Enfin des oiseaux, disposés avec une symétrie naïve, sont perchés sur les arbres. Ces miniatures — toutes de la même main — représentent l'œuvre aussi charmante que rare d'un paysan qui n'a pas eu à sa disposition un atelier — mais a transmis son nom<sup>(7)</sup>.

Le *Nazm* de M. Grudobew de 1463<sup>(8)</sup> et surtout le *Chahnamé* des Derviches Mowlavis de Péra<sup>(9)</sup> sont les exemples typiques d'œuvres de l'école mongole du quatorzième siècle. Le dernier ouvrage — n'est pas le meilleur, comme M. F. H. Martin l'a cru, à tort — pour Mirza Ab. Ghilan, mais pour Ar-Mirza, l'âme des forces de l'Islam — il le plaça à la différence du gouverneur de la province de Ghilan — portant le titre de sultan et même celui de Calife. Les Selévis, liés à Ar-Roum pour ne pas se couvrir la réaction, un rôle politique bien avant de monter sur le trône de Perse — Sultan Ab. Mirza ayant été tué dans un

(6) F.-R. MARTIN, *op. cit.*, notamment la planche 1.

(7) Voir MANTOUX et VEYER, *Miniatures persanes*, la Pl. LVI de 1417, apparentée à ces paysages, mais de la Perse Occidentale. La coiffure des personnages de la Pl. VII qui se rapporte au même manuscrit, rapproché des turbans de la Pl. LV ne laisse pas de doute à cet égard.

(8) W. SCHULTZ, *Die persische-islamische Mi-*

*niermalerei* Leipzig, 1914, t. II, pl. 36 et 37.

(9) F.-R. MARTIN, *op. cit.*, t. II pl. 65 et 66.

(10) Ce volume se trouve actuellement au Musée de l'Evkat de Stamboul. Volé à la Bibliothèque des Derviches Mowlévis de Péra, et vendu à un diplomate espagnol, il n'a été restitué qu'après un grand nombre de miniatures parmi lesquelles toutes celles qui avaient été publiées.

combat en 1493, son Chahname est antérieur à cette date, et certainement de la région de Tebriz.

Telle est l'unité de la miniature persane. Les grandes subtilités abhassite, mongole, timouride et safavide ont le caractère de périodes de développement influencées par des conditions politiques et géographiques spécifiques, et elles constituent des écoles, dans le véritable sens du mot, que lorsqu'elles dépassent la domination politique qui sert à les caractériser, comme l'école mongole dans la Perse occidentale au quatorzième, et l'école Herat à Bakhtiari, au seizième siècle. La différence est grande, dans ce cas, entre les œuvres contemporaines de l'école qui se survit et celles de la nouvelle école qui, ayant en l'ancienne comme point de départ, poursuit son évolution.

ARMÉNAN SAWISIAN.

## BIBLIOGRAPHIE

---

RAYMOND WEILL. — *La Cité de David. Compte rendu des fouilles exécutées, à Jérusalem, sur le site de la ville primitive. Campagne de 1913-1914*. — Un vol. in 8° de viii et 209 pages avec album in-4° de 26 planches. Paris, Paul Geuthner, 1920.

On sait avec quelle persévérance et quels arguments pressants M. Clermont-Ganneau a demandé que des fouilles soient faites, à Jérusalem, sur la crête méridionale d'Ophel, dans l'intention de retrouver les tombes des rois de Juda à l'intérieur de la boucle dessinée par l'aqueduc souterrain qui relie la fontaine de la Vierge à la piscine de Siloé. Grâce à la libéralité du baron Edmond de Rothschild, ce projet a reçu, en 1913-1914, un commencement d'exécution sous la direction de M. Raymond Weill, égyptologue qu'attirent les problèmes bibliques, archéologue doublé d'un officier du génie.

La complexité des problèmes archéologiques que pose le site est telle, qu'il a paru utile au nouvel explorateur d'exposer l'état de la question avant de décrire ses propres recherches. Les fouilles entreprises par Warren — qui a dégagé une partie du mur d'Ophel — et par Parker — qui a sondé l'intérieur de la colline et exploré le réseau de tunnels sous-jacents, — ont

été conduites par le moyen de puits ou de galeries pénétrantes dont le rendement est forcément limité.

Toutefois, dès 1879, Warren situait exactement la cité jéhousienne et reconnaissait que la source d'Ophel n'avait pas peu contribué à fixer le choix des Cananéens, mais il ne déterminait que des éléments de la muraille orientale; les fouilles de 1913-1914 restituent tout le système fortifié de la cité cananéenne devenue cité de David.

Mieux que de longues explications, le croquis ci-contre que nous empruntons à l'ouvrage de M. R. W., montrera l'organisation primitive sur le promontoire d'éd Dahour, qui prolonge au sud la colline d'Ophel. M. R. Weill y a dégagé un système complet de défenses analogues à ceux de Jéricho, de Gezer, de Megiddo et de Ta'anak. Il est vraisemblable qu'à l'époque des rois de Juda, il y a eu des réfections ou même des additions puisque les Chroniques font allusion à des travaux d'Exéchias et de Manassé; mais ces défenses ont dû recevoir leur aspect à peu près définitif dès le milieu du deuxième millénaire avant notre ère. Le dispositif, note M. R. Weill, en gradins, avec massifs en terre durcie fournissant des emmarchements en glacis incliné, a été rencontré sur les flancs de plusieurs acropoles palestiniennes, notamment à Jéricho, où

Escala de 10.000

0 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000 Metros



sous la gros mur cananéen de la crête, devant lui et plus bas, à l'époque israélitique ancienne, on établit l'enceinte d'une forte muraille en briques, assise au sommet d'un glacis raide en terre battue, revêtu de moellons, fondé lui-même sur une couche de béton d'argile. Très caractéristique aussi est le dispositif des tours et glacis étagés qu'on trouve à Megiddo. Les montagnards qui au début de ces parcellaires organisations n'étaient point des rois et en fait de la fortification, et c'étaient des places redoutables que ces petites acropoles de Gezer, Megiddo, Jéricho, auxquelles nous pouvons comparer, aujourd'hui, celle que David prit d'un coup par surprise. » Déjà, M. Maspero, sans posséder l'abondante documentation mise au jour par les fouilles de ces vingt dernières années, avait jugé très remarquable la fortification cananéenne au temps de la dix-neuvième dynastie égyptienne et reconnu qu'elle était sans analogue en Égypte. Cet art militaire si développé est certainement fonction d'une organisation puissante. Et cette remarque prend toute son importance quand on rattache cette puissance cananéenne à l'invasion dite des Hyksos en Égypte. La dernière étude étendue qui a été consacrée à ces envahisseurs — précisément par M. R. Weil dans le *Journal asiatique*, depuis 1910, — a confirmé qu'ils se composaient en grande partie de Cananéens. Après leurs forteresses en Canaan, nous découvrirons peut-être d'autres éléments de leur civilisation. La céramique de Keft-Djarrat, mise au jour par le docteur Contenau (*Syria*, t. I (1920), p. 127-128, pl. XI) pourrait leur être attribuée (\*), s'il se confirme que

la couche profonde du château de Saïda (*Ibid.*, p. 121 et suiv.) contient des fragments céramiques d'une technique très analogue : couverte jaune lustrée et cercles horizontaux peints en brun foncé.

Les fouilles du docteur Contenau au château de Saïda montrent que cette civilisation qui avait déjà subi une atteinte lors de la conquête par la dix-huitième dynastie égyptienne, a sombré sous l'effort des peuples de la mer, au temps de Ramsès III, vers 1190. Cela résulte du hiatus (un mètre de terre stérile) qui, sur ce site, sépare la couche profonde de la couche supérieure où apparaît uniquement le géométrique de l'âge du fer (\*).

La restitution de l'acropole cananéenne nous paraît le fait capital des découvertes de M. R. Weil à Jérusalem. On trouvera encore dans son rapport une étude des organisations hydrauliques superficielles et souterraines, des tombeaux plus ou moins dévastés qui paraissent appartenir à la nécropole des rois de Juda. La description du dispositif des tombes est précise, mais les déterminations archéologiques sont rares.

De beaucoup plus basse époque est l'installation d'une synagogue avec dépendances, antérieure à la destruction de

neuro à lucernes remplies de matière blanchâtre qui apparaît en Égypte à l'époque des Hyksos (*Les Civilisations préhistoriques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 239), mais qui a pu se prolonger plus tard en Phénicie.

(\*) Le docteur Contenau a pensé tout d'abord qu'il s'agissait du sac de Assarhadon ; mais il ne peut maintenant se faire remonter plus haut la destruction de la ville ou de ce quartier de ville.

(\*) Ceci serait important pour la céramique



Jérusalem par Titus, et dont la dédicace par Théodotos est déjà célèbre (\*).

On voit que les fouilles habilement conduites par M. R. Weill, sur un terrain malheureusement trop resserré, apportent des renseignements importants et très divers. Ces heureux résultats doivent encourager à poursuivre l'entreprise.

RENÉ DUSSET.

L. DELAPORTE. — *Catalogue des Cylindres orientaux* (Musée du Louvre). — I. *Fouilles et Missions*. — Paris, Hachette, 1920 (viii + 96 p. et 66 pl.)

M. L. Delaporte, à qui nous devons déjà le catalogue des Cylindres orientaux du musée Guimet et celui de la Bibliothèque nationale, nous donne aujourd'hui la première partie du catalogue des Cylindres du musée du Louvre. L'auteur a dû, tant est grande l'importance de la collection à décrire, scinder son œuvre en deux parties; pour la même raison il lui a fallu se borner à la simple description des monuments sans y joindre de commentaire, il fait ainsi connaître une multitude de documents, jusqu'ici peu accessibles à qui voulait les étudier.

A mesure que les publications de cylindres deviennent plus nombreuses, nous sommes obligés de constater que notre ignorance est encore grande sur le sujet, pour quelques scènes expliquées d'une façon satisfaisante et définitive, combien y

en a-t-il dont la signification nous échappe! C'est le cas de la presque totalité des emblèmes qui parsèment le champ des cylindres et qui paraissent avoir pour but de qualifier les figures divines, assez souvent impersonnelles, qui composent le sujet principal. L'étude complète de la glyptique mésopotamienne ne peut être entreprise que sur des monuments dont on connait exactement la date et la provenance. C'est rarement le cas des cylindres, nous savons quels types correspondent à chaque époque, mais ceci dans de larges limites, quelquefois de plusieurs siècles, et nous n'avons que rarement l'indication précise du lieu où ils ont été trouvés, nous devons souvent nous contenter de la mention de l'endroit où ils ont été achetés, ce qui est tout différent, ces petits objets ayant souvent beaucoup voyagé avant d'atteindre les grands centres où s'en tient le commerce. D'ailleurs, il en était de même dès l'antiquité, et de ce qu'un cylindre a été découvert dans une fouille régulière, il ne s'ensuit pas qu'il ait été fabriqué dans la région. Aussi un cylindre isolé ne doit-il pas, sauf exception, donner lieu à des conclusions fermes, la présence dans une même fouille d'une série homogène pourra seule créer la présomption. C'est à cette condition de ne faire état, pour une étude d'ensemble, que d'exemplaires bien identifiés, qu'on obtiendra des résultats durables tant dans la chronologie des cylindres que dans leur répartition en écoles et en ateliers. Pour le classement et l'interprétation, l'empreinte sur tablette vaut plus que l'objet lui-même; on a souvent ainsi la date et le lieu de provenance du document.

Le plan suivi par M. Delaporte répond à ces desiderata; le volume qu'il nous offre aujourd'hui renferme les cylindres prove-

(\* Nos lecteurs en ont été saisis par l'article de M. GLEMMONT-BANIKAB, *Syria*, t. I (1920), pp. 180-181. M. THÉODORUS HIRSHON l'a étudiée dans *Revue des études juives*, 1920, pp. 48-50. Plus récemment, le P. VIATCHESLAV en a traité dans *Revue biblique*, 1921, pp. 247-277.



nant de fouilles et de missions, tandis que le second volume présentera les acquisitions. Ce premier volume doit donc nous donner toute satisfaction par la rigueur de détermination des monuments. En réalité, il s'est bien glissé, dans la quantité, un certain nombre de cylindres dont la provenance est moins assurée; différentes rubriques: collection Dieulafoy, fouilles de Khorsabad, par exemple, n'en sont pas exemples, les directeurs de fouilles ayant parfois joint au lot, des cylindres achetés sur place et qu'ils ont considérés comme de même origine que ceux qui provenaient de leurs explorations. Mais l'écueil est en somme de peu d'importance, la grande majorité des pièces est bien définie, on voit ainsi se créer des séries sur lesquelles la critique pourra s'exercer.

M. Delaporte a, en outre, joint aux cylindres toute une suite d'empreintes dont la connaissance viendra corroborer les résultats de l'étude qu'on pourra consacrer aux monuments eux-mêmes.

Les sections les plus importantes du volume sont celle de la délégation en Perse avec 371 numéros dont 330 cylindres, 82 cachets et 150 empreintes; celle de la collection Dieulafoy avec 107 cylindres, 193 cachets; celle des fouilles de Tello, avec 63 cylindres, 33 cachets et 180 empreintes. Les fouilles de Tello et la délégation en Perse ont fourni un riche contingent de cylindres à dessins géométriques architecturaux, dont jusqu'ici nous n'avions pas l'équivalent. Lorsque l'œuvre sera complète, ce qui, nous l'espérons, ne tardera pas trop, le catalogue des Cylindres orientaux du musée du Louvre, constituera un répertoire des plus précieux à consulter.

G. COFFEY

GUSTAVE SCHLUMBERGER, — *Récits de Byzance et des Croisades*. Le vol. in-12 de 341 pages. Paris, Librairie Plon, 1917 (nouvelle édition).

Nous sommes en retard pour signaler ce recueil d'articles du maître byzantiniste, un des promoteurs du grand mouvement des sciences par l'ancienne Syrie et de l'Orient latin, mais ces pages précises et vivantes ont gardé toute leur actualité. Quelques-unes évoquent les luttes pour la conquête de Constantinople au septième siècle, au dixième, au quinzième; mais nous devons signaler tout particulièrement le récit de la *Prise de Jérusalem par les guerriers de la première Croisade, le 15 juillet 1099*; — *L'Histoire d'après les manuscrits, les premiers princes francs en Syrie*; — *Les Arméniens au moyen âge*; — *Les Croisés au désert du Sinai*; — *Au soir de la bataille de Tibériade, la mort de Renaud de Châtillon*, etc... M. G. Schlumberger a déjà consacré une importante étude à Renaud de Châtillon (<sup>1</sup>), célèbre jusque dans les chroniques arabes par son audace légendaire et par la vengeance qu'en tira, non sans orgueil, Saladin en le tuant de sa propre main. Bien qu'après de cette curieuse figure de guerrier, à laquelle il a su rendre tout son relief, son historiographe observe qu'il fut sans peur, mais non sans reproche: le plus grave est celui de porter, pour une grande part, la responsabilité de la mésintelligence qui se déclara violemment entre Francs et Sarasins et qui aboutit à la douloureuse défaite de Hattin.

R. D.

(<sup>1</sup>) *Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de la terre d'Outre-Jourdain*, un vol. de 407 pages. Paris, Plon, 1898.

## PÉRIODIQUE

**La Revue de l'Académie arabe**, Dam., an. n° de janvier 1921.

On ne saurait assez insister, en Occident, et spécialement en France, sur ce fait que toute la rénovation moderne de ce très bel instrument d'analyse littéraire et de synthèse philosophique, qui s'appelle l'idiome arabe, a été l'œuvre des Syriens. « Par le seul ascendant d'une instruction supérieure <sup>(1)</sup> », depuis soixante-dix ans, des écrivains syriens, chrétiens pour la plupart, ont travaillé, plus que personne, à la réconciliation entre Européens et Musulmans, en transformant, non seulement le dogme, mais la comptabilité commerciale, mais l'imprimerie et la presse, les disciplines artistiques, industrielles et médicales de l'Orient islamique; et c'est ce travail philologique patient, fondé sur l'édition des grands classiques arabes, qui leur a permis d'adapter graduellement le Dictionnaire arabe, le vieux *Qāmūs*, aux exigences les plus subtiles des sciences nouvelles et des problèmes sociaux contemporains.

Ce n'est pourtant pas en Syrie que la première formule d'une « Académie arabe » fut envisagée, mais au Caire, terre hospitalière aux émigrants syriens, en un temps où la pleine liberté d'un pareil groupement intellectuel leur eût été refusée en Syrie. Ce temps est passé, — et nous pouvons lire aujourd'hui le premier fascicule d'une *Revue de l'Académie arabe*, paru à Damas.

Puissent ses membres <sup>(2)</sup> travailler

<sup>(1)</sup> Belire, à ce sujet, la belle préface de GOURNAY à sa traduction de l'*Alfayh* d'Ibn MALLAH, Beyrouth, 1888.

<sup>(2)</sup> Membres fondateurs, résidant à Damas MM. Mohammed Kurd Ali, président; Amin Souheil; Anis Selloum, Saïd el Karim; Abde-

longtemps de concert, comme les jardiniers qui viennent féconder les fleurs des dattiers dans la palmeraie, à cette compénétration intellectuelle des deux cultures, orientale et occidentale, en Syrie: tel est le vœu que, de grand cœur, le signataire de ces lignes veut leur offrir à Damas, à la fin de l'année dernière.

Ce premier fascicule contient, après le programme inaugural, une étude de *Saïd el Karim* sur la bibliothèque moderne qui se constitue à Damas, au musée; en face de la célèbre collection de manuscrits anciens conservés à la Zakirié; puis la description, par *Mitri Candelaft*, de quelques acquisitions récentes du Musée d'antiquités. Vient ensuite une fine esquisse biographique, par *Mohammed Kurd Ali*, sur le cheikh Tuhor Djazairi, cet esprit savant et original, qui a tant fait, parmi les milieux musulmans, pour la rénovation de la philologie arabe, au sens le plus large de ce terme <sup>(3)</sup>. Le texte de la

saïd el Karim; Mitri Candelaft: *Isa el Din el Alam el Din*. — à *Zahle*: *Isa Iskender Makhlûf*. — à *Beirouth*: L. Cheikha; Dj. Doumouh; P. Khoully; Ph. Tournai. — à *Bagdad*: M. Choukri Aloûsal; Anastas-Karimall. — à *Alep*: Nour Nassaf. — au *Caire*: Ahmed Fikour; J. Seruûf; H. Zeki. — à *Jérusalem*: Nakhla Zerkik. — à *Tunis*: H. Abd-elwahid. — à *Tyber*: M. Beurboueb. — au *Djebel 'Ain*: Ahmed Hadd. — à *Constantinople*: Zeki Mehmed. — L'Académie a élu comme membres, parmi les orientalistes occidentaux: Dussaud, Guy Massignon, Gudi, Griffith, Rattino, Cacland; Hartmann f., Brockelmann; Margolis, Broune, Houtsma, Meinel, Gottheil, Miguel Asin.

<sup>(3)</sup> Sa « vie », si intéressante, a été publiée sous le titre *tanouir al basir*, par un de ses disciples, Mohammed Saïd Bial, en 1339 (1920), à Damas, 150 pages.

conférence signalée plus haut ciôt le présent fascicule, avec un résumé des travaux de l'Académie

LOUIS MARIIGNON.

## NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

### La mosaïque de la Synagogue de Aïn Douq

Cette curieuse mosaïque, découverte accidentellement en 1918 dans les ruines d'une antique synagogue non loin de Jéricho, a fait l'objet de deux mémoires : l'un de moi, l'autre du P. Vincent, parus à quelques mois d'intervalle (1). Les Pères dominicains de Jérusalem viennent de procéder au déblaiement total de la mosaïque et des arasements de l'édifice qui n'avaient été que partiellement dégagés. Le P. Vincent, qui avait fait les premiers relevés provisoires et qui a dirigé les nouveaux travaux, a bien voulu m'adresser à ce sujet la lettre suivante :

JÉRICO, le 2 mai 1921

Monsieur le Professeur,

Ainsi que vous l'aviez auguré, votre très bienveillante lettre du 22 mars est venue me rejoindre au chantier d'Aïn Douq. En trois semaines nous avons vigoureusement retourné l'épigraphique petit tertre. Il nous a procuré d'abord quelques moments d'assez cruelle déception.

Limités ainsi que nous l'étions par nos moyens pécuniaires, nous devions aller droit au fragment de mosaïque connu et tenter d'abord le sarvelage de l'inscription. Celle-ci, nous l'avions assez soigneusement recou-

verte en juin 1919. Mais dans les deux derniers hivers très pluvieux, une herbe dense avait poussé sur cette terre remuée et faisait appréhender bien du dégât. Quant aux quelques mètres carrés déjà connus du pavement historié, mal dissimulés sous un demi-pied de terre et ravusés par des indiscrets, à peine avions-nous tenté de les remettre au jour qu'ils paraissaient devoir être irrémédiablement perdus : la mosaïque désagrégée ne supportait même pas la brosse ! Nous n'étions pourtant pas venus à Aïn Douq pour enregistrer un aussi parlant mécompte !

Le parti fut rondement pris d'élargir le projet par une reconnaissance plus ample du tertre, qui nous remettrait peut-être sur quelque piste de l'édifice et permettrait de ressaisir la mosaïque en un point moins délabré, de prendre ses ouvriers bien en main et de les façonner à cette délicate besogne. On entreprit ensuite avec une prudence plus expérimentée la partie intéressante et désespérée.

Le raisonnement s'est trouvé juste. Nos équipes, écartées résolument de la mosaïque *intangible* et installées par déduction sur deux points assez distants, exhumèrent, en deux jours pénibles, de bonnes traces d'un grand mur d'enceinte générale, et surtout un excellent alignement de pilastres dans la situation calculée pour répondre à l'alignement des trois pilastres connus. L'image surgissait dès lors en grande partie et le reste s'est déroulé pendant quinze jours par la plus simple analyse, nous rendant tous les éléments d'une synagogue à trois nef, avec narthex et annexes, le tout, naturellement, d'une irrégularité amusante et d'une pauvreté structurale à désespérer mais intéressant quand même.

Le plus décevant est que la nef du bas-côté ouest et la partie conservée du colatéral correspondant à l'est, nous rendaient des pavements à mosaïques géométriques, où il ne manquait pas un cube, alors que dans tous les points par où nous tentions d'aborder la nef centrale nous y constations des lacunes désagréables. L'anomalie devait s'expliquer par

(1) CLEMENT-BISSON, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1919, pp. 87-121 et 298-300. P. VINCENT, *Revue biblique*, 1919, pp. 532 et suiv.

la suite. Il fallut bien prendre enfin le taureau par les cornes et décaler cette nef. Une petite équipe, sélectionnée avec soin, décapait le remblai jusqu'à un niveau donné; après quoi nous réalisions nous-mêmes, par courtes sections, la fouille fluviale. On travaillait à la main, au contenu, à la brosse, avec des précautions d'apaches. Dès qu'un motif se dessinait, on relevait un premier croquis, on dessinait une photo provisoire. Le nettoyage s'achevait ensuite et l'on travaillait des heures à plat ventre sur un carlin ou un médaillon, pour circonscrire une cassure, calquer ou dessiner des débris de lettres dont les supports ne devaient résister à aucun essai de nettoyage complet.

À ce jeu, les longues journées filaient vite et on ne songeait même pas au sirocco qui faisait rage sur cette mi-avril sous l'écran du Quarantal. Lambeau par lambeau, nous avons fini par mettre au soleil toute cette laide nef y compris l'inscription initiale et quatre autres du même thème : commémorations de donateurs, sans doute pour le curieux pavement. Deux sont harmonieuses, mais les deux autres intègrent à peu près. Pas une date directe, à travers ces noms, et — comme de juste dans cet hébreu — pas une notice d'ordre un peu général. Mais la mosaïque est amusante en elle-même. Il vous intéressera certainement, Monsieur le Professeur, d'apprendre que votre conjecture si fine au sujet de la pauvre épouse connue naguère, un avant-bras tendu vers un grand fils bon enfant, est brillamment confirmée : nous avons les débris exactement symétriques du côté opposé, et entre les deux, en toutes lettres, ou à peu près, *Daniel chalom*. Au-dessous de cette scène, un grand pauvre groupe des exilés juifs : le meuble de la Thorah encadré de chandeliers et de lampes, avec deux inscriptions lacrimées. Au-dessous de Daniel, la porte du cycle entier, un panneau carré de 4 m. 00 de côté où s'étale un Zodiaque avec représentation iconographique et désignation épigraphique hébraïques des signes, et quadrige solaire dans le

médallion central, saous figurées aux 4 angles. Malgré le vandalisme des bonoclastes zélés qui massacra jadis cette composition, je pense que nous la tenons dans son ensemble. Les moindres lambeaux ont été photographiés, dessinés, mesurés, et je suis en train de faire une patience pour remonter ce panneau.

Le reste de la nef est occupé par le réseau géométrique somptueux encadrant les médaillons de « genre » dont j'ai indiqué le schéma en 1919. C'est fort joli, mais de moindre intérêt, d'autant que tous les sujets vivants ont été brisés avec soin et « restaurés » parfois avec une plume oribodixite en cubes blancs ou en ciment battu !

Fouilles et relevés terminés, l'inspecteur Mackay a relevé les inscriptions — nous en avons pris nous-mêmes une pour l'Érèbe — et une quinzaine de sujets décoratifs. Nous avons fait le possible pour retarder la désagrégation définitive irrémédiable de ce qui reste en place et recouvert le tout.

L'aire complète de la synagogue a été débarrassée, minutieusement inspectée, ainsi que les annexes. Tout l'espace inclus dans le mur d'enceinte a été exploré par des tranchées de recoupement dont le réseau serré ne laisse qu'un extrême minimum de chance à la présence de quelque *gemma*, puits, ou quoi que ce soit de ce genre. Au total, le résultat est bien paléstinien, c'est-à-dire chétif. Mais au moins nous en avons le cœur net et nous ne contrions pas tout à fait bredouilles comme j'en avais eu un moment la terreur au début de l'aventure.

J'ai maintenant de quoi m'amuser, pour de beaux jours, à mettre cette imagerie au net, à travers mainte autre obligation. Le P. Lagrange, qui doit partir pour la France en juin, pourra, je l'espère, en emporter une bonne partie.

J'accrois provisoirement l'édifice de même taille que les synagogues de Galilée, mais un peu postérieur, probablement de la seconde moitié du troisième siècle. Pour le reste, il me paraît clair que vous en avez à peu près esquissé



l'histoire par avance, dans votre mémoire de 1949, à l'Institut, à commencer par l'identification de la ruine avec *Nueros*, *Nu'arolia*, etc.

Je n'ajouterais que quelques mots à cette très intéressante lettre, en attendant la publication des documents nouveaux dont elle nous donne un aperçu sommaire et bien alléchant. Sans parler de la vérification inespérée de mon hypothèse tant soit peu hasardée, au sujet du *Daniel dans la fosse aux lions*, je constate d'abord, avec satisfaction, que devant les nouveaux éléments, quelques-uns tout à fait inattendus, mis au jour par ses heureuses fouilles, le P. Vincent incline maintenant à se rallier au diagnostic chronologique que j'avais posé sur l'âge de la mosaïque, à savoir : une date relativement basse et non pas l'époque hérodiennne.

Un autre fait bien curieux, révélé par ces fouilles, c'est celui que les sujets représentant des êtres vivants ont été, à un moment donné, systématiquement brisés et mutilés; puis, plus tard, réparés grossièrement à l'aide de moyens de fortune. Voici, à première vue, comment j'expliquerais la chose.

Ainsi que je l'ai montré dans mon mémoire, la synagogue s'élevait sur l'emplacement de la ville antique de *Neara*, *Noeros*, etc., la *No'ran* du Talmud. Cette ville était voisine de Jéricho, laquelle était le siège d'une importante Académie ou juridiction ecclésiastique juive. Or, les deux villes étaient ennemies l'une de l'autre, nous disent les sources rabbiniques. J'avais supposé que cette inimitié avait pu avoir une cause religieuse, le centre juif orthodoxe de Jéricho ayant peut-être vu d'un mauvais oeil la synagogue des juifs de *No'ran*, moins rigoristes, décorée dans le goût profane en

violation des interdictions formelles de la Loi. Il ne serait pas impossible, en conséquence, que cette hostilité se fût traduite un certain jour par un coup de main de quelques fanatiques iconoclastes, venus de Jéricho pour traiter ces images sacrilèges comme devaient le faire plus tard les musulmans partageant les mêmes préjugés antiartistiques. Après cette incursion dévastatrice, le dégât aurait été réparé tant bien que mal, le corps même de l'édifice continuant à servir à l'exercice du culte, d'où cet état de replâtrage sous lequel les parties caractéristiques de la mosaïque s'offrent à nous aujourd'hui.

Je signale brièvement, en attendant que je puisse y revenir, quelques autres points. L'« image » de Daniel rappelle le mot דניאל de la mosaïque juive de Kafr Kenaa, transcription probable de *ḏāla* = *tabala* (*tesse-lata*). Y aurait-il eu, là aussi, quelque « tableau » de même genre? Autre exemple du zodiaque chez des sémites congénères à Palmyre, dans le temple du Bel solaire et sur maintes tessères. La *genizah* doit exister; il faut fouiller plus à fond et pénétrer sous la mosaïque. A rapprocher la mosaïque de l'antique synagogue de *Naron* Tunisie, 2 inscriptions latines, décoration similaire, personnages *humains*. Y aurait-il quelque rapport entre ce nom de *Naron* et celui de notre ville palestinienne (*Nō'ran*, *Nu'ron* et, par suite, quelque lien historique rattachant à distance ces deux centres juifs quasi homonymes?

CLERMONT GANSEAU

### L'Avenir archéologique de la Syrie.

Tel est le titre d'un substantiel article du docteur G. Contenson dans le *Mercur* de France du 15 mars 1921. Après avoir

montré qu'il n'est pas un « autre pays au monde qui ait si prestigieux passé » que la Syrie, le savant orientaliste expose l'intérêt que, dès son arrivée, le général Gouraud, haut-commissaire, porta à l'archéologie et aux beaux-arts de Syrie. Nos lecteurs connaissent par l'article de M. Chamonard (*Syria*, t. I (1920), p. 81) quelle organisation a été donnée au service des antiquités et quel large programme s'ouvre devant lui. Il est de bon augure que les desiderata exprimés par le docteur Contenau rentrent dans le même cadre : répertoire archéologique de la Syrie, protection des monuments existants, fouilles à entreprendre, création de musées à Beyrouth et à Damas.

Ce programme a reçu un commencement d'exécution. Les fouilles amorcées, il est urgent d'installer le musée de Beyrouth, appelé à en recueillir le fruit.

L'avenir archéologique de la Syrie ne préoccupe pas seulement les archéologues. Dans son discours au Sénat, 10 avril 1921, M. Jonnart a insisté sur l'importance qu'on doit attacher aux recherches méthodiques dans le sol de cette terre privilégiée. Il est certain qu'en dehors même de l'intérêt scientifique, il y a là une source de richesse qui mérite de ne pas être négligée : l'aménagement des sites antiques, la poursuite de grandes fouilles, l'installation de musées, sont le plus sûr moyen de créer en Syrie un grand mouvement touristique.

D'autre part, nous apprenons que la société Ernest-Renan vient d'envoyer le vœu suivant :

« Après avoir entendu, dans sa séance du 26 avril 1921, présidée par M. Henri Cordier, membre de l'Institut, l'exposé des recherches faites à Sidon par M. le

docteur Contenau, chargé de mission, la société Ernest-Renan, préoccupée du maintien en Orient de l'action scientifique française, adresse au Haut-Commissaire de la République française en Syrie et au Liban, M. le général Gouraud, ses respectueuses félicitations pour l'organisation du Service archéologique dont il a doté la Syrie et le développement qu'il a déjà donné aux fouilles archéologiques.

« La société Ernest-Renan émet le vœu que ces entreprises soient activement poussées, que l'École française archéologique de Jérusalem puisse également poursuivre des recherches en Palestine et que les fouilles soient reprises en Mésopotamie dès que la tranquillité sera rétablie dans ce pays illustré par les travaux de nombreux savants français. »

HENRI POGNON. — L'oriental sin français vient d'être éprouvé par la perte d'Henri Pognon, décédé le 18 mars dernier à Chambéry, au moment où il s'apprêtait à se rendre en Syrie pour y poursuivre les recherches qui lui ont fait un nom si estimé parmi les assyriologues comme parmi les spécialistes des langues araméennes, notamment le syriaque et le mandéen. Amené par sa carrière consulaire à occuper des postes en Mésopotamie et en Syrie, il n'avait cessé d'y poursuivre, jusqu'à sa retraite, les découvertes sur le terrain et de les faire connaître par des publications auxquelles il donnait tous ses soins et qui faisaient autorité.

Nous ne rappellerons ici que les découvertes intéressant la Syrie. Ce fut d'abord, en 1883, deux inscriptions rupestres de Nabuchodonosor dans le Wadi Brissa qui débouche dans la vallée de l'Oronte à deux heures de marche au nord du village

d'Hermiel. Le texte fut publié par l'épouse en 1887, dans la *Bibliothèque de l'École des hautes-études*, fasc. LXXI.

Après la publication d'écrits mandaites et syriaques, le savant orientaliste livra une abondante moisson de textes découverts par lui, dans ses *Inscriptions sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de la région de Mossoul* (Paris, Gabalda, 1907 (1908)). On y trouve notamment un texte araméen du huitième siècle avant J.-C. faisant connaître un puissant roi de Hamu, Zakur, qui, à la suite de la prise de Hazrak, avait vu se former une coalition à la tête de laquelle se tenait le roi d'Aram Damas), Ben-Hadad, fils de Hazael.

André de RIDDER. — Nos lecteurs n'ont pas oublié l'étude sur une *Parure de Jérusalem au musée du Louvre* (Syria, t. I, 1920, pp. 103-107) où ce savant expliquait les curieux fétiches attachés à un collier d'or et déterminait la date de l'ensemble de la parure. André de Ridder s'est éteint subitement le 12 mai dernier dans sa 53<sup>e</sup> année.

Ancien normalien et élève de l'école d'Athènes, il avait d'abord enseigné à l'Université d'Aix-Marseille, puis il était venu à Paris pour publier le catalogue des Vases grecs de la Bibliothèque nationale. Bientôt, l'Académie des inscriptions et belles-lettres le chargeait d'étudier les antiquités réunies par Louis de Clercq et qui proviennent en majeure partie de Syrie. Les cinq volumes, in-4°, publiés par A. de Ridder, groupent des bronzes, des

marbres, vases, or, ivoires, antiquités chypriotes, terres cuites, verres, bijoux et pierres gravées d'une qualité rare. Un index général Leroux, (1912) facilite les recherches dans ce répertoire auquel il faut joindre deux autres volumes précédemment publiés par Menant et Louis de Clercq. Nulle part, peut-être, A. de Ridder n'a mieux témoigné de l'étendue de ses connaissances et de la sûreté de son goût qui lui permettait d'écarter les pièces douteuses. Les objets sont décrits et classés avec une élégante précision, tandis que chaque groupe de monuments est précédé d'une pénétrante introduction soit historique, comme pour les monuments chypriotes, soit technique, comme pour la verrerie, qui ajoute à la valeur de son travail et en étend la portée.

Entré au Louvre en 1908, comme conservateur adjoint des Antiquités grecques et romaines il publiait bientôt le catalogue des Bronzes antiques, suivi d'un guide de la Salle des bronzes. Entre temps, il collaborait à divers périodiques notamment à la *Revue critique* et à la *Revue des études grecques*. Après la guerre, lors de la réinstallation et du nouvel aménagement de la Salle des bijoux antiques au Louvre, il entreprit et allait terminer le catalogue de cette précieuse collection. A. de Ridder disparaît donc en pleine activité; son œuvre inachevée est cependant importante non seulement par le nombre des publications, mais aussi par une profonde connaissance de l'antiquité et un sens critique très éveillé.

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.



# LA PHENICIE ET LES PEUPLES EGEENS

PAR

G. LEONARD WOULLEY

Avec l'étude soignée et Syria d'un gouvernement libéral et civilisateur, on peut espérer la solution de nombreux problèmes archéologiques que la science a de laisser longtemps en suspens, faute de matériaux suffisants pour fonder ses jugements. Parmi ces problèmes, le moins intéressant n'est pas celui, souvent inutile de l'origine et de l'histoire de la civilisation phénicienne. Je ne prétends pas en avoir trouvé dès maintenant la solution dans cet article, je me propose seulement de mettre en évidence quelques faits, de publier quelques objets restés inédits jusqu'à ce jour, et d'en tirer les théories provisoires qui peuvent ouvrir la voie à des recherches futures.

Il est peu de questions qui aient soulevé des opinions aussi contradictoires que celle de l'art phénicien, de sa source, de son caractère, de son originalité ou de sa dépendance à l'égard des civilisations voisines. Perrot et Chipiez ont pu considérer l'art, au moins l'art avancé de Chypre, comme purement phénicien, à tel point qu'à l'absence de documents figures provenant de la côte même de Syrie, ils se sont servis de Chypre comme d'une autre Phénicie. Mais Hall (*Ancient History of the Near East*, p. 496) remarque qu'en 673 av. J.-C., des dix rois de Chypre, un seul était phénicien, et les neuf autres grecs, d'où il conclut que « les Phéniciens n'ont jamais eu beaucoup d'autorité dans l'île, laquelle restant taguée en grande partie grecque, comme elle l'est aujourd'hui ». Hogarth (*Journal of the Near East*, pp. 93 et suiv.) va plus loin encore, il insiste sur ce que « la civilisation chypriote était essentiellement égéenne. L'origine et l' développement indigène, — si l'on peut parler d'une dette artistique de l'un à l'autre, ce sont les Chypriotes qui ont inspiré les Phéniciens, et non pas les Phéniciens les Chypriotes ». Dessaud (*Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*) se trouve l'accord avec Hogarth, il dit que « loin d'avoir suscité la civilisation mycénienne, les Phéniciens ont été influencés par elle », et il

apporte : « Les rapports intimes entre Chypre et la Phénicie déterminèrent une influence industrielle beaucoup plus marquée de Chypre sur la Phénicie ».

Mais toutes ces observations n'ont été fondées que sur des documents peu nombreux; elles ne tiennent donc que théoriques et provisoires. Myres pouvait maintenir l'opinion qu'il avait exprimée dans le *Catalogue of the Cyprus Museum* : « La civilisation primitive de la Phénicie », dit-il, reste si complètement inconnue que toute comparaison entre elle et la civilisation de Chypre a peu de valeur. La petite collection des Petres de saïtes à Beyrouth et celle du Collège américain contiennent des vases qui ressemblent aux produits récents de l'âge hellénique à Chypre, surtout à quelques formes qui ont persisté jusqu'à l'époque géométrique. Mais les types le plus véritablement caractéristiques de la poterie chypriote ne paraissent jamais en Phénicie. Ce n'est donc pas de là qu'ils sont venus. Les données opposées à cet égard ont pendant longtemps de la civilisation chypriote. Les rapports entre la Phénicie et la Chypre que nous reconnaissons, et à toute communication appréciable entre Chypre et la Phénicie avant la fin de la période pré-hellénique de l'âge du bronze. Myres ajoute en note, que M. Dhmelz de Richter avait acheté à Beyrouth un vase à tigre peint à décor sablonneux en de triangles blancs, mais d'origine locale. Ce vase est sans doute du genre de celui de notre groupe C, fig. 24.

Pendant l'automne de 1920 j'ai eu l'honneur de faire l'examen de près la collection qui se trouve dans le Musée du Collège américain de Beyrouth, et mon attention a été attirée immédiatement par les vases que cite Myres et par d'autres qu'il n'a pas remarqués alors ou qui ont été acquis depuis. Je dois remercier chaleureusement les autorités du Collège pour avoir bien voulu m'accorder la permission de publier les pièces dont il sera question et qui sont les premiers documents authentiques de l'histoire de la céramique phénicienne ancienne.

On peut diviser en deux catégories les vases de provenance phénicienne : 1° ceux d'un style syrien pour qui n'est pas hanté forcément la Phénicie propre, mais qui n'est pas rapportée aux civilisations des Mésopotamie et 2° ceux qui le augment d'un brillant égyptien. La première catégorie en Phénicie comme en Palestine, forme deux groupements principaux : le pré-sémitique que nous réserve la tradition d'illuque (voyez mon groupe A), et le sémitique. Les pièces qui dénoncent l'influence égyptienne se divisent, elles

aussi, en deux parts : groupe B, qui comprend soit des vases de fabrication mycénienne ou chypriote importés en Phénicie, soit des copies locales de tel ou tel modèle étranger — il date de la transition entre l'âge du bronze et celui du fer, — groupe C, purement géométrique, datant du plein âge du fer, de ce qu'on appelle l'époque gréco-phénicienne.

#### GROUPE A

FIG. 1, pl. XVIII. — Bol haut 0 07" diam. 0 125, presque demi-sphérique avec une légère cavité au fond diam. 0 015 et à l'extrémité du bord une petite oreille percée horizontalement. Terre rouge bruyante, à surface recouverte d'un engobe rouge foncé, presque rouge marron, sur laquelle apparaissent, quelquefois faibles et irréguliers, le noir et de gris fauveux. Les rebords sont également rouges, ainsi que la surface intérieure, celle-ci légèrement noircie par moitié, mais probablement après la cuisson.<sup>1</sup>

Le seul exemplaire syrien de ce type qui ait été publié jusqu'à présent, semble-t-il, est celui qui provient des fouilles d'Ophel. Par Vincent, *Jerusalem sous la terre*, pl. XI, 1. Il est presque hémisphérique, mais a petit fond plat. L'intérieur est noir, l'extérieur rouge à bord noir, bien lustré, muni de deux petites saillies percées horizontalement. Le père Vincent le tient pour une importation de l'époque égyptienne et Negadli, J. de Morgan, *Recherches* tout en attribuant à une origine cananéenne les autres vases trouvés dans le même tombeau, et il le compare avec les poteries primitives de Suse, de Troie et de la Crète. Pour ma part, ne fondant sur l'appareille publiée par Vincent — je n'ai pas vu l'original — je me permets de douter de la provenance égyptienne du vase d'Ophel, car il lui manque ce ton de gris fauveux entre le rouge et le noir qui caractérise les bols égyptiens. D'ailleurs, l'exemplaire de Jérusalem ne reste plus isolé et unique, grâce à l'obligeance de M. van Heiden-samma de Beyrouth, je publie en fig. 3, pl. XVIII un petit bol qui se trouve dans sa collection et qui provient des environs de Baïrouk. Ce bol haut 0 125, diam. 0 085 a la forme un peu allongée qu'on appelle quelquefois « vase à poterie » avec une faible petite dépression hémisphérique au fond, une saillie montre la place de l'oreille cassée. Il est soigneusement tournée à la main, d'une argile fine et rouge à surface rouge brun bien lustrée, sur laquelle se distinguent des taches noires caractéristiques. Les rebords et la surface inté-

ricieuses sont également rouges, mais cela n'empêche pas qu'il s'agit d'une fabrication analogue à celle du bol de Jérusalem.

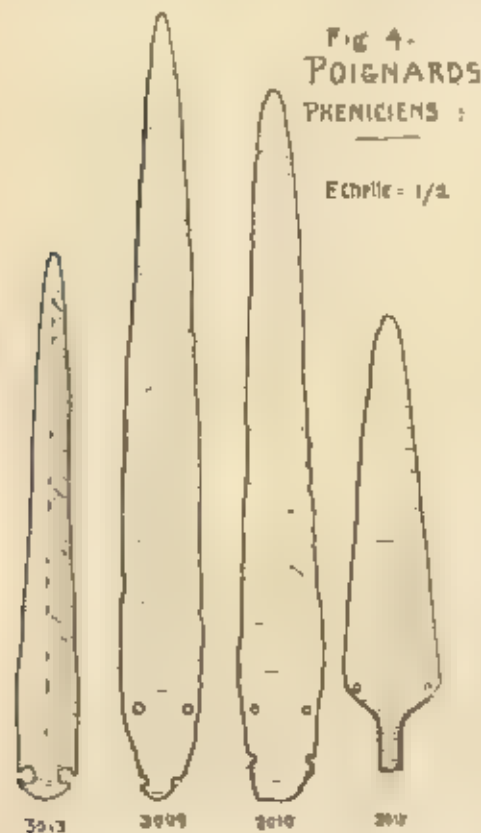
A cette même fabrique appartient aussi le pot fig. 2 pl. XVIII (Musée du Collège américain), provenant de la Beq'a'a. Il est tourné à la main, d'une argile un peu plus fine, la surface rouge lustrée sur laquelle apparaissent les taches noires et grises caractéristiques; les bords de l'embouchure et du goulot sont noirs, l'intérieur rouge. À Gazer, dans le seul terrain de la période présumée pré-21, on a trouvé le vase rouge fig. 1. Le motif d'un bol tout à fait semblable à notre alabastron me semble encore se trouver dans le décor de petites rondelles plates qu'on voit sur le vase de la Beq'a'a se trouve à Gazer

dans la même période présumée. Cette forme, que je ne connais pas à Chypre, doit être indigène en Syrie, et le fait qu'on la trouve associée aux bols, par sa matière et par sa technique, appuie fortement l'attribution de ces derniers à une fabrique syrienne. Ces quatre pièces se présentent comme le noyau d'une série que pourraient bien développer les fouilles ultérieures.

Il n'est pas douteux que cette série se rattache au cycle Troie-Chypre-Egée, mais il serait trop hasardeux de formuler des théories sur la parenté de nos quelques exemplaires : il faut attendre le développement des recherches scientifiques sur le sol syrien. Un commerce entre Chypre et la Syrie centrale, même à une époque aussi reculée, est en soi-même assez probable,

puisque c'est à Chypre que la Syrie n

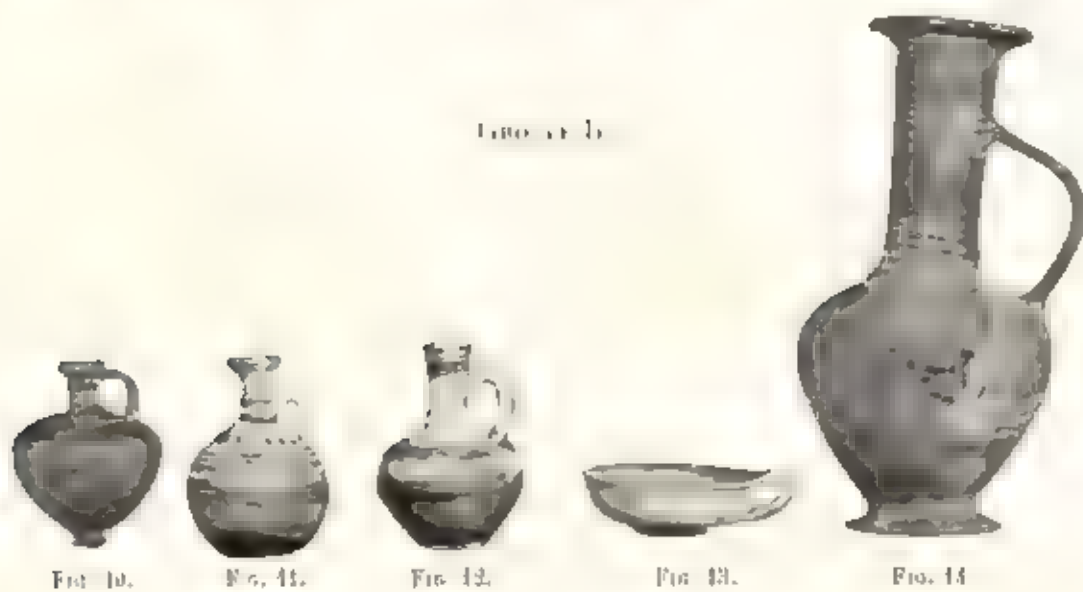
doit se fournir de cuivre et les armes primitives en métal de la Syrie auraient été de forme chypriote, si l'on peut en juger par les échantillons qui se trouvent au Musée américain (fig. 4); mais comme ceux-ci sont malheureusement



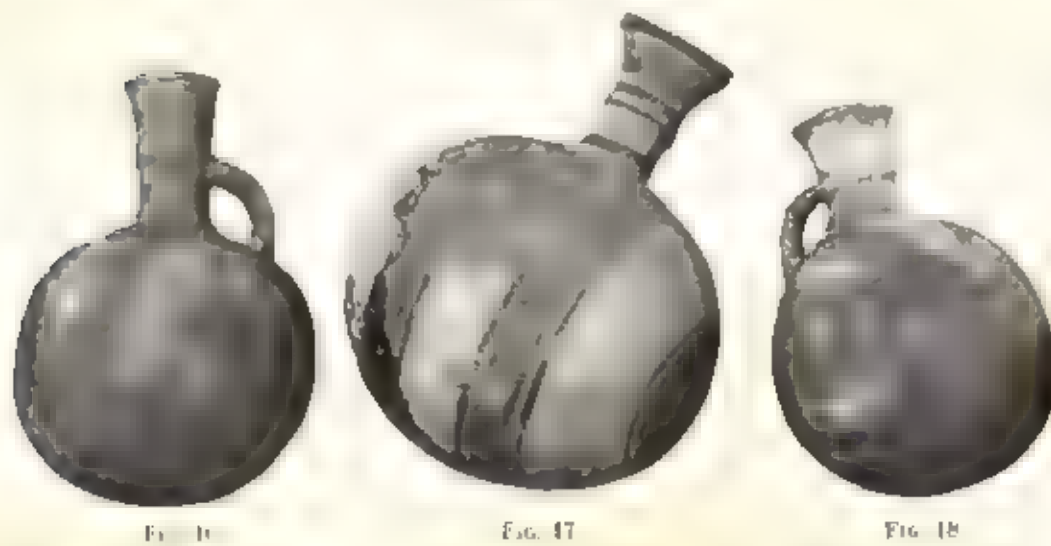
GROUP A



GROUP B



GROUP C





de provenance incertaine dans la liste des acquisitions, m'ait seulement de Phénicie » je n'ose pas donner trop d'importance à ce rapprochement.

Pour la période qui suit, nous sommes mieux documentés.

Dans la série citée, les vases de provenance phénicienne, que j'ai pu rassembler, les deux groupes B et C se rencontrent en proportion si élevée que je n'hésite pas à les adopter comme base de discussion.

### GRUPPE B.

Avant même de commencer mes études dans le Musée américain, mon attention avait été attirée par quelques petits vases qu'en raison de la terre peu homogène qui les couvrait tous, j'ai cru devoir attribuer à un seul tombeau. En effet, on les avait achetés ensemble et le vendeur les aurait déterrés tous dans un endroit situé près du village de Gharith'h, à 20 kilomètres au sud de Beyrouth; mon avis était donc probablement juste et on peut considérer ces six pièces (fig. 13 à 19) comme un seul groupe funéraire. Il est regrettable que l'action de la terre, en corrodant la surface des vases, ait détruit presque toute trace du décor primitif; mais le vase à figure est indubitablement une importation égéenne et bien que les formes des n<sup>os</sup> 6, 7, 8, nient être fréquemment imitées en Syrie, l'argile des exemplaires de Gharith'h paraît être étrangère: voir l'incrustation fondue en plein l'ébon et qui ne contient pas moins de quatre vases mycéniens. En plus, nous possédons d'autres vases (soles, fig. 10 et 11, pl. XVIII) qui dérivent de la même civilisation égéenne et qui ont été trouvés soit sur la côte, soit à l'intérieur de la Phénicie.

La date du groupe B n'est pas à mon avis, difficile à établir. Le type fig. 13 se serait développé en Chypre à une époque assez tardive dans l'âge du bronze en Égypte on l'on en a trouvé beaucoup; cette période s'étend de 1400 à 1000 av. J. C. Quant aux vases mycéniens, ils appartiennent tous à la deuxième moitié du style et il serait peut-être plus correct de les appeler « sous-mycéniens » le plus ancien ne remonterait pas au delà de 1400 av. J. C. et le reste se place entre 1200 et 1000 av. J. C. (voir plus loin, p. 188).

Il est vrai que la forme fig. 13 se trouve parmi la poterie primitive de Suse (cf. MORGAN, pl. XIX), mais la connexion est bien

évidente: les exemplaires syriens d'ivoire imitent les motifs égéens contemporains.

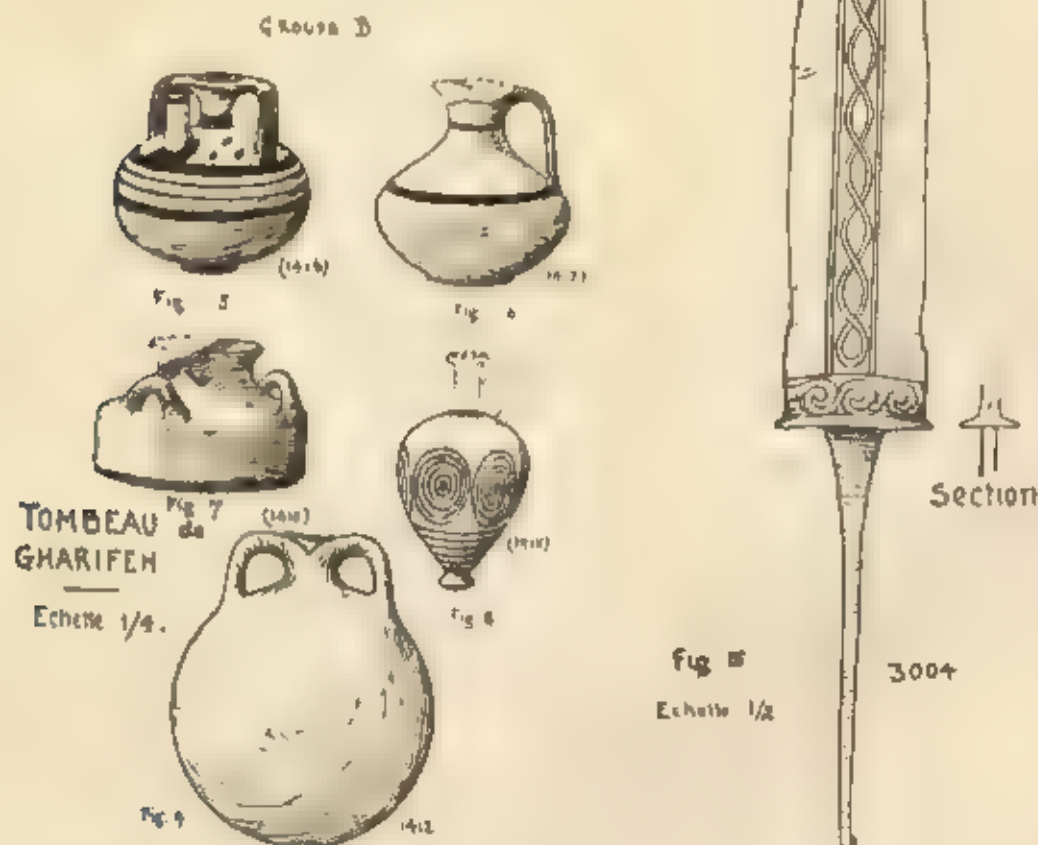


FIG. 5. — Vase à étrier de fabrication mycénienne, argile tendre blanchâtre, orné de bandes horizontales de couleur brun pourpre, avec un disque de même couleur sur l'anse. Trouvé à Gharifeh (Liban).

FIG. 6. — Petite bouteille en forme de poire aplatie, à goulot court. Le bec est cassé et à base discoïde; l'argile est blanchâtre aux nuances grises, tendre et friable; la surface couverte d'un engobe blanc qui a presque disparu, ne laissant subsister que quelques traces de zones noires autour du goulot et de la panse.

FIG. 7. — Terrine à fond convexe presque plat; rebords évasés; deux petites anses verticales; argile gris-brun dont la surface est entièrement lustrée.

FIG. 8. — Panse (le goulot et l'anse manquant) d'un petit aryballo à pied en bouton. L'argile blanche et lin-



pure était revêtue d'un engobe jaune dont il reste peu de traces, comme décor, six bandes rouges étroites encerclant le bas du vase; au dessus court une frise de cercles concentriques tracés en rouge.

FIG. 9. — « Grande de pèlerin » (de 14 exemplaires semblables) à panse en double disque aplati, avec arête vive à la soudure et avec deux petites anses collées au goulot. Argile rouge et grossière, revêtue à l'origine d'un engobe blanc maintenant disparu.

FIG. 10 (pl. XVII). — N° 92. Aryballe à pied en bouton et à anse bilobée (haut. 0 m. 145). Argile grise et engobe d'un ton crème, décor en brun forme de bandes horizontales et d'enroulements sur la panse, de zigzags autour de l'épaule, d'une bande striée à la base du col. — Mycénien, provenant de la Phénicie.

FIG. 11. — N° 49. Oenoechoc (haut. 0 m. 115). Argile grise à engobe d'un ton crème, bandes brun-rouge. Importation crétoise-mycénienne, provenant de la Beqâ'a. — N° 165 semblable à tous égards, sauf la hauteur (0 m. 15) provenant également de la Beqâ'a.

FIG. 12. — N° 218. Oenoechoc (haut. 0 m. 115). Argile grise lue, sans engobe, décor brun-pourpre. Chypriote, provenant de la Beqâ'a.

FIG. 13. — Petite soucoupe à une anse (haut. 0,033, diam. 0 m. 105). Argile et engobe gris, décor en brun : une bande au rebord, deux bandes à l'intérieur et une autre à l'entasse. Chypriote (?), provenant de la Beqâ'a.

FIG. 14. — Grand lécythe à long col et à une anse (haut. 0 m. 20). Argile gris-rougeâtre, engobe gris foncé à décor géométrique blanc mat. — Chypriote, provenant de la Beqâ'a.

A ces vases s'associe par son caractère purement mycénien le joli poignard (fig. 15 n° 1094 du Musée américain). La lame, ornée d'embellissements légèrement gravés, appartient au groupe cretois de Zafir Papouti (Musée récent III) et offre un bel exemplaire de l'art cretois qui les armuriers égéens.

#### GROUPE C.

Le groupe C comprend presque uniquement les vases trouvés dans la Beqâ'a, c'est-à-dire dans l'étroite et riche vallée de la Galéésie, que suit, jusqu'au lac de Homs, l'Oronte supérieur. Ils ont été achetés en même temps et le vendeur a assuré qu'ils auraient été trouvés ensemble, ce qui est d'ailleurs très probable : tant de pièces d'un seul style et d'une seule période proviennent sans doute du pillage d'un seul et même tombeau. Seules les fig. 40, 41, 42, 44 et 45 proviennent d'autres endroits, mais, si peu nombreuses qu'elles soient, elles viennent bien à l'appui de la collection de la Beqâ'a pour nous permettre de voir dans ces pièces un style très en vogue en Phénicie.

Les vases géométriques du groupe C se rattachent visiblement à une origine étrangère. Les formes et le décor sont chypriotes, et n'ont rien de commun avec les traditions indigènes.

Je ne connais que peu l'exemplaires de la céramique phénicienne antérieure à 1200 av. J.-C., mais ceux-ci, tels qu'ils sont, paraissent visiblement apparentes à la poterie contemporaine de la Palestine — quelques-uns révèlent en même temps une influence dont on ne peut pas encore estimer l'importance, venant des Hébreux du Nord, il est vrai, mais qui aurait pu donner naissance aux vases peints de Te Beqâ'a. Apparentes sans doute à la poterie « géographiquement » de Chypre, ces vases du groupe I appartiennent au plein âge du fer, et on doit les placer du dixième au sixième siècle avant notre ère.

Fig. 16 pl. XVIII. — N° 500 haut 0 m. 32. Argile rouge-grise, engobe jaunâtre, décor de cercles concentriques rouges et noirs et de triangles noirs et blancs, les quatre-angles noirs entre-croisés. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 17. — N° 503 haut 0 m. 17. Argile rouge-grise, engobe crème jaunâtre rose. Décor rouge et noir, les couleurs sont mates, fraîches et bien exécutées. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 18. — N° 589 haut 0 m. 21. Argile rouge, engobe blanche sur la partie supérieure de la paroi, au dessous, engobe rouge et noir, au-dessous de la partie inférieure, engobe rouge et noir; au front, une croix diagonale. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 19 pl. XX. — N° 504 haut 0 m. 27. Argile rouge-grise, engobe blanche, sans engobe de son rouge brun, les couleurs sont mates la fig. 17 n'est pas mieux conservée que sur l'engobe. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 20. — N° 507 haut 0 m. 31. Argile rouge-grise, engobe blanc-crème, dessus rouge et noir. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 21. — N° 1443 haut 0 m. 24. — *Idem*

Fig. 22. — N° 1448 haut 0 m. 275. Argile rouge-pâle, engobe blanc-crème légèrement lustré; dessin noir et orange. Fabrique syrienne (?). Beqâ'a.

Fig. 23. — N° 508 haut 0 m. 25. Argile grise, engobe blanc-gris, dessin en noir et rouge brun très foncé. Fabrique syrienne (?). Beqâ'a.

Fig. 24. — N° 1443 Vase à bec en bisseau haut 0 m. 27. Argile grise, engobe blanc, dessin en noir et rouge-brun, les couleurs sont mates et bien exécutées. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 25. — N° 509 Vase à bec en bisseau au fond 0 m. 26. Argile rouge, engobe jaunâtre, dessin en rouge et noir, les couleurs sont mates. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 26. — N° 81 haut 0 m. 19. Argile rouge, engobe rouge-rouge, décor en triangles concentriques noirs au front, les couleurs rouges et noires se distinguent à peine. Fabrique syrienne. Beqâ'a.

Fig. 27. — N° 12 Vase à bec en bisseau haut 0 m. 21. Semblable au n° 103. Beqâ'a.

Fig. 28. — N° 78 Vase à bec en bisseau haut 0 m. 21. Décor en triangles et de bandes en triangles blancs, au front, une croix de Malte. Pour le reste semblable aux n° 503 et 22. Beqâ'a.

Fig. 29. — N° 574 haut 0 m. 175. Argile rouge, engobe blanc, entièrement revêtu



Fig. 18



Fig. 19



Fig. 20



Fig. 21



Fig. 22

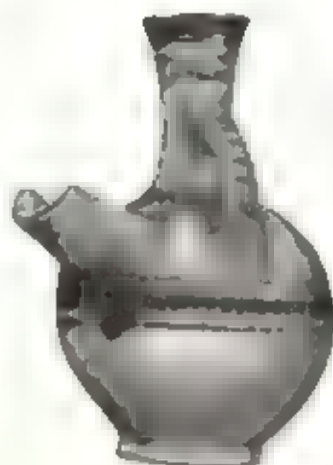


Fig. 23



Fig. 24



Fig. 25



Fig. 26



Fig. 27



Fig. 28



Fig. 29



Fig. 30



Fig. 31



de couleur rouge foncé, friable et mal fixée, sur laquelle se distinguent quelques restes de cercles concentriques et de bandes horizontales peintes en noir, avec des lignes minces, comme pour imiter l'effet des vases rouges et noirs à cercles concentriques de Chypre. *Fabrique syrienne. Beqâ'a.*

Fig. 30. — N° 143 « Gourde de pèlerin » haut 0 m. 135. Cercles concentriques noirs sur argile rouge, sommairement lustrée. De la même forme avec le décor peint quel qu'il soit, directement sur l'argile comme ici, quelquefois sur un engobe blancâtre, tant autres exemplaires dont le plus petit n'a que dix centimètres de hauteur. *Fabrique syrienne (?) De Chypre on a des pièces identiques, mais l'argile peu caractéristique pour- rait se trouver aussi bien sur la côte que dans l'île, cf. le n° suivant. Beqâ'a.*


Fig. 31. — N° 149 haut 0 m. 22). Terre rouge; cercles noirs peints directement sur argile. Au front, le dessin  Un autre vase, n° 170, est tout à fait semblable. Même fabrique que le n° 143, mais la forme et le décor justifient l'attribution aux ateliers syriens. *Beqâ'a.*

Fig. 32. — N° 106 haut 0 m. 49. Argile rouge. L'engobe blanc n'a pris qu'au front et le reste de la surface en est dépourvu. Décor noir. *Fabrique syrienne. Beqâ'a.*

Fig. 33 pl. XX. — N° 142 haut 0 m. 215. Argile rougeâtre, engobe blanc, zones de couleur rouge et noire. *Fabrique syrienne (?) Beqâ'a.*

Fig. 34. — N° 107 haut 0 m. 075. Argile gris jaunâtre sans engobe, zones noires. *Fabrique syrienne (?) Beqâ'a.*

Fig. 35. — N° 144 haut 0 m. 09. Argile en forme de tonnelet, argile rougeâtre, engobe blanc. La zone rouge au sur de l'en-bas porte cercles concentriques noirs. *Beqâ'a.*

Fig. 36. — N° 324. Autre arbalète semblable. Le n° 326 et dix autres sont identiques sauf pour l'embouchure, mais la zone rouge est remplacée par des bandes noires. Le n° 3637 ressemble au n° 144, mais le fond du décor est rouge orangé. Tous ces arbalètes sont identiques à ceux qu'on trouve à Chypre, ils contrastent vivement avec les « gourdes de pèlerins » lourdes et gauchées, leur terre et leurs couleurs vives ne ressemblent pas aux argiles grossières, aux teintes pâles et délavées des vases à bec en biseau. Les uns pour des importations de fabrication chypriote. *Beqâ'a.*

Fig. 37. — N° 46 haut 0 m. 095. Argile grise rougeâtre, traces presque invisibles de minces lignes noires en zones horizontales. *Fabrique chypriote. Beqâ'a.*

Fig. 38. — N° 227 haut 0 m. 23. Argile grise, engobe jaune crème, dessin rouge et noir. *Fabrique syrienne. Beqâ'a.*

Fig. 39. — N° 141 haut 0 m. 25. Argile rouge, pas d'engobe, dessin en couleur noire et rouge, mâle et friable. *Fabrique syrienne. Beqâ'a.*

Fig. 40. — N° 145. Paire de petite arbalète chypriote décorée de cercles concentriques noirs sur fond rouge foncé. *Fabrique chypriote ? Provenant de Qana, près de Tyr.*

Fig. 41. — N° 1445 « Gourde de pèlerin » dont mal peints les anses et le godet, sur un fond orange les restes de cercles concentriques noirs et rouge median. *Fabrique chypriote (?) Provenant de Qana, près de Tyr.*

Fig. 42. — N° 46 haut 0 m. 07. Petite arbalète, argile rougeâtre, engobe blanc.

crème et orange autour de l'embouchure. Fabrication chypriote. ? Provenant des environs de Beyrouth.

Pl. 43. — N° 706. H. 4 cm. 27. Argile rouge, crêpe blanc crème nuancé jaunâtre, sous la bouchure zone rouge excentrique. Fabrication syrienne. Beqa'a.

Pl. 44. — N° 708. H. 0 m. 415. Argile rouge, crêpe orange indienne légèrement lustré, dessus les cercles concentriques noirs. Fabrication syrienne. Provenant d'Al-Shezar, près de Mouhardeh sur l'Oronte.

Nous avons ici deux phénomènes à expliquer. D'abord, vers 1200 av. J.-C., une intrusion en l'air du sud des mycéniens et chypriotes est l'occasion pour les deux peuples de se réunir ensemble et puis, quelques siècles plus tard, une émigration phénicienne profondément influencée par des motifs égyptiens. Il reste à savoir si les deux faits sont connexes ou non.

Passons d'abord aux pays voisins où le premier phénomène se remarque à peu près à la même époque.

À Karkhamish, la civilisation se développe dans une sorte d'isolement et sans interruption, de puis le début jusqu'à la fin de l'âge du Bronze, ensuite, après la destruction de la ville par les Assyriens vers 1190 av. J.-C. et sa reconstruction qui suit promptement, on remarque un changement brusque. L'ancienne langue, c'est-à-dire l'ancien écrit et l'écriture persiste encore, la sculpture se perfectionne plutôt qu'elle ne se transforme radicalement, et les grands traits de la civilisation religieuse acquiescent toujours, mais le bronze occupe la place de l'indus-trie et la céramique, et la poterie s'enrichit, mais on ne remarque rien de remarquable, qu'on fabriquait à Karkhamish pendant la période Hittite moyenne. On trouve sous un flut le poteries peintes dont la forme et le décor géométrique sont égyptiens. Les vases trouvés dans les tombeaux à cette époque des ruines de la troisième période hittite ne rappellent au premier coup d'œil les modèles chypriotes, mais la très grande rapidité d'exécution de fabrication locale et la ressemblance avec une partie. Les traits et les motifs les plus caractéristiques de Chypre manquent. On y trouve quelques vases vraiment chypriotes de l'âge du Bronze, ce sont pour la plupart de petits arcyres qui auraient contenu des essences précieuses d'importation, mais ces vases ne sont pas nombreux, pas plus que ceux d'importation sous-



mycénienne, dont quelques uns proviennent d'un fait d'importation des îles, et pas plus lointaines. Les nouveaux venus n'étaient donc pas des Chypriotes. Ils appartenaient, plus vraisemblablement à une branche de la grande famille à laquelle avaient présidé les vrais Khotli de Boghazken. Ils venaient, je n'en doute pas, de la région Sud-Ouest de l'Asie Mineure. Dans leur ancienne demeure, ils avaient dû entretenir des relations assez étroites avec Chypre et par là l'influence de la civilisation égéenne. Lors de la grande migration de l'1300 av. J.-C., ils se seraient associés avec les Philistins, et lors de la catastrophe avec les Shérden, les Danuna du Nord et, comme eux, ils auraient introduit l'art égéen en Syrie.

Au Sud se produit un phénomène semblable, plus nettement même que dans le Nord. Il s'agit de l'invasion des Philistins qui apportent la civilisation égéenne,

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Macalister qui place cette invasion 1000 av. J.-C., sa « troisième période sémitique » de Gezer, caractérisée par des importations mycénennes et chypriotes, car plus qu'avec Dussaud qui veut identifier cette période de Gezer avec Lachish III et la placer à une date entre 1600 et 1400 av. J.-C. Ces dates me semblent beaucoup trop reculées. Selon Bliss *Manual of antiquities*, Lachish III serait caractérisé par un « bronze à quatre lobes » inspirant de la tradition de Lacus II et ne montrant que par quelques rares fragments la transition au style « phénicien ». Lachish III est d'ordre par ses sculptures de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et par la tablette cunéiforme, laquelle serait du quatorzième siècle, style « Zimri-Adda » qui s'y trouve mentionné est bien l'ancien phénicien qui gouvernait l'Égypte Akhenaton. Lachish IV (1300-1000 av. J.-C., selon Bliss) est la couche dans laquelle prévaut la poterie « phénicienne » on y trouve les sculptures de la XVIII<sup>e</sup> et de la XIV<sup>e</sup> dynastie, l'unique inscription phénicienne qui se rattache pas au dialecte du cinquième siècle. Ainsi la poterie mycénienne de Lachish IV et de la troisième période sémitique de Gezer, comme celle de la même époque à Tinnaca, serait presque entièrement reculée. A Gezer, on se trouve fragment « Minoen recent I » à la fin du 13<sup>e</sup> siècle, quelques pièces pourraient être de commencement d'« Minoen recent III », mais les formes présentent caractéristiques de la céramique mycénienne à son apogée manquant en Palestine, et nous n'avons que les vases à étrier, et d'autres types de Gezer. Tombeau 7, qui

apparaissent généralement pour la première fois dans la décadence du style, ou persistent pendant cette décadence.

Les plus anciens exemplaires de vases mycéniens dont on puisse préciser la date sont ceux de Tell-el-Amarna (environ 1550 av. J.-C.). Le style n'est si développé que nous sommes obligés d'attribuer ce développement une période assez étendue et de supposer que cet art a fleuri dans ses contrées d'origine bien avant 1550 av. J.-C., qu'il, après la destruction du palais Minoen recouvert à Knossos, a été réintroduit en Crète l'art minoen proprement dit. Mais tout cela ne peut faire reculer au quinzième siècle les vases mycéniens de la Palestine. Ceux-ci ne peuvent pas être comparés aux exemplaires de Tell-el-Amarna, mais bien à ceux du tombeau de Market (environ 1400 av. J.-C.). Je peux citer ici Myres qui, en nous citant la date d'un tombeau chypriote de l'âge du fer dans lequel se trouvaient des coupes à pied haut avec une anse, telles qu'on n'en voit jamais en Palestine. Il écrivait aux environs de 1000 av. J.-C., et note que « la civilisation mycénienne, bien que l'éclat ait disparu vers 1200 av. J.-C., prévalait encore dans le Levant (1) ».

Ce qui me semble certain dans le cas des vases mycéniens, peut être vrai également pour les importations chypriotes. La forme la plus commune, celle de la fig. 14, était en vogue en Égypte entre 1400 et 1000 av. J.-C., et, parmi les autres, aucune n'est nécessairement antérieure à 1200. Dans les tombeaux et les couches de ramens en Palestine, les restes chypriotes et mycéniens sont, en effet, si étroitement associés que ce qui est vrai pour les uns doit l'être également pour les autres.

Cette conclusion archéologique, qui me paraît la plus probable, est fortement appuyée par des considérations historiques. Je ne peux pas m'expliquer une prédominance de types égyptiens en Palestine pendant les quatorzième et quinzièmes siècles. Dussard l'attribuerait au commerce. « Ainsi, dit-il, l'influence égyptienne et chypriote se fait fortement sentir en Syrie avec la conquête égyptienne. L'Égypte devient le cours principal du commerce entre la Syrie et le commerce méditerranéen et de tourner la Phénicie vers la Méditerranée. » Mais en Égypte la céramique égyptienne n'est pas assez fréquente pour appuyer cette théorie que la conquête égyptienne aura imposé la mode égyptienne au pays

(1) *Liverpool Annals*, III, 3.

GROUP 12



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5



Fig. 6



Fig. 7



Fig. 8



Fig. 9



Fig. 10



Fig. 11



Fig. 12



Fig. 13



Fig. 14



Fig. 15



ce qu'as, surtout quand on voit que, malgré cette conquête, l'Égypte n'a pas pu imposer aux ateliers palestiniens ses propres modèles. Il faudrait donc admettre, en même temps, que la domination et le commerce égyptiens auraient donné à la céramique égéenne une telle vogue en Palestine que la conquête même de ce pays par les Philistins égéens n'aurait pas produit un effet plus considérable et que leur œuvre céramique quel que sorte acceptable à l'avance.<sup>1</sup> C'est cependant la conclusion à laquelle conduit inévitablement la chronologie de Dussaud, conclusion qu'il m'est impossible d'accepter. Étant donné ces deux faits, la forte ingérence du style égéen en Palestine et la colonisation de ce pays par des Égéens, je ne peux que les associer. Tout en admettant que le commerce a pu introduire à chaque moment en Palestine (après 1500 av. J.-C.), des exemplaires isolés de la céramique mycénienne et chypriote, je suis néanmoins convaincu pour des raisons tant historiques qu'archéologiques que la très grande majorité des vases trouvés dans le sol palestinien sont postérieurs à 1200 av. J.-C. et doivent être attribués à l'époque de l'invasion philistine. La troisième période somatique de Muhlster (1400-1000) comme celle de Lachish IV de Bliss (1100-1000) peuvent être également vraies pour leur *terminus ante quem* mais la période étrangère qui pour ces auteurs, s'étend sur la période entière, pour moi n'appartient qu'à sa fin.

Donc, dans le sud comme dans le nord, nous avons vers 1200 av. J.-C., une affluence de céramique étrangère qui est le symptôme et l'effet d'une invasion de peuples étrangers. Dans la Phénicie, à la même date, se fait remarquer une céramique étrangère qui provient également de source égéenne. A-t-elle une raison d'être autre que celle d'une invasion égéenne de la Phénicie?

Il paraît peu probable que des envahisseurs arrivés repoussés des frontières de l'Égypte, se soient installés au sud et au nord de la Phénicie en négligeant ses riches ports et ses vallées fertiles.

Au cours de leur avance, ils avaient pris Arvad comme ils avaient pris Karkhemish; leur flotte avait longé la côte et, s'ils n'avaient pas occupé ils avaient pu voir de près Byblos, Sidon et Tyr, beaux lieux pour des marins guerriers. Que les annales de l'Égypte ne parlent pas de conquêtes au sud

<sup>1</sup> Les cinq timbreux sculpturaux par Muhlster aux Philistins ont autre fois et datent du sixième-cinquième siècle, Voy. mon

article *A North Syrian cemetery of the Persian period*, *Lancet*, vol. 1914.

d'Arvad, cela n'est pas surprenant, mais rien n'apparaît rien de plus de l'occupation philistine de Gaza, d'Askalon et d'Ashdod pour les semites égyptiens du douzième siècle. La Syrie ne présentait pas grand intérêt. Peut-être peut-on penser trouver un indice de cette conquête dans Justin XVIII, 1, qui parle d'une prise de Sidon *à l'époque d'Agamemnon*, au cours de la guerre de Troie (la date, 1190, s'accorde à merveille avec la défaite infligée par Ramsès aux égyptiens en 1190 et la victoire d'Assurée avec l'aide des achéens qui avaient déjà maîtrisé le pays. La suite pourrait bien lui attribuer la victoire à l'un d'eux. De nous, par exemple, dans son peuple, décrit Askalon comme « ville des Tyriens », ce renseignement ne pourrait-il renvoyer au temps où Askalon et Tyr obéissaient toutes deux à des maîtres achéens et de sang égéen?

À partir de 1200 av. J. C., les Phéniciens, qui s'étaient contentés jusqu'alors d'un commerce d'import-export dans une politique plus rentière que maritime, Tyr avait déjà fondé le comptoir de Kibry et peu de temps après des cargaisons phéniciennes risquaient tout les lacs et les colonies au des courants commerciaux jalonnant toutes les côtes méditerranéennes et arrivaient au trafic phénicien l'Afrique du Nord, la Sicile, l'Espagne, Chypre, visé par des hauteurs du Liban tout un pont de départ est naturel pour une telle expansion. Cette doit être sans doute un des premiers long-courriers des commerçants syriens, mais il faut remarquer que c'est l'homme, qui n'y formeront jamais qu'une minorité, limitée presque à une seule ville, qui auraient pu obtenir, et sûrement n'ont pas maintenu leur position par la force. Les Chypriotes, qui possédaient eux-mêmes une flotte, ne s'en seraient certainement opposés à l'intrusion d'une colonie étrangère et rivale. Leur insuccès est plus facile à expliquer si ces colons n'étaient pas des semites complètement autochtones, mais ces semites sous une forme égéenne, peut-être même chypriote, si les Phéniciens ont fermé la méditerranée commerciale de Mésopotamie, le legs n'est pas passé hors de la ville et qu'il leurs γένος fréquemment les entrepôts d'outre-mer phéniciens et les législateurs grecs tenaient pour phéniciens, mais on nos fouilles ne l'ont pas des traces mycéniennes et cela est toujours des Phéniciens qui sous un autre nom produisent de leur patrie moins d'aventure.

On ne doit étonner que les Phéniciens semitiques d'origine, sous les sem-

liques jusqu'à la fin, et que pendant toute leur histoire aucune trace d'une innovation étrangère, celle que je la suggère, ne se laisse entrevoir. La robe se colore par le groupe C, qui est formé d'importations chypriotes et de produits locaux, d'objets comme tels par la forme, par l'argile et par les couleurs froides qui les distinguent nettement de la vraie poterie égyptienne, mais ces derniers conservent une tradition égéenne qu'on ne peut pas méconnaître. Le groupe appartient aux dixième-sixième siècles, et il le marque d'une influence égéenne très marquée qu'on ne constate à ce point, à la même date, ni à Karthausht ni en Palestine ou les Philistins ont eu si longtemps les mœurs du pays. Des figurines de terre cuite et des vases zoomorphiques d'époque du fer, provenant surtout de la région d'Amatous, sont connus depuis longtemps, et leur style justifie l'expression assez forte de Bursat que « de plus en plus la Phénicie du Nord se classe comme le grand foyer artistique de Chypre » (il y a trop d'exemplaires dans les vitrines du Musée américain pour nous en faire un savant archéologue français). Les vases trouvés dans les caveaux de Raschidieh, près de Tyr, sont connus aussi le long du littoral, mais précisément à cause de leur caractère chypriote, on ne leur a pas attribué l'importance qu'ils méritent. Plusieurs formes de notre groupe C se répètent au fig. 16-23, 24 et 15 d'un cor de cercles concentriques « dansant » (toute la poterie, affirme Macalister, est chypriote). Elle appartient à une même époque et n'est ni rangée d'aucun objet provenant de la côte syrienne, et il en conclut qu'on est en présence d'un foyer d'influences étrangères qui aurait participé au développement de Tyr. Mais notre groupe C provient de l'intérieur de la Syrie, de la Beqa'a, au nord de la vallée de l'Oronte. Les Chypriotes du huitième ou du septième siècle n'auraient-ils donc envahi toute la Syrie centrale, et leurs fantassins n'auraient-ils porté à travers les montagnes tant de vases fragiles et peu pratiques pour les enterrer avec leurs camarades morts ? Voilà une *reductio ad absurdum*. Que les vases de Raschidieh soient du genre chypriote, ce n'est pas discutable : ils n'en sont pas moins phéniciens.

Les caveaux de Raschidieh nous fournissent un autre renseignement précieux. On y a trouvé « un grand nombre d'urnes funéraires qui renfermaient



à la fois des ossements blanchis par une putréfaction lente et des restes humains visiblement menacés à la hâte — ces circonstances nous permettent de constater que les caveaux en question n'appartiennent pas à des Phéniciens, pour qui l'incinération du cadavre eût été un crime d'innombrable. Les Égéens pratiquaient l'incinération des morts et ont introduit ce rite à Karkamish après 1200 av. J.-C. — est-ce qu'ils n'auraient pas fait de même en Phénicie ? Dans ces tombeaux de quelques siècles plus tard, je vois le signe de l'asiatique tenté par l'égeenne, qui s'affaiblit et se confond aux contours de la virginité sémitique de la population. L'orient s'ouvre pour la disparition des Phéniciens égéens comme pour celle des Philistins.

Pour compléter la série des vases égeo-phéniciens, je présente ici (fig. 14, pl. XX) une jarre, actuellement dans la collection de M. van Heidenstam, laquelle, avec quelques autres du même genre, fut trouvée il y a huit ans à Djebel, associée à un stucophylage — le même anthropomorphe. Cette jarre, appartenant au dernier style chypriote, dont dater du quatrième siècle, et prolonge presque jusqu'à la conquête macédonienne la vogue de l'art égéen sur la côte de Syrie.

Une influence si profonde et soutenue ne peut guère résulter d'un commerce seul — une sympathie totale a dû rendre toute naturelle la copie du style chypriote pendant cinq siècles de vie séparée. En Palestine, pays divisé en petits états, dont l'esprit national avait été affaibli par des rivalités intestines comme par les siècles passés sous le joug étranger, les Philistins avaient su devenir tant puissants et sceller entre eux une union politique contre laquelle les Cananéens asservis ne pouvaient rien. Malgré cela, les Philistins se sont soumis et ont perdu de bonne heure leur langue et leur identité. En Phénicie, on ne conserve plus rien de la race avant l'invasion; la population d'un caractère plus individuel et plus ferme, il est possible qu'une minorité de colaprends étrangers ait introduit certains progrès et quelques mœurs qui, par la suite, se sont maintenus. Mais, en même temps, cette minorité se serait bientôt assimilée à la masse sémitique; certains aspects de son influence culturelle auraient pu cependant survivre longtemps après que son identité ethnique avait disparu à tout jamais.

Je ne prétends pas qu'une thèse d'une conquête temporaire de la Phénicie et d'une colonisation partielle du pays par une race égeenne soit établie de fa-

nitivement par les données encore en petit nombre que l'archéologie peut utiliser aujourd'hui. Mais comme ce matériel archéologique nous ouvre une juste nouvelle lumière qu'il fallait le publier tout en insistant sur les possibilités qu'il permet d'extraire. Le dernier mot appartenant à la production des fouilles et fouilles en Phénicie s'écarteront peut-être un peu trop tôt, mais je crois plutôt qu'elles la confirmeront.

∴

Après avoir terminé cet article j'ai lu le livre tout récent de M. Aubert *Phéniciens*. Je ne peux pas m'engager dans l'examen des faits et des légendes qui occupent le savant français ; mais comme mes conclusions, tout en s'accordant à certains égards avec les siennes, se trouvent à la fin complètement opposées, je dois mieux préciser les miennes.

Je suis donc convaincu que la civilisation préhellénique d'Égée était en contact avec celle de l'Asie Mineure centrale dans le deuxième fascicule de *Kirkkhenish* actuellement sous presse. Je cite quelques parallèles archéologiques entre les Hittites et les Minoens qui attestent d'une autre nouvelle force aux arguments de M. Aubert, si comme je crois le démontrer les Phéniciens, à leur apogée possédant du sang égéen, ils étaient été eux aussi des asiatiques. Mais je veux dire que séparé complètement de M. Aubert de tout les événements et l'histoire de la Syrie. Tout en admettant la probabilité d'une connexion très ancienne entre la côte syrienne et l'Égée, je ne vois point en Syrie, en grande partie, la présence asiatique au ~~seizième~~ entre le vingtième et le douzième siècle. Tout au contraire, je trouve que pendant ces siècles l'influence égéenne était assez forte dans la Syrie septentrionale assujettie à la Mésopotamie ou à l'Égypte. C'est seulement après 1200 av. J.-C., que la Phénicie a subi une affluence asiatique venue soit des des soit de l'Asie Mineure, et c'est seulement après cet événement que s'est développée la Phénicie aventureuse célébrée par Homère. Après 1200, la civilisation minoenne s'effondre ; les villes florissantes avaient été dévastées et leurs habitants dispersés par l'exil. Le pays asiatique des Khatti avait été détruit et ses habitants de Kirkkhenish étaient occupés en Orient. Pour la nouvelle Grèce, seuls les hardis marins de Salomon et de Tyr représentaient l'ancien

race dominatrice, conservant en quelque sorte ses arts et rivalisant avec elle par leurs exploits commerciaux. Peut-on s'étudier si la légende grecque, déformée par les cataclysmes qui visaient de bouleverser les souverains, a attribué aux Phéniciens, grâce à ce fonds égypte qui en eux allait se soumettant de jour en jour, le bon rôle joué par les peuples de race pure ?

4. LEONARD WOODLEY.

## LA CRÉATION DU MUSÉE D'ADANA

PAR

LE COLONEL R. NORMAND

En France, où la géographie est moins connue que l'histoire, la Cilicie ne jouissant pas, même dans le public lettré, d'une popularité comparable à celle de la Syrie. Hélas, « terre promise » au point de vue agricole. La Cilicie ne mérite certes pas la même réputation en ce qui concerne l'archéologie ! On n'y trouve ni Baalbeck, ni Palmyre, ni les grandes cités phéniciennes.

Toutefois, les civilisations successives qui sont venues s'étaler par ce passage presque obligé d'Occident en Orient, y ont laissé chacune sa trace, et si le « Cilice » est demeuré dans l'histoire synonyme d'un vêtement de pauvre, la parure dont s'est orné le pays à travers les siècles offre de nombreux et très intéressants spécimens des arts hittite, grec, gréco-romain, byzantin, franc et arabe.

Dès que nos officiers pénétrèrent dans ce « territoire ennemi occupé, zone Nord », il était logique, il était français d'arrêter une partie de leurs premières pensées vers le culte de l'Art. Sous l'impulsion large et éclairée du colonel Brémont, l'initiative fut laissée au gouverneur d'Alata — colonel Normand, pour organiser dans cette ville un musée réunissant pour l'étude, dans un centre facilement accessible, des spécimens de toutes les périodes de l'histoire ciliquienne, sauvant du même coup de la ruine totale tant d'objets exposés aux dégradations du temps et surtout des hommes. Car, de toute éternité, en ces pays, les monuments antiques ont été exploités comme carrières, et, dès le débarquement antaunent, on constate que Mersin est nec de Pompeopolis (Pl. XXI, 2). Ne traite-t-il pas d'ailleurs des colonnes antiques même sur la plage de Beyrouth ?

Le local manquant — et encore plus l'argent, pour bâtir un musée. On se contenta donc d'abord du propre bureau du gouverneur, précédemment

Direction de la police habituelle et de l'espace, les architectes parent, en augmentant de nombre, envahir les pièces successives: la cour fut affectée aux pierres trop encombrantes.

En vue de laisser à l'ensemble le caractère d'ensemble, en 1919, l'idée de la création d'un corps administratif d'objets d'œuvre très choisis, principalement des chapiteaux, dont il fallait partir d'un échantillon vu. Par la suite, l'œuvre nous l'a présentée à un véritable intérêt car elle permettait de suivre l'emploi de cet élément architectural et son évolution à travers les âges — depuis le dorique, l'ionique grossier à volute à peine l'écorché jusqu'à byzantin et chrétien, en passant par les feuilles d'acanthus corinthienne à une, deux ou trois rangées.

La première pièce de valeur fut un tombeau en marbre gréco-romain du deuxième ou quatrième siècle — décor d'enfants portés et des guirlandes très analogues aux motifs orientaux de la Renaissance (fig. 1, a droite). Rservant,



FIG. 1. — Quelques sarcophages du Musée d'Adana

comme tout d'abord de réservoir pour un monument par un chapeau, c'est aujourd'hui un superbe vase à flots enroulés par de légers ailes, mais la nécessité de faire des trous pour le coulement des eaux avait entraîné d'irréparables dégâts. Ce fut un don de Bahri Efendi et de Barber Zade, deux notables turcs d'Adana (avril 1919).

Le autre tombeau, infiniment plus simple et exécuté dans le pays, vint presque aussitôt lui donner la place (fig. 1, à gauche). Provenant de l'École des Arts et Métiers d'Adana, où il servait également de réservoir, il représentait, en quelque sorte stylisé le motif précédent: la guirlande remplacée

par un croissant lui donnant un faux air ottoman. En réalité, la plus grande partie du décor n'est qu'épandue, cette fois, dans son état d'achèvement, mais montre les précédentes visites par les sculpteurs antiques.

Deux autres beaux tombeaux en pierre, l'un d'un côté de têtes de lions et d'un échais à porteurs<sup>1</sup>, l'autre d'une inscription grecque, furent encore, l'un offert par Zadi Kiamil Effendi, l'autre obtenu par simple substitution d'un réservoir d'occasion.

Des sarcophages en terre cuite, conservés intacts à travers les siècles, virent des environs de Karatich (Deat Direkt), dont on voit encore l'ancien port, non loin du fleuve antique Pyranas qui, changeant le cours de ses eaux, crée aujourd'hui de nouvelles lagunes, ils étaient offerts, ainsi que les jarres géantes, par d'humbles paysans turcs.

Des stèles et cippes funéraires avec inscriptions grecques en l'honneur des défunts s'ajoutèrent à ces souvenirs antiques. Les textes grecs et latins ainsi réunis forment une collection intéressante qu'avec beaucoup d'érudition le R. P. Moularde, de Beyrouth, présente et commente ci-après.

Mais le musée d'Adana ne pouvait se cantonner dans une spécialité d'objets funéraires : les ruines des soulèvements de statues avec inscriptions grecques, des bustes en marbre ou en pierre grecs ou romains apportèrent une note plus gaie et plus vivante aux collections. Les uns étaient des dons offerts par un public, de plus en plus nombreux, s'intéressant à l'œuvre entreprise, ainsi qu'en témoignaient les journaux locaux, turcs ou arméniens; d'autres étaient recueillis par les officiers de nos départements postaux qui ne pouvaient demeurer insensibles à cet effort et tenaient à y coopérer.

Missis, l'antique Mopsueste, fournit ainsi un hêtreant Lapierre, de la Légion arménienne, l'occasion d'envois architecturaux la plus haut intérêt : frises en marbre sculptées, entablements, métopes en calcaire profondément fouillé, chapiteaux, etc. de travail très soigné. Missis, à 30 kilomètres d'Adana, montre encore un remaniement en granit d'Égypte, dont il eût été facile de dégager le sous-massement et un superbe pont en pierres sur le fleuve Dymau, le seul qu'on y puisse trouver analogue à celui d'Adana, sur le Sehanu, et qui date de l'époque romaine — comme celui d'Adana, attribué à Justinien.

<sup>1</sup> Ce sarcophage qui n'a que 0,40 mètre figure 1 est donné à plus grande échelle dans l'étude ci-après du R. P. Moularde.

il présente aujourd'hui certaines arches réparées en ogive par les Arabes, à côté des anciennes en plein cintre.

Le capitaine Desrives, le lieutenant Vigne, de la Légion arménienne, et voyer d'assist. le Dhyhan d'Ayas diverses statues grecques, une inscription cœlique et une jolie tête en marbre.

Le commandant Aubre, gouverneur de Mersine, fit don au musée de débris divers de Pompéi romains, mais les restes les plus intéressants avaient été recueillis et conservés à Mersine même par M. Mivronaki, consul d'Espagne et collectionneur émérite.

C'est le gouverneur de Tarse, commandant Caushilleas, qui se trouvant le mieux placé pour recueillir des souvenirs intéressants dans l'antique cité de Saint-Paul. En très faible subvention perçue, nous engagea des fouilles, interdites d'ailleurs par les règlements anglais au début, français ensuite, mais de transférer à Adana les objets disséminés dans les rues et les maisons. Car Tarse, comme Ayas, Missis, n'est plus que toute autre ville cependant, est construite en blocs antiques et partout l'on retrouve des colonnes en marbre, souvent même des sculptures, en bustes dans les murs ou perdus dans les décombres. On peut recueillir ainsi des frises sculptées en guirlandes, de charmantes statues décorées de guirlandes, des bustes, un torse d'homme, deux statues d'enfants drapés, le tout en marbre blanc dont une carrière existe près de Tarse, et même des motifs décoratifs ardes et de très belles et précieuses inscriptions cœliques. On peut également quelques échafaudages du béton extraordinairement solide qui constitue les murs épais de 3 mètres, de ces curieux monuments puérils appelés tombeaux de Sardanapale (Dennak Tach) et sans doute revêtus de marbre dans l'antiquité.

Le Père Mekitar, directeur de l'Ecole arménienne d'Antakia, offre un intéressant buste d'homme de l'époque romaine, provenant de Balkis (aux bords de l'Euphrate), et le mit aussi à l'abri du bombardement turc qui, depuis, a détruit l'école.

Les fonctionnaires turcs ajoutèrent aussi leur part à l'œuvre de nos officiers. C'est ainsi qu'Ibrahim Bey, kaimakan de Dhyhan, Kemal Bey, kaimakan d'Ayas, Mehmed Ali Effendi, mudir de Missis, le mudir de Karakuch, le directeur des wakoufs d'Alala et beaucoup d'autres, nous firent l'important en vots.





Temple de Baalshamin à Hama, en Syrie (Hama).



Colonne et colonnade à Hama, en Syrie (Hama), au bord de la mer.

(Hama, Syrie)



La réputation du musée se répandit et chaque jour l'âge et le nombre de plus en plus le public, toutes les nationalités et toutes les classes firent à l'écarter et à son enrichissement. Des simples gendarmes apportèrent des pièces parfois fort intéressantes dans d'humides sangles, tous toujours aimables et généreux. L'œuvre, initialement entreprise dans un but purement archéologique, prenant de jour en jour un caractère politique, unissant les races diverses et ennemies dans une présence commune, intéressant à une idée française les gens des conditions les plus variées.

Le musée, prenant forme, obtint alors (mai 1919) sur l'active intervention du colonel Brannan, un secours, royal pour l'époque, de 600 livres égyptiennes, du Haut Commissaire M. Georges Picot. Ce crédit fut à peu près intégralement absorbé par les frais de transport. Très élevés par ces temps de vie chère qui n'épargnaient point le Levant.

On put alors étendre les recherches. L'art hittite, tout d'actualité, fut l'objet d'une attention particulière. On réussit à en braver des restes, abandonnés à Zengirli par les Allemands, qui avaient mis à jour en ce point une antique cité. On recueillit ainsi avec le concours du gouverneur le Djebel Berkef, capitaine André, une superbe tête de lion en basalte dont les pieds sont encore à Zengirli, deux sphinx à tête de femme, un peu dégradés, mais curieux, des tambours de colonne, une stèle avec un hermaphrodite couché, etc.

De la principale cité hittite, Karkh-nash sur l'Euphrate à 1.500 mètres de notre poste le Djérabhas, et à côté de l'immense pont en fer du Bagdad, long de 800 mètres, qui constitue ainsi un étrange anachronisme, il n'était pas question de rien ramener, car ces fouilles anglaises, dirigées par M. Woolley, au nom de la British Museum, n'étaient pas encore terminées et ces antiquités devaient jusqu'à nouvel ordre rester en place. Nous donnons seulement ici la reproduction Pl. XVI, 1) de deux bureaux qui font partie de ce bel ensemble architectural. Les sculptures hittites de Marash furent représentées par des photographies.

Un archéologue allemand, M. Sasse, étranger à toute politique et tout entier à ses études, fut le seul Allemand maintenu en Calabie en raison de son âge et des services qu'il était susceptible de rendre au musée. Effectivement, nous ne connaissions pas d'agent plus dévoué, il fut envoyé en divers points de l'Asie Mineure pour prendre des estampages et fit au retour d'intéressantes con-

férences. Il put nous procurer plusieurs exemplaires de la plus grande inscription hittite connue, sur un rocher isolé à Toprak, près Newchar, longue d'environ 5 mètres (largeur 3 mètres) et des moulages en ciment cru, fut réservée pour le Louvre, en vue de contribuer au déchiffrement de ces hiéroglyphes d'écriture encore inconnue. Le même archeologue prit aussi l'empreinte des reliefs hittites de Frakhr, à la limite Nord de la Cilicie, et le nombreuses photographies, notamment des dessins rupestres sur une grotte funéraire à Tachdji, dans le Nord de la Cilicie.

L'art du moyen âge fut également représenté par de remarquables inscriptions arméniennes en arabesques, provenant de la chapelle d'Anavarza, située au centre d'un de ces puissants châteaux forts qui dominent tant de collines isolées dans la plaine de Cilicie : Yan kalé (Pl. XXII et XXIII) château du Serpent. Toprak-kale, Guvel-Ogloa Hamative — ou même certains hauts sommets presque inaccessibles de Taurus, Beke, Meydan, Sis, Bouhjak Kalessi, comme les rivages de la Mer Noire, Payas, Korikos et la côte syrienne ou enfin la plupart des grandes villes Alep, Marash, Antak, Biredjyk, Oorfa, Mardin, Selefke, Anavarza.

Ces citadelles — véritables nids d'aigle — dépassent souvent avec leurs hauts remparts l'étendue des plus grands châteaux que nous connaissons en Europe et constituent le plus impressionnant apparition du passé. Anavarza demeura plusieurs siècles la capitale d'un royaume arménien, sur l'emplacement d'une ville romaine, caractérisée par une pittoresque enceinte rectangulaire crénelée. Les Arabes en anéantirent les remparts, et plaçant leur signature aux portes d'entrée, sous forme de motifs décoratifs, rosaces, vases, arbres de style, inscriptions pour s'en attribuer le mérite tout comme la reine Hda-Sonak-karbak. Or Anavarza, d'un, la durée et l'importance antiques sont attestées par deux aqueducs aux rampes gracieuses — dont l'un, apportant l'eau de la montagne, se prolonge sur environ 40 kilomètres de longueur — par un arc de triomphe splendide, des thermes, un amphithéâtre aux gradins taillés dans le roc, des tombes également en plein roc. Anavarza aujourd'hui reste inaccessible à peu près six mois de l'année, et entourée de marais ou l'on se dit. Il ne pouvait en être ainsi jadis, et l'on reconnaît bien la demeure des derniers siècles.

\* A noter ce mot de « Serpent » venant de la même arabe qui a fourni « Montoula » une idée d'ondulations, et son analogie avec la rivière qui tourne.



Cliff-top fort, near Hama, Syria





Figure 1. The building is a large, multi-story structure with a central tower and a series of smaller, rectangular structures extending from its base. The building is situated on a hillside, with a steep, rocky slope in the foreground. The architecture appears to be a mix of traditional and modern styles, with a central tower that has a flat roof and a series of smaller, rectangular structures extending from its base. The building is surrounded by a low wall, and there are some trees and shrubs in the foreground. The overall scene is a high-angle view of the building and its surrounding landscape.







Ch. I. Coll. - Government Building  
Ch. I. Coll. - Government Building





FIG. 1. View of the structure.



FIG. 2. View of the structure from the side.

1 m





de Tach-Oujou — des statues et des tombeaux, dépassant le poids d'une tonne et ne pouvant être chargés sur des voitures, carred y être amenés sur des tréneaux construits spécialement pour cet objet — mais ces statues réputées n'ont jamais été embarquées et doivent encore traîner aujourd'hui sur le port de Tach-Oujou, exposées plus que jamais aux dégradations.

Heureusement une statue assyro-babylonienne en basalte — pièce rare dans cet art on la sculpture le ~~ce genre de~~ genre en roche dure que des anneaux et s'applique surtout aux bas-reliefs — put être rapportée en France pour le Louvre où elle occupe une place d'honneur (pl. XXVI). Elle représente un prêtre portant un bassin rectangulaire, le ~~trou~~ trou, à portée de main pour arroser la barbe et les cheveux frisés — elle fut découverte à M. tellah dans la maison du chef kurde Chalim Bey, et provient probablement des ruines hittites voisines d'Arshan Tach, à 40 kilomètres environ Est de Hérakléus, 12 kilomètres Sud-Est de la station d'Arab-Pouzar <sup>(1)</sup>.

Le Musée d'Adana recueille aussi de petites terres cuites, des débris de céramiques schyziennes provenant des mosquées de Kama, des monnaies de bronze, d'argent, et même d'or, et aussi une intéressante collection de diplômes graphiques douze centaires — tout cela étant généralement dû à une par des gens liers de voir leur nom affiché au-dessous de leurs libéralités, parfois publiés dans les journaux locaux, et toujours sûrs de recevoir une lettre officielle de remerciements. On se procurait même d'insérer un diplôme de louange, dont le dessin était préparé à la ~~ce~~ ce ~~st~~ st ~~im~~ im ~~pl~~ pl. Le cause, ni d'une pensée artistique et civilisatrice, mais, par intérêt, un dans le même ~~celle~~ celle du « Beau, du Vrai, de l'Utile » Turcs, Grecs, Arméniens, Arabes et Européens, riches et pauvres, simples et intelligents, et avait ainsi rendu de réels services au point de vue politique, bien que, individuellement, cette idée n'ait pas été en cause. Il fut consacré et couronné par un ~~vis~~ vis ~~qui~~ qui y fit le Général commandant Haut-Commissaire le 24 novembre 1910, pour féliciter, sous les feux de l'éclair et sur les beaux tapis de l'Orient, les principaux dignitaires

Le Colonel du génie breveté, commandant le 13<sup>e</sup> régiment du génie,

R. NORMANT

<sup>(1)</sup> Voir et après l'oubli ~~de ce genre de~~ de ce genre de ~~qu~~ qu ~~est~~ est consacré M. Edmond Potier, conservateur

de ~~Ar~~ Ar ~~g~~ g ~~en~~ en ~~es~~ es ~~et~~ et ~~est~~ est au Musée du Louvre



## NOTE SUR LA STATUE DE METELLÉ

PAR

EDMOND POTTIER

La belle statue, que le Louvre doit à l'héritage primitif et à la générosité de M. le Colonel Normand, a introduit dans nos collections orientales un monument ~~travaux~~ de haute importance (pl. XXVI). Les statues de ronde-bosse sont dues l'art assyrien, extrêmement rares, on en compte à peine trois ou quatre<sup>1</sup>, et notre musée en était complètement dépourvu.

Cette statue (inv. NO 7118) mesure dans son état actuel 1 m. 453 de hauteur, la circonférence aux hanches est de 1 m. 00 et, en bas de la tunique, de 1 m. 24. Elle est faite d'une pierre grise et rugueuse, non polie, qui diffère de l'albâtre gris, plus clair, tendre et uni, dans lequel sont taillés les reliefs assyriens. La matière se rapproche de celle qui est employée dans le pays hittite de la Syrie du Nord. Je crois que la statue n'est pas une œuvre importée d'Assyrie, mais qu'elle a été fabriquée sur place de ~~dans~~ une région voisine. C'est ce qui a fait penser à M. le Colonel Normand que c'était une œuvre hittite. Il est possible, en effet, que le sculpteur soit un homme de cette race, mais ce qui est sûr, c'est que la statue est de style purement assyrien et n'appartient pas à la période antérieure à l'entrée au dixième siècle, ou l'art hittite conservait encore son caractère indigène et original. Elle se placerait au plus tôt, à l'époque du conquérant Assour nazirpal (885-860) ou de Salmanazar III (783-773).

Bien que l'on ait à déplorer l'absence de la tête, l'attache du cou et ce qui reste de la barbe permettent de se représenter l'aspect général du personnage masculin qui, de bout et droit, se tient des pieds nus dépassant le bas de la tunique, porte avec soin, comme une offrande précieuse, une sorte de grand coffret ouvert, dont on voit l'intérieur largement entaillé en forme de cavité

<sup>1</sup> Voir FRANKFORT-CHAPLIN, *Hist. de l'art*, II, fig. 15, 250; F. von HIEBICH, *Beiträge zur Gesch. der assyr. Skulptur*, pl. II.





La statue de Mélé  
(Don du Colonel Normand au Musée du Louvre)



cette statue le coffret remonte légèrement<sup>(1)</sup>. Le haut de la boîte est taillé en biseau et le forame posé sur la face rectangulaire parallèle au fond. Dans l'intérieur la cavité est de faible profondeur et ne peut ni pas contenir un objet ou des objets volumineux<sup>(2)</sup>.

Une hypothèse s'est venue à l'esprit que peut-être sans vouloir écher la valeur d'une conclusion ferme : peut-être a-t-on voulu représenter une cassette rem-



Fig. 4. — Le coffret vu de trois côtés

plie de lingots de métal précieux, c'est-à-dire d'objets peu volumineux, mais nombreux et faciles à transporter. L'angle du coffret aux parois s'éloigne et s'épaissit et qui expliquerait la pose des mains. La forme en biseau pourrait, par une convention dont on a d'autres exemples dans la sculpture assyrienne<sup>(3)</sup>, représenter la boîte ouverte avec son couvercle relevé; ou bien le sculpteur a-t-il simplement voulu les égaler de devant, pour que ce soit vous plus facilement dans la lecture de la statue. On sait qu'il est souvent convenu, dans les bas-reliefs assyriens qui célèbrent les exploits du roi vainqueur, d'employer de métal précieux, or ou argent livrés par les peup-

<sup>(1)</sup> Toutefois, il y a une partie qui manque à cet endroit, sur le côté droit du coffret et, du côté gauche, la ligne inférieure paraît plus horizontale, à peu près perpendiculaire à l'axe de la statue. La différence des deux lignes pourrait donc être due à une simple négligence dans la taille de la pierre. Mais l'observation subsiste pour la partie supérieure du coffret, où la pente est nettement indiquée.

<sup>(2)</sup> Voici les mesures de ce coffret. Partie supérieure : long. 0,328 ; en avant 0,230. Partie inférieure (fond) : long. 0,203, en avant,

0,350. Côté droit de la boîte : haut. 0,185 et en avant 0,180 (partie endommagée). Côté gauche de la boîte : haut. 0,170 et en avant 0,160. Pour l'entaille intérieure, dans le fond, largeur de 0,125 sur 0,160 ; hauteur au milieu et en avant 0,080 et 0,075.

<sup>(3)</sup> Voir Botta et Flandin, *Mém. de Ninive*, II, pl. 104 (deux tribulaires apportant des espèces d'écus ouverts et vu du profil, de façon à montrer le caducée, bracelets et bijoux en rosaces).

lations subjuguées. Ce serait comme une dote, prélevée sur le butin de guerre, dont le roi ferait hommage à son dieu. Je ne donne pas cette explication comme la meilleure, mais je n'en ai pas trouvée d'autre <sup>(1)</sup>.

E. POTTIER.

<sup>(1)</sup> Mon élève, M<sup>me</sup> Masson, attachée libre au Département des antiquités orientales, m'avait d'abord suggéré une idée qui me parut ingénieuse : c'était d'interpréter l'accessoire comme un moule à brique, symbole de la construction d'un temple dont le roi viendrait faire hommage à son dieu. On se rappelle qu'Our-Nin, sur le relief généalogique de Tello, porte

sur sa tête une coiffe contenant la terre ou la brique de fondation destinée au temple de Ninghirsou (SANTER, *Excavations en Chaldée*, pl. II bis, n° 1). Mais ici la forme de moule serait bizarre et la cavité intérieure un peu petite pour répondre aux dimensions d'une tuile assyrienne.

# INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DU MUSÉE D'ADANA

PAR

LE R. P. R. MOUTERDE, S. J.

Des monuments épigraphiques recueillis à Adana — description et copie m'ont été adressées par le R. P. Gransault, S. J., missionnaire à Sivas, actuellement aumônier à la 1<sup>re</sup> division de Cilicie. M. J. Chamouard, conseiller à l'archéologie du Haut-Commissariat français en 1919-1920, a bien voulu, d'après les notes prises au cours d'une brève inspection, réviser les copies et ajouter quelques textes à ceux du P. Gransault. On voit assez à qui revient le principal mérite du présent travail.

Dans le relevé qui va suivre, j'indiquerai par les initiales G. et Ch. les auteurs des copies ou des corrections au déchiffrement. Là où la provenance n'a pas été notée, j'ai tenu de la coupe l'arc, en m'aidant des indications succinctes au registre des entrées au Musée d'Adana (dont je dois la conservation à M. Virellet) et nouvelle fois l'appel à diriger le Service des antiquités — Le régime anormal d'Adana et même le Beyrouth excuseront, je l'espère, le caractère provisoire et les défauts de cette publication.

## I. — Tarsa. — Inscriptions chrétiennes.

I. Musée n° 222. — Fragment de colonne polygonale en marbre. Hauteur totale 0 m. 54, largeur 0 m. 19. Lettres hautes de 0 m. 045 à 0 m. 02, larges de 0 m. 015. Des 25 l. de l'inscription, 17 sont complètes, les 8 suivantes, tropées à gauche, les 4 dernières également à droite. G. — Ch.

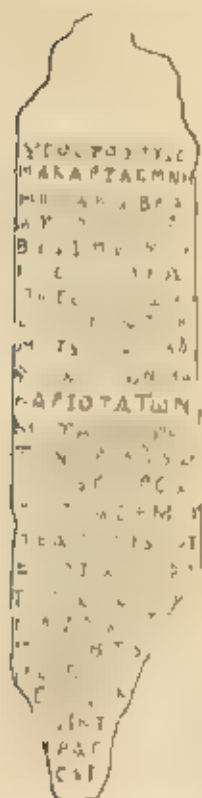
<sup>1</sup> J. KILIKEN *Sev.* I, 131, 21-23. Je Musée Normand.

<sup>2</sup> Je l'ai pu consulter à Beyrouth et l'ai vu en Cilicie de HENKERT et WILHELM (*Denkschriften* de Vienne, t. XLIV, 1896), ni J. KEIL.

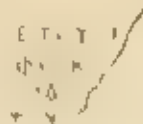
<sup>3</sup> A. WILHELM *Jahrbuch* XVIII 1915 *Ber. Blatt*, p. 12. Un ami s'est chargé, à Paris, d'une rapide exploration de la première de ces deux publications.



11) ὁ δὲν πρεζβυτερος υἱος τοῦ πτ[?] : μακαρίας μ[?] μ[?] Γακ[?] κα.  
 αὐτοῦ πρεζβυτερου ὑπ[?] μακ[?] κα. ανα[?] τῶν ἀσίων γονέων μου  
 (καὶ) ὑπ[?] ἐλαφρίας τῶν μακαριστάτων μου ἀδελφῶν  
 | τῶν προλαδῶ | τῶν (καὶ) ὑπ[?] σωτηρίας ἐμοῦ | τε  
 αὐτοῦ (καὶ) τοῦ | ἐμοῦ ἀδελφοῦ | τιμιοτάτου | Παλ-  
 λαδί[ου] | πρεζβυτέρου (καὶ) ὑπ[?] σωτηρίας τοῦ  
 [σ]εμιν[?] (ἡτου) |.



ch.



Aux lignes 21 et s., d'après la copie Ch., l'on  
 pourrait restituer, *επιμνησι καὶ* : ὑπ[?] σωτηρίας  
 τοῦ σεμιν[?] τοῦ ὁ[?] καὶ τοῦ [?] καὶ τοῦ [?]

[X. prêtre], fils de Jacob, de bienheureux mémoire,  
 qui fut prêtre lui aussi, en souvenir et pour le repos de  
 mes dignes parents et pour le soulagement de mes bienheu-  
 reux frères qui nous ont précédés : pour mon propre salut et  
 pour celui de mon frère, le très honorable Palladius, prêtre,  
 et pour le salut de...

Le mot d'ingraves est une colonne n'est pas  
 d'origine et en quelques années de l'écriture.  
 Le mot, en fait, l'un des fils d'être le prêtre  
 et commémorant une offrande propitiatoire aux vi-  
 vants et aux défunts, nous apporte l'idée d'une prière

L'apogée de l'église que le saint se souleva nous a conservé l'histoire  
 d'une tombe byzantine du sixième siècle en ses caractères. Les « fils de  
 de prêtre », « petits-fils d'évêque », « au » « petite-fille de prêtre » et  
 « belle-mère d' » « M. » « M. » « M. » « M. » « M. » « M. » « M. »  
 font des familles d' » « M. » « M. » « M. » « M. » « M. » « M. » « M. »  
 ὑπ[?] ἐλαφρίας τῶν μακαριστάτων μου ἀδελφῶν τῶν προλαδῶν τῶν  
 soulagement de mes dignes parents qui nous ont précédés » qui ont une  
 savoir nous. La forme est la plus simple peut-être un peu la. Le prêtre

1) Voir X. F. C. M. A. T. S. A. J. (Hama),  
 II p. 313. Tokai. W. A. M. A. T. S. A. J. (Hama)  
 de Syrie, 2469, 2470.

2) M. A. M. A. T. S. A. J. (Hama),

3) M. A. M. A. T. S. A. J. (Hama),

4) M. A. M. A. T. S. A. J. (Hama),



à l'est du fond de la Rome le nom d'antimoine (astère des Galiléens, *ἀσὴρ τῶν Γαλιλαίων*) et le P. Foussier conjecture que la garde en était confiée à des religieux originaires de Tarse (patrie de saint Paul, *Hist. de Rome et les papes du M. A.*, tr. Lods, t. II, [p. 174 s.]). Ces relations expliquent dans une certaine mesure l'attachement de l'épiscopat syrienne jusque dans la métropole de la Cilicie.

Ces rapprochements montrent, en tout cas, l'unité de la pensée chrétienne en ce qui concerne les morts. L'idée d'accomplir un bon œuvre pour leur soulagement, l'apparat funéraire. Nous l'avons vu, par exemple, dans le contexte d'élévation du saint des vivants dans les inscriptions grecques de l'autel ou sur une stèle (selon des dialectes paléens d'Asie mineure, la région d'Alep). Le donateur, Sergios, qui était changeur, banquier ou orfèvre, *ἀργυροπράτης*, les offrait « pour son salut et pour le repos » *καταπαύσεως* de Marie, son épouse, et de ses enfants<sup>10</sup>.

2. Dalle funéraire, marbre. — Dimensions : 0 m. 52 ± 0 m. 49 (longueur, brisée) — 0 m. 67 ± 0 m. 63 (largeur). Faces lisses. Faces latérales lisses. 0 m. 01 d'épaisseur. Poids : 100 kg. — Région : 2<sup>e</sup> Région de la Cilicie, pendant les républicains. L'envoi du commandant Constablière, gouverneur de Tarse.

ΤΟΠΟΣ ΔΕ ΦΕΡΩΝ ΕΚ ΔΙΚΙ  
ΑΙ ΤΜΕΚΟΣ ΗΩΤΑ ΤΗΣ ΕΓΓΟ  
ΝΗΣ ΑΝΑΤΟΛΙΟΥ ΕΠΙΣΚΟΠΟΥ.

Τοπος : *ἐγγὺς τῆς πόλεως*, *τῆς κοσμοπόλεως ἐγγυθεν* ; *Ἀνατολίου ἐπισκοπῆς*.

— *Tombe appartenant à Ekdika, la très illustre descendant de l'évêque d'Antioche.*

L'évêque d'Adana Anatolios, ami de saint Jean Chrysostome, contrainché par les persécutions de ce dernier, dut quitter son siège et se réfugier en Gaule<sup>11</sup>. Sa mort eut ses funérailles dans l'antique patrie des chrétiens de la région et c'est peut-être ce fait ou de quelque exégèse de Tarse nommée d'après lui, que les chrétiens d'Ekdika.

Il n'a pu remonter le nom Ekdika. Ekdika est connu à l'époque chrétienne<sup>12</sup>. Scrutons le nom d'homme et sa traduction par « mis hors du bon » et comparable à *Emmianus*<sup>13</sup>?

<sup>10</sup> Jean Boursault, *Le trésor de Sidon*, Rev. archéol., 1911, I, pp. 417-419.

<sup>11</sup> La Quina, *Oriens christianus*, II, p. 361.

<sup>12</sup> Cf. Pape-Blessieu qui pourtant se re-

fère à tort à Saldas) ; 'Ekdika [C I L, V, 8989, p. 1008 — I G, XIV, 233 (Concordia)], Ekdika, Dessau, 5789.

<sup>13</sup> *ἐκδοκίος* cf. v. g. Le Blant, *L'épi-*



cette que on peut le site de Karalach. Il est naturel d'attribuer à la même localité les nouveaux éloges de la même famille.

Au centre interne s'ajoute le témoignage des registres d'entrées :

• N° 146 — Pedestal de statue en calcaire noir provenant de Karalach ;

• N° 147-148 — Pedestaux de statues dont l'un avec inscription grecque,

provenant de Karalach ;

• N° 149 — Pedestal en terre avec inscription grecque — calcaire noir — Dan de Hidir (?) Agha, à Feizio près Karalach. »

Comme aucun autre socle de statue n'est signalé au registre sinon le n° 156, qui s'identifie sous le n° avec notre inscription n° 2, l'attribution à Karalach de nos inscriptions 3 et 4 est assurée.

À en juger par la forme des caractères, ces textes ne seraient pas plus récents que celui qui a publié Ferguson. Waddington date le dernier du second ou du premier siècle av. J.-C. — Il prouve aussi, d'après les monnaies, que Mallos reçoit l'appellation sous le nom ancien peu avant la fondation de l'empire — nous avons la même *terminus a quo* pour avec l'ag. de notre inscription 4. — Impossible, par ailleurs, de fixer le degré de parenté des personnages

cités : Hermokrates et le Demetrios fils d'Hermokrates, de notre n° 3 peuvent appartenir à une branche collatérale, tandis que l'Hermokrates fils de Demetrios du second ou du premier siècle av. J.-C. et le Demetrios fils d'Hermokrates des premiers temps de l'empire, tous deux qualifiés de *metastatês* (p. 16) sont vraisemblablement le père et le fils, ou l'aïeul et le petit-fils.

Cet éloge semblable de l'ancêtre et du descendant émane, de la le premier texte, de la cité d'Antioche, dans le second, de la cité de Mallos — d'où la conclusion qu'Antioche et Mallos sont les deux coins d'un triangle — le non de flatterie à l'égard des Séleucides ayant été abandonné à l'époque romaine ; nous lisons l'et l'écrit en Antioche du Parnos — Mallos — Karalach. Avant les textes nouveaux, cette triple agglomération était connue par Waddington<sup>(1)</sup>, par MM. W. M. Ramsay<sup>(2)</sup> et Besmer<sup>(3)</sup>.

Par contre le *Statet aux Muris Maris* suppose par Mallos et est distant d'Antioche de 140 stades. Aussi, après Bucher, Blumert, puis Herdrey et Waddington,

<sup>(1)</sup> Le Bas-Waddington, III, 1488.

<sup>(2)</sup> Le Bas-Waddington, III, 1488.

<sup>(3)</sup> *Historical Geography of Asia Minor*,

p. 383; *The cities of St. Paul*, 1907, p. 401.

<sup>(4)</sup> *Leçons de géographie ancienne*, s. v. Mallos

(p. 163) — Muller, *Geogr. Min.*, p. 427.

MM. G. F. Hill<sup>15</sup> et Hirschfeld<sup>16</sup> plaçant ds Antioche et Karatach nous en fait connaître Magarsos, tandis que Mallos a tout occupé et atteint le point où le Pyramos se partage en deux bras. Il est peut-être dangereux de trop s'enfermer au *Satrapion* qui n'est, en ce point, ni corollaire, ni versu linéaires<sup>17</sup>. D'autre part nos talus n° 3 et 4 n'excluent pas le possible que Demétris avant de se livrer au service à toute la région, les gens de Mallos lui aient élevé une statue dans sa propre patrie Magarsos<sup>18</sup>. Cependant l'explication obvie est l'identité de Mallos avec Antioche du Pyramos et Karatach.

Marble carré, marbre noir, épaisseur le deux pieds en ce cas, le pied gauche en avant. Dimensions : hauteur 0 m. 73, largeur 0 m. 68. Lettres très régulières hautes de 0 m. 03, larges de 0 m. 04 (G.). — Cf.

C'est probablement le n° 150 du registre des entrées « *protestation* » cf. *supra*. La seule copie des reproductions de la région du registre n'est pas d'usage, le R. P. Grangeul s'en est visiblement inspiré.

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝΟΔΗΜΟΣ  
ΑΦΡΟΔΙΣΙΟΝΜΑΙΝΟΥ  
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ ΚΑΙ  
ΕΥΝΟ.ΑΣ ΤΗΣ ΕΙΣ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ

ΚΑΙ ΣΤΟΙΣ ΑΝΘΡΩΠΙΝΟΙΣ

Αντιόχων ο δέμας | Αφροδισίου Μαίνου | ἀρετῇ, Εὐνοίας καὶ | εὐνοίας  
τῆς εἰς τὸν δῆμον | Ηεφαίστου οὐ τοῦτο, τοῦτο. — Le peuple d'Antioche d'Aphrodisias, fils de Maïnos, a consacré à la vertu et de sa bienveillance et le bien du peuple (Œuvre de Hephaistodōron, fils de Thém).

Le nom de Μαίνας Maïnos est sans doute un dérivé de la célèbre et célèbre la ville pour des putes, Pompee le temple Maïnos mot et dit ut Ciceron,

<sup>15</sup> British Museum, Catalogue of, *Lyconia*, *Journal n. 1000*, 1900, p. 107.

<sup>16</sup> *Pauly-Wissowa*, I, col. 2447, s. v. *Antiochia*.

<sup>17</sup> Voir le commentaire de *Μαίνας*, I, i. Noter que le *Stadiasmus* indique entre Antioche et Mallos 150 stades, et non 70 comme marque Hirschfeld.

<sup>18</sup> On ne saurait appuyer cette supposition sur le qualificatif de *servit* égyptique, qui signifie « bienfaiteur public » par opposition à *l'homme égyptique*. Cf. les textes très clairs de *Utriusque*, *Orientis graeci*, 302, et *O. hena*, *Inscriptiones aux Magarsos a. H.*, p. 75, n° 91, c.



## III — Tarse, Karatach ou Adana — Inscription honorifique

6 Bloc de marbre (G.). Pierre d'exvère légèrement incurvée (Ch.). Dimensions : 0 m. 42 hauteur x 0 m. 57 largeur du côté de l'inscription x 0 m. 82 largeur à l'appui — 0 m. 89 profondeur. Lettres officielles aigre, hautes de 0 m. 02, larges de 0 m. 03 (G.).

ΕΡΟΥΑ  
ΤΑΚΙΟΝΣ

ΑΡΚΕ  
ΟΝ ΠΑΤΕΡΑ

ΑΝΤΙΟΧΕΩΝΟΔΗΜΟΣ  
ΚΙΔΩΡΟΝΔΙΟΝΥΣΟΥΛΛΑΟΔΙΚΕΑ  
ΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥΝΟΙΑΣ  
ΤΗΣΕΙΣΑΥΤΟΝ

CR

ΠΡΟΚΛΩΣ . . . . ΑΡΚΟΝ  
ΤΑΘΟΝ . . . . ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΑ

Les deux premières lignes, mal gravées ou frustes, ne donnent rien de certain. On pourrait penser à lire, selon la même Ch. : *Πρόκλος ? Μαρτυροῦντας τὸν πατέρα* — mais la lecture ne tient pas compte des lacunes — en outre, *Τάσιος* est un nom rarissime<sup>(1)</sup>.

Plus vraisemblable est l'indication — et d'un cenotaphe, élevée à la suite d'un songe — *Πρόκλος ? κατ' ὄναρ κενόταφον ἔστησε τὸν πατέρα*. Rien d'étonnant, à Mallos surtout, si la peur en vient, que l'ombre d'un défunt mort sans sépulture ait réclamé les honneurs du tombeau :

*Ipsa sed in somnis inhumati venit imago  
Coniugis*<sup>(2)</sup>.

On attendrait le nom du bénéficiaire au datif — mais les formules *ἔστησε τὸν*

<sup>(1)</sup> *Tάσιος*, chef des Rhogolens contre Mithridate, Strabon, VII 306 (Pape-Benseler).

<sup>(2)</sup> Virgile, *Æn.* I, 333-334. Les anciens croyaient que les morts sans sépulture et les *ἄψοι* venaient troubler le sommeil des vivants ; c'était à eux aussi que les sorciers s'adressaient de préférence (Rieu, *Psyche* <sup>o</sup>, I,

pp. II, I, 217, II, pp. 413, 424). L'incubation et la guérison par songe étaient pratiquées à Mallos, près des héros-guérisseurs Amphilochos et Mopsos (Grupe, *Griech. Mythol.*, p. 933, n. 5 et 19 ; Tena, dans Roscher, *Lexikon*, s. v. *Oniros*, col. 907-908).



πατέρω βασιλῶν, ἀπεθήκα ἐαυτὸν λέοντα, ἐστήσαν τελετην ἵππον — répondent exactement à la nôtre.

La dédicace qui suit est claire : Ἀντιοχέων ὁ δῆμος | [Ἰσ]ίδωρον Διονυσίου Λαοδίκεια | ἀρετῆς ἔνεκεν καὶ εὐνοίας | τῆς εἰς αὐτόν. — *Le peuple d'Antioche a Isidoros fils de Dionysos, a raison de son mérite et de sa bienveillance pour la cité.*

Nous ne savons à laquelle des trois cités voisines qui porteraient le nom d'Adana ou Mallus (Adana, Tarse) attribuer ce monument. De quelle Laodice était originaire Isidoros ? On peut penser à *Laodikeia Kekaumene*, au N-O de *Thyatira*, mais il est plus vraisemblable qu'il s'agit de Laodicee de Syrie et le peut-être au moins qui tient pied sur les cotes de Cilicie. Le culte d'Isis, Laodicee de Syrie, dont le nom Isidoros est un signe, n'est indiqué par aucun texte — mais celui de Sérapis en cette ville — est connu par les monnaies et une inscription<sup>(6)</sup>. Un Laodiréen est l'auteur d'une dédicace à Isis — au Sérapéion C de Délos, après 88-87 J.-C. <sup>7</sup>

#### IV. Adana. — Épitaphes

<sup>1</sup> Musée n° 487. Sur un sarcophage. Langue grecque, provenant du jardin d'Adana (Dacousius) sur sa hauteur : 0 m. 75 x 1 m. 85. — Lettres hautes de 0 m. 03-04. — Cf.

ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΚΟΛΑΣΙΕΙΣ ΜΝΙΑΧΑΦΙΝ Β  
ΑΝΔΕΤΙΚΙΝΗΣ ΑΝΥΣΙΤΩΦΙΚΩ  
ΔΗΝΑΡΙΔΙΑΙΑ ΚΑΙ ΤΩ ΔΗΜΩ ΔΗΝΑΡΙ  
ΧΙΑΙΑ (ΔΟΤΙΣ) ΩΘΕΚΙΝΕΙΜΗΤΕ ΩΙ  
ΝΩ + ΤΩ

La copie de Langlois — porte à la première ligne — ΚΟΛΑΣΙΕΙΣ. Waddington transcrit Κολασιεσις, c'est le génitif de Κολασις, cf. Κολασιος <sup>(1)</sup> en Carie<sup>(2)</sup>, et plus bas, n° 21, Κουλασις, datif m.

Aux deux dernières lignes — en comparant les copies de G. et de Langlois,

<sup>1</sup> Ramsay, *Studies in the Eastern Roman Provinces*, pp. 271-278, et les références.

<sup>(2)</sup> LE BAS-WADDINGTON, III, 1486.

<sup>3</sup> W. DREXLER, dans ROSCHER, *Lexikon*, II, 378.

<sup>4</sup> P. RUSSE, *Les cultes égyptiens à Délos*, p. 192 n° 484.

<sup>(5)</sup> LE BAS-WADDINGTON, III, 1540.

<sup>6</sup> J. SUNDWALL, *Die einheimischen Götter der Lykien*, A. 110 11<sup>me</sup> Beih. 1910 p. 121.





jard n., puis que le seul sarcophage portant inscription n. 187 a été indiqué par G. Salmag. n° 7).

ΟΥΚ ΕΤΙ ΘΥΛ  
ΒΙΟΣ ΤΕΛΟΣ  
ΠΘΟΣ

Sur la photographie (fig. 1) ne puis distinguer trace de caractère dans la lecture de  $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$  ou  $\tau\epsilon\lambda\omega\varsigma$ . L'épigramme technique peut se lire :

Ουκέτι θυλὸν εἶσεν ἄνθρωπος, ἀλλ' ἔτι βίος τελευτᾷ. — *Phœnicum. Var. ceterum non et mors.*

Les sentences éatistées, pessimistes ou tristement désabusées, ne sont pas rares sur les tombes. On y retrouve les mêmes termes que dans notre inscription. Le motif de la vie qui passe est exprimé dans la célèbre épigramme de Gaius à Taurisk<sup>(1)</sup> :

Ταῦτα, γίνοι μετὰ τῷ-2-τι γὰρ τίλοι οὐκ εἰ ταῦτα  
στήλλη ταῦτα λάλει καὶ λίθος, οὐ γὰρ ἐγὼ.

Pindare même avait écrit : Το μὲν γένος ἀνθρώπων οὐδέν. Le mot de  $\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$  dans le sens de « fin de l'existence, de « mort » apparaît, par exemple, sur une épigramme épiciurienne : το τέλος βίου, car telle est la fin, το τέλος... La formule matérialiste et épicurienne : οὐκ ἔστιν ἐγγύς οὐκ ἴσσομα, οὐ μέλει μοι το τέλος ταῦτα se retrouve en Occident comme en Orient. L'union de l'affliction et de la vie est le sujet d'un bel air vers de Ménandre :

Ἄρ' ἐστὶ συγγενὲς τι λύπη καὶ βίος;

Enfin la pensée des souffrances de la vie et de sa finalité est exprimée avec vivacité par l'épigramme d'Antisthène :

Τὸν παντα τοῦ ζῆν μολύβον εἰς τοσά κατὰ δέμας ἔλθῃ.

(1) Quelques exemples recueillis pour la Syrie, par J. L. Kunt, *Mélanges... de Beyrouth*, pp. 149-150, n° 18. À l'époque chrétienne, de anciennes inscriptions citent le « vanité des vanités » de l'Écclésiaste (W. K. P. P. Arch. Exped., Syr., Greek & Latin Inscriptions, p. 199, n° 221, Dör Sambil).

(2) P. Paris, *B. C. H.*, 1884, p. 240, Roussier, *Cat. des Bishoprics of Phrygia*, II, p. 386, n° 132.

(3) *Ven.* 6, 3.

(4) Delassmann, *Licht vom Osten*, p. 212 Cf. cependant, à Bosira : Ὅταν χάρη, τότε τὸ τέλος (Kaibel, *Epigr.*, n° 438).

A Karasand kl, en Phrygie (Roussier, *Cat. des.*, p. 700, n° 635).

(5) Cf. v. g. Eusebio II. Mous, *Pagan ideas of immortality during the early christian centuries*, pp. 26-27 et les notes.

(6) Y. Courmont, *Studia Pontica*, III, n° 110, pp. 131-136, cf. n° 143 p. 152 s.

(7) *Epithariste*, 1, cf. Friedländer, *Darstellungen a. d. Sittengeschichte Roms*, IV, p. 397, n° 8.

(8) A. Wilhelm, *Jahreshefte*, XLIII, 1915, *Beiblatt*, p. 51 a. d'après P. Roussier et G. Nicot, *Rev. des études grecques*, 1917, p. 491.

L'ambiguïté de l'épigramme s'explique-t-elle, sur notre monument, par le motif sculpté qui l'entoure ? Le personnage porté à bras par deux esclaves dans un siège à dossier sans toit ni rideaux, d'un motif rare — est-il le défunt dont la vie malheureuse serait ainsi signifiée ? Il peut figurer le cours favori de la vie — celui dont nous sommes tous les passants ? — Le peut être enfin, l'image du convoi funèbre — presque aujourd'hui encore en Syrie les hauts personnages et les aristiques sont portés assis et nus couchés, à leur dernière demeure.

10 Musée n. 252 Adana. — Colonne bauteur de la borne environ 2 m. 50. Fronte à 2.500 m. au N. E. d'Adana, près du poste d'indjrik dans l'axe de l'él. par le chemin allant Marbec. — Lettres hautes de 0 m. 07. Large de 0 m. 06. — L. 1.

Registre n° 232 : même description, sauf les dimensions.

IMP. CAES. M.  
AVR. SEVERVS  
PIVS. FELIX. INVI  
CTVS. AVG. PONTI.  
MAX. TRIBVN  
COS. — PRO  
COS. VIA M. PU  
BLICAM. ET PON  
TES RESTITUIT  
M. P. XXX.  
A.

*Imperator Caesar Marcus Aurelius Severus | Alexander pious, victo-  
rius | victus Aug.ustus pontifex | maximus tribunus | potestatis | imperato-  
ris | co.ossus III | potes | potest | pro | co.ossus | co.ossus | | bliam et pon-  
tes restituit. | Milia) passuum, XXX. | A.*

Le nom marie à la 1<sup>re</sup> ligne est *Alexander* puisque la titulature ne con-  
vient pas à Caracalla. Le nombre des puissances tribunitiennes nous indique  
on fut érigé le millaire — en 230 — date correspondant à la 10<sup>e</sup> puissance tri-

<sup>1</sup> GORDON ap. DAREMBERG, page 5. *De l'art des  
An. à v. Lat. 1* pp. 1003 et 1005, surtout  
p. 1006, n. 2. La fig. 4378 montre, comme notre  
relief, que les porteurs s'aidèrent de bretelles.

<sup>2</sup> HARRIS, *Epigraphica*, 1897, p. 22. *Epigraphica*  
12 WADDINGTON, *Les monuments de Syrie*  
3119 a).

ici par le Sévère Alexandre — les Perses d'Artabane avaient franchi l'Euphrate, assiége Nisibe — tandis que leur exode — par Dabou en Syrie et en Cappadoce — Les routes réparées en vue d'une action en représailles<sup>(1)</sup> virent bientôt passer l'empereur, accompagné de sa mère Julia Mamaea, et la tête des légions de l'annonie, qui, dès l'été 231-232, prenaient quartier à Antioche<sup>(2)</sup>.

— On retrouve ailleurs le titre de *bas III* donné à Sévère Alexandre plus d'un an après son dernier consulat<sup>(3)</sup>. Le chiffre des acclamations impériales est le même que celui des puissantes tribunes — ce sera l'usage à partir de Dioclétien<sup>(4)</sup>, mais ici c'est une anomalie.

Faut-il reconnaître dans ce milliaire la première attestation d'une voie romaine unissant directement Adana à Sis? C'est à ce point qu'aboutit, sur certaines cartes, la piste d'Ingrata qui passe bien à l'est de la route Adana-Missis. Mais, d'après les relevés de l'armée anglaise, cette route directe Adana-Missis semble récente et la piste ~~ancienne~~ et ~~celle~~ d'Adana au port de Missis. Suivant ce dernier parcours le séclaire, en que relique par les cartes du *C. I. L.* de l'*Historical Geography of Asia Minor* de Housay de l'*Asia Minor* d'Anderson, entre Adana et Sisium — passe par Mopsueste et Azazanie. Et l'axe — au contraire vers le nord, au sud de Adana — est le tracé d'— certains documents contemporains<sup>(5)</sup>; c'était aussi, notre milliaire ne prouve pas autre chose, le tracé de la voie Adana-Mopsueste.

Le point de départ de la voie et d'— l'— *Historical Geography of Asia Minor* compte de Tarse à la *mutatio Purgan* 13 milles, de là jusqu'à Adana 14 milles — en tout et les 2,100 mètres que s'étend notre milliaire de la voie ne l'—, le total est bien près des 10,000 pas qui sont à l'— sur la pierre en grec et en latin.

R. MOUTRENG, S. J.

(A suivre.)

<sup>(1)</sup> R. CAHAT, *Cours d'épigr. latine*<sup>4</sup>, p. 214.

<sup>(2)</sup> Peut-être faut-il attribuer à ces circonstances l'érection de la borne milliaire de Tarse, où la ville se nomme *Ἀλεξανδρία*, *Ἀλεξάνδρεια* Σ. *Μουσίου*. *Σ. Μουσίου* (de Bos WATSON) *tr. 18*, III, 1479 = *Inscr. gr. ad r. rom.*, III, 882.

<sup>(3)</sup> Cf. P. GROHE, *op. PAULI WISMOWA*, II, V, *Archiv*, II 2, col. 2535-2536.

<sup>(4)</sup> V. g. *C. I. L.*, III, 14211<sup>1</sup>.

<sup>(5)</sup> R. CAHAT, *Cours d'épigr. latine*<sup>4</sup>, p. 232.

<sup>(6)</sup> G. COLSON, *Kyrus le Jeune en Asie Mineure*, p. 277 : après 2 h. 10 en marchant d'Adana dans la direction E.-N.-E., Injirli, 25 minutes après, direction sud; 2 h. 10, Missis.

<sup>(7)</sup> Ed. PANTUKT, 580, p. 274.

## CENOTAPHES DE DEUX DAMES MUSULMANES A DAMAS \*

PAR

EUSTACHE DE LOREY et GASTON WIET

Dans le cimetière de Bab el-Saghir adossé à une petite mosquée funéraire aux armes du sultan Mamlouk Mulk el Zahir Bibars, se trouve un tombeau à double coupole, la légende, répandue dans le pays, veut que ce soit celui d'Imam Kuthum et de sa niece Sukeimah, fille de Husein. Tout près de là, sous une coupole un peu moins importante, repose une certaine Fatimah qui passe pour être Fatimah el-Saghirah, sœur de Sukeimah. Ces tombeaux ont été rebâtis dernièrement à la place des anciens qu'un tremblement de terre avait détruits. Un architecte chite, d'origine persane, le Seyyed Selim Morteza fut chargé de la reconstruction. maintenant, il les garde religieusement comme la plus précieuse relique possédée dans la contrée par ses coreligionnaires. Et c'est au cours des travaux qu'il découvrit ensevelis sous les décombres, les remarquables cenotaphes de Sukeimah et de Fatimah †. Celui d'Imam Kuthum est moderne et sans intérêt.

Les sarcophages d'apparat sont déposés dans des cryptes souterraines où ne peuvent pas de rares privilégiés. Les pèlerins chites — il en vient,

Après une campagne d'études dans la région de Tye, je suis allé à Damas pour répondre au désir exprimé par M. Nigron. La richesse archéologique de la ville et la beauté de son décor arabe auraient exigé une étude prolongée et j'ai regretté de ne pouvoir lui consacrer qu'une dizaine de jours. Un laps de temps aussi court ne permettait que d'amorcer certaines recherches; c'est pourquoi je me réserve, au cours d'un nouveau séjour dans la cité des Omayyades, de reprendre et de compléter des travaux trop rapidement menés.

Les autorités locales m'ont aidé avec la plus grande bonne grâce. Je leur en exprime ma

voix gracieuse. Je tiens aussi à remercier Tewfik Tarik Bey, architecte de la Municipalité — dont l'inlassable complaisance et la connaissance parfaite du pays ont largement contribué à la réussite de ma mission — et le Seyyed Selim Morteza, architecte des monuments religieux, qui m'a permis de pénétrer dans les cryptes des tombeaux vénérés dont il a la garde. Pour les photographies, M. Luigi Stiloni a été un collaborateur fort habile.

E. L.

\* La description de ces monuments sera complétée ultérieurement lorsque nous aurons réuni tous les documents nécessaires.



même de Perse — n'ont autres qu'auprès des chapelles modernes du rez-de-chaussée. Quant aux corps des deux sultans, ils reposent non du Sévériet Selim Morézi dans des cavernes nées il y a des siècles des cryptes.

Le médaillon de Saker (fig. 1, pl. XXVII fig. 2) est en forme de noyer. Il mesure 2 m. 60 de long et 1 m. 30 de large et 0 m. 74 de hauteur. Ses panneaux sont divisés en trois zones. Dans la zone supérieure, une certaine inscription caractéristique en petits caractères — le début la verset la fin — Coran, II, 260, suivi de la signature du sculpteur :

هذا قبر محمد بن أحمد بن عبد الله رحمه الله

« Ceci est l'épave de Muhammad, fils d'Ahmad, fils de 'Abd-Allah. »

Un nuage listel unit la seconde à la zone supérieure, et une inscription avec autorité des caractères coupés du plus beau style. Ils délimitent sur un double listel au dessous duquel les restes d'une zone de nuages, — la grande partie détruite, sont à peine visibles.

Au centre des panneaux, une troisième inscription, soignée et discrète, paraît destinée à équilibrer la composition <sup>(1)</sup>.

Les ornements sont sculptés à deux plans. Le sculpteur, en pleine possession de son art, a donné à son inscription l'airainant du relief qui met — comme il convient au second plan, la virtuosité du champ sur lequel il s'appuie.

Le remplissage des surfaces, traité d'une main simple et ferme, est formé de nuages compliqués, mais toujours harmonieux. Ce décoratif est si profondément enraciné dans l'âme de l'artiste en dépit de son exubérance très exotisée de l'art hindou, et — ornemental — devient gracieux et tout féminin, à la majestueuse inscription coupée qui semble vouloir synthétiser la noble ascendance de la petite nièce du Prophète.

Cette inscription forme le *Humatah* sur le panneau sud qui fait face à la porte d'entrée — le seul passage à photographier à cause de l'exiguïté de la crypte. Sur le panneau qui fait face à l'est par erreur lors de la restauration il devrait être à l'ouest se lit un texte qui doit être ainsi :

هذا قبر سكة بنت الحسين

« Ceci est le tombeau de Sukeinah, fille d'al-Husein... »

(1) Elle a résisté jusqu'ici à tout effort de déchiffrement.

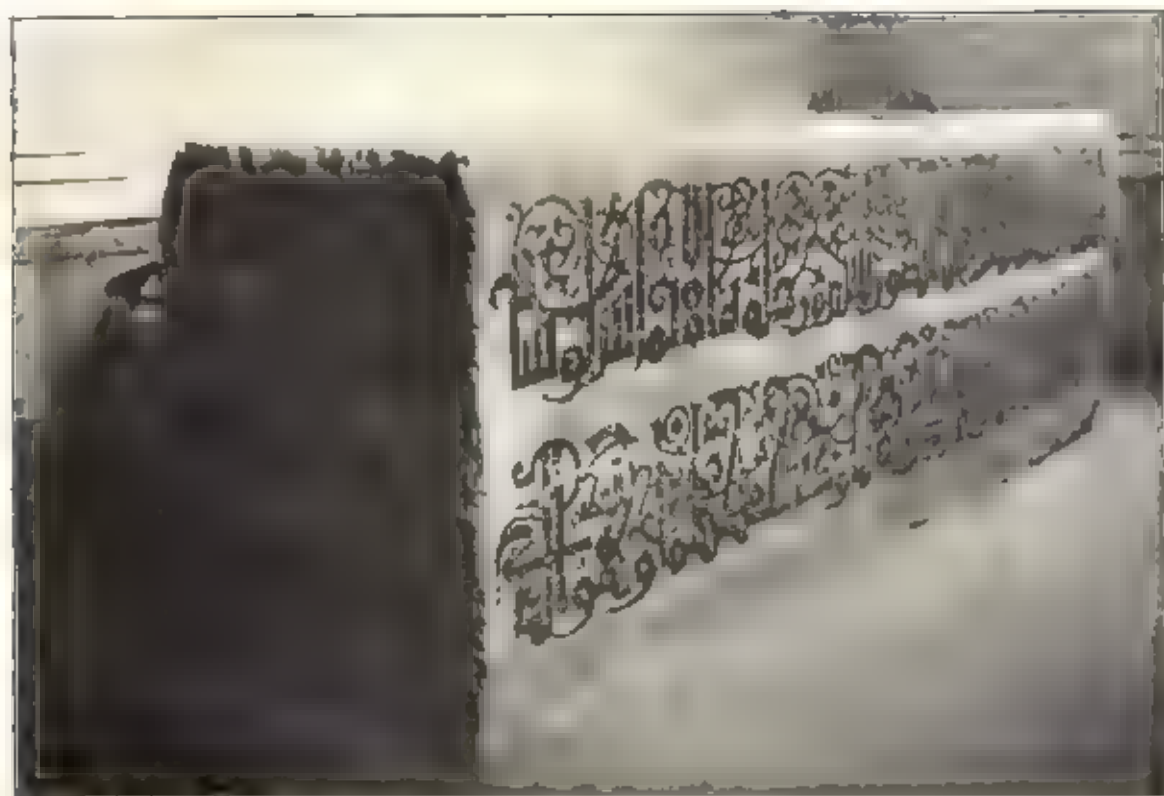


Fig. 1. Inscription on the wall.

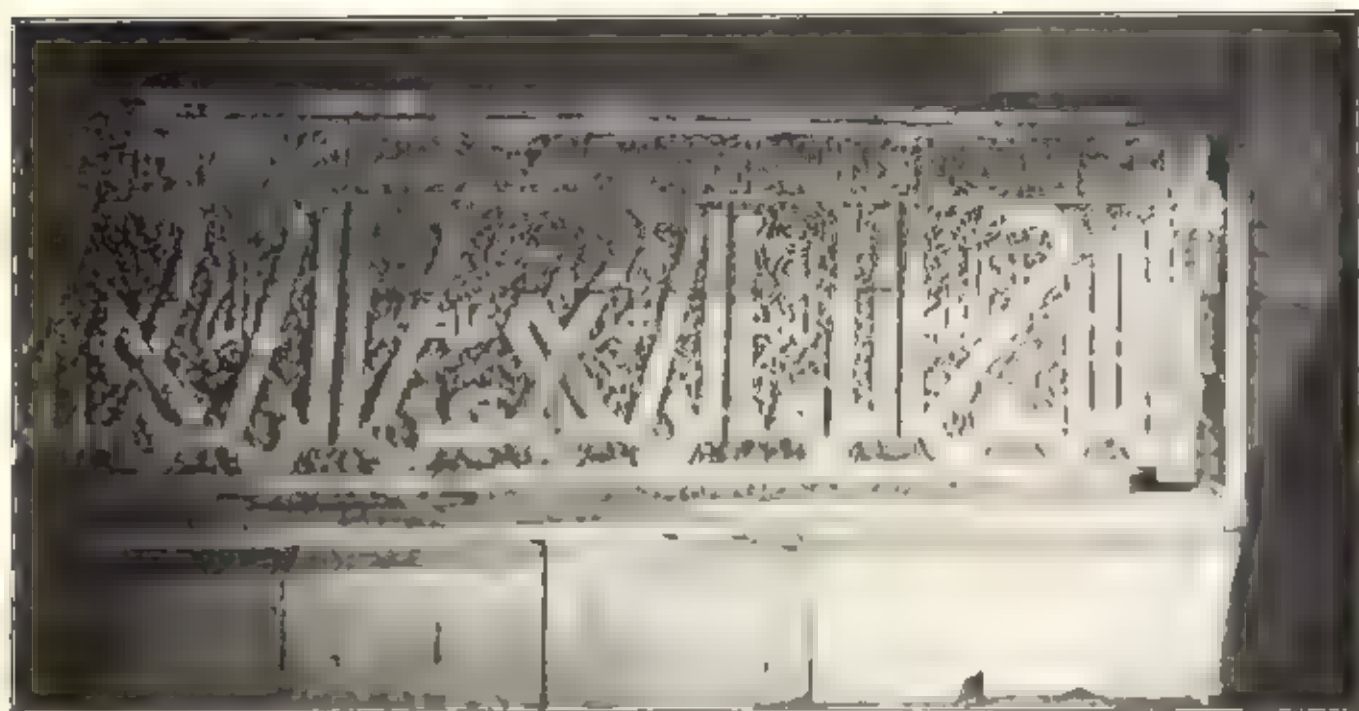


Fig. 2. Inscription on the wall.



La tradition a gardé le souvenir du tombeau de Sukeimah, mais les témoignages à son sujet ne sont guère concordants. Ibn al-Bér (p. 281) le place dans un enclos, situé à l'ouest de la ville, tout en se gardant bien d'affirmer qu'il ne renferme pas les restes d'une « fille Sukeimah ». Yaqut (II, p. 595-596) signale sa localisation sur le Bab el-Saghir, mais nous n'avons pas d'ajouter que Sukeimah fut certainement enterrée à Mésène<sup>1</sup>. Par ailleurs, on a raconté à H. Baetzel (I, p. 22<sup>o</sup>-226<sup>o</sup>) que la tombe de Sukeimah se trouvait dans un village, situé à une parasange au sud de la ville. Ibn Chakir el-Kutubi, mort en 763 (1363), nous ramène au cimetière de Bab el-Saghir, au centre duquel se trouve, dit-il, la mosquée de Sukeimah qui renferme son tombeau<sup>2</sup>.

Nous venons de voir que la tradition syrienne concernant Sukeimah n'avait pas trouvé grâce devant la critique de Yaqut. De fait, d'autres auteurs nous disent que cette petite fille d'Abi mourut à Mésène<sup>3</sup>, en 117-735, et le monument de Damas ne serait donc qu'un cenotaphe. La biographie de la « semillante et frivole »<sup>4</sup> Sukeimah, la femme aux nombreux maris, mériterait une étude détaillée, dont beaucoup d'éléments seraient empruntés au *Kitâb el-Aghni*.

La forme l's caractéristique, d'une exécution remarquable, nous ramène à l'échelle du cinquième siècle de l'ère grégorienne. La grande inscription nous fournit un excellent exemple d'écriture bressée dont M. Flury vient de donner une excellente étude dans cette revue<sup>5</sup>. Ici pour une lettre, le ح de *rahman* et *rahim*, qui, a priori, ne semblent guère se prêter à une telle ornementation. Signalons aussi que les *mon* sont tout entiers au-dessus de la ligne, alors qu'à l'actuelle-ment la ligne le rature les coups par le milieu. Les hampes de certaines lettres sont caractérisées par une courbe élégante, l'arciforme que nous appellerons en « col de cygne ».

Le bon état de conservation de ce monument est extraordinaire, étant

<sup>1</sup> Adhémar III, p. 31<sup>o</sup>, il note le tombeau d'une Sukeimah, pe. d. T. et ad. le signale la même femme, et M. Clermont-Ganneau a étudié cette légende. *Rec. arch. or.* I, p. 322-323.

(<sup>2</sup>) SALVAMIN, *Descr. de Damas*, Jour. as., 1896, I, p. 397-399. — De même 'Umayr (ibid., 1896, II, p. 446), Abû l-Rayâ el-Dimachqi (1896, I, p. 450).

<sup>3</sup> Les Kharidkan (Clermont-Ganneau, I, p. 266). LAMMENS, *Cat. fol. de la Bib. P.*, p. 12, n. 2. SALVAMIN, J. A., 1896, I, p. 414.

<sup>4</sup> LAMMENS, *Cat. fol. de Damas*, pp. 167, 187, 372, 374; *Fatima*, p. 17.

(<sup>5</sup>) Syria, II, pp. 57-61.



Tiberiade, et on en trouve de nombreux exemples dans tout l'Orient musulman.

Le texte même de l'inscription funéraire, très simple, a besoin d'aucun commentaire. Mais il faut s'arrêter un instant sur la beauté des caractères et sur leur originalité.

Un très petit nombre d'inscriptions coufiques de Damas a été reproduit par la photographie : nous connaissons seulement, semble-t-il, une inscription de Tuluha (vers 480 H), deux des Atabeks (Agorkan (vers 500) et Mahmud (ca 520), et un décret de Nur-el Din (ca 554). Mais ces inscriptions ne peuvent pas être comparées, pour la forme des caractères, à l'épithaphe de Fakhra, qui relève de l'art épigraphique des Fatimites, alors que le coufique des Atabeks de Damas est plus sobre et moins fleuri. Van Berchem a montré comment le naskh a remplacé le coufique dans les inscriptions sous des influences politiques.<sup>1</sup> Ici aussi, il est fort possible que l'évolution du coufique ait un peu dépendu des événements historiques qui enlevaient Damas aux Fatimites, en 468.

La photographie, prise de biais, ne permet pas de voir le début de l'inscription coranique. Déjà, dans la partie que nous apercevons nettement, nous pouvons juger de son importance artistique. Les deux lignes ont été traitées d'une façon différente par l'artiste : influencé peut-être par les *sin* (سنة و سبع) de la fin de la première ligne, il a dirigé toutes droites les hampes des *âm* et des *atf* ; alors que les hampes de la seconde ligne se recourbent harmonieusement, sauf tout à fait à la fin (على) parce que le dessinateur a dû graver de biais presque tout ce mot et réserver une place au dernier mot, عظيم, écrit en petits caractères, au dessus de وهو. La fantasia de l'artiste a également opposé au rig. le *tilas-ahf* de la première ligne un *tâm-ahf* opposé, aux *t* les arrondies vers l'extérieur.

Comme c'est souvent le cas, le texte de l'épithaphe est traité dans un autre style que celui de l'inscription coranique : il est ici plus sévère et plus anguleux.

E. L. et G. W.

<sup>1</sup> VAN BERCHEM, *Arabischen Inschriften, die in Syrien*, VII, pp. 150-181.

<sup>2</sup> VAN BERCHEM, *Epithaphe des Atabeks de Damas*, *Flor. de Vogüé*, pl. 1-11.

STRAUS, *id.*

<sup>3</sup> VAN BERCHEM, *Inschriften aus Syrien*, *Mon. Inst. égyptien*, III, pl. IV, fig. 4.

<sup>4</sup> VAN BERCHEM, *Inschriften aus Syrien*, *Mon. Inst. égyptien*, p. 480; *C.I.A., Égypte*, I, p. 88.

# UN MONUMENT DES PREMIERS SIÈCLES DE L'HEGIRE EN PERSE

## I — ANALYSE ARCHITECTURALE DE LA MOSQUEE DE NÂYIN

PAR

HENRY VIOLLET

La présente étude est extraite d'un ensemble de documents recueillis au cours de la Mission qui m'avait été confiée par le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. Cette Mission ne put pendant les années 1912 et 1913 de faire le relevé d'un certain nombre de monuments encore inconnus et présentant un réel intérêt pour l'histoire de l'art musulman.

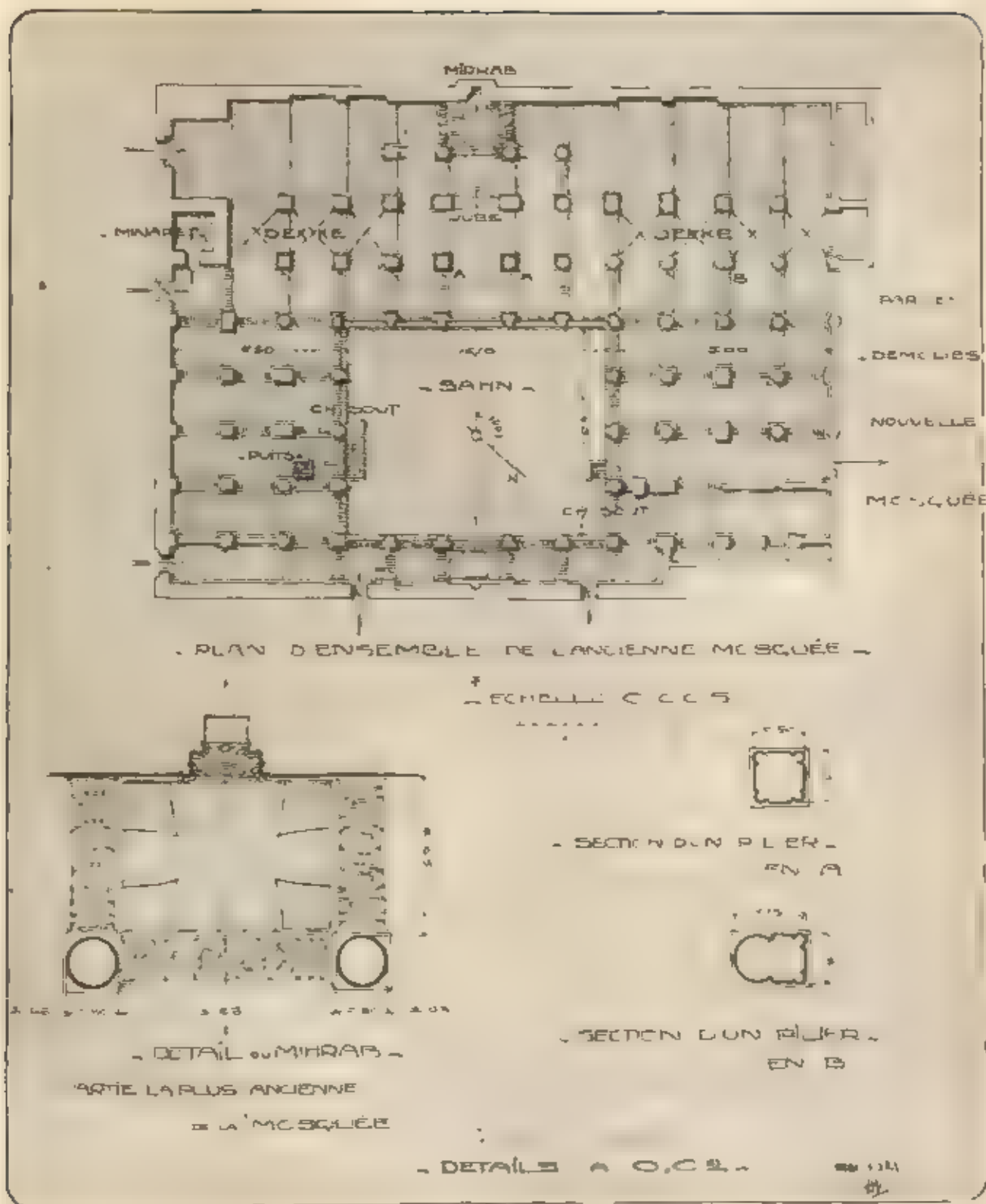
La publication des documents rapportés par la Mission ne vit jamais le jour du fait de la guerre. Pendant et malgré cette période troublée, Ernest Diez fut assez favorable pour entreprendre à son tour une partie de l'ouvrage que j'avais suivi deux ans auparavant et qu'il a dû reconnaître. Ses études portent, en effet, sur les mêmes vestiges archéologiques que ceux qui avaient retenu mon attention. Elles ont été l'objet d'un très bel ouvrage paraissant pendant la guerre, dépense somptuaire que l'état de nos finances en France ne nous permettant pas. J'espère pouvoir donner moi-même petit à petit les morceaux les plus intéressants rapportés de mon voyage et contribuer ainsi par ces modestes apports à jeter quelques lumières sur l'art des premiers siècles de l'ère musulmane ou aider à en relier les chaînons encore épars.

Le 17 mars 1912 je quittais Isfahan, en compagnie de M. J. de Monnier<sup>1</sup>,

Je tiens à remercier tout particulièrement, mais sûr et certain que fut M. J. de Monnier. Une bonne part des succès de la mission revient à ce bon compagnon de route à l'esprit cultivé, initié à toutes les questions

d'art qui sut par son bel entraînement sur tous les ferres notre moral n'éprouver dans les heures les plus pénibles de ces longues chevauchées.





La mosquée de Nāyīn - Plan et détails



pour gagner Yazd à travers une région desicc, une des plus arides et des plus malsaines de la Perse.

Nous chevauchâmes pendant deux jours, avant d'atteindre Nayn, à travers d'immenses plaines marécageuses et salpêtrées qui s'étendent à perte de vue. Elles font suite au grand désert sale le Dasht-i-Kavir au Nord et se prolongent jusqu'au désert de Kerman. Ces plaines salées et sablonneuses sont transformées en marécages pendant l'hiver, elles deviennent brûlantes et presque inhabitables pendant l'été. Les marnes y répandent l'effroyable odeur. Notre route était jalonnée de nombreux cadavres, et nous rencontrâmes quelques rares paysans dévorés par la fièvre, implorant du secours et des remèdes. L'horizon était borné par les montagnes du Kouch-Roud que nous atteignîmes le 19 et qui nous masquaient Nayn où nous entrâmes à la fin de la journée.

Nayn est une petite ville d'environ 2 000 habitants de l'arrondissement de Yazd dans la province d'Iraq-Adjam. C'est une riante et pittoresque petite ville réputée pour ses fabriques d'« Aba » et habitée par un grand nombre de Juifs. Les habitants sont affaiblis et peu fatidiques. Ils ont conservé des traditions artistiques. Les portes des maisons sont richement décorées et ornées de faïences encaillées fabriquées sur place, généralement de tonalité bleue. Cette ornementation si simple leur donne cependant un réel cachet décoratif.

À notre grand regret nous ne pûmes nous attarder dans cette ville et en visiter ses monuments, pressés que nous étions par le temps, et dans la nécessité où nous nous trouvâmes d'agir vite pour éviter les brigands qui maîtrent la région. Ils viennent d'attaquer le village voisin, et menaçaient de nous barrer la route.

Une « zarina » établie sur plan carré se dresse au milieu de la ville sur un socle artificiel, et la domine de son imposante masse. Un minaret isolé non loin de la porte dans le ciel. Ces deux monuments sont sans intérêt.

La mosquée Djouma qui a plus spécialement retenu notre attention occupe le centre de la ville. Nous ne pûmes faire qu'un rapide croquis de son plan (cf. Pl. XXVIII) et prendre quelques photographies des parties les plus intéressantes. Ces documents nous suffisent cependant pour en présenter une analyse :

Elle se compose de plusieurs parties très différentes. Les éléments mêmes le

la construction ont été souvent remanées. Nous avons négligé une adjonction moderne d'ailleurs et déjà en ruine qui se trouve à droite de notre croquis. Fort probablement cette construction a été qu'une annexe qui n'est pas venue se superposer à l'ancienne mosquée qu'elle aurait modifiée sans conserver probablement les parties qui nous intéressent aujourd'hui.

Seuls, un minaret moderne, quelques divisions nouvelles, quelques surélévations ont légèrement changé les dispositions anciennes. Telle qu'elle se présente la mosquée offre encore au grand intérêt. Son plan indique d'une façon très caractéristique ses origines et la fait remonter aux tout premiers siècles de l'ère musulmane.

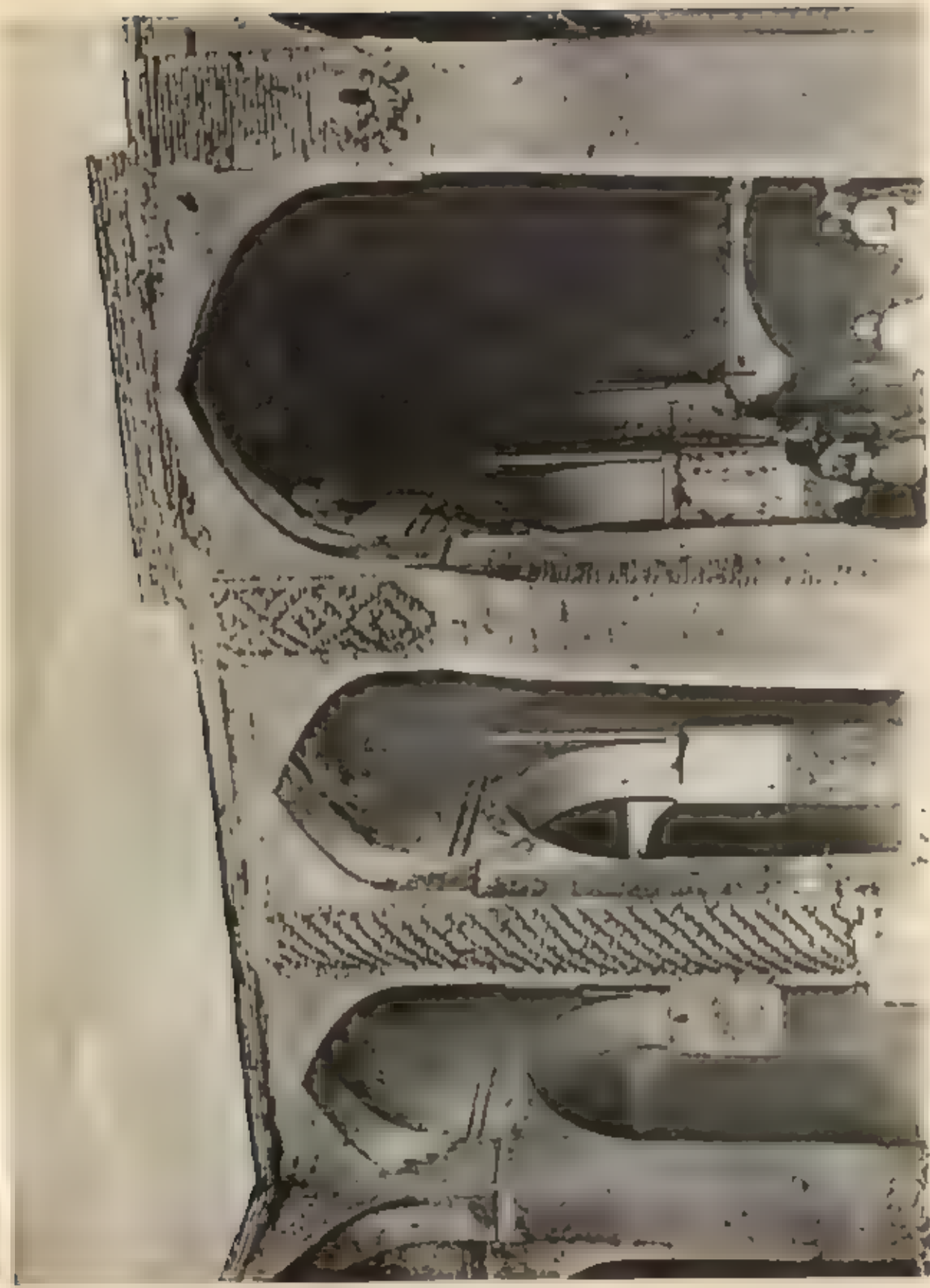
Elle offre l'aspect traditionnel d'une salle hypostyle qu'ont toutes les premières mosquées : salle plus ou moins profonde, à travées en arcades reliées entre elles soit par une voûte, soit par des dallages ou des plafonds soutenant une terrasse. Telles sont les mosquées de la Mecque, d'Amir, de Touloun, de Samarra.

Le principe syrien est le plafond. Ici suivant la tradition persane nous avons la voûte : une suite de nefs voûtées parallèles sans nervures reposant sur des piliers reliés entre eux par des arcades en ogive dont l'extrados arrive à la naissance des voûtes qui couvrent la salle (cf. Pl. XXIX). Cette dernière s'étale en largeur conformément au plan primitif des mosquées des premiers âges qui avaient généralement leur grand axe parallèle au mur de fond, sans doute pour permettre à la grande masse des fidèles d'approcher plus près de la niche sainte.

Ceci nous laisse à penser que malgré les modifications successives le plan primitif a été respecté. En effet, contrairement à ce qui se produit dans l'architecture chrétienne ou l'agrandissement d'une basilique — toujours commencé par la partie sacrée le chœur — se fait en profondeur en allongeant le nef, dans la mosquée les agrandissements s'effectuent en largeur parallèlement au mur de fond ou se trouve le mihrab au besoin repêché par des mihrabs auxiliaires. L'adjonction moderne dont nous avons parlé plus haut n'a été ainsi comprise.

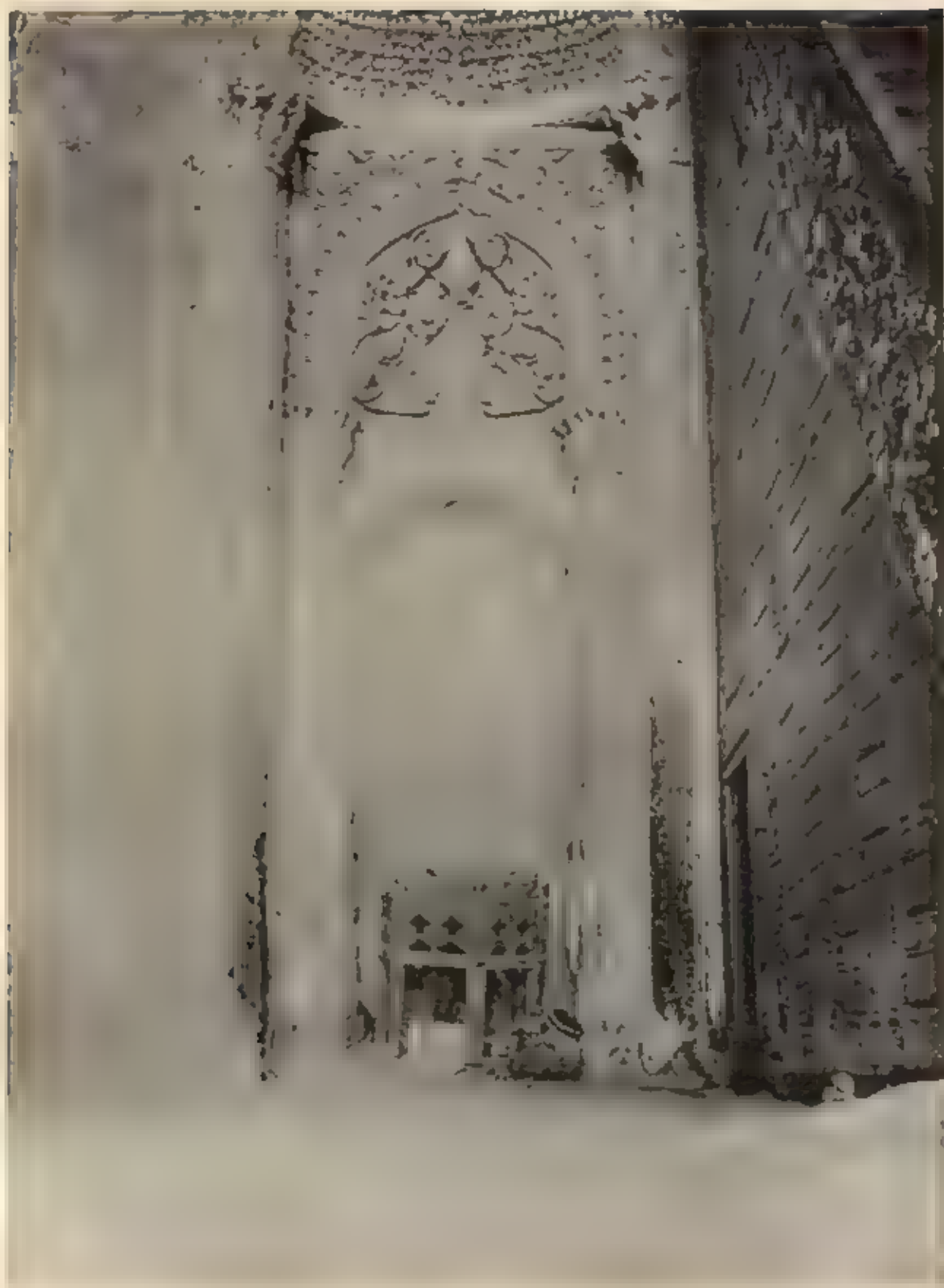
Les piliers de l'ancienne mosquée ont été refaits aux époques les plus diverses, et se font remarquer par une anseante variété. Leur section est rectangulaire, carrée, polygonale, circulaire suivant la fantaisie du constructeur et l'époque de leur refecton.

Deux de ces piliers en A et en B (voir le plan) outre ceux qui encadrent



La mosquée de Nava





La mosquée de Nave — Le mihrab





le mihrab dont nous parlerons plus loin, semblent dater de l'origine de la construction. Ils sont faits d'un massif carré ou rectangulaire cantonné de colonnes engagées tel qu'on le retrouve dans les mosquées d'Ibn Fouloun, de Hakeim ou d'Abouelakaf. Ils datent la construction dont on peut ainsi faire remonter certaines parties sans grande chance d'erreur vers le dixième siècle.

Suivant la tradition des premiers sanctuaires musulmans on trouve, dans la partie Est, les restes d'un puits que la légende sacrée met en communication avec la fontaine de la ka'aba. Des chambres souterraines dans lesquelles je n'ai rien vu de remarquable se trouvent à droite et à gauche du « salm ». Deux « dekk » occupent respectivement trois travées à gauche et quatre à droite du mihrab, la travée de l'axe qui précède le dernier est surmontée d'un arc sorte de jubé, que nous n'avons rencontré nulle part ailleurs.

Comme tous les monuments musulmans de l'Iraq cette mosquée est construite en briques. L'intrados des voûtes, les parois intérieures et les piliers sont revêtus d'un enduit de plâtre uni et sans décoration. De simples encadrements aux arcades, un simple tailloir carré couronnant les piliers sur lequel partent les doubleaux, une astragale marquant la naissance des voûtes sont les seules lignes architecturales qui gardent à l'ensemble son aspect sobre et sévère qui fait ressortir la richesse ornementale du mihrab (cf. Pl. XXX).

L'ordonnance simple de la construction, le long alignement des nefs dont les rangées d'arcades sont à peine éclairées d'un demi-jour tamisé par la profondeur des portiques, mettent en valeur le sanctuaire qui apparaît au fond, richement décoré sous son dôme reposant sur des piliers ornements.

Cette sorte de calebtre qui part directement sur plan rectangulaire, sans « pendentifs » pour arrondir les angles, dérouta le constructeur. Ses parois d'angle montent verticalement comme on peut s'en rendre compte sur la planche XXX et viennent la sectionner brutalement par des pénétrations horizontales qui défient toutes les règles de la stéréotomie. Ce problème délicat du passage du plan carré au plan circulaire, pour la solution duquel l'architecte oriental a eu recours aux combinaisons les plus variées et les plus heureuses, est ici esquissé. La pauvreté de cette voûte est un peu corrigée par l'inscription d'arcs en ogive qui s'y dessinent gauchement, sans toutefois parvenir à l'harmoniser avec la riche ornementation qu'elle couronne.

La décoration du mihrab, celle des doubleaux et des piliers qui l'encadrent

forment au contraire un ensemble harmonieux du plus délicat effet. Nous retrouvons là toute la belle tradition décorative des premiers siècles de l'art musulman.

Une frise en beaux arabesques contiques accentue les lignes architecturales et se marie sans heurt avec les rinceaux et les fleurons. Pas de personnages, interdits par le Coran — et que des entrelacs permettant toutes les combinaisons géométriques et laissant libre cours à l'imagination du compositeur qui en s'inspirant de la flore et de la faune les dénature pour ne pas offenser Dieu, sont capables de sculpter des êtres ou des choses et de leur donner la vie.

C'est de cette conception simple et immatérielle qu'est née la beauté de cet art décoratif dont on saisit mal les éléments de composition, et qui nous enlève dans un rêve languissant et lointain aux images tourmentées sans cesse, renouvelées comme les chants monotones des Arabes dont les couplets mourant donnent la vie à de nouveaux couplets qui toujours, sur le même rythme, se prolongent sans fin.

Je cède la place à M. Flury qui a bien voulu analyser l'inscription et les éléments décoratifs qui ornent ce coin de mosquée. Il saura le faire avec toute l'autorité que lui confère cette longue et minutieuse pratique des études paléographiques et d'art ornemental musulman auxquelles il consacre tout son talent.

H. V.

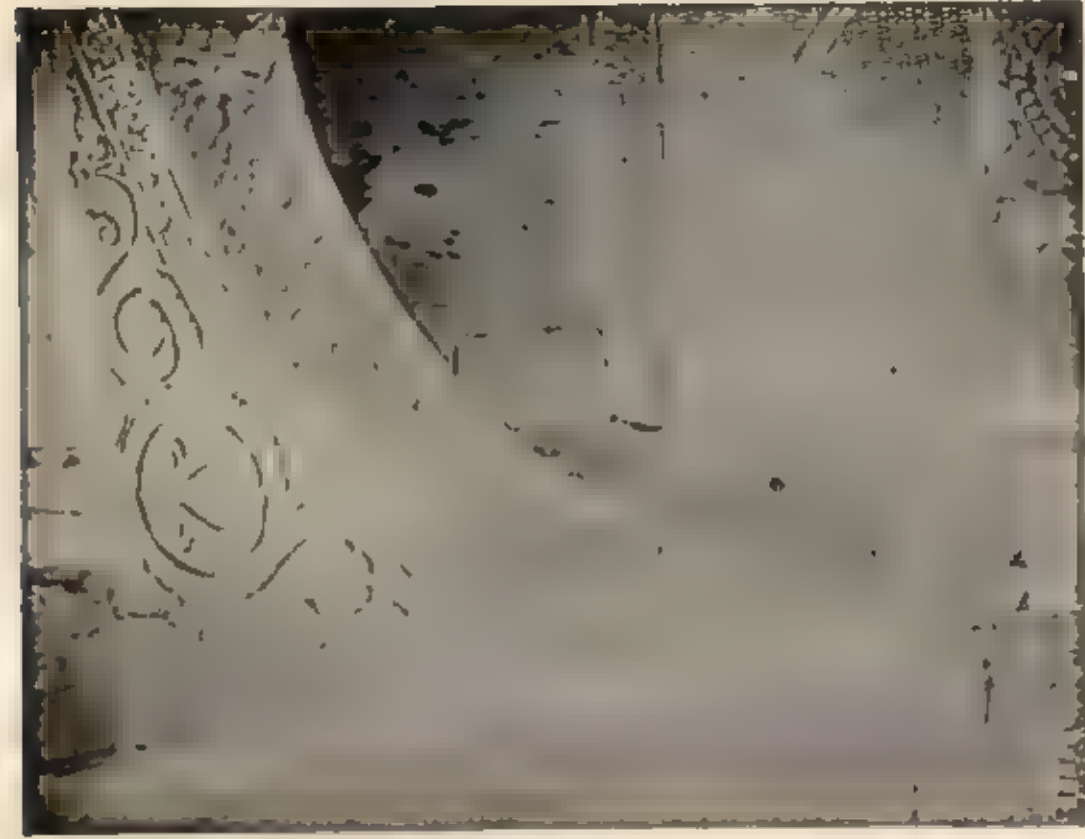
## II. — LE DÉCOR DE LA MOSQUÉE DE NÂYIN

PAR

S. FLURY.

L'étude de l'ancien décor de la mosquée de Nâyin présente des difficultés considérables. Jusqu'à présent, aucun monument contemporain n'a été trouvé dans une province iraquénne, qui pourrions nous donner des matériaux de comparaison. Je me bornerai donc, en premier lieu, à une simple analyse aussi exacte que possible et je tâcherai ensuite de rapprocher, du décor de Nâyin, quelques monuments — à dehors de la Perse — dans l'intention d'établir la chronologie approximative de la mosquée.

La décoration en plâtre dans la mosquée de Nâyin nous frappe avant tout



La mosquée de Nain



أَمِنْ مِنْ اللَّهِ مَسْجِدٍ يَعْبُرُ إِنَّمَا



الْآخِرَ وَاللَّهُ وَ الْيَوْمَ



La Mosquée de Nâym  
masquée en son confit (1-11)





par la richesse de sa composition. L'ancien monde musulman oriental ne nous offre aucun exemple d'un ensemble d'ornements aussi complet, réunis dans un seul édifice. À bon droit, on peut parler d'une véritable symphonie d'ornements, dans laquelle se unissent les trois thèmes principaux des ornemanistes musulmans : les éléments épigraphique, géométrique et végétal.

Commençons par l'analyse des bandeaux à inscriptions, elle nous est indispensable pour démontrer le synchronisme des compositions décoratives dans les différentes parties de la mosquée. Il y a deux espèces d'inscriptions : l'une à grande échelle, qui entoure le haut des parois du plan carré qui supporte la coupole au-dessus du mihrab et une autre, plus petite, qui encadre l'arc qui donne sur le mihrab (cf. Pl. XXXI). Bien qu'elles soient entièrement coraniques leur importance paléographique n'échappera à personne.

La planche XXXII nous offre un spécimen de la première. C'est le commencement d'un verset de l'oran (C. IX, 18) bien connu, qui se prête tout naturellement au décor épigraphique dans une mosquée<sup>16</sup>. Du premier coup d'œil on reconnaît dans ce type monumental d'écriture un contour fleuri primitif. À la place des rinceaux de l'époque fatimide, il n'y a que de simples éléments végétaux, tels que la feuille en forme de cœur qui surmonte le *ain* et les demi-palmes qui terminent les queues montantes des *noon* et *raïe*. Les intervalles entre les lettres sont garnis de rosaces à six lobes et d'une palmette fendue en 7, qui part du bord supérieur du bandeau. Un ruban décoré de perles, alternativement rondes et oblongues, entre deux filets minces, forme la bordure de cette inscription.

Les mêmes caractères et les mêmes motifs de remplissage se trouvent sur l'inscription de la planche XXXI, 1 et 2<sup>17</sup>, elle est plus petite que la précédente, parce qu'elle ne sert qu'à accentuer le profil de l'arc.

Examinons maintenant les faits paléographiques qui sont réunis dans le tableau alphabétique de la planche XXXIII. Les hampe verticale des lettres

<sup>16</sup> D'après une esquisse que M. H. Viollet a bien voulu me communiquer, la suite de ce verset se trouve sur la paroi vis-à-vis du mihrab et la fin sur celle du droite.

<sup>17</sup> M. van Berchem a eu l'obligeance de déchiffrer les textes coraniques de la planche XXXI, 1 et 2. C. XXVII, 40 à partir de *hidda min fadi*, etc. et C. IX, 130.

<sup>18</sup> Les caractères des deux inscriptions sont réunis sur le même tableau, ceux de la grande inscription au commencement de chaque numéro. Ils sont séparés des autres par une ligne verticale. Malheureusement l'alphabet de la planche XXXII n'est pas complet. Les lettres en blanc sont copiées du carnet de M. H. Viollet.

sont très rigides et se terminent en demi-feuille, à l'exception des hampes de *sin* (cf. pl. XXXIII, 6). Les *dal* et *kaf* sont parfois presque identiques, parce que la tête du *kaf* ne monte pas encore au bord supérieur du bandeau (cf. pl. XXXIII, 4 et 11). Notons surtout les corps horizontaux des *káf* qui diffèrent considérablement en longueur, voilà un trait qui caractérise les inscriptions monumentales préfatimides, qu'on compare à cet égard les *dál* et *káf* de l'inscription du Nilomètre au Caire<sup>1</sup>. Le arc lobe qui decore le dos de quelques *káf* de l'inscription de la planche XXXI, 1 et 2 correspond exactement à celui du premier *Alah* dans la planche XXXII. Les *mim* présentent des types bien différents : tardifs que la première ligne de la grande inscription ne possède que la forme simple, les *mim* en rosace quadrilobée prédominent dans l'inscription plus petite (cf. pl. XXXIII, 13). En revanche, le premier *lám-alif* est plus compliqué que les suivants (cf. pl. XXXIII, 18). Le *qá* final se replie toujours vers la droite. Signalons surtout l'avant-dernier *qá* (cf. pl. XXXIII, 17), dont la queue allongée souligne tout le mot (*ghannaq*) : encore un trait caractéristique des inscriptions anciennes. Outre les *noon* et *uáw* de la planche XXXII, que nous avons déjà mentionnés, il n'y a pas d'autres lettres à queues montantes. Les *ra* (cf. pl. XXXIII, 5) n'accusent que le commencement de cette évolution décorative. Ce sont surtout ces queues allongées ornées de simples motifs floraux qui caractérisent le début du rouquin fleuri. A cette nouvelle variété de contour appartiennent aussi les lettres *fá*, *káf* et *mím* que surmontent des palmettes fendues en T, pour relever l'effet décoratif du bandeau (cf. pl. XXXIII, 10 et 13).

A quelle époque faut-il attribuer les bandeaux à inscriptions de la mosquée de Naym ? Les quelques faits que nous venons de signaler dans notre analyse militent, sans aucun doute, en faveur du siècle qui embrasse les monuments abbassides de Samarra et du Caire d'un côté, et de l'autre la première mosquée fatimide en Égypte. Malheureusement, ceux-ci en dépit de leur richesse ornementale, ne nous fournissent que très peu d'éclaircissements sur l'art épigraphique de l'époque abbasside. Sous ce rapport, les fouilles de Samarra, faites par M. H. Vollet, ont laissé une lacune très sensible<sup>2</sup>. Quant à la mosquée d'Ibn

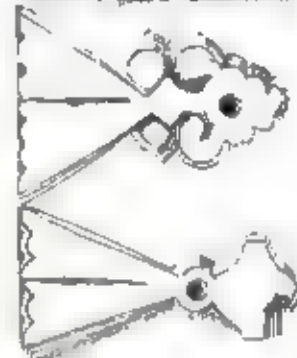
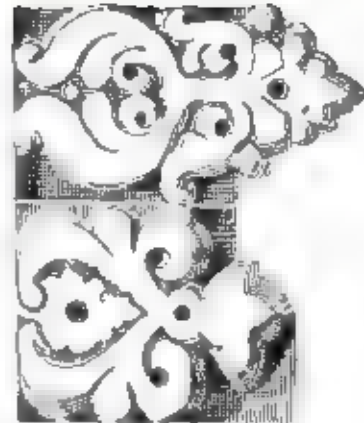
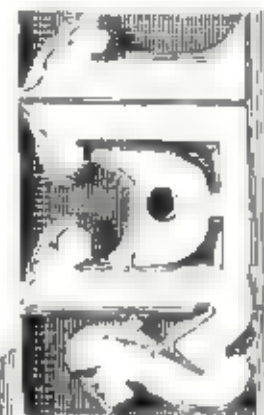
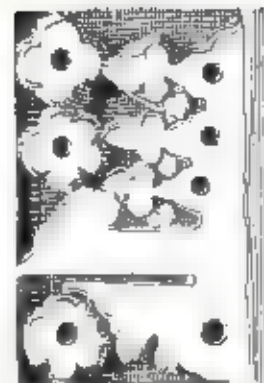
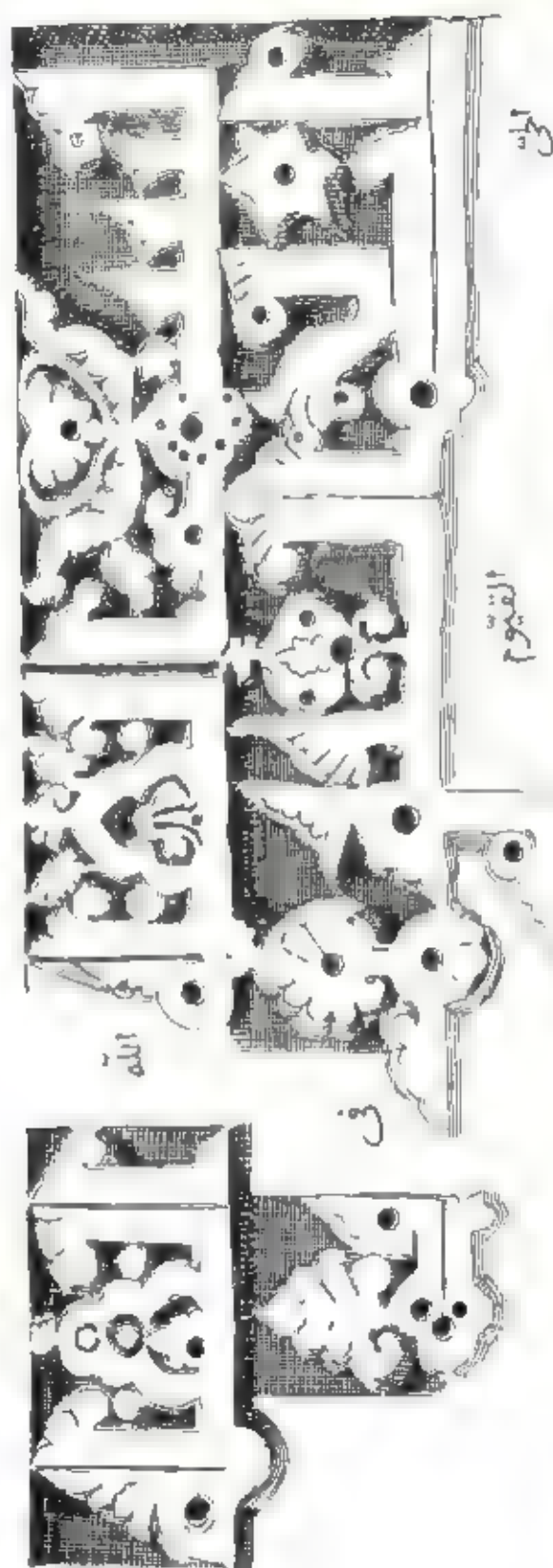
<sup>1</sup> Cf. Syria, 1920, pl. XXI, A, 4 et 11.

<sup>2</sup> Le professeur Herzfeld de Berlin, qui n'a pas encore publié ses matériaux épigraphiques,

mais il n'est guère probable qu'il ait recue des inscriptions qui, au point de vue de la forme et du matériel technique, se prêtent à









Tombant au Caire, on connaît la longue inscription sur bas, qui se déroule sous la toiture du sanctuaire et des portiques <sup>1</sup>. Les éléments purement décoratifs y font absolument défaut. Cependant, on se fut mal avisé d'en conclure que le simple contour d'arc n'existant pas encore dans la seconde moitié du troisième siècle de l'Hégire. Une petite inscription qui contourne un des fûtres en stuc à l'extrémité de la mosquée d'Ibn Tuloun nous montre déjà quelques caractères à queues montantes qui se terminent en dent-de-saïe <sup>2</sup>. Ce fût et les petits disques ou rosaces qui garnissent le fond du bandeau, nous permettent de rapprocher l'ancien de cet épigraphique de Nâyin de l'époque touloimide.

Un bloc en pierre, de vingt ans plus ancien que la mosquée d'Ibn Tuloun, fait remonter le contour fleurissant jusqu'à la première moitié du troisième siècle. C'est la plus belle et la plus intéressante que possède le musée arabe du Caire et peut-être une des plus importantes pour l'histoire de l'art arabe qui existe dans le monde musulman. Elle est datée de l'an 233 de l'Hégire.

Le fait qu'elle ne rentre pas avec le grand nombre des stèles égyptiennes est souligné par la signature du sculpteur *amir mahdiah al Mahaq* ouvrier bien connu du Mequiss <sup>3</sup>. Il est tout très vraisemblable que ce stele a été rapportée d'une autre province musulmane ou qu'un artiste étranger a travaillé au Caire. J'insiste sur ce détail parce qu'il me semble qu'il y a une certaine parenté de style entre cette stèle et le coréopigraphique de Nâyin.

Bien que la planche XXXIV ne donne que quelques spécimens du contour fleurissant du Mequiss <sup>4</sup>, on est frappé par l'exubérance des motifs ornementaux que la stèle renferme et le raffinement exquis dans leur emploi. On dirait que les artistes postérieurs aient eu qu'à puiser dans ce réservoir de éléments décoratifs pour en créer de nouveaux types d'ornements. Si l'on regarde de près le *min* et les deux *allah* de la première ligne, le *plf* et le *qâ* de la deuxième, le

une comparaison avec celle de Nâyin. Les bandeaux à grande échelle se trouvent généralement dans les parties supérieures des monuments, qui ne sont pas conservés.

<sup>1</sup> Cf. Van Dancum, O. I. A., Égypte, pl. XIV, n. 1.

<sup>2</sup> Cf. la revue *Islam*, 1913, p. 425, fig. 1.

<sup>3</sup> Je dois la photographie ainsi que la lecture du texte historique de cette stèle à l'obligeance

de M. Van Dancum M. Ali Bey Bahgat, directeur du Musée arabe du Caire, a bien voulu me permettre de la publier en partie dans la revue *Syria*.

<sup>4</sup> Au bord supérieur de la stèle j'ai trouvé, sculptée en creux la même signature : *Kataba al Mahaq*.

<sup>5</sup> L'alphabet complet de cette stèle unique contient plus de 120 variantes de caractères.



sin de la troisième à droite et les *hamsaq* de la quatrième à droite, on a l'impression que le sujet ornemental tient le premier rang chez le Méquoré. Bien que l'écriture de Nayin et celle de la seldj d'abord diffèrent en forme et en matériel technique — il y a entre elles bien des traits communs. Presque tous ces détails graphiques et ornementaux que nous venons de relever dans le décor épigraphique de la mosquée de Nayin, sont connus dans la stèle du Méquoré : les hampes couronnées de deux palmiers, l'arc trilobé du mot *dhikr*<sup>2</sup>, les *muham* au collier latéral, les *muham* queues montantes, les palmiers fondus en T qui surmontent certaines lettres et les rosaces qui garnissent le fond des bandeaux.

Si on considère fleur aussi développée que celle de cette stèle existait déjà en 234 de l'hégire, on ne sera pas comme de traverser vers la fin du siècle, des centaines d'inscriptions de la variété coïtante qui présentent la mosaïque de Nayin.

En effet, cette date approximative s'accorde bien avec les faits paléographiques de quelques inscriptions typiques du dixième siècle. La mosquée d'el-Azhar au Caire<sup>3</sup> est le seul monument que je connaisse dans le décor épigraphique correspondre, au point de vue de la forme et du matériel technique, à celui de Nayin. La comparaison des deux monuments est d'autant plus instructive que les éléments purement décoratifs de leurs inscriptions sont étroitement apparentés. Mais on voit du premier coup d'œil que les caractères fatimides représentent une évolution bien avancée. Elle se manifeste dans l'allure dégingée des hampes, dans les queues montantes de *dh*, *dhim*, *muham* et *win*, et dans les rosceaux qui remplacent parfois les simples motifs floraux. Le coïtante fleurissant<sup>4</sup>. Même dans les inscriptions sur pierre de l'art musulman occidental du dixième siècle<sup>5</sup>, on ne trouvera plus les caractères rigoureusement horizontaux et verticaux de Nayin.

S. FLURY.

(A suivre.)

Il me semble que l'écriture arabe méquoré, si la technique du Méquoré ne présente rien à l'art du shérat arabe, est du type.

1. N'oublions pas de mentionner le *muham* et le *win*, qui fait défaut à Nayin.

2. Cf. S. FLURY, *Le Caire, son art, son histoire, son architecture*, pl. VIII-2, XII, XIII et XXIII, 2.

3. Cf. *loc. cit.*, fig. 6 et 8.

4. Cf. ARABIAN DE LOS RIOS, *Inscriptions*

*arabes de Cordoue*, n° 19 et 20, 52 et 53, 68. Cf. HUBERT et H. HASSER, *Bulletin de l'Association de ce genre*, tome IV, 1883, n° III et 343 de l'hégire. Voir aussi BOSC, *Medieté arabe*, pl. XXXVI. Dans toutes ces inscriptions la ligne de base de l'écriture est agencée en arcs de liaison entre différentes lettres. L'absence complète de ce petit motif en arc est bien remarquable dans les bandeaux persans.

# LES ANCIENNES DÉFENSES DE BEYROUTH

PAR

LE COMTE DU MESNIL DU BUISSON

## INTRODUCTION

Lorsqu'on examine les vues de Beyrouth — qu'ont laissées les voyageurs du siècle dernier, on est frappé de la quantité de constructions militaires que possédait cette ville. Elle conservait encore en plein dix-neuvième siècle son aspect d'ancienne place forte.

Lorsqu'à cette époque on considérait la ville d's hauteurs qu'elle domine au sud-ouest ou du promontoire de s Sanbye au nord-ouest, on observait d'abord une ceinture de vieilles murailles qui resserrait une ville pittoresque et mal bâtie dans un quadrilatère allongé du nord au sud.

C'était la « Beyrouth carrée », entassement de masures, d'où émergeaient, au-dessus comme des ponts d'un gigantesque trabant, trois grands mâchets. Celle-ci, de mesure il 570 m, traversait les quais de son ancien port à Bab-Derkeh, sa porte meridionale, et 370 metres de Bab-Seraya à Bab-Idris, ports de l'est et de l'ouest. C'était tout tout un marche, une certaine agglomération qui pendant le jour dans les souqs et autour des Portes. La nuit tout rentrant dans l'enceinte les portes étaient fermées, et les clés remises chez le Gouverneur.

Hors des murs, quelques jardins, des cimetières aux fondes lesor loinces.

(1) Vue générale d'après W. H. Duffett dans *Journaux, la Syrie illustrée*, t. II, p. 9.

(2) Beyrouth et le Mont Liban dans *Tarabou, la Syrie*, t. I, p. 212.

(3) Vue de Beyrouth (Syrie), dessin de M. Marrel-Bal dans *le Monde illustré*, 1861, t. VII, p. 33.

(4) Vue de Beyrouth. Dessin de Grandjean d'après M. E. A. Spoll, Souvenir d'un voyage

au Liban par Spoll, 1839, dans *le Tour du Monde*, 1861, p. 5, etc.

Les dessinateurs se sont visiblement inspirés les uns des autres.

(5) Roux, *les Colonies françaises*, p. 321, dit que l'espace entre les murailles des cratères « mesurait environ 850 mètres de long, sur une largeur à peu près de 600 ».

ces « sables » surtout deserts, coupés de caïus. Un dessin de Montfort (Pl. XXXV) dont la publication ne est due à l'obligeance de M. G. Montfort, nous montre sous cet aspect la ville et ses alentours. C'est une vue prise hors des murs le 2 octobre 1847. Au delà des tommes on voit les jardins qui entouraient la ville et, au versant, on aperçoit la butte où s'élevait aujourd'hui le nouveau S'raï. On distingue encore quelques parties de l'an-

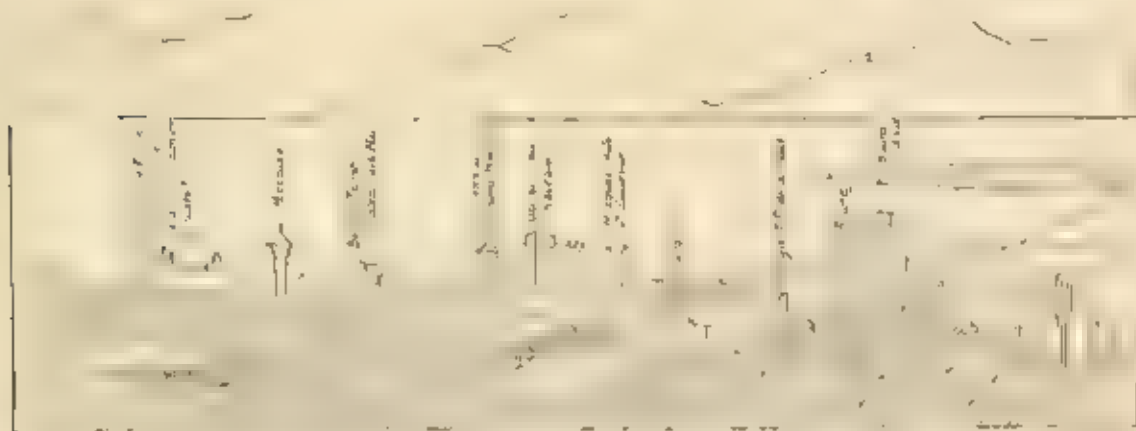


FIG. 1. — Le Panorama de Beyrouth vers 1850. (D'après la gravure de Baillott.)

cien rempart et au delà, à l'extrémité, les tours du château de la île, le Qal'a la mer forme le fond du tableau.

Leon de Luchin, à la même époque (1847) mais apparemment « la suite de la population de Beyrouth » habitant ces jardins<sup>1</sup>. Aux époques troubles, cependant, on considérait comme dangereux de passer la nuit hors des murs, et les habitants, qui vivaient leur maison, regagnaient la ville, le soir venu. Une famille de Beyrouth, par exemple, au lieu dit l'ancien Carpi, près de l'église de Saint-Etienne, avait même le surnom de *Hassan*, c'est-à-dire « traqueux », pour ne s'être pas conformée à cette habitude<sup>2</sup>.

« Deux châteaux mauresques » flanquaient la ville du côté de la mer « leur aspect froid et antique », dit Julien Caron en 1836<sup>3</sup>, rehaussant « la

<sup>1</sup> Les manuscrits de Montfort ne contiennent aucun renseignement sur ce sujet. L'auteur raconte (Man. Fr. Nouv. acq. 11554, fo 47, qu'il a perdu au cours d'un voyage le journal qu'il rédigeait alors.

<sup>2</sup> L. de Luchin, *Voyage en Syrie*, p. 38.

<sup>3</sup> Fondation locale — sous toutes réserves.

(9) *La Syrie illustrée*, t. II, p. 2.



Vue des débris de Babylone en 1891  
Dessiné par M. de la Bédollière



pauvre ville qui autrefois ressemblait à une prison » Lamartine, en 1812, parlait de ces anciennes constructions, comme de « fortifications barbares de l'école la plus pittoresque »<sup>1</sup>. Il note plusieurs fois dans ses descriptions de Beyrouth, les forteresses mauresques qui dominaient la ville et dont les murs lézardés donnaient racine à une forêt de plantes grimpantes, de figuiers sauvages et de garrigues, puis les crénelures ovales des murs de défense<sup>2</sup>.

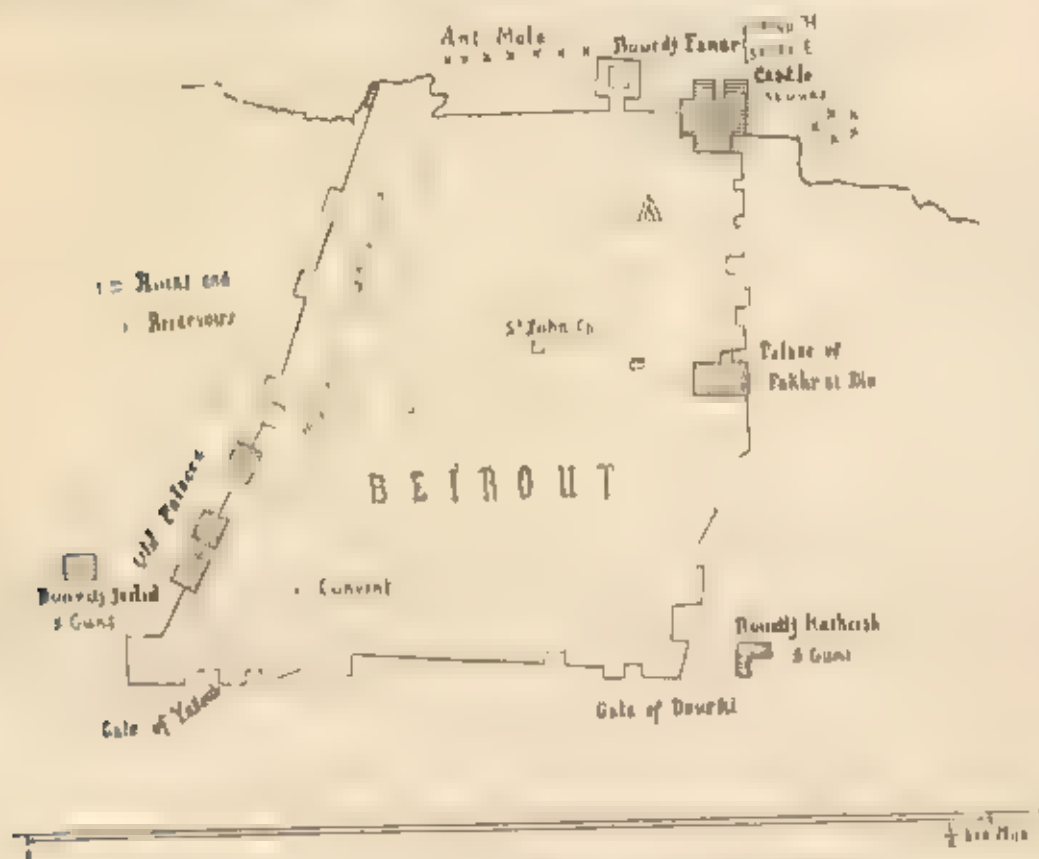


FIG. 2. — Beyrouth en 1881, (d'après la carte marine anglaise de 1880.)  
 Les traits pointillés indiquent les principales alignements.

On remarquait ensuite en dehors de la ville une grosse tour, ardue d'accès, seigneuriale, à laquelle on donnait le nom arabe de la place des Canons. Elle était située à 150 mètres à l'est de l'angle sud-est, les

<sup>1</sup> LAMARTINE, *Voyage en Orient*, Hachette, 1881, p. 130. « Quelques bras de terre ou de rochers s'avancent dans les flots, et les tours se dressent aux bords de l'effet le plus pittoresque ».

<sup>2</sup> LAMARTINE, *Voyage en Orient*, p. 137 et p. 140. « une immense galle d'ouïe élevée par le château mauresque de Beyrouth ».

remparts. Cette situation lui fait parfois donner le nom de « Bourdj el Kachaf », Tour de la Vierge. La carte marine anglaise (fig. 2) de 1811<sup>(1)</sup> en elle figure sous le nom de « Bourdj Haskerle » nous apprend qu'elle possédait jadis cinq canons. On la croyait généralement construite par les Croisés et l'on montrait sur sa muraille les traces des boulets anglais (1840). L'auteur attribuant l'ouvrage à Fakhr ed-Din. La maison, dit-il, est à dix minutes de la ville, on y arrive par des sentiers ombragés d'immenses aloès. On longe quelques ruines antiques et une minuscule tour surmontée par l'empire des Dâses, Ruadhi, tour qui sert aujourd'hui d'observation à quelques sentinelles de Larac et d'Orthon-Pach qui observent de là toute la campagne<sup>(2)</sup>.

L'emplacement du Bourdj (fig. 3) est actuellement recouvert par le théâtre de la Place des Canons, « Fleur de Syrie<sup>(3)</sup> ».

Les autres tours fusent pour ainsi dire pendant à celle-ci à l'ouest. Elle possédait le même armement et se nommait la Tour Neuve, « Bourdj Dyedil » ce qui confirme la carte déjà citée.

Sur la côte à l'est et à l'ouest de la ville, on rencontra encore deux tours, mais les plus éloignées. Le premier et le moindre important. Les cartes anglaises de 1811 et de 1849 nous l'ont montré. Il s'appelle « Bourdj Hassan », dont l'emplacement est au nord du quartier actuel de Minet Hassar et en peu à l'ouest de la petite baie d'aujourd'hui. Une signature le seconde à l'extrémité du petit promontoire situé à l'est de la ville : « vieille tour que l'on dit être près du champ ou saint Georges tua le dragon<sup>(4)</sup> ». Cette tour est portée sur les anciennes cartes de l'auteur de l'ouvrage sous le nom de « Bourdj Hodar » qui est une déformation, de « Bourdj Khodr » tour de Saint-Georges<sup>(5)</sup>.

<sup>(1)</sup> *Beirut*, 1831. London pub. Sept. 28th 1839. On comparera ce plan aux deux suivants qui permanent établis sur les mêmes bases : *Plan of the Town and Harbour of Beirut, ancient Berytus*, published by James Wylde Oct. 5th 1840, et *Syria Beirut Bay*, 1842, surveyed by C. H. Dillon Master of H. M. S. Vernon, London, published Feb. 23rd 1844.

<sup>(2)</sup> LAMANTINE, *Voyage en Orient*, p. 139.

<sup>(3)</sup> Note du comte Ph. de Tarnai, *Crudit syriacum*, fondateur de la bibliothèque de Byronoth.

<sup>(4)</sup> On peut observer, dans les rochers de

cette partie de la côte, des pierres à l'usage d'un appareil solé, encore en place presque tout la mer.

<sup>(5)</sup> J. CANAL, *la Syrie illustrée*, t. III, p. 65. L'endroit que l'on montre d'ordinaire aujourd'hui comme étant le lieu de ce combat légendaire est situé près de l'intersection du chemin de fer de Damas et de la route du Fleuve. La petite mosquée « El-Khodr », qui est une ancienne chapelle, en marquerait la place.

<sup>(6)</sup> Le Plan de Wylde (1840) la mentionne



Quelques ouvrages devaient encore contribuer à la défense d'une place sa situation rend si vulnérable. Certains nous comme Bârdj Aïou Haidar et Bourdj Daïda gardent le souvenir d'anciennes constructions dont les ruines ont disparu depuis longtemps et dont nous savons peu de choses.

À la suite de la conquête de la Syrie (1820-1830) par Ibrahim-Pacha, fils de Mehemet-Ali, vice-roi d'Égypte, nous voyons la ville s'étendre et changer d'aspect. Ce prince continua la démolition de l'enceinte. L'aménagement du port, le percement des rues nouvelles, ont entraîné la démolition de la plupart des ouvrages militaires dont on ne retrouve plus que des vestiges. Aujourd'hui l'aspect de Beyrouth est complètement transformé. C'est une grande ville aux foies roses, pleine de jardins et de verdure.

## I. — APERÇU HISTORIQUE.

Les ouvrages de Beyrouth peuvent se répartir en quatre classes correspondant à des époques différentes :

- 1° Défenses arabes antérieures aux croisés.
- 2° Édifices francs.
- 3° Ouvrages des Turcs Ottomans, la plupart attribués à Fakhr ed Din.
- 4° Constructions européennes et modernes, presque toutes de Djazzar-Pacha (fin du dix-huitième siècle).

Des premiers, nous savons fort peu de choses. Dès le dixième siècle cependant, Istakhri, Ibn Haukal et Mouqaddasi s'accordent pour décrire Beyrouth comme une ville fortifiée<sup>(1)</sup>.

appel à Bârdj abu Roddere Square Tower and Landing Pl. »

(1) Nom d'un quartier à l'200 m. l'ouest S. O. de Bâb Ya qoub.

(2) Voici, au sujet des défenses éloignées de Beyrouth, un curieux passage du Fouzen de Guichard, *Hist. occid. des Croisades* (Acad. des Inscriptions, t. III, p. 473, 1), « Anno 1135 Cap. XLV — De castello de rege edificato. — Hoc in anno, mense octobri, edificavit rex

castellum novum in montis Beritii et terram honorum satis fecit. Hunc autem clavarium vocant, a diglis limbo, quia ibi rei diglialibantur, qui apud Beritiam damnandi judicabantur. Abest autem ab urbe ipsa sex milia eris. Et quia ruzicola Sarracenis tributa locorum reddere antea nolabant, postea vi colitilli reddibiles existierunt. »

(3) La Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 408.

La période de domination franque, comprise pour Beyrouth entre 1140 et 1291, est mieux connue : elle est marquée par une grande activité militaire.

Le 13 mai 1140, après un siège héroïque, le roi Baeban s'empara de la cite de Baruth que les chroniqueurs nous représentent déjà comme une place fortissamment défendue. En 1151, la ville est saignée par la flotte égyptenne<sup>2</sup>. De 1177 à 1187, les combats ne cessent guère autour de Beyrouth, la « Barne » gagne chaque jour du terrain, et Saladin finit par s'emparer de la ville, en 1187<sup>3</sup>. Mais il prévoit un retour victorieux des Francs et dans la crainte de les voir s'y installer solidement, il fait démanteler les fortifications des 1190<sup>4</sup>.

Beyrouth était aux mains des musulmans ne cessant sans cesse le commerce maritime d'écrousser : « Il y a une pointe de montagne devant Beyrouth qui sert de la mer. Au pied de cette montagne estoient tantz jors les gales armées. Desus la montagne avoit gales qui tuz jors galoient en la mer les vessins qui venoient d'Ermenie... et aloient a Sur<sup>(5)</sup> ».

En 1197, le roi de Jérusalem va assiéger Beyrouth, mais le Gouverneur Izz el Din Samak n'attend pas son arrivée pour franchir la ville. Avec deux mille hommes, il se retire vers le château de Saida, laissant la ville à l'ennemi. « En par le chasteil de Saida versa en hors et chet dedens a fosse » Les Sarrasins prirent par et de guerperent. Des esclaves chrétiens entraînèrent dans le château et quand vint le roi de Jérusalem, il, qui sortit hors du chasteil et ouvrit le port qui de vers la mer estoit<sup>6</sup> ».

<sup>1</sup> Foucher d'Arras, *Bevue*, t. II, p. 421 et de la même, *Mont. hist.*, t. V, p. 7. Guillaume de Tyr, chap. xiii, *Hist. occid. des Croisades*, t. I, p. 474, et même édition Paulin Paris, Paris, 1879, t. I, p. 481. Guillaume de Tyr parle des « aluers » des murs. Il désigne ainsi des galeries aménagées en haut du rempart et d'où les défenseurs lançaient des projectiles.

<sup>2</sup> Abul Saïma, *le Livre des deux Jardins*, *Hist. orient. des Croisades*, t. IV, p. 73.

<sup>3</sup> Michaux, *Histoire des Croisades*, p. 34, citant un chroniqueur de Tyr. — Ann. 1187. — Ed. Paulin Paris, t. II, p. 440.

<sup>4</sup> *Hist. occid. des Croisades* (Anonymi Itin. Hist. et Gesta Ducis Goffridi), t. V, p. 633 F v. « ... statim adventum ejus (Frederici Impera-

toris) ceteri ad Saida hinc quod nunc Baruth occupat per quod scilicet ipsi in exercitu suo transierunt et statim diruunt per quod solis machonibus et turris reservatis ». — Voir aussi *L'Estoire de Eracles Empereur* — *Hist. occid.*, t. II, p. 140. — Ann. 1190. De la grande peur que Saladin et de la venue d'un devant d'il Empereur fist il abatre les murailles de la cité de Baruth et de totes autres cites qui estoient en la marine... Par ceste occasion fist Saladin abatre les cites et les chasteaux de la marine ».

<sup>5</sup> Eracles, *Hist. occid. des Croisades*, t. II, p. 228 (manuscrits D et G), p. 226 (ms. A), et p. 227 (ms. C).

<sup>6</sup> Eracles, *Hist. occid.*, t. II, pp. 224-225.

Comme on l'a vu, les musulmans avaient ruiné les défenses avant de rentrer la place. Ce fut Jehan d'Ibelin qui releva le château et les remparts, donnant aux défenses de la ville une ampleur et une magnificence qu'elles n'avaient probablement jamais eues.

Willbrand l'Oflehbourg décrit ainsi les défenses du château d'Ibelin vers 1212 : « *Et erat enim porte intus in mari et alie rupis precipice, et alia autem porte adhibita quædam fossa murata. Hinc fossam prospiciunt dea mura porta in quibus contra machinatum insultus eriguntur turres cubilexime* »<sup>1</sup>. Les fosses, ces portes et ces tours représentent des travaux considérables, d'autant plus que la décoration intérieure était extrêmement soignée<sup>2</sup>.

Lorsque le sire de Beyrouth est obligé de défendre ses droits féodaux, il s'exprime ainsi : « *At recit la vile quant la crestiente l'ot recovree, toute abahue et tele que le Temple et l'Ospital et tous les barons de Syrie la refuserent, et l'ay fermer et maintenir des amorces de la crestiente et le mon travaill* ».

Les disputes de Frédéric II avec Jehan d'Ibelin et les Chypriotes sont une nouvelle cause de sièges pour la ville.

L'empereur réclame Beyrouth en 1228, et en 1231 il envoie des troupes en Syrie, la ville, surprise naturellement, est occupée sans coup férir. Le château seul résiste. Jehan d'Ibelin s'y défend énergiquement, mais les troupes impériales occupent des positions avantageuses et disposent d'engins puissants, le sire de Beyrouth doit implorer le secours du roi de Chypre. En 1232 celui-ci part au secours de Beyrouth, renforce la garnison du château et fait lever le siège aux troupes impériales<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> WILLBRAND L'OFFLEHBOURG, *Peregrinatio Peregrinatorum* — ed. J.-C.-M. Laurant, 1864 — p. 166 — V. 6.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 167. Willbrand décrit longuement une salle décorée par des artistes orientaux dans une tour nouvellement construite : « *Son pavage en mosaïques représente une eau qu'agite une faible brise, de telle sorte qu'on est tout étonné en marchant de ne pas voir ses pas empreints sur le sable représenté en fond. Les murs de cette salle sont revêtus de placages de marbre formant lambris d'une grande beauté. La voûte est peinte à l'image*

du ciel ». Au centre de cette salle se trouve un bassin en marbre de couleurs diverses formant un ensemble admirable et merveilleusement poli..., etc. L'air circulant librement par de larges et nombreuses fenêtres, répand dans cette salle une fraîcheur délicieuse. » Ce passage a été cité par E. Rey, *les Colonies françaises*, p. 6.

<sup>3</sup> *Hist. des Croisades, Documents arméniens, les geles des Chypriotes*, t. II, pp. 678-679.

<sup>4</sup> AMALR, *la Chronique de Chypre*, pp. 81-94. Voir aussi ERACLES, *Hist. occid. des croisades*, t. II, pp. 387-397.



mais à présent est ainsi diminué... et encore... n'est la seule ville close de mur que l'on puisse dire de l'orient et de l'occident... »

Au xvi<sup>e</sup> siècle certains travaux accrochés par plusieurs auteurs à Fakhr ed-Din, qui ne cessa de guerroyer, semble avoir été le premier à relever les défenses de la ville dans leur ensemble. Villamont qui visita Beyrouth à cette époque, le laisse à penser quand il dit que « cette ville et son château sont assez forts... » Il est certain, d'autre part, que l'armée des Prussiens rapporta d'Orient l'outil de construction. Le Père Eugène Roger raconte que le grand duc de Hesse « fit exécuter des travaux de fortification... et, en l'absence de deux ans aux fortifications et à l'entretien de toutes choses... » et, en l'absence du grand Seigneur se plaint « qu'il avoit fortifié les fortifications contre le communément qu'il luy avoit esté fait de sa part<sup>(6)</sup> ».

On se demande si ces travaux que les travaux de Fakhr ed-Din à Beyrouth furent incomplets ou peu durables, il est certain qu'il ne releva pas les remparts. La relation du comte Quarosimus ne laisse aucun doute à ce sujet. Beyrouth n'avait de rempart que du côté de l'ouest et le long de la mer. Un peu plus tard, deux voyageurs le mentionnent le même témoignage. En 1671, le Père Jacques Goujon note que « les murailles sont en ruines, excepté du côté de la mer... » En 1697, M. de la Motte rapporte : « On voit sur le bord de la mer un vieux château ruiné et quelques débris d'un petit mole... » Au dix-huitième siècle l'enceinte était déjà en ruine, et en 1770 lors du tremblement de terre de Be par les Russes, Beyrouth était considérée comme une ville ouverte<sup>(7)</sup>.

Vers 1773, Ahmed el-Djozzar<sup>(8)</sup> c'est-à-dire le Flouche, commença à réta-

<sup>(6)</sup> GUICHENOT DE LARROT, Œuvres, p. 155, même époque.

<sup>(7)</sup> LUDOVICO DI VAUTERMA, 1502-1508, p. 8.

<sup>(8)</sup> A. JOANNIS et E. ISAMBERT, *Itinéraire de l'Orient*, 1801, p. 630. Isambert attribue à Fakhr ed-Din les fortifications de la ville dont il a vu les restes.

<sup>(9)</sup> *Le Voyage du Seigneur de Villamont*, 1613, p. 630.

<sup>(10)</sup> HERRARDIA SMITH, *le Pèlerinage ou Voyage de Jerusalem en années 1666-1667*, Bruxelles, 1668, p. 203.

<sup>(11)</sup> *Ibid.*, p. 269.

<sup>(12)</sup> QUAROSIMUS, *Terra Sancta elucidatio*, Anvers, 1630, t. II, p. 100 : « Nec unquam muro ambitur, nisi ubi palatio altitur Occidentem versus ».

<sup>(13)</sup> JACQUES GOUJON, *Histoire et Voyage de la Terre sainte*, p. 395. Il ressort du texte que les remparts étaient en ruine.

<sup>(14)</sup> MAURICE, *Voyage d'Alep à Jerusalem*, p. 70.

<sup>(15)</sup> W. G. BRUNNEN, *Nouveau Voyage*, t. II, p. 197.

<sup>(16)</sup> 1720-1804.

blir les défenses de Beyrouth. Il construisit un nouveau château sur l'emplacement de l'ancien — il compléta l'enceinte pour protéger la ville contre le pillage des Druzes et des Mamluks<sup>1</sup> et passa dans le projet de rendre la ville indépendante et de s'en emparer<sup>2</sup>.

Tel était l'état des défenses de Beyrouth au moment de sa conquête par Ibrahim-Pacha — ensemble d'espaces de constructions d'âges différents<sup>3</sup>. À partir de cette époque nous voyons les constructions tomber en ruines et disparaître les uns après les autres — en 1840, l'enceinte des murs est déjà déconstruite et la ville rassemblée comme sans défenses effectives<sup>4</sup> ; entre 1870 et 1906 disparaissent d'abord le château de la mer puis la forteresse turque. En 1916 enfin, Djemal pachà fit ouvrir de larges percées dans les vieux quartiers sous prétexte d'assainissement. Ces travaux entraînent encore la disparition de bien des vestiges anciens.

## II. — LES DÉFENSES DU CÔTÉ DE LA MER.

Des époques des croisades la défense de la ville du côté de la mer est assurée avant tout par le château dont il est question plus loin, et par les ouvrages du port. Rev nous a laissé une description et un plan<sup>5</sup> de l'organisation défensive de l'ancien port qui serait dans son ensemble l'œuvre des croisés. L'entrée étroite orientée vers l'est est flanquée de deux tours carrées, dites *tours des Génois*. Au nord, le port est fermé par une jetée. L'auteur, qui a encore vu le port principal au sud du bassin, l'attribue à la même époque.

Quoi qu'il en soit les défenses faibles du port durent souffrir, comme toutes les autres, de la prise de la ville par les Musulmans — nous il est très

<sup>(1)</sup> W. G. BROWNE, *Nouveau Voyage de 1792 à 1798*, t. II, p. 198.

<sup>(2)</sup> Traditions locales.

<sup>(3)</sup> HANOT GIRAULT, *Relation*, 1841, p. 7. Au sujet de cette muraille : BROWNE, *Nouveau Voyage*, t. II, p. 197 : « Jemal le fit bâtir lorsqu'il prit possession de la ville, afin de lui donner un air de défense plus respectable — mais ces murs, fortifiés à la vérité de quelques tours, sont très minces et peu solides. »

<sup>(4)</sup> LÉON DE LAROCHE, *Voyage de la Syrie*, 1817, p. 38.

FROST, P. NATHAN, *la Syrie sous le gouvernement de Mehmet Ali jusqu'en 1840*, p. 391.

<sup>(5)</sup> RAY, *Architecture militaire*, p. 173 et fig. 44.

<sup>1</sup> Voir les plans de Beyrouth des fig. 2 et 3, et le plan du Colonel d'Osmond, 1801 *Mss. Min. de la Guerre*.



raisonnable aussi que les érats en utilisèrent les ruines lorsqu'il leur fallut remettre la ville en état de résister aux attaques maritimes des Latins. Voici, d'après M. R. Dussaud, l'histoire de cette reorganisation. Les renseignements sont tirés de *l'Histoire de Beyrouth* écrite dans la première moitié du quatorzième siècle par Salih ibn Yahya<sup>(1)</sup>.

Les Génois étaient particulièrement entreprenants. Un jour ils pénétrèrent dans le port, s'emparèrent des navires catalans qui s'y abritaient et se saisirent même du drapeau du sultan qui flottait sur le château. Comme on en appela alors le *Boudj*<sup>(2)</sup>, les érats les amenèrent Tarkis<sup>(3)</sup> mort en 1443 à faire reconstruire, nous verrons par quel architecte, la petite tour à l'entrée du port. Cela fut un édifiant, on dut fermer par une muraille le front de mer au moins en partie, et même y construire une tour.

Sous l'année 1382, Ibn Yahya rapporte le fait suivant : « Alors se présentèrent devant Beyrouth douze grandes galères. Elles entrèrent dans le port qui abritait deux longs vaisseaux appartenant aux Vénitiens. Les Francs s'en emparèrent, les garnirent de troupes et les avancèrent de façon à pouvoir se servir des arbalètes et jeter des pierres de deux côtes contre la petite tour de Beyrouth, appelée el-Ba'albakkiré.

« En ce temps-là, la grande tour n'était pas en état, son emplacement était ruiné depuis longtemps. Les Francs tiraient d'arc sur les Musulmans avec des arbalètes et des armes de jet. Les Musulmans se retirèrent devant les Francs et se cachèrent derrière les murs. Les vaisseaux de l'ennemi s'avancèrent vers le rivage entre la petite tour et les ruines qui représentaient l'emplacement de la grande tour. Les Francs lancèrent à terre les échelles des navires et une troupe nombreuse en descendit avant que s'élève un de leurs principaux chefs qui tenait un drapeau. Ils se dirigèrent vers les ruines pour planter le drapeau sur une élévation afin de signaler qu'ils étaient maîtres de la ville<sup>(4)</sup>. » Il fallut l'intervention des gens de la montagne pour mettre fin à cette entreprise dont notre auteur ne paraît avouer qu'à moitié le succès.

La seule défense était donc alors la petite tour à l'entrée du port. Elle

<sup>(1)</sup> Le texte arabe a été édité d'après le manuscrit autographe de Paris par le P. L. CHAMUS, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1902.

<sup>(2)</sup> Ibn Yassir, p. 138, sous le gouvernement d'Isa ed din el-Bassas avant Tarkis *ibid.* p. 149.

<sup>(3)</sup> Ibn Yassir, p. 53 et pp. 229-230.



C'est évidemment le nom *el-Ba al-akkiye* de son architecte qui ne peut être qu'Alau Bekr *al-Bais el-Ba alakki* bien connu par ses constructions dans la région. On le voyait notamment la reconstruction du pont sur le *Nahr el-Kebir*.

Ben Yahya nous dit comment la défense du fort de *el-Kebir* fut mise à l'abri des surprises : « Lorsque l'emir Baïdoun, le gouverneur de Syrie, restaura les murs de Beyrouth (il étoit le la mer, le commun par le quartier par nous appelé *el-Kebir*) jusqu'à quatre de la vieille petite tour, œuvre d'Alakiz, gouverneur de Syrie, l'emir donna sous le nom de Bourdj *el-Ba alakkiye*, l'architecture réservée ce jour et la tour suscite un passage qui mène à l'entrée pour empêcher les petites navires d'entrer et de sortir. Cette ouverture fut appelée *Bab el-Silsile (la porte de la chaîne)* »<sup>(9)</sup>.

Le quartier qui appartenait à la famille *el-Kebir* Yahya est désigné par lui dans un autre passage de son ouvrage, à l'occasion d'un débarquement des Français comme étant le quartier *es-Saïdavi* : c'est-à-dire, ainsi que l'a reconnu le P. Charabot dans son ouvrage *El-Ha Ya'va*, le quartier actuel *el-es-Saïdavi*. La tour construite par le gouverneur Baïdoun et dont il est ici question regardait la mer. Il s'arrêtait à l'entrée du port devant la petite tour dite *el-Ba alakki*. L'arche de la chaîne pour fermer l'entrée des ports était alors d'usage courant.

Enfin, Ben Yahya nous apprend que « sous l'empire du sultan *el-Malik eth-Thahar Barquq* » fut construite, « à Beyrouth, la grande tour sur la fondation d'une des tours du château (*qal'a*) en ruines »<sup>(10)</sup>.

Glaser de La Haye décrit ainsi les défenses de la ville en 1522 :

Il est à savoir que au fort dit de Baïdoun, il y a deux bastions assis sur la mer l'un à l'un des bords du port et l'autre à l'autre bord du port.

Et est celui dedens le plus grant car il y a la mer sur ça la muraille de fermette et n'est pas fort ne gardé de personnes, mais sont là bandonnez par les de puissance venant.

Et l'autre, à l'autre bord du port, vers la Turquie et vers Tripoli, est un petit chastelet assis sur une roche tendant au large de la mer du bord de la marine, et l'autre vers les champs et assis en terre ferme, bonne à manier. Et l'enceinte y a de belles fosses sans eau, et sans

(9) Ibn Yaqta, p. 146, et la traduction du passage par M. Van den Hoven à propos de *el-Kebir* en question, *Voyage en Syrie*, t. 1, p. 101.

(10) Ibn Yaqta, p. 61.

*Ibid.*, p. 36.

(11) *Ibid.*, p. 270.

Barquq a régné de 1382 à 1399, puis de 1399 à 1399.

(12) Ibn Yaqta, p. 63.

El-Qal'a.

vers la mer n'y a fors le mur et la roque dessus, qui est haute et roiste assez. Et est a savoir en conclusion dudit chasteil, que ce ne sont que deux tours quarrées et basses. Les murs d'alentour la roche d'ice et entrent sur les champs plus arriere et dont en l'apelle l'autre ny a guaires de beaulte ne de haulte. Mais tant que les sont gardees, le Sarrazins contre les Cristiens. Item est ledit chasteil assis hault et vers la mer et vers les champs, et y a une entree assez force vers la ville de Baruth. Mais n'est pas bien emparee et samble que on n'en fait guaires de compte.

Item au dessous dudit chasteil plus près de la ville de Baruth bas sur la mer en un plat, y a une autre petite tour quarrée assez bonne laquelle est emparee et garde.

De ces relations un peu confuses, on peut retenir qu'à quinzio me siècle les défenses de la ville de côté de la mer se composaient, outre le rempart, les constructions suivantes : à l'est, le Qila proprement dit<sup>1)</sup>, à l'ouest, un autre château plus spécialement destiné à surveiller et à barrer l'entrée de la port<sup>2)</sup> entre, près de la ville, et commandant la plaine, serait-ce au premier état du Bourdj ?

Mais que restait-il des débris du front de mer au début du dix-neuvième siècle ?

Entre le continent et le port, aucun rempart ne bordant le rivage<sup>3)</sup>, au contraire, au nord-ouest de la ville, le mur l'ancien se prolongeait jusqu'au port en longeant la côte. Une vue du port de Beyrouth<sup>4)</sup> dans *l'Orient et l'Occident* Flaubert<sup>5)</sup> montre ce coin de rempart, construit sur les rochers du rivage et surplombant la mer. C'est une vieille muraille en ruine couronnée de quelques tourelles carrées d'époque postérieure. La tour d'angle paraît seule être de la même époque que le mur<sup>6)</sup>.

Le prolongement de ce mur à l'est ainsi que la jetée qui protégeait le bassin intérieur vers le nord avaient disparu de sorte que le port était complètement ouvert de ce côté. L'entaille comprise entre cette muraille à l'ouest et la forteresse à l'est n'était donc plus défendue que par un petit château qui avait remplacé les tours du moyen âge<sup>7)</sup>. Un certain nombre de gravures

<sup>1)</sup> GUICHARD DE LAROCHE, *Œuvres et Poésies*, pp. 155-161.

<sup>2)</sup> Appelé aussi la Porticoise ou le Château.

<sup>3)</sup> Suivant les époques ou les auteurs, les tours des Génois, la tour el-Da'abbakkiyé ou la petite tour, le Château de la mer ou Bourdj Fannar (à cause de son feu servant de phare.)

<sup>4)</sup> *l'Orient et l'Occident*, t. I, p. 312-3, que la ville est ouverte du côté de la mer.

<sup>5)</sup> E. FLAUBERT, *l'Orient*, Paris 1882-1887, Pl. I.

<sup>6)</sup> Mur rétabli par l'émir Beidamour Montfort à l'issue d'un coup de tour d'angle en 1827. Voir paragraphe V.

<sup>7)</sup> La jetée fut reconstruite vers 1865.

<sup>8)</sup> Il faudrait y ajouter d'après les gravures

permettent de se faire une idée de cette disposition au dix-neuvième siècle.<sup>1</sup> Le plan du port déjà cité éclaire ces dessins<sup>2</sup>.

Le Château de la Mer, établi sur les rochers à 25 ou 30 mètres du rivage, était construit, comme on a vu, sur les bases des deux tours carrées dites par Rey « tours des Génois ».

D'après les gravures que nous venons de citer, il semblerait que les Turcs se soient contentés de relier les deux tours par des constructions postérieures. Celle du nord disparaîtrait presque sous les constructions adventives, tandis que celle du sud aurait été relevée et couronnée de créneaux neufs. Rey nous dit, cependant, que les Turcs élevèrent le château sur la plus grosse et la plus au nord des deux tours qui selevaient encore de son temps (1872) à environ 6 mètres de hauteur<sup>3</sup>.

Un vieux pont très pittoresque, servant de jetée, reliant le château à la rive. Les anciens dessinateurs en indiquent généralement deux arches de plein centre et de dimensions égales. Cet pont jetée fut presque entièrement détruit par l'orage de 1849<sup>4</sup>. Quant au château de la Mer lui-même, quoiqu'en ruine depuis le bombardement des Anglais en 1840, il ne disparut complètement qu'au moment de la construction du port moderne.

Il n'a plus aujourd'hui que la construction de terre, la forteresse qui selevait à l'angle nord-est de la ville sur une falaise de 8 à 10 mètres de hauteur. Au dix-neuvième siècle, ce château (Pl. XXXV) se composait encore d'un long carré entouré de constructions plus basses. Il en émergent quel-

ques-unes qui les traces de fortifications près de l'angle S.-E. du port.

<sup>1</sup> Ces gravures sont : 1° dans JOHN CARR, *la Syrie*, 1836, III, p. 68 : « Port of Beirut par W. H. Bartlett » (vue prise au S.-O. et non « un peu au Sud de la ville »).

2° Dans LÉON DE LADONNE, *Voyage de la Syrie*, 1837 : « Vue de l'un des forts qui défendent le port », Pl. XXVI. D. 62 (vue du château prise de l'E.) et « Entrée du Port Pl. XXVI. D. 63 » (vue prise de l'N.-O.)

3° Dans K.-N. FLAUBI, *l'Orient*, 1853-1867 : « Vue du Port de Beyrouth », 3, Pl. 1. (Vue prise du N.-O. à comparer à la première) et

Rivage de Beyrouth », 3, Pl. III. vers du Château près de l'E.)

4° Dans l'*Univers*, *Syrie ancienne et moderne*, par JUAN YAROSHI et JULES DAVID, Paris, 1848. *Syrie moderne*, 20 et 21 (ce sont les vues publiées par L. de Laborde légèrement modifiées par Lemaitre). Le même sujet a encore été traité par Montfort dans plusieurs peintures à l'aquarelle ou dessins (collection de M<sup>me</sup> O. Montfort).

<sup>5</sup> E. REV, *Étude sur l'architecture militaire des croisés*, p. 173, fig. 44.

<sup>6</sup> E. REV, *ibid.*, pp. 173-174.

<sup>7</sup> LONCE, *la Syrie d'aujourd'hui*, 1875-1880, pp. 66-70.



Fig. 1000

Appointed by the Board of Trustees, 1900





D'après des plans effectués sur le terrain en 1924

Pl. 3. - Défenses de la Beyrouth antique.  
 Plan topographique et géographique de la ville antique.

ques tours également carrées. Le tout était assés sur une terrasse construite, semble-t-il, en très grand appareil et pouvant remonter à une époque antérieure.<sup>1</sup> Cette terrasse d'un côté atteignait le bord de la falaise, de l'autre le grand cimetière musulman au nord-ouest, elle dominait la cité. L'enceinte de la ville venait s'appuyer au sud-ouest de cette terrasse.

Cette forteresse fut éprouvée par le bombardement de 1840, disputant à la fin du siècle dernier au moment de la construction des quais du nouveau port. Non seulement l'ouvrage fut rasé, mais le cimetière lui-même disparut. On ne distingue plus aujourd'hui au-dessus de la falaise qui longe la rue de la Marsallaise, au sud, que quelques pans de mur, quelques blocages de maçonnerie qu'on dit être des restes du château ou de ses dépendances.

Léon de La Zorde, en 1837, parle de ce château, dont il donne une vue lorsqu'il dit : « Toutes ces constructions entraînent la formation et l'agrandissement, l'appareil et l'armement n'ont rien des beaux siècles, c'est du moyen âge de petite condition. » Rev en parlant comme d'un fortin construit par les Turcs. C'est qu'en effet l'important château des rois s'élève sur sa double enceinte du côté de la terre, avait à peu près disparu à cette époque. Démantelé au départ des croisés, il avait été plusieurs fois ruiné et ses fondations recouvertes de constructions postérieures. C'est ainsi qu'on l'a vu que le sultan Barqouq, à la fin du quatorzième siècle, avait construit une haute tour sur ses ruines.

C'est probablement cette tour que vit Maundrell en 1697 non loin du palais de Fakhr ed-Din. « Il y avait dit-il, dans un coin du jardin une tour de soixante pieds de haut que l'on avait eu besoin d'élever beaucoup davantage pour y planter des gables. Les murailles en ont douze piez d'épaisseur. Nous considérâmes la ville de dessus cette tour<sup>(2)</sup>. »

Browne donne les détails suivants sur la construction du dernier château

(1) Vers 1838, le château possédait pour toute artillerie 8 pièces de canons (Taton, *la Syrie*, t. I, p. 213). En 1840, la situation était pire encore : la ville bombardée n'avait que deux petits canons en fer qui ne pouvaient que servir au malin (Fournier Fournier, *la Syrie sous le gouvernement de Mahmoud Ali jusqu'en 1860*, Paris, 1853, p. 391).

(2) Maundrell, *Mss. Br., Nouv. Acq.*, 41330 t. 78, « Je considérais les deux forteresses

divisées sur du rocher, et dont les assises construites avec des pierres énormes me paraissent être un reste de la grandeur des Romains ».

(3) Léon de LA ZORDE, *le Voyage de la Syrie*, 1837, p. 39, et Pl. XXVI, D. 63 (déjà cité).

(4) La situation de la tour que vit Maundrell est mal définie par l'auteur. Ce pourrait être un autre ouvrage, par exemple le « Bourdj ».

(5) HENRI MAUNDRELL, *Voyage*, pp. 67-68.



de Beyrouth : « La haute tour qu'on voit au nord-est de la ville n'est pas la même que celle dont parle Maundrell : celle-ci a été le trait d'union par Jezzar, qui craignait, en cas d'attaque, qu'il ne fût trop facile à l'ennemi de s'y loger et par là d'incriminer beaucoup la ville, et qui ensuite en a rebâti une autre au même endroit, pour servir de place d'armes. La dernière est composée de pierres beaucoup plus petites, elle est beaucoup moins solidement construite que l'autre<sup>(1)</sup>. »

Ce château était donc surtout intéressant pour l'emplacement qu'il marquait. Rey croit pouvoir préciser qu'il se trouvait sur l'emplacement d'une tour du château Frate dont la poterne avait servi à Jean d'Idelin, lorsqu'en 1232 il fit pénétrer des renforts dans la place assiégée<sup>(2)</sup>.

### III. — LES DÉFENSES DU CÔTÉ DE L'EST.

L'enceinte, dont il est question dans ce chapitre et dans le suivant, est celle que Jezzar a établie à la fin du dix-huitième siècle, utilisant, comme on le verra, les restes des murailles d'époques très diverses. Quelques débris de ces constructions, quelques traditions locales, paraissent aujourd'hui d'en retrouver le tracé.

La muraille, au nord-est de la ville, s'appuyait à la haute terrasse du château. Les vestiges que l'on voit encore à l'extrémité d'une impasse au sud-ouest de la rue de la Marseillaise, paraissent marquer le départ du mur. De là, le rempart se dirigeait en droite ligne vers la porte Debbaghia. On peut encore voir cette première partie de la muraille à l'endroit où elle atteint cette porte.

Dal Debbaghia est percée dans la courtine même : elle se compose actuellement d'une baie de 2 m. 60 environ de largeur, que surmontait un arc bombé, aujourd'hui écroulé. À côté de cet arc en pierre, vers l'intérieur, se trouve une grosse poutre transversale. Deux trous aménagés aux extrémités de celle-ci servaient à loger les pivots supérieurs des battants. On retrouve le même

<sup>(1)</sup> W. G. BROWN, *Nouveau voyage*, 1792, 4798, t. II, p. 197.

<sup>(2)</sup> E. REY, *Les Colonies françaises*, p. 521.

<sup>(3)</sup> Nous avons pu recueillir en particulier le témoignage de M. Bichard, ingénieur qui dirigea longtemps les travaux de la Ville.

dispositif à Bab es-Seraya, à Bab Yaquub, et à Saïda à la porte du Qal'at el-Mouezzé, etc.

La porte de l'El fondre par un archivolte à trois corbeaux dont il reste des traces et qui devait être analogue à celui de Bab es-Seraya. L'appareil de la construction n'est pas le même à l'est et à l'ouest de la porte : à l'est il est plus grand, plus soigné et technique que l'opus plus arabe. Il existe une



Fig. 4. — Capite romain.

petite mosquée à côté de la porte, ce qui lui a valu l'obtention d'un minaret carré monté en porte-à-faux sur le pied droit ouest de la porte<sup>(1)</sup>.

Bab el-Debbaghia, ou Porte des Tanneurs (fig. XXXVII) dont son nom au Song des Tanneurs de cuirs dans lequel elle donnait accès. Ce coin de la vieille ville avait un aspect tout particulier : « Sur le pavé, disent des voyageurs en 1830, sont étendues grand nombre de peaux d'animaux; les hommes, les chameaux, les mulets et les ânes qui passent ne peuvent faire autrement que de fouler ces peaux dont le chemin est couvert<sup>(2)</sup>. »

C'est par là que se faisait le trafic des marchandises entre le port et l'intérieur. Les caravanes rentrant par la Porte de la Tannerie n'avaient que quelques pas à faire pour parvenir au port. Elles évitaient la traversée de la ville dont les ruelles étroites et tortueuses ne se prêtaient pas à la circulation. Aussi le poste principal de la troupe se trouvait auprès de Bab Debbaghia.

A quelques pas à l'ouest de la porte, le mur encore conservé fut un coude et vint appuyer sur une grosse construction carrée en ruine. A qui appartenait un excellent édicule près de la porte. Dans cette partie du mur se voyent encore six meurtrières, trois s'ouvrant au sud et trois à l'est.

De l'est jusqu'à la Porte du Serail le mur longeait le commerce musulman et formait un rentrant important. Ce coin, très rapproché de la ville de se deve-

<sup>(1)</sup> L'édifice qui passait pour la porte de l'opus en marbre blanc sans inscription, qui ne pouvait pas être des édifices romains près de la porte (fig. 4).

<sup>(2)</sup> M. de Sacy et le voyageur en Asie, *l'Asie d'Orient*, t. VI, p. 125.

<sup>(3)</sup> Tel était au moins l'état de l'édifice à l'époque de sa démolition.



Bâb ed-Debbâghâ

Vue de l'extérieur; à gauche, un coin de la construction A

Dernière le mur, la coupole de la mosquée



l'opier de ce côté comme celui d'es-Santaye de l'autre côté. Presque toutes les vides de l'Island étaient ainsi leurs emplacements des murs. Les vastes champs de stèles au-dessous se piller sont, sont sacrés aux yeux de la population et Beyrouth, d'a-t-elle, pour qu'ils disparaissent. Les terres aux mains se débarrasser et les exproprier quelques années avant la guerre.

La partie du mur d'ad-rous partiel est rase, ainsi que les mesures qui s'enlassaient sous sa protection, une ligne ray a remparé le vieux quartier.

Les travaux de démolition ont amené la découverte d'un autel portant la dédicace : *Gemo populi colonie Sacrum*, des débris d'une belle statue équestre actuellement au musée et d'autres antiquités.

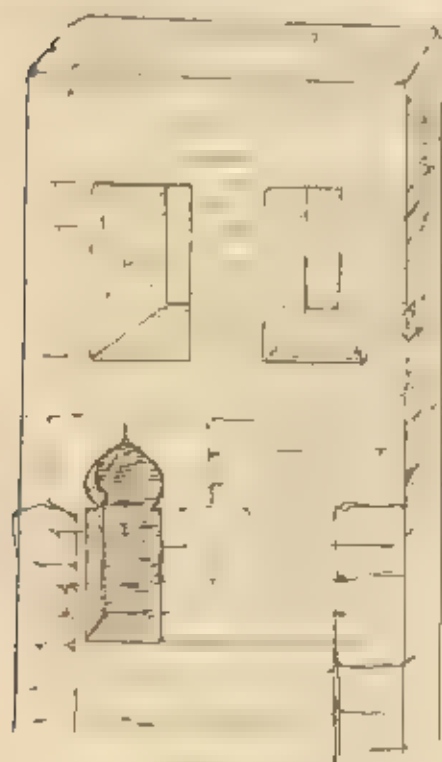


FIG. 5. — La caponnière D.

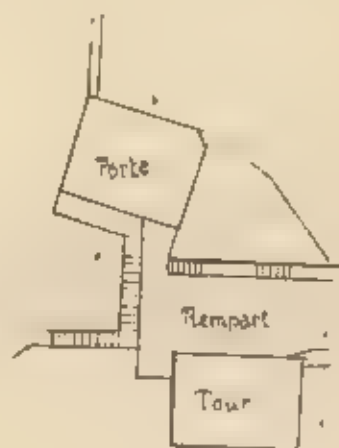


FIG. 6.

De ces défenses contre Bab Dehghla et Bab es-Seraya, on seul témoin a échappé. C'est le reste d'une caponnière B située non loin de la rue du Maréchal-Foch. Deux mètres, les pinnacles sont au-dessus d'une muraille qui peut avoir 80 centimètres d'épaisseur. Au-dessous une petite niche de style arabe (fig. 5).

Par contre, la porte appelée Bab es-Seraya ou Porte du Serail nous est parvenue presque intacte, ainsi que l'ouvrage qui la flanquait à sa gauche.

L'ensemble forme actuellement un petit îlot de constructions qui peut se décomposer ainsi :

- 1° L'édifice carré de la porte .
- 2° Une amorce de rempart ;
- 3° Une tour rectangulaire adossée au rempart.

Le schéma de la fig. 6 rendra cette disposition plus claire.

La façade extérieure de la porte se compose d'un mur en petit appareil, couronné de minuscules créneaux et défendu par quelques meurtrières disposées au hasard du joint des pierres. Un mâchucoulis soutenu par trois corbeaux interdisant l'accès de la porte, une fenêtre moderne enlaidit cet organe de défense et compromet sa solidité.

Une laie soutenue par un arc lombé constitue la porte proprement dite qui est construite suivant le modèle déjà observé à la porte de Debbaghâ. Quatre marches, incurvées à une extrémité, descendent jusqu'au seuil constitué par un fût de colonne antique.

À droite de la porte, on distingue encore l'amorce du mur d'enceinte, qui forme presque un angle droit avec la façade de Bab es-Serâï, lui offrant par conséquent un bon flancement de ce côté. L'ouvrage constituant la porte devait donc tourner toutes ses défenses vers son angle nord-est. Cela explique que les meurtrières au lieu d'être normales aux murs, sont presque toutes tournées vers cet angle qui, dans la partie supérieure, se compose lui-même d'un pan coupé soutenu par un petit cintre (fig. 7).

Un passage sous une voûte d'arc en anneau à l'intérieur des murs. L'aspect de Bab es-Serâï est très pittoresque de ce côté. Le grand arc de la porte formant un arc en larme légèrement brisé est surmonté d'une petite terrasse à la hauteur du premier étage. On y accède par un escalier intérieur construit sur un léger arc rampant qui vient s'appuyer au grand arc. Par cette petite terrasse et cet escalier, on atteignait le haut des remparts ainsi que la terrasse supérieure de la porte. Un intéressant dessin de Bab es-Serâï vue de l'intérieur de la ville intitulé : « Carrefour à Beyronth » a été donné par Taylor en 1880, dans *la Syrie d'aujourd'hui* du docteur Lortet, page 73. Elle complète utilement la planche qui est reproduite ici (Pl. XXXIX). On y remarque la disposition qui vient d'être décrite, ainsi que le raccordement du rempart avec l'ouvrage de la porte.



Basilica of St. Saba  
Exterior view







Rab el Nera

Le débouché vers l'intérieur de la ville ; le rempart

Vue prise de l'ouest



Cette courtine de rempart, qui s'appuyait à l'angle sud-est de l'ouvrage,

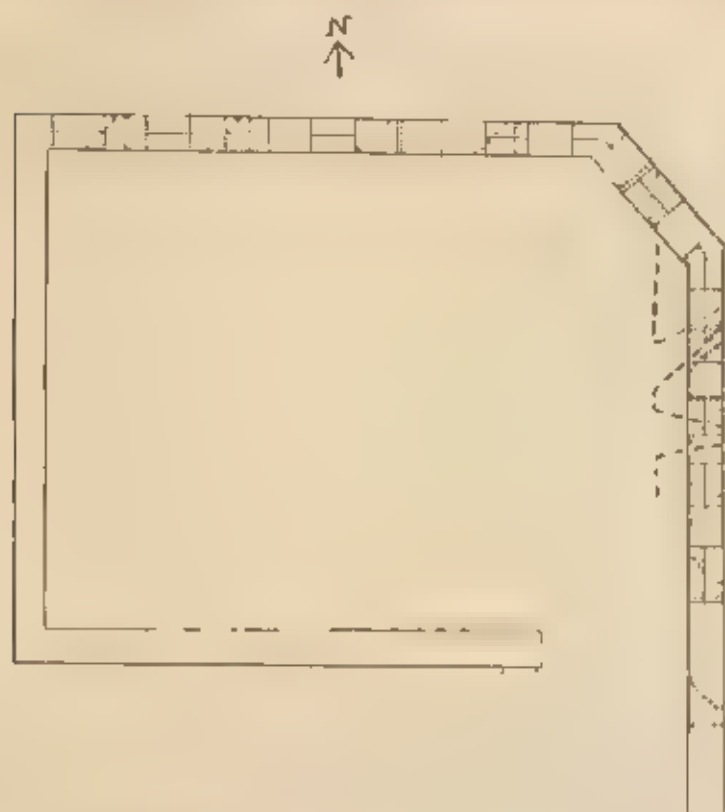


Fig. 15. N. 16.



Crépèneau du couronnement.

Murailles communiées de la terrasse surmontant l'ouvrage.

Deux meurtrières percées dans le mur latéral du passage voûté de la porte (vue de l'intérieur).

Fig. 16. — Plan des crépeneaux et des meurtrières de l'édifice. Section 1-2 (vue de l'intérieur) et section 3-4 (vue de l'extérieur). 1 et 2 : crépeneaux communiés de la terrasse surmontant l'ouvrage. 3 et 4 : crépeneaux communiés de la porte (vue de l'intérieur).

est aujourd'hui entourée de constructions modernes au nord et au sud. De là, on ne pouvait commander l'entrée de la porte située en angle mort,

cette explique les deux meurtrières qui interdisaient le débouché de la porte vers l'intérieur<sup>1</sup>. Les défenses qui les abritaient étaient au premier étage du rempart, actuellement constitué par une tour (Pl. XL, 2).

De là, on accède à une petite pièce rectangulaire (fig. 8) qui forme le pre-

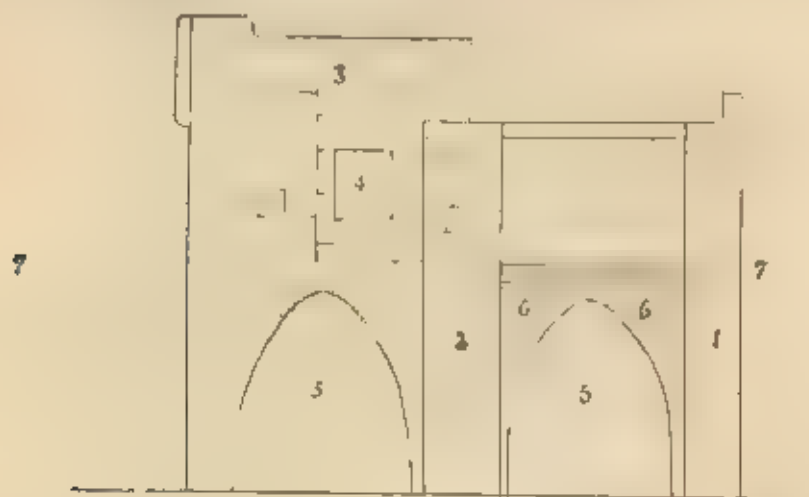


Fig. 8. — Les anciennes défenses du S-B de Bâb el-Sarâa.

1. Petit espace au rempart. 2. Mur du rempart du côté de l'ouest. 3. Petit espace au rempart. 4. Petit espace au rempart. 5. Petit espace au rempart. 6. Petit espace au rempart. 7. Petit espace au rempart.

1. Petit espace au rempart. 2. Mur du rempart du côté de l'ouest. 3. Petit espace au rempart. 4. Petit espace au rempart. 5. Petit espace au rempart. 6. Petit espace au rempart. 7. Petit espace au rempart.

mier étage de la petite porte qui se jette dans la fosse au rempart. Cette chambre, demeure de toute une famille, est voûtée en berceau et éclairée par quatre fenêtres irrégulières ouvrant au sud, à l'est et à l'ouest; au-dessus du linteau de la porte est aménagé un arc de décharge.

Au rez-de-chaussée, la tour et le rempart commencent également. Ils forment des pièces à voutes souterraines. Le travail est très grossier. On distingue évidemment que ces voûtes se prolongent vers l'est par d'autres analogues qui ont été détruites. D'après les traditions recueillies sur les lieux, ces salles ont servi de caves au dix-neuvième siècle. C'est peut-être celles que fut addition Grise, quand il dit : « Bevrut possède deux bars. Le grand pourrait bien avoir une origine ancienne. Les Sarrasins l'auront épargné, ainsi que la

<sup>1</sup> Ces meurtrières de style arabe sont vues de l'extérieur dans la Pl. XXXIX et de l'intérieur dans la Pl. XL, 2.



Le temple d'Asra et l'enceinte du temple, de  
vue du sud-est



Le temple d'Asra et l'enceinte du temple, de  
vue du sud-est

Le temple d'Asra et l'enceinte du temple, de  
vue du sud-est





grande mosquée<sup>(1)</sup>. A cet endroit le mur reprenait sa direction générale vers le sud. Il était surmonté de petits et nombreux carrés semblables à ceux qui couronnaient la porte<sup>(2)</sup>.

Bil'es Serail est ainsi appelé à cause de sa proximité d'un ancien serail, situé à l'emplacement actuel du Souq Sursok et attribuée à Fakhr ed-Din<sup>(3)</sup>. Ces vieilles constructions arabes, démolies en 1882, ne doivent pas être confondues avec le Vieux Serail, situé au nord de la place des Canons et construit en 1883-84 par Bechara Elledji, ingénieur en chef du vilayet de Beyrouth. Après de l'ancienne construction de Fakhr ed-Din, à l'ouest, se trouvait une mosquée qui existe encore, on en distingue le minaret et une coupole dans la planche XXXVIII. D'après une tradition locale, l'édifice ne serait autre que la petite église Saint-Sauveur transformée par les émirs Druses : ce sanctuaire contigu au couvent des Franciscains<sup>(4)</sup> est célèbre par le Miracle du sang on racontait en outre au dix-septième siècle que les Turcs y tenaient une image de la Vierge, peinte sur la bataille, en sang d'héroïque vénération<sup>(5)</sup>.

DE MESSIN DU BRUSSON.

(A suivre.)

<sup>(1)</sup> Goss, *Relation*, 1847, p. 30. Les autres bains étaient près de Bâa Deckeb.

<sup>(2)</sup> D'après la gravure de Taylor dans *la Syrie d'aujourd'hui* du docteur LAMBERT, p. 73, on voit aussi que le mur qui entourait la porte au nord n'avait pas de créneaux en 1880.

<sup>(3)</sup> « Les restes du Serail de l'empire Fakhr ed-Din situé du côté de la Porte Orientale » (A. JOANNE et E. ISAMBERT, *Handbook de l'Orient*, 1901, p. 304, et aussi TAYLOR, *la Syrie* t. I, p. 214). Voir Og 2 et 3. H. MAUSMANN décrit longuement ce « Palais » de Fakhr ed-Din à Beyrouth, *A Journey from Aleppo to Jerusalem*, p. 39, ou dans la traduction française, *Voyage d'Alep à Jerusalem*, p. 65 : « The Palace of this Prince, which stands on the North East part of the City ». La traduction porte par erreur : « situé au Nord-Est de cette ville (Beyrouth) ». Voir aussi F. EUTEX

ROGER, *la Terre sainte*, Paris, 1664, p. 263.

Il importe de ne pas confondre ce palais avec les constructions qui à des époques diverses, ont porté à Beyrouth le nom de Serail.

<sup>(4)</sup> HEYD, trad. RAYNAUD, *Histoire du Commerce*, troisième période, 1381-1453, p. 462.

<sup>(5)</sup> F. E. QUAKENBUSH, *Etudatio Terræ sanctæ*, p. 940, et Jacques GOUJON, *Histoire et Voyage*, pp. 325 et 326. Ils parlent de l'église déjà transformée en mosquée (1674), puis racontent le miracle du sang aurait coulé d'un crucifix lacéré par un Juif. Ils citent l'un et l'autre saint Athanasse, deuxième Concile de Nicée, action 4. — Voir aussi le P. BERNARDIN STUBBS, *le Pieux Pèlerinage ou Voyage de Jerusalem et années 1644, 1645, 1646-1647* Bruxelles, 1666, p. 271, etc.

<sup>(6)</sup> QUAKENBUSH et Jacques GOUJON, *ibid.*

## BIBLIOGRAPHIE

D. G. HOGARTH. — *Hittite Seals with particular reference to the Ashmolean Collection.* — Oxford at the Clarendon Press, 1920. Un vol. gr. 4° de 108 pages et 19 planches

M. Hogarth, en publiant ce volume, fournit une importante contribution à notre connaissance de la glyptique hittite, car outre un Catalogue descriptif de la collection de l'Ashmolean Museum, il explique les monuments dans un abondant commentaire. Dans l'introduction et le premier chapitre de l'ouvrage, il rappelle l'aire de dispersion de la glyptique hittite et ses divisions chronologiques. Comme cette classification se rapproche de celle qui est généralement admise, je la résume brièvement. L'aire de cette glyptique correspond à celle des grands monuments, c'est-à-dire à l'Asie Mineure à l'exception du Nord-Ouest et du Sud-Ouest, et à la Syrie du Nord jusqu'à Hama sur l'Oronte et Meskeneh sur l'Euphrate; néanmoins la glyptique de Phrygie, celles de Chypre, de la Phénicie se ressentent de l'influence hittite. Les grandes divisions chronologiques de la glyptique hittite sont les suivantes : 1° Une période primitive antérieure à 1500; 2° une période Cappadocienne-Hittite ou Hattique) de 1500 à 1200; 3° une période Mosquienne-Hat-

tique de 1200-1000; 4° une période Mosquienne-Assyrienne de 1000 à 600.

Les formes des sceaux sont : le cylindre surtout (Nord-Syrie), et le cachet tantôt en dos d'âne, tantôt en hémisphère ou en bouton dont la tige a parfois la forme d'un trépiéd, parfois celle d'un marteau.

L'auteur décrit ensuite les monuments de la collection de l'Ashmolean Museum et indique leur lieu d'origine; nous remarquons que très peu de pièces proviennent de fouilles régulières; la plupart ont été achetées.

M. Hogarth passe ensuite à la discussion des objets. Dans un autre chapitre qu'il fait suivre d'un sommaire, il résume les pages précédentes et groupe les résultats obtenus au cours de la discussion qui forme la première partie de l'ouvrage. 104 planches de figures, comprenant 335 numéros, complètent le volume.

M. Hogarth s'est spécialisé depuis de nombreuses années dans l'étude des questions hittites et son autorité y est grande, cependant je voudrais faire quelques objections à son classement.

Si nous considérons la collection telle qu'elle se présente d'après les planches qui la reproduisent, et si nous la jugeons du point de vue « glyptique hittite », certains numéros pourraient n'y pas figurer. Nous

y retrouvons la dualité si caractéristique de la glyptique hittite, cylindres et cachets. De ceux-ci, il est toute une série appartenant à la dernière période (n° 252-335), où se retrouve l'influence du style à décoration animale de l'époque précédente, et l'absence, ou de l'emploi des symboles et des signes hiéroglyphiques. La série des cylindres numérotés 150 à 187 et 210 à 261 est comparable à ceux que nous ont fait connaître pour la période allant du neuzième siècle au onzième siècle, les travaux de Ward, les Catalogues de la Bibliothèque Nationale, de la Collection de Clercq, etc. On y retrouve l'influence de la Mésopotamie, celle de l'Égypte, celle du monde égéen, le tout élaboré d'une façon très personnelle. La série qui va des numéros 50 à 149 et 188 à 211, qui se compose de cachets rectangulaires ou ronds est d'une richesse exceptionnelle; nous y reviendrons tout à l'heure. Restent les cylindres n° 1 à 49 qui seraient, avec certains cachets de la précédente série, les plus anciens échantillons de la glyptique hittite. Or ces cylindres nous sont connus, mais jusqu'ici ils ont été attribués à d'autres peuples qu'aux Hittites. Je renvoie pour les comparaisons au *Catalogue des cylindres orientaux du Musée du Louvre*, par M. L. Delaporte (t. I, 1920). M. Hogarth n'a pu avoir connaissance de ce volume édité en même temps que le sien, mais je le cite parce qu'il reproduit les cylindres bien connus publiés dans les *Découvertes en Chaldée*, et dans les *Mémoires de la Délégation en Perse* (t. VII et XII), auxquels je ferai allusion. La désignation des séries que j'emploie (T = Tello, S = Suse) est celle du Catalogue de M. Delaporte.

Tandis que la plupart des cylindres de

l'Ashmolean Museum proviennent d'achats, ceux de la Mission de Chaldée et de la Mission de Suse sont le résultat de recherches régulières, leur nombre et leur situation dans les fouilles créent donc, pour leur origine, une sérieuse présomption. Or, des cylindres analogues aux n° 1, 3, 4, 14, 27, 48 de l'Ashmolean, qui représentent des animaux, ont été trouvés à Tello et à Suse (S. 266, S. 267, pl. XXIV; S. 274, S. 278, pl. XXV); ils constituent la glyptique archaïque d'Elam et de Chaldée, de même pour les motifs géométriques des n° 3, 39, à rapprocher de T. 4, T. 9, T. 7, pl. I, et *passim*, pl. XVIII. Le motif du vase (n° 24, 31, 32, etc.), se retrouve à Suse (empreintes S. 318, pl. XI, 41), la technique à la bouterolle qui affectionne la représentation de petits personnages accroupis à l'orientale (n° 33, 34 et d'animaux placés devant une construction (n° 36), se répète à Tello et à Suse (T. 25, pl. III; S. 448, S. 454, pl. XXXII). Certains de ces motifs se retrouvent sur d'autres monuments de même époque, notamment sur la céramique, ce qui prouve qu'ils sont bien de l'Elam et du pays de Sumer. Il n'est pas jusqu'aux cachets en forme de petits animaux couchés (fig. 37), qui ne se voient avec sujet gravé selon la même technique de la bouterolle dans T. 15 à T. 17, pl. II, S. 206, S. 210, S. 213, pl. XII.

Parmi les cachets à décoration animale grossière (pl. III à V), nombreux sont les exemplaires qui ont un prototype suseen (S. 250, S. 261, pl. XXIV; S. 281 à S. 283, pl. XXV). La forme même du sceau en bouton (n° 120 à 130) se retrouve ainsi que son décor géométrique à Suse (S. 29 à S. 32, pl. XIV; S. 71, pl. XVI).

Il semble donc bien difficile de faire de

cette glyptique un témoignage particulier de l'art hittite. Qu'il faille tirer certaines conclusions de la présence de tant d'exemplaires du même style en territoire hittite paraît hors de doute et c'est un côté de la question des plus intéressants; mais n'est-il pas plus juste de restituer à l'art de la Mésopotamie et de l'Euphrate primitifs la majorité des cylindres des deux premières planches du Catalogue de l'Assimoleon, et un certain nombre de ceux qui sont reproduits dans les planches II à V? La première période de la glyptique hittite, des origines à l'an 1500, se trouverait ainsi annihilée, ou serait du moins peu représentée; mais cette conclusion ne serait-elle pas plus conforme à nos connaissances actuelles?

LI. COHENAT

**Alte Denkmäler aus Syrien, Palästina und Westarabien.** Cent planches in-4° publiées sur l'ordre d'Ahmed Djemal Pacha, commandant la 4<sup>e</sup> Armée turque, ministre de la Marine. — Berlin, Georg Reimer, 1918

**Wissenschaftliche Veröffentlichungen des deutschen türkischen Denkmalschutz Kommandos.** I. *Sonst.*, par Th. Wiegand. In-4° de 145 pages et 8 planches Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1920. — II. *Die griechischen Inschriften der Palästina Tertio westlich der Araba*, par A. ALT. In-4° de 64 pages, *ibid.*, 1921 — III. *Petra* par W. RUDOLPH, G. WATZINGER et Th. Wiegand. In-4° de 94 pages et 2 planches, *ibid.*, 1921

Les travaux dont on vient de lire les titres inaugurent une série d'études qui embrassera toute la Syrie. M. J. F. Schellens a remarqué que cette mission arché-

ologique allemande, attachée à l'expédition de Djemal Pacha, avait été inspirée par l'exemple de l'expédition française de 1860 (1). Nous n'aurions pas cherché à établir de comparaison; mais puisque l'idée en est venue à un savant étranger, nous devons nous y arrêter un instant.

D'abord les conditions sont fort différentes: l'expédition de 1860 apportait la paix en Syrie, non la terreur et la ruine. Si bien que Renan put travailler en toute sécurité et que la collaboration nouée avec les habitants de la côte a pu continuer après son départ. Le résultat aussi a été tout autre. Renan, travaillant uniquement dans l'intérêt de la science, a révélé les antiquités phéniciennes et son œuvre occupe encore le premier rang parmi les études sur la Phénicie.

Que nous révèlent les trois fascicules publiés jusqu'ici par M. Wiegand et ses nombreux collaborateurs? Rien, ou du moins bien peu de chose. Le fasc. I, sur la Sinai, sera une déception, du moins pour ceux qui ne prendront pas un intérêt particulier aux détails de la guerre au désert et aux vues des plaines sablonneuses prises en avion: l'article du général Kress von Kressenstein n'est pas à sa place dans une publication archéologique.

Nous apprécions l'utilité des relevés qu'on nous offre des ruines de Hafir el-Yudja, mais il eût été plus utile encore d'en empêcher la destruction à peu près

1) J. F. SCHELLENS, *The Lebanon in Turmoil, Syria and the Powers in 1860*, New-Haven, Yale Univ. Press, 1920, p. 181, « Emulating the French, whose Syrian expedition of 1860 has resulted in Ernest Renan's *Mission en Phénicie*, the Germans behind Djemal Pacha's military efforts exercised their influence also in the archaeological field ».

complète par l'armée turque qui a édifié, sur cet important champ de ruines, de grandes constructions militaires. Pendant ces travaux, d'intéressantes trouvailles ont été faites qui ont été dispersées et sont perdues pour la science, sauf une cruche copte (fig. 109) et les fragments de deux papyrus grecs chrétiens (p. 110 et suiv.). Décidément, le deutsche-türkische Denkmalschutz-Kommando paraît avoir manqué d'une organisation sérieuse et surtout d'autorité. Le titre de *Sinai* que porte ce fascicule, grand in-4°, est un leurre tant l'exploration de cette région n'a été restreinte.

Le deuxième fascicule n'est pas à inscrire à l'actif de la mission archéologique allemande. C'est dans son cabinet de travail que M. A. Alt a soigneusement colligé les 150 inscriptions grecques (1) de la Palestine désertique qu'il republie. Il n'y a pas là de textes nouveaux; la plupart ont été découverts et publiés par les PP. français Abel, Jausson, Savignac et V. dont dont les noms reviennent presque à chaque page; d'autres ont été relevés par des Américains ou des Anglais, l'apport de la mission archéologique allemande est insignifiant. Le commentaire lui-même n'offre rien de bien nouveau; il enregistre souvent les lectures et explications de M. Clermont-Ganneau. Ce fascicule rendra cependant service, car ces textes étaient jusqu'ici extrêmement dispersés.

L'étude sur Pétra est le fruit d'une visite de quinze jours à ces ruines célèbres, poursuivie par MM. Wiegand,

Walinger et Bachmann, accompagnés d'un médecin de Fribourg-en-Brisgau, d'un aspirant-officier servant d'interprète, Abraham Effendi de Smyrne, et de deux volontaires allemands MM. Albert Hempel de Kerkouk et Léopold Wagner de Caïffa. Si les relevés concernant les édifices civils de Pétra ne manquent pas d'intérêt, toutefois, là encore, l'exploration est restée superficielle et devra être reprise.

En somme, résultats très modestes, noyés dans un plan trop vaste bien que restreint, jusqu'ici tout au moins, aux antiquités grecques, qui, malheureusement, sont le plus souvent de très basse époque.

René DUSSET

**Relation d'un voyage du sultan Qalbây en Palestine et en Syrie**, traduit de l'arabe par Mme R. L. Devonshire (extr. du *Bulletin de l'Institut Français d'archéol. orient.*, t. XX), Broch. in-4° de 42 pages, deux planches et une carte. Le Caire, 1921.

Mme R. L. Devonshire a été heureusement inspirée en donnant une traduction française de l'intéressante relation du voyage effectué en Syrie par le sultan Qalbây en l'an 882 de l'hégire (1477 ap. J.-C.). L'auteur de cette relation, dont le nom a échappé à Lanson dans son édition du texte arabe (1878), est indiqué par le Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Khediviale au Caire: c'est Abou el-Kaït.

Il y a déjà une traduction allemande

(1) Les quelques noms arabes fournis par les papyrus de Hafir el-Audja sont enregistrés dans l'index des noms de personnes avec de meilleures restitutions que dans le fascicule précédent. Au pag. 1, lig. 2, restituer *Alas* (ibou).

(1) Le ms. arabe n° 3916 de la Bibliothèque Nationale est une copie de celui du Caire; cf. H. Derenbourg, *Les mss. arabes de la collection Schefer*, à la Bibl. Nat. (extr. de *Journal des savants*, 1901), p. 23-24.



due à Gildemeister (1), mais il était naturel de rendre ce récit accessible au public de langue française et nous devons en remercier la savante traductrice. Il est regrettable, toutefois, que les spécialistes très qualifiés dont elle a pris conseil, ne lui aient pas signalé la mémoire de M. Clermont-Ganneau (2) dans lequel le savant maître a résolu la plupart des problèmes topographiques soulevés par ce texte. Nous indiquerons ici les corrections les plus indispensables pour suivre l'itinéraire du sultan, en notant par les initiales Cl.-G. ce que nous empruntons au mémoire en question.

P. 6 : L'auteur du récit rejoint la caravane du sultan à Khan Minyé ou Mounyé voisin de Tibériade (Cl.-G.), après avoir visité divers tombeaux (et non pas : « Ensuite nous visitâmes... »). La traduction, à propos du tombeau de Abou Horeira, l'auteur vocalise bien ; la traduction donne à tort Harira, saute la mention « à Yabna ». — P. 7 : Il est fallu noter que Moulehja n'était autre que Mellaha au N.-O. du lac de Houlé (Gildem. et Cl.-G.). Mme D. témoine entre Djisr Zaitoun et Djisr Zannoun qui ne correspondent pas à des vocablons connus dans la Beqâ'a. M. Cl.-G. a songé à Zeinnoun, mais Deir Zeinnoun paraît en dehors de la route suivie. Le nom de Djisr Zannoub n'aurait-il pas été donné au pont de Djoulab Djanin sur le Litani, à cause de la proximité de Tefl Zannoub ? — P. 11 : la vocalisation el-Hudath du texte arabe est bonne (non el-Hadith). — P. 11 : le

texte porte correctement esh-Shoghri (non esh-Shoghry). — P. 12 : le texte de Lanzzone est évidemment fautif, il faut lire Habbib ou-Nadjdjar (Cl.-G.), nom du saint bien connu d'Artache. — P. 12 et 13 : il ne faut pas hésiter à lire Baghras au lieu de Baghrad. — P. 13 : M. Clermont-Ganneau a montré que la citadelle visitée après Baghras était Darbesak. — P. 14 : la vocalisation 'Amiq (non 'Amak du texte arabe) est à conserver. Par contre, il faut corriger Houghra en Yaghra (Cl.-G.). De même, il ne fallait pas hésiter à corriger les mauvaises graphies pour 'Azaz (le texte arabe, p. 15, porte 'Azzdz, non Ghazzdz comme suit la traduction) et Mardj Dabliq. Même page, ligne 4, le sultan se rend à Yaghra pour examiner le pont et le khan (non les ponts et les khans).

Le sultan passe par 'Alnab jusqu'à Hiredj.k où il contemple l'Euphrate, ce qui a toujours été le rôle du maître de l'Egypte. Il revient par Alep (P. 15, lire « Nahr el-Qouwalq » au lieu de « Nahr el Qouq »). Hama, Housq. De là, il gagne Hama (Cl.-G. ; non Hama, comme note la traduction, certainement par une faute d'impression), Qara, Nebk où le sultan passe la journée du mercredi (il est indiqué à tort que cette journée est passée à Qara), Qouteiffé, Qouzaïr et Damas. L'itinéraire délaie Hô de Damas ou Egypte par la grande voie de Hîsir Benat Ya'qoub et (le étudié par M. Cl.-G.).

Mme Devonnshere a fait suivre ce curieux récit d'une notice, extraite de l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn Iyâs, où sont rapportés les propos que le voyage avait suscités en Egypte : le sultan tombé malade à Hama finit ne pas rentrer au Caire.

René DISSARD

(1) *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, III, p. 246 et suiv.

(2) *La relation du voyage du sultan Qait-bay en Syrie, dans Revue d'archéol. orient.* III, p. 248-258.

## NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES

## Byblos et l'Égypte.

Renan avait récolté en 1880, sur plusieurs points de la côte de Syrie, des antiquités égyptiennes qui paraissaient importées de la vallée du Nil, mais le fragment hiéroglyphique qu'il trouva à Byblos présentait autrement d'importance. Em. de Rougé reconnut que ce fragment provenait d'un temple ou d'un palais exécuté à Byblos même, en pierre du pays, par une main purement égyptienne. En dépit de ce diagnostic si précis que confirma plus tard la découverte de deux nouveaux fragments hiéroglyphiques qui entrèrent dans la Collection Louvée, personne ne semblait encore avoir songé à retrouver les ruines de ce temple, que mentionne pourtant un passage du *Voyage d'un Égyptien* (1). En 1919, désigné par M. Huvelin pour faire partie de la Mission de Syrie organisée par l'Université de Lyon, je me rendis à Byblos et j'y séjournai deux semaines avec l'espoir d'y relever de nouvelles traces du passage des Égyptiens. Les indigènes avaient justement fait sortir du sol dans ces dernières années cinq fragments hiéroglyphiques d'importance diverse, un fragment d'une stèle de basse époque, couverte de textes magiques analogues à ceux de la stèle Melternich, dont le P. Ronzevalle avait eu connaissance la première et don. Il me remit d'excellentes photographies, puis deux fragments d'une stèle érigée par Ramsès II et un fragment de bas-relief portant en beaux hiéroglyphes le nom de Thoutmes III. Il faut mentionner à part un bloc qui forme actuellement la pierre

angulaire d'une maison indigène, orné sur une de ses faces de deux tableaux asymétriques, gravés au trait, qui représentent un roi dont les noms ne sont plus lisibles, tendant une offrande à un dieu et à une déesse, désignés l'un et l'autre par l'épithète *nb kbn* ou *nb kbn* « seigneur » ou « dame de Byblos ». Cette épithète est donnée à la déesse Hathor dans des textes égyptiens du moyen Empire. Mais surtout, l'orthographe du nom de Byblos sur notre bas-relief doit retenir l'attention. C'est l'orthographe archaïque à laquelle succéda, à partir de la 12<sup>e</sup> dynastie une orthographe nouvelle *kpn* (2).

Ces trouvailles portent à huit le nombre des fragments hiéroglyphiques sortis jusqu'à présent du sol de Djebel. Leur présence serait inexplicable si l'on n'admettait que les Pharaons ont bâti sur ce point de la côte de Syrie, où leurs négociants allaient constamment chercher les beaux arbres du Liban, un ou plusieurs sanctuaires. Quelques-uns de ces fragments ont été relevés à la place même où les indigènes les ont extraits du sol, dans le quartier compris entre la citadelle et la mer. C'est dans ce quartier qu'il faudra chercher ce qui reste du monument égyptien.

M. Clermont-Ganneau a bien voulu donner lecture à l'Académie des Inscriptions, dans une séance de mars, d'une notice que je lui avais envoyée sur le temple pharaonique de Byblos et dont celle-ci n'est que le résumé. Le résultat de cette lecture fut que l'Académie décida de faire entreprendre le plus tôt possible des fouilles sur le site de Byblos qu'il avait toujours été dans son intention de faire explorer à fond. Il est probable que

(1) *Papyrus Anabasis* I, 20,7 dans GARDINER, *Egyptian hieroglyphic texts*, p. 32.

(2) K. SETNA, dans l'*Ägyptische Zeitschrift*, t. XLV, pp. 9 et seq.



les fouilles de Byblos commenceront d'ici cet automne

PIERRE MOUTRY

Strasbourg, le 24 mai 1921

### Une nouvelle Bibliothèque archéologique et historique.

Dans l'intention de favoriser les études archéologiques et historiques concernant la Syrie, le général Gouraud, Haut-Commissaire, sur la proposition de M. de Cass, secrétaire-général du Haut-Commissariat et de M. Virolleaud, Conseiller pour l'Archéologie et les Beaux-Arts, a décidé de créer une Bibliothèque archéologique et historique. Le premier volume, qui vient de paraître et dont nous aurons l'occasion de rendre compte, a pour titre : *Abol. Yoesov Ya'koub. Le Livre de l'impôt foncier (Kildâ et-âharidj)*, traduit et annoté par E. Fagnan, chez P. Geuthner à Paris. D'autres ouvrages sont en préparation.

M. Ch. Virolleaud qui dirige le service des Antiquités et des Beaux-Arts de Syrie avec autant d'activité que d'autorité scientifique, a présenté au public cette nouvelle Bibliothèque dans un *Avant propos* où il en explique l'objet et l'utilité. Nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire :

« Il y aura bientôt deux ans que la « *Revue d'art oriental et d'archéologie* », qui porte le titre de *SYRIA*, a été fondée sur l'initiative de MM. Poltier, Nigeon et Dutaud, et l'on sait que cette magnifique publication a été accueillie, en Orient comme en Europe, avec la plus grande faveur

« Du moment, en effet, que la France avait pris en main la direction des re-

cherches archéologiques en territoire syrien et libanais, il était nécessaire qu'une revue spéciale fût consacrée tant à l'exposé des résultats acquis qu'à la discussion des questions nouvelles, et c'est également dans *SYRIA* qu'on trouvera le compte rendu des fouilles qui ont été amorcées, cette année même, sur la côte de Phénicie, à Damas et dans la vallée de l'Oronte

« Cependant, comme le nombre des documents croît tous les jours et que la diversité des problèmes est très grande, il a paru qu'il était utile, sinon tout à fait indispensable de créer, sans attendre davantage, une Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités de Syrie, c'est-à-dire une collection de manuscrits relatives aux institutions, aux cultes et aux arts des différents peuples qui se sont succédés en Syrie, depuis les origines jusqu'aux temps modernes.

« Ainsi, la *Revue SYRIA* et la Bibliothèque archéologique se prêteront un mutuel appui, et l'on peut estimer que ces deux recueils réunis apporteront une importante contribution à la connaissance d'un pays dont le sol, qui a déjà livré bien des textes précieux, recèle encore, sans aucun doute, le mot de tant d'énigmes.

« Il convenait que l'ère de liberté qu, s'est ouverte pour la Syrie en 1919 fût marquée, dans le domaine des sciences historiques, par une sorte de renaissance. M. le général Gouraud, Haut-Commissaire de la République Française, l'a bien compris dès le début, et la fondation de la présente Bibliothèque n'est que le plus récent témoignage de l'intérêt qu'il daigne porter à nos travaux. »

Le Gérant : PAUL GEUTHNER

# LES BANOU-'ANNÂZ

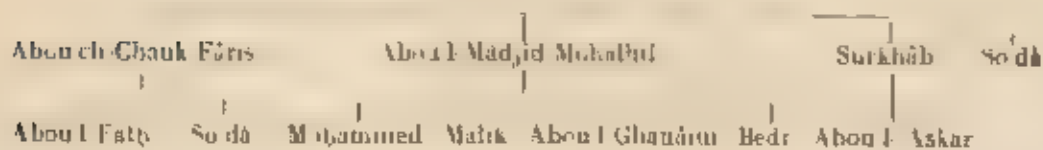
PAR

CLÉMENT HUART

La lutte entre les Bouïdes et les Seljoukides, entre l'élément iraquien indigène et les envahisseurs turcs, remplit toute la première moitié du onzième siècle de notre ère. L'un ou de l'autre disputait et et la prépondérance dans le Khalifat par la possession effective de Bagdad, capitale des Khalifes Abbassides, dont le pouvoir temporel avait complètement disparu, mais dont l'influence spirituelle dominait le monde musulman. Au milieu des troubles qui accompagnèrent les attaques des Turcs et des querelles intestines qui affaiblirent la famille de Bouïy, de petits États se créèrent, qui ne furent pas assez puissants pour assurer une existence indépendante, mais vécurent en se rattachant, par des liens d'une vassalité assez lâche, à tel ou tel souverain que la fortune des armes favorisait. Telle est cette dynastie des Banou-Annâz, qui gouverna pendant cent trente ans environ la contrée de Holwân et de Kirmânehah, c'est-à-dire la route royale qui de Bagdad donnait accès à Hamadan et aux hauts plateaux de l'Iraq-adjem. Les historiens la négligent généralement et l'*Encyclopédie de l'Islam* la passe sous silence. Elle a pourtant joué un rôle dans les événements qui, à cette époque, changèrent la face des choses dans l'Orient musulman. Les pages qui suivent sont destinées à faire revivre ces figures oubliées.

## DYNASTIE DES BANOU-'ANNÂZ

Abou'l-Fatâ Mohammed ben Annâz



La table qui figure en marge du *Tarikh Monadjjim-un-Naz*, t. II, p. 503, est incomplète et erronée.

## I. — ABOU'L-FATH MOHAMMED BEN 'AMAZ.

Sauf un seul, tous les membres de cette famille portaient des noms arabes, et pourtant ils étient d'origine kurde, le fondateur de la dynastie, Mohammed, était le chef des Kurdes Chahkandjan<sup>1</sup> et régna vingt ans à Holwan<sup>2</sup> dont il fut le premier 'Amaz, nom de son père, signifie « celui qui porte un javelot ('amza) ».

Quand il lui fut demandé au service du Bou de Abou-Nagr Behâ-e-l-daula fils d'Alod-ed-daula Fekna-kho-rau, fils lui-même de Raka-ed-daula, qui succéda à Bagdad à Cheref-ed-daula, c'est ce prince qui disposa le khليفة al-Bassale et Tair en 381-991 pour payer la solde des troupes en saisissant le trésor enlevé par eux aux enfants d'Izz-ed-daula Bakhtiyâr, conquit le Kirman et mourut en 393-1012, à l'âge de 42 ans, après avoir exercé le pouvoir pendant vingt-quatre ans. C'est sans doute pour récompenser les services rendus à son maître qu'il avait obtenu, à titre de fief, la ville de Holwan, mais l'histoire est muette sur ce point.

Quoi qu'il en soit, c'est à propos de la ville de Dajqa<sup>3</sup> que Mohammed ben 'Amaz prend figure de chef d'armée. Il s'en empara en 387-997. Cette ville passa d'ailleurs en plusieurs mains au cours de cette même année. Elle appartenait alors à un chef de la tribu arabe des Qqail<sup>4</sup>. Hosro-ed-djail el-Mogallid ben el-Mosayyib, qui s'était emparé de Mossoul en 386-996, à la mort de son frère Abou dh-Dhawwal, malgré sa propre tribu, qui préférait son frère. Afin de sa qualité d'arabe, mais el-Mogallid mit de son côté une partie de la garnison de la ville. Il s'engagea à verser à Behâ-ed-daula un tribut

<sup>1</sup> Ibn-Kardouch, *Kitâb el-Ibar* éd. de Bonin, t. IV, p. 316.

<sup>2</sup> Ville sur la frontière de l'Iraq arabe et de l'Iraq adjémi, au pied des montagnes, à cinq relais de Bagdad. *Mirdâd*, t. I, p. 316; *Yaqut*, *Moshtarik*, p. 142; *Bibliotheca geogr.*, arab., t. IV, à l'index; Abou'l-Fâna, *Geographie*, t. I, pp. 306-307; *Dimachqi*, *Cosmographie*, trad. Mehren, p. 250.

<sup>3</sup> *Moshtarik*, t. IV, p. 181.  
= FR. WILKES, *Geschichte der Sultane aus*

*dem Geschlechte Bujeh*, p. 84; HAMBOLLAN MESTABÉ, *Tarikha Gazide*, éd. et trad. Gantim, t. I, pp. 174-177; éd. Browne, p. 430. La date de 404 donnée par cet auteur est erronée; Ibn-el-Arula, *Chronicon*, éd. Vornberg, t. II, pp. 55, 163.

<sup>4</sup> Ville entre Arbeles et Bagdad. *Mirdâd*, t. I, p. 316; Abou'l-Fâna, *Geogr.*, t. I, p. 286; *Yaqut*, *Moshtarik*, p. 181.

PROBOW, *supplément à l'Asie en Syrie*.

annuel de deux millions de dirhems, somme réduite plus tard à dix mille dinars payés en une seule fois. A la suite de combats qui se terminèrent par une réconciliation le nouveau maître de Mossoul n'eut plus à payer que le droit de protectorat *resm echomqa*. Le chef arabe qui était borgne enleva Daqouqa, à la date précitée, à Djibril ben Moïhanmed, fantassin persan de la garnison de Bagdad qui s'était élevé au rang de condottiere et avait rassemblé en vue de razzias ou plutôt le chasse à l'esclave une troupe considérable, qu'il avait menée d'armes sur sa route, il passa près de Daqouqa alors investie par el-Moqallid. Les habitants de la ville implorèrent le secours du condottiere qui les protégea et les défendit. Or il y avait dans cette même ville deux chrétiens qui y dominaient et en avaient réduit les habitants (musulmans) à l'esclavage. Un groupe de ces derniers alla trouver Djibril pour lui représenter qu'avant de courir à la guerre sainte, il devait délivrer la ville de l'oppression qu'il pesait sur elle. Suivant ce conseil, il réussit à s'emparer de ces deux chrétiens et à devenir le maître de la cité, qu'il traita avec justice<sup>1</sup>. Puis ce fut le tour d'el-Moqallid d'y dominer, jusqu'au moment où elle passa en la possession de Moïhanmed ben Annaz. Plus tard, elle fut prise par Qirwach<sup>2</sup>. Ensuite elle passa au pouvoir de Fakhr-ed-daula Abou-Abdallah. Alors ce même Djibril revint à la charge, avec le concours d'un eunuque nommé Mounak ben Hakyé, lors de quoi renvoyèrent les agents de Fakhr-ed-daula et s'emparèrent de cette localité. Attaqués ensuite par Bedran ben el-Moqallid<sup>3</sup> qui les vainquit, ils perdirent cette possession.

En 197-199-1997, Moïhanmed ben Annaz s'étant réfugié auprès de Hâk

<sup>1</sup> Ibn-el-Arabi, I, IX, pp. 88, 95, 96. El Moqallid fut assassiné en 391 par ses esclaves turcs, à el-Anbôr pour se venger des exécutions auxquelles il s'était livré sur leurs camarades qui avaient pris la fuite. Ibn-el-Arabi, I, IX, p. 116.

<sup>2</sup> Abou'l-Mouï Moïhanmed-ed-daula Qirwach était le fils aîné d'el-Moqallid et lui succéda. Il joua un rôle considérable dans les guerres intestines qui désolèrent ces régions. Ibn-Chakir el-Kotibi lui a consacré une notice biographique, *Fawa'id et Wafayât*, I, II, p. 163.

<sup>3</sup> Fakhr-ed-daula (alias el-Molk) était le ministre de Behâ-ed-daula. Il remporta, grâce

à la résistance de ses auxiliaires délégués, la victoire sur Abou'l-Abbâs ben Wâqîl, seigneur de Bagda, victoire décisive qui marqua la fin du pouvoir de ce personnage. Ibn-el-Arabi, I, IX, p. 138.

<sup>4</sup> Abou'l-Faql Bedran était le frère de Qirwach. Il enleva er-Rahha (sur l'Euphrate entre Bagda et 'Ana à Isâ ben Khitâ) en 399, Qirwach lui restitua Naqibin en 417, il reprit cette ville à Naqr-ed-daula ben Morwân en 419, il l'obtint de nouveau de Naqr-ed-daula après avoir tenté en vain de s'en emparer de vive force en 421. Il mourut en 425. Ibn-el-Arabi, I, IX, pp. 148, 249, 357, 380-388.

ben Mohammed ben Maqn<sup>(1)</sup> lorsque Bedr ben Hasanôyê<sup>2</sup> lui avait enlevé Hadwan et Qimisin<sup>3</sup>. Bedr envoya un messager à Râfi pour lui rappeler l'amitié qu'il avait pour son père, les droits qu'il avait sur la Râfi, le blavier de l'asile accordé à son adversaire, et lui demander l'éloignement de celui-ci pour que son Bedr, put continuer l'exécution de ses engagements et à son ancienne amitié. Râfi n'acquiesça pas à cette demande. alors Bedr envoya un corps expéditionnaire vers les possessions de Râfi, à l'est du Tigre et les jilla. Les troupes attaquèrent la maison de Râfi à el-Majra<sup>4</sup>, la pillèrent et l'incendèrent; puis elles se dirigèrent vers la forteresse de Bordân qui appartenait également à Râfi, s'en emparèrent de vive force, brûlèrent les récoltes qui y étaient renfermées et comblèrent les puits. Ainsi repoussé des États de Râfi, Mohammed ben Amuz se rendit à Bagdad, auprès d'Amud el-Djovouch, qui lui donna un vêtement d'honneur, lui fit des présents généreux et lui prêter son aide<sup>(5)</sup>.

'Amud-el-Djovouch, le sultan, des troupes, c'est le titre qui fut donné à Abou-Ab el-Hasan ben Ab-Djafir Osteb-Hormuz, général du Boudd Camrâmyed-daula, lorsqu'il fut chargé, en 390 (1000), du gouvernement du Khouïzistan ou Susiane, province envahie par les exactions de son précédent gouverneur. Il avait rendu de grands services à son maître. En 383 (993) il s'était emparé de la forteresse où s'étaient réfugiés les fils de Bakhtiyâr<sup>6</sup>, en 387-997 il avait été chargé d'une mission auprès des mercenaires allemands en vue de leur distraire de l'Egypte. Il s'empara de Djouler-Sabour qui appartenait à Bêhâ-ed-daula et chassa les mercenaires turcs du Khouïzistan, de sorte qu'il resta maître du pays. Camrâm-ed-daula ayant été mis à mort en dhou'l-hijja 388 (déc. 998) après avoir régné dans le Fârs neuf ans et huit

<sup>(1)</sup> Surnomme Abou-Dar et Elhâ-ed-daula, ce chef arabe d'origine turque et persane, en 438 (1046-47), t. IX, pp. 95, 189.

<sup>(2)</sup> Voir l'histoire de la dynastie kourde des Hasânides à Diuwar.

<sup>(3)</sup> Nom arabe de Kermînchûh Cf. Bagnan et Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 438.

<sup>(4)</sup> Bourgade des environs de Sâmarrâ où l'on se rendait en villégiature, elle fut construite à la fin du khalifat d'el-Mamûn par Ma'ar ben Yazid celi Chebbânî qui lui donna

son nom, elle est fréquemment citée dans les poésies des khalifes Cf. *Memoire* t. III p. 117.

<sup>(5)</sup> *Ins-El-Arula*, t. IX, p. 138.

<sup>(6)</sup> Le nom persan du père de Amud el-Djovouch signifie « Celui qui a Abura-Masda pour maître ».

<sup>(7)</sup> Autre fils d'Aqod-ed-daula Feudâ-khesran, qui mourut en 388-998.

<sup>(8)</sup> 'As-ed-daula Abou-Mangoudr Bakhtiyâr fut exécuté en 367 (977-978).

mois. Amr el-Djawayh, en 389 (999), se soumit à Bêhâ-ed-Daula avec ses troupes de nomades, c'est à cette occasion que les historiens rapportent cette coutume des montagnards de la Caspienne qui, quand ils avaient résolu de faire la paix, ils livraient d'abord un violent combat destiné à être le dernier, dit, qu'on ne put soupçonner la qualité de leur bravoure. En 392 (1002), il fut envoyé par Bêhâ-ed-Daula, son nouveau maître, rétablir l'ordre en Irâq-Arabi (en 1003), il fit la guerre à Mou-Djafar el-Hadjdjadj et le chasse de l'Irâq qu'il gouvernait au nom de Bêhâ-ed-Daula. De nouveau cette même année il fut chargé de maintenir la sécurité à Bagdad, dévastée par les brigands; il interdit aux Samides et aux Chirides de manifester publiquement leurs croyances, et exila Hâ el-Moallim, jurisconsulte des Mu'mrites. L'année suivante, ayant combattu Abou l-Abbâs ben Waql qui s'était emparé de la Balha, il est surpris par celui-ci et perd ses bagages et ses trésors. Ayant reçu mission de Bêhâ-ed-Daula, en 397 (1006-7), de combattre Bedr ben Hasanôye qui avait porté son concours à ses adversaires, tels qu'Alam l-Abbâs ben Waql, il conclut la paix avec ce Bedr moyennant le paiement des dépenses faites pour équiper l'armée. Il mourut à Bagdad en 401 à l'âge de 49 ans. Son père avait été l'un des char-méens du Boude Adol-ed-Daula, et c'est celui-ci qui avait pu le faire venir de Djaymich au service de son fils. Çameâm-ed-Daula<sup>1</sup>.

Nous venons de parler d'Abou l-Abbâs ben Waql, il fut arrêté à Khâ-cuph<sup>2</sup> par Moïse-mus-Han An-âz en 427 (1006-7) et emmené par lui à Bagdad, mais, sur un ordre de Bêhâ-ed-Daula, le rebelle fut exécuté en cours de route.

Mohammed ben Anâz mourut à Holwân en 404 (1010-1011), après avoir gouverné cette province pendant vingt ans. Il eut pour successeur son fils Alou el-Chank Fâris. Des troupes furent envoyées de Bagdad pour combattre celui-ci, que se perdit à leur rencontre et leur livra un rude combat, mais il fut vaincu et forcé de s'enfuir à Holwân où il séjourna jusqu'au moment où il arrangea ses affaires avec le ministre Abou-Ghâlib quand celui-ci se dirigea vers l'Irâq-Arabi<sup>(3)</sup>.

<sup>1</sup> Ibn el-Arula, t. IX, pp. 67, 94, 101-106, 116, 126, 129, 139, 157.

<sup>(2)</sup> Ville sur la route de Bagdad à Hamadan, à six parasanges de Qâç-Chirîn. Elle était re-

marquée par une source abondante de naphthé et par un grand pont de vingt-quatre arches. *Mérouâd*, t. I, p. 336.

<sup>(3)</sup> Ibn-el-Arula, t. IX, p. 158.



## II — ABOU'CH-CHAUH FÂRIS.

Abou'ch-Chauh avait reçu le titre honorifique de Husam-ed-daula. En 391 (1013-1014), le chef de la tribu arabe des Banou-Asad, Abou-l-Hasan Ali ben Mazyad el-Asadi, marcha contre lui avec l'intention de le corriger, mais ils firent la paix avant d'arriver aux mains, et le fils de ce chef, Abou'l-Aghare Bobek ben Ali, épousa la fille d'Abou'ch-Chauh.

Let Ali ben Mazyad raconta son histoire. Il portait le titre de Sanad-ed-daula. En 387 (997), il se révolta contre Behâ-ed-Din, fut poursuivi, se sauva dans un endroit inaccessible, puis se soumit. Les Banou-Asad se joignant aux Oqail chassés de Ctesiphon par Behâ-ed-daula en 392 (1002), Abou-Djafar el-Hidjdadj marcha contre eux avec de nombreux renforts tirés des Khafidja qu'il avait fait venir de Syrie. La bataille livrée en ramadan aux environs de Bakarm, tourna au désavantage des Dilemles et des Turcs. Dans une seconde bataille près de Koufa, les Oqail et Ali ben Mazyad furent mis en déroute et pillés. Fâché contre Behâ-ed-daula, il quitta le Khouristan en 397 (1006-7) et alla rejoindre Belr ben Hosam<sup>1</sup> qui avait reçu des forces considérables et marchait sur Bagdad, mais cette armée se dispersa quand on apprit le succès de Behâ-ed-daula sur Abou'l-Abbas ben Waqid. Ali ben Mazyad retourna dans son pays. En 398 (1007-8), il intervint en faveur d'Im-el-Moallim expulsé de Bagdad et obtint son rappel. En 402 (1011-12), il intervint pour faire relâcher Soltan, fils de Thamaal el-Khafidji, emprisonné à Bagdad, et le pensa beaucoup d'argent pour arriver à son but. La même année, il est chargé de venger la caravane des Juifs massacrée et pillée par les Khafidja; il surprend ceux-ci près de Bagra et rendre en possession d'une partie des biens enlevés. Il reçut un vêtement d'honneur de la part de Soltan-ed-daula<sup>2</sup> en 403 (1012-13). L'année suivante, il attaque le nouveau les Khafidja sur l'ordre du ministre Fakhr-el-Molk. En moharrem 405 (juill. 1014), il fit la guerre aux fils de Bobek pour venger la mort de son frère Abou'l-Ghannem assassiné par eux; il avait pour femme la sœur de ses adversaires. Il remporta la victoire, et le ministre Fakhr-el-Molk douta il venait de trouver dans le bûche des lettres compromettantes.

<sup>1</sup> Abou'ch-Chauh, fils de Behâ-ed-daula, qui mourut en 412 (1025) cf. WILKEN *op. loc.* p. 90.



se vit obligé de lui donner l'investiture de la Mesopotamie Dohesirya, sauf certaines localités telles que el-Jib<sup>1)</sup>, Qorqoub<sup>2)</sup>, etc. Toutefois Modar, fils de Dohers, le surprit la nuit et pilla son camp; il fut contraint de s'enfuir à el-Nil<sup>3)</sup>. En 406 (413-16) — comme nous le verrons ci-après — il presta son concours à Abou ch-Chauk contre Tahir ben Hilâl. L'année suivante, une sédition ayant éclaté à Wâsit entre Sunnites et Chirites, ceux-ci, expulsés, se réfugièrent auprès de lui. Il mourut en dhoul-qa'da 408 (avril 1018), laissant pour chef de la tribu son fils Nour-ed-daula Abou l-Agharr Dohers<sup>4)</sup>.

Reprenons l'histoire d'Abou ch-Chauk. En 406 (413-16), le Bouide Cheus ed-daula, fils de Fakhr-ed-daula<sup>5)</sup>, mit en liberté Tahir, fils de Hilâl ben Bedr et lui fit jurer de lui obéir; puis des troupes se rassemblèrent autour de lui, de sorte qu'il devint fort. Lutta contre Abou ch-Chauk et le mit en fuite; Soda, frère d'Abou ch-Chauk, fut tué. Une seconde fois Abou ch-Chauk fut mis en déroute par lui et s'enfuit jusqu'à Heliwan. Ali ben Marwad lui prodigua son concours, mais il ne recommença pas la lutte. Tahir s'établit à Nahrewân, fit la paix avec Abou ch-Chauk et épousa sa sœur. Lorsque Tahir se crut assuré de son adversaire, celui-ci l'attaqua à l'improviste et le tua pour venger la mort de son frère. Soda, ses compagnons enlevèrent son corps et l'entermèrent au mausolée de la Porte de la Paille (Kib-et-tîb<sup>6)</sup>). En 411 (1023), Ali-ed-daula le Kâkôide s'empara de Hamadan de Dinawar qu'il enleva à Abou ch-Chauk et de Sabour Khwast. Ensuite Hosam-ed-daula

<sup>1)</sup> Ville habitée par des Araméens, entre Wâsit et la Susiane. *Asou'l-Foua, Géogr.*, t. I, pp. 314-315.

<sup>2)</sup> Entre Wâsit, Bagda et el-Ahwâ, à sept parasanges d'el-Jib et à dix de Suse. *Asou'l-Foua, op. cit.*, t. I, *ibid*.

<sup>3)</sup> Petite ville de Babylone, près de Hilla, qu'on appelle aussi Hilla des Banou-Marwad (lire ainsi au lieu de *Nîl*), que porte le texte imprimé d'Ibn-el-Arûs). Cf. *Asou'l-Foua, Géogr.*, p. 296.

<sup>4)</sup> *Ibn-el-Arûs*, t. IX, pp. 97, 121, 136, 153, 166, 167, 171, 174, 182, 209, 215.

<sup>5)</sup> Fakhr-ed-daula était un fils de Bokn-ed-daula (*Wilken*, pp. 76-77).

<sup>6)</sup> Le cimetière de Bâb-el-Tîb est cité par el-khatîb el-Baghâtî, *L'introduction topogra-*

*pographique à l'histoire de Bagdad*, trad. G. Salmon, pp. 64, 83, 166; il fut inondé en 367. C'était l'extrémité nord de la ville du temps d'Ahmed ben Hanbal, cette partie de la ville était en ruine du temps de Yâqûbî (t. I, p. 143) et transformée en champs ensemencés.

Sur ces événements, voir *Ibn-el-Arûs*, t. IX, p. 182; *Ibn-Khalûq*, t. IV, p. 517.

Sur la dynastie des Kâkôides, voir *L'encyclopédie de l'Islam*, s. h. v.

<sup>7)</sup> Ville située entre la Susiane, dont elle est séparée par les montagnes des Loures, et le pahan, à vingt parasanges de Schâwend. Cf. *Merdâcid*, t. II, p. 1; *Rakawa de Marwan*, *op. laud.*, p. 123. Son nom est orthographié Châbor-Khâst par *Ibn-Khalûq*, pp. 197, 201, et *Ibn-Hakqal*, p. 261.

marcha contre Abou'el-Chaouk, mais celui-ci lui envoya Mocharrif-ed-daoula pour interceder en sa faveur, et Hossam renonça à son projet.<sup>61</sup>

En 420 (1029) Abou-kalidjar <sup>62</sup>, se dirigeant vers Wasit, convoqua Qirwâch, prince de Mossoul, qui ne se rendit pas à son invitation. Dydaï-ed-daoula<sup>63</sup> rassembla ses troupes, donna du secours à Abou'el-Chaouk et à d'autres, et descendit le fleuve jusqu'à Wasit. Abou'el-Chaouk envoya plus tard un espion à Abou-kalidjar pour l'informer de l'arrivée des troupes de Mahmoud le Ghuzz, exilé à Tadmor, avec l'intention d'attaquer l'Iraq, en lui proposant de faire la paix et de s'entendre pour repousser les Ghaznéwides hors du pays.<sup>64</sup> La même année, el-Moqbalid fils d'Abou'l-Agharr ben Mazyaïd, passa le Tigre pour se rendre auprès d'Abou'el-Chaouk et s'yjourna auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût amélioré ses affaires.<sup>65</sup>

Dans la même année encore, les Ghuzz s'emparèrent de Mossoul. Qirwâch, prince de cette ville, descend le Tigre jusqu'à es-Sinn<sup>66</sup> et demande du secours à tous ses voisins. Dydaï-ed-daoula ne lui en envoya point, n'étant plus aidé par ses troupes, et composa de lures. Au contraire, Dabûs ben Mazyaïd se rend auprès de lui, ainsi que la totalité des Ghupl, des secours lui vinrent encore d'Abou'el-Chaouk, d'Ibn-Warrâm<sup>67</sup> et d'autres, mais ceux-ci n'arrivèrent pas à temps pour empêcher l'événement, c'est-à-dire la défaite des Arabes par les Ghuzz le 20 ramadân (2 octobre).<sup>68</sup>

<sup>61</sup> Ibn-ut-Arûk, t. IX, p. 233.

<sup>62</sup> Abou-kalidjar Merbûd est fils de Sultân-ed-daoula et mourut en 440 (1048). Cf. Wüstenfeld, op. cit., p. 94.

<sup>63</sup> Autre fils de Sultân-ed-daoula, né en 383 993, mort en 435 (1044).

<sup>64</sup> Ibn-ut-Arûk, t. IX, p. 264.

<sup>65</sup> *Id.*, op., t. IX, p. 266.

<sup>66</sup> Appelée aussi Sinn-Hârimâ, pour la distinguer de ses homonymes, ville sur le Tigre, au-dessus de Tekrit, au confluent du Zab inférieur. Cf. *Wüstenfeld*, t. II, p. 60; Yaqûbî, *Mushtak*, t. I, p. 257; *Abou'l-Ferâh Geogr.*, p. 288-289.

<sup>67</sup> Abou'el-Fath ben Warrâm. C'est la première fois que le nom de ce chef arabe apparaît dans l'histoire, mais non la dernière. En 448, le khalife salimite el-Mostansir envoie des vêtements d'honneur à différents chefs qui avaient

reconnu sa suzeraineté, tels qu'el-Basâsiri, Dabûs ben Mazyaïd et plusieurs autres, parmi lesquels Abou'el-Fath ben Warrâm. Les vassaux de Toghrul-beg le Seldjoukide allaient s'occuper de détacher de cette alliance. La même année Dabûs et Qorâtch, après avoir reconnu le Seldjoukide, lui demandent de leur envoyer Ibn-Warrâm, ce qu'il fit et celui-ci revint d'auprès d'eux en rapportant la reconnaissance de la suzeraineté de Toghrul-beg. En 460, il est fait prisonnier lorsqu'il se trouvait en compagnie de Dabûs qui suivait el-Basâsiri fuyant devant les Seldjoukides, dans l'affaire où celui-ci fut tué. Il accompagna Toghrul-beg lors de son retour à Bagdad après sa campagne dans la Baljha. Cf. *Ibn-ut-Arûk*, t. IX, pp. 278, 430, 433; t. X, p. 8.

<sup>68</sup> Ibn-ut-Arûk, t. IX, p. 276.

En 421 (1030), Abou-ch-Charik mit le siège devant Deqouqâ, possédée alors par Malik, fils de Rihân ben el-Maqdîd et Oqâl. L'investissement dura un long-temps. Abou-ch-Charik lui avait envoyé un message pour lui faire connaître que cette ville avait appartenu à son père, qu'il se déclarait avec instance la possession, et que la seule condition à faire pour son départ était celui d'être payé, mais Malik se refusa à l'accepter et Abou-ch-Charik vint l'y assiéger. Ensuite il fut victorieux et conquit le pays. Malik fut contraint d'une sauvegarde pour sa personne, ses biens et ses compagnons. Le vainqueur la lui accorda pour sa personne seulement. Lorsque Malik sortit de la ville pour la rendre, Abou-ch-Charik lui dit : « Je t'ayais précédemment demandé de livrer la ville volontairement et de cesser le feu contre le sang des Musulmans. Tu n'en as rien fait. » — « Je t'ayais fait cela », répondit Malik, « les Arabes n'ont converti l'infidélité, dis que maintenant l'Arabie ne doit pas être payée. » — Pour compléter ces fonctions, reprit Abou-ch-Charik, je te remettra les Turcs et les compagnons. Il lui restait encore à lui tout ce qu'il possédait. Malik reprit son bien et se rétablit dans son état.

En 426 (1035) Abou-Saïf ben Abou-Idjâz, oncle du Djâhid d'après quelques ministres et se rendant auprès d'Abou-ch-Charik, lui rapporta le décès de son frère. Il ne put plus aller vers lui. Il s'appelait Mchâmméd ben el-Hassân ben Abd-el-Hakim, avait succédé en 419 (1028) à Abou-Jedâr et Mchâmméd ben Jâbir. Les trois, après quelques jours, le pouvoir celui-ci avait tout-à-fait succédé à el-Hassân ben Abi ben-Hjâz. Abou-Alt-Har Makouh, destitué. En 421 (1030) il est de nouveau nommé ministre après el-Makouh, rentre en grâce et reçoit à cette occasion le titre honorifique d'Amîr el-Filâh. De nouvelles destitutions en 422 (1031) il fut remplacé par Abou-el-Adh-Mahmoud ben el-Fadl ben Abochér de toutes fonctions les firent que quelques jours. En 421 (1032) lorsque Djâhid el-Daula fut rappelé à Bagdad par les Turcs rebelles, il prit comme ministre d'abord Abou el-Qasim el-Makouh, et ensuite notre Abou-Saïf qui le resta quelques jours, puis se cassa le style de la nouvelle révolte des Turcs qui le dépossédèrent. Pour le cinquième fois, il redeint ministre du nom seulement en 425 (1034) mais pour peu de temps. En 426 (1035), comme nous venons de le voir, il quitta

<sup>1</sup> Ibn-el-Arabi, *op.*, t. IX, p. 380

Stam. — II,

son poste et alla rejoindre Abou'ch-Chauk. Il fut remplacé par Abou'l-Qâsim, mais sous l'administration de celui-ci les réclamations des troupes se multiplièrent, il s'enfuit, mais fut repris et conduit au palais du gouvernement, la tête découverte et vêtue d'une tunique légère; son autorité avait duré deux mois et huit jours, on rappela alors Abou-Saïd au pouvoir. Celui-ci fut arrêté en 427

1036, et fut le ministre pour la sixième fois. Abou-Kalidjâr, entrant à Bagdad en 436-1044-45, après la mort de Djelâl-ed-daula, en expulsa le ministre et son frère Koud-el-Mulk, le premier se rendit à Tekrit. Il mourut à Djeztret-Ibn-'Omar en dhou'l-qu'da 439 (avril 1048); il était poète<sup>(1)</sup>.

Abou'ch-Chauk est, en 428 (1037), du nombre des auxiliaires qui aident le grand chambellan Bars-Toghan à se soumettre à Abou-Kalidjâr qui tenait la partie orientale de Bagdad, tandis que Djelâl-ed-daula dominait la partie occidentale. Le Bars-Toghan est cité pour la première fois à l'occasion d'un soulèvement, en 422-1031, des jeunes esclaves qui allèrent trouver Djelâl-ed-daula pour lui dire qu'ils mouraient de faim, et de misère, à raison du pouvoir que s'étaient arrogé les généraux Bars-Toghan et Yildirek<sup>(2)</sup>. Ceux-ci les avaient opprimés, ainsi que le sultan. Quand ces deux personnages eurent vent de cette démarche ils refusèrent de monter à cheval pour se rendre auprès de Djelâl-ed-daula et de se montrer humiliés. Les esclaves leur envoyèrent réclamer ce qui leur était dû, mais ils s'excusèrent de ne pas leur payer leur pension, vu qu'ils n'avaient pas d'argent, et ils partirent pour Ussophon.

Les Turcs se repentirent de ce qu'ils avaient fait, Djelâl-ed-daula envoya à ces deux personnages Me'avyid el-Molker Bokhkhadjî, el-Mortada, et d'autres encore. Sur leurs instances, les deux réfugiés revinrent. Alors les libertes que prenaient les esclaves à l'égard de Djelâl-ed-daula s'accrurent au point qu'ils pillèrent, dans sa maison, des tapis, des ustensiles, des bestes, le somme et autres objets. Au moment de la plus grande chaleur du jour, le sultan monta à cheval pour se rendre au palais du Khaife, accompagné d'un petit nombre

(1) Les II. A. I. n. op., t. IX, pp. 269, 280 *hiz.*, 287 *hiz.*, 288 *hiz.*, 296, 302, 307, 338, 359, 370. Djeztret-Ibn-'Omar est la ville bien connue du Kurdistan, au bord du Tigre, à trois journées de distance au nord de Mossoul.

(2) En turc-oriental « pasthère-faucon ».

(3) Ou Yildauk, variante donnée par les manuscrits.

de *rikâbaga* (renversé) et d'esclaves, mais d'une grande foule de peuple il était ivre. Le khalife fut l'abord troublé par sa présence, mais quand il fut informé de la situation, il lui envoya l'ordre de retourner à sa demeure et de se tranquilliser. Djelâl et Daûd bairsa le pommeau de sa selle, frotta le mur du palais avec sa main qu'il se passa ensuite sur le visage, et rentra. Derrière lui survi de la foule<sup>(1)</sup>.

Ce fut en 428 (1037) qu'éclata la mésintelligence entre Djelâl et Daûd et Bars-Toghan, le premier lui imputait la sédition des Turcs, et ceux-ci l'accusaient de s'enparer des fortunes. Le grand-chambellan erugut pour lui-même et se refugia au palais du khalife au mois de redjeb de l'année précédente (427 mai 1036). Des messages furent échangés à son sujet entre Djelâl et le khalife el-Qamî bi amrillah qui le protégea. De son côté Bars-Toghan entretenait une correspondance avec Abou-kalidjar qui expédia un corps de troupes lequel arriva à Wasil, vit se joindre à lui la garnison de cette ville, ils en expulsèrent el-Melik el-Azîz, fils de Djelâl, qui remonta le cours du Tigre pour aller retrouver son père. A ce moment Bars-Toghan leva le voile, se fit suivre des jeunes esclaves qui poussèrent le cri de guerre d'Abou-kalidjar et chassèrent Djelâl de Bagdad, celui-ci se rendit à Awanâ<sup>2</sup>, accompagné d'el-Basâsiri. Bars-Toghan renvoya le ministre Abou-l-Fadl el-Abbas ben el-Hasan Fesâdjîs et s'occupa de l'administration des affaires en qualité de lieutenant d'Abou-kalidjar. Il envoya demander au khalife de faire dire le prône au nom de celui-ci, le khalife allegua pour excuse les traités conclus avec Djelâl, mais Bars-Toghan contraignit le predicateur à prononcer le nom de son maître. Il y eut des disputes entre les deux partis. Les troupes de Wasil vinrent rejoindre Bars-Toghan à Bagdad et le suivirent. La situation prit diverses formes. Djelâl revint à Bagdad et s'installa dans la partie occidentale en compagnie de Qirwach ben el-Moqallid, de la tribu d'Oqail, et de Dabers ben 'Alî ben Maryad, de celle d'Asad, on fit le prône en son nom dans cette partie, tandis qu'on continua de le faire en celui d'Abou-kalidjar dans la partie orientale. Abou el-Hayk et Abou l-Fawaris Mançour ben el-Hosein aidèrent Bars-Toghan à maintenir l'obéissance due à Abou-kalidjar.

Puis Djelâl partit pour el-Anbar et Qirwach pour Mossoul. Le grand-

<sup>1</sup> *Iuxta Aruâ* t. IX, p. 286 *ans*.

<sup>2</sup> Petite ville en face d'Okbarâ dont elle

était séparée par le Tigre à dix parasanges de Bagdad *Merâat* t. I, p. 400.

chambellan fut arrêté. Izz-Eddjâh. Mançour ben el-Hosain rentra dans son pays.

Bars-Togla apprit qu'Abou-khalij était retourné dans le Fârs, alors les Djalârites qui l'avaient rejoint à titre de renforts, s'alignèrent. Il ne voulant plus sans doute servir un maître étranger turqu, et entouré de ses coreligionnaires, sa situation s'altéra. Il se sépara de sa famille sous la protection du khalk et les conduisit le long du Tigre jusqu'à Wasit. Djelâd rentra à Bagdad, envoya el-Basâm et-Morç el-les khalk à sa poursuite. Djelâd lui-même les suivit, lorsque Doueis et el-Basâm le rencontrèrent et khazrouxyc et son se livra à l'attaque. Bars-Togla, monté de cheval, fut fait prisonnier et conduit devant Djelâd qui le condamna à mort et le fit exécuter. Il était âgé d'environ 70 ans. Djelâd marcha sur Wasit et s'en empara, puis il remonta le cours du fleuve jusqu'à Bagdad. Les Turcs livrèrent des esclaves, les Arabes s'emparèrent de leurs richesses, qu'ils se partèrent entre eux. Depuis le croqueron Bars-Togla on se trouva en lutte ouverte avec Djelâd jusqu'à sa mort. Lorsqu'il fut tué, il se fut écoulé six mois et dix jours<sup>(1)</sup>.

En 430 (1038-1039), Abou'el-Chatrak s'empara de la ville d'el-Kuradim, ainsi que de celle de Kuradim-hadj dont il avait fait en prisonnier le chef qui était les kurdes qachiyâ. La femme de celui-ci se réfugia dans les rochers d'Arman et s'y défendait contre Abou'el-Chatrak, il plaça ses troupes dans la ville de khalkadj pour les protéger contre celui-ci. Quand l'année présente, Abou'el-Chatrak envoya contre cette dernière ville une armée qui l'assiégea sans pouvoir en venir à bout. Il envoya à l'armée de revenir, et donna l'assurance aux gens de la ville que son départ était définitif, puis il s'apaisa une autre année. Un corps expéditionnaire *atpârâd* sans que l'ennemi en sut rien, vint le 20<sup>e</sup> jour d'émir et lui ordonna de quitter le faubourg de la forteresse. L'Armada de tuer ceux dont les parents s'emparaient, et de compléter son expédition en se rendant immédiatement à Khomâdjou, de manière à n'être plus devant eux fut prevenu de

<sup>(1)</sup> *Merâcid*, t. I, p. 34. El-Khazrouxyc conten dépendant de Wasit, dans la *Ballha*.

<sup>(2)</sup> Izz-ek-Arman, t. IX, pp. 308-309.

<sup>(3)</sup> Ville dépendant d'Ispahan du côté de la Susiane. *Meqânat*, p. 389. C'est la même que

khalk el-Hâ, cours d'eau comme faisant partie du Fârs, *Merâcid*, t. I, p. 336. *Yâqûzî*, *Moshtarik*, p. 153, B. de MEYER, op. cit., p. 495. *Dibl. geogr. ar.* à l'index.



leur marche. On exécuta ces ordres et l'on arriva devant cette ville sans que la garnison l'eût préparée à les recevoir. Ce les-ci combattirent quelque peu puis elle donna le capituler, de sorte que les assaillants en prirent possession.

Les navires qui s'y trouvaient se fortifièrent l'un le cercle de terre au milieu de la ville, et les y firent assiéger par les troupes d'Abou el-Chauk, qui s'en emparèrent l'année du mois de dhoul-qadâr l'an 1010.

L'année suivante 1011-1012-1013 la guerre continua entre Abou el-Fath et d'Abou el-Chauk, et son frère Mohalbul. Le premier était le lieutenant de son père dans le canton de Daawar, sa position était devenue considérable; il avait conquis un certain nombre de forteresses. Il avait réussi à protéger ses possessions contre les Ilouques les *tilouzz*, donc il avait fait une grande quantité. Il devint orgueilleux et cessa d'obéir aux ordres de son père. Au mois de chaouân l'an 1013, il se rendit devant la forteresse de Balwar pour s'en emparer. Il s'y trouva la femme du seigneur de cette ville, qui était un kurde. Celle-ci comprit qu'elle n'avait pas la force de la défendre. Elle adressa un message à Mohalbul fils de Mahamud le *Annâz*, alors au milieu de ses tentes dans les environs de *Caughân*. Elle lui offrit de lui rendre la forteresse. Celui-ci demanda l'envoyer se rendant Abou el-Fath en personne qui rassura l'envoyé en lui disant son amitié. L'envoyé lui fit dire qu'Abou el-Fath avait quitté les lignes, le l'investissent et que son armée se levait et était restée. Alors Mohalbul se mit en marche pour cette direction; mais, arrivé à destination, il s'aperçut qu'Abou el-Fath n'était pas venu devant la forteresse, et il gagna un endroit qui était entre sa son armée et la ville. Ce n'était pas le but qu'il poursuivait, puis il revint sur ses pas. Abou el-Fath le suivit et l'atteignit; les deux armées s'aperçurent l'une l'autre, alors Mohalbul revint vers Abou el-Fath et la bataille s'engagea. Le premier constatait le changement d'attitude dans ses troupes, il eut peur d'elles et prit la fuite, ses compagnons le suivirent en le rongeant. L'armée de Mohalbul massacra les fantassins de l'ennemi sur terre et continua la poursuite des fuyards en tuant et en faisant des prisonniers. Le cheval que montait Abou el-Fath s'arrêta dans sa course; son cavalier fut pris et amené à son oncle Mohalbul qui le fit frapper d'un certain nombre de coups de fouet, le fit enchaîner et emprisonner, puis s'en retourna.

LES BANOU-ANNÂZ, p. 144.

Œuvres du Tabaristan. Méridien, t. II, p. 144.

(\*) Canton de l'Iraq-adjami, sur les fron-



Abou'ch-Chauk, ayant réuni ses troupes, marcha contre Chahrazour<sup>(1)</sup> qu'il assiegea, puis il se dirigea vers le territoire de son frère pour délivrer son fils Abou l-Fath. L'affaire traîna en longueur sans qu'il y réussit. La querelle amena Mohallul à demander que Ala-ed-daula le kakoude envahît le territoire d'Abou l-Fath. Ce nouvel ennemi entra à Dinawar et à Kirmanchah, en maltraita les habitants, les régenta tyranniquement et joignit ces deux villes à ses possessions. Cela se passait en 432 (1040-1041)<sup>(2)</sup>.

A cette époque, Daqouqa appartenait à Mohallul. Abou ch-Chauk envoya contre cette ville son fils So da, qui mit le siège devant elle, et les habitants la défendirent contre lui. Ensuite Abou ch-Chauk s'y rendit en personne, pressa le siège, pratiqua une brèche dans la muraille et entra dans la ville de vive force. Ses troupes en pillèrent une partie et s'emparèrent des armes et des vêtements des Kurdes. Abou ch-Chauk n'y passa qu'une seule nuit et s'en revint incontinent par crainte de perdre Bend ni lje m<sup>(3)</sup> et Holwan, parce que son autre frère Sarkhab avait fait une incursion sur un certain nombre de koudites de sa province et s'était allié par serment avec Abou l-Fath ben Warrâm et les Kurdes Djawaliyya. Il craignait les conséquences de cette situation et envoya un message à Djelâl ed-daula pour lui demander du secours. Celui-ci lui envoya une armée au moyen de laquelle il put se défendre.<sup>(4)</sup>

Voici comment fut conclue la paix entre Abou ch-Chauk et Ala-ed-daula le kakoude. Nous venons de voir que Mohallul s'était rendu auprès de celui-ci pour lui demander son appui contre son frère Abou'ch-Chauk. Ala-ed-daula se mit en campagne avec lui. Quand il eut atteint Kirmanchah, Abou ch-Chauk s'en retourna à Holwan. Le kakoude, ayant appris son retour dans cette ville, se lança à sa poursuite et atteignit el-Mordj<sup>(5)</sup>, le village où il se trouva rapproché de son adversaire. Le dernier se résolut à gagner la forteresse de Ste-

<sup>(1)</sup> Ville bien connue du Kurdistan turc, au sud-est de Suléimâniyyé. B. DE METRANO, *op. cit.*, p. 358. Elle était autrefois le chef-lieu d'un *éyalet* du même nom. CHANXOT, *Chéréf-nâmeh*, t. I, pp. 37, 367. Aujourd'hui en ruines, dans le caux de Gul-anhor, sandjak de Suléimâniyyé, vilayet de Mossoul. \*ALI DAKIB, *Djoghrafiâ toghati*, p. 487.

<sup>(2)</sup> Ibn-el-Arûk, t. IX, p. 320.

<sup>(3)</sup> Ville dans la région de Nahréwân, composée de quartiers isolés. *Mêrâsid*, t. I, p. 176 citée par MOGANNAT, p. 258, appelée aussi Bendénijdân, p. 115, YAGOUR, *Lex. géogr.*, t. I, p. 745; *Mêrâsid*, t. IV, p. 380.

<sup>(4)</sup> Ibn-el-Arûk, t. IX, p. 336.

<sup>(5)</sup> Ou Merdj el-Qal'a, à une rois de distance de Holwan. Cf. *Mêrâsid*, t. II, p. 440; t. III, p. 75.

wîn » et d' s'y fortifier. Il s'arma alors de ferme et envoya dire à Ala-ed-daula : « Si j'ai évité de te rencontrer, c'est par égard pour toi, par respect pour ton pouvoir et pour rechercher un accommodement. Si tu me refuses au désespoir, je serai excusable. Si j'ai la victoire sur toi, les ennemis l'attaqueront. Si c'est toi qui es victorieux, je livrerai mes forteresses et mes territoires au roi Djelîl-ed daula. » Place en face de ce dilemme, Ala-ed-daula accepta de faire la paix à la condition que Dinawar lui resterait, et il s'en retourna, c'est pendant ce retour que la maladie l'atteignit en cours de route et l'emporta dans la tombe, en moharrem 441 (septembre 1041).<sup>20</sup>

CLÉMENT HUART.

(À suivre.)

<sup>(20)</sup> Ville de l'Iraq adjoint, voisine du Mîsâb-dihân ou située sur le territoire de ce canton. *Mervâh*, I, 61 p. 78.

<sup>(21)</sup> *Isk-El-Arâfâ*, I, IX, p. 338.

# INSCRIPTIONS GRECQUES ET LATINES DU MUSÉE D'ADANA

PAR

LE R. P. R. MOLTERDE, S. J.

(Deuxième article.)

## V. — MISIS. — Statue de Homonoia. — Epitaphes.

41 Musée n° 278. Misis. M. pauciste. Autel. — Dimensions : 0 m. 10 (hauteur) par 0 m. 10 (largeur). — Lettres hautes de 0 m. 04, larges de 0 m. 02. — Trois belles lettres sur la hauteur (1).

Registre n° 278. Autel, avec inscription grecque, en calcaire blanc.

ΤΗΝ ΟΜΟΝΟΙΑΝ  
ΜΟΨΕΙΟΥ ΚΑΙ ΑΝΑ  
ΣΑΡΒΕΩΝ ΚΑΛΥΔΑΝΟΣ  
ΚΥΡΟΥ ΘΕΟΕΙΔΕΘΑΥΜΑΣΤΟΥ  
ΤΗΝ ΕΣΥΠΟΚΧΕΕΩΣ  
ΕΤΗΑΝ

Την Ομόνοιαν Μοψείου καὶ Ἀναζαβέων Κάλυδανός Κυρού Θεοειδέθαυμάστου  
ἐξυμνήσαντες τὴν εἰς ὑπόσχεσιν σφωρὶς στήλῃ τινα. — Tu tene as de la hauteur de Mo-  
psest et d'Anazarbe Kaludanos fils de Cyros par adoption de Theotimastox, tu dotes  
cette stèle, selon sa promesse.

Texte publié par M. Fother Smith et M. A. Toal (*Greek Inscriptions from Asia  
Minor, Volumes of Archaeology and Anthropology*, Liverpool, IV, 1911, p. 13 n. 274)  
en transcription, la sixième ligne omise.

Si je compare les deux inscriptions du P. 41, la première ligne se voit  
gravée sur le fronton supérieur, les cinq autres sur le débordement de  
l'autel : nous aurions d'abord la désignation d'une statue, puis le texte de la  
« stèle » destinée en commémoration au sens et le donateur. Même redaction



ériger la statue de la Concorde et fit graver la stèle qu'il avait promise pour le succès des négociations. De même un Dédicéon dédia à Apollon Pythéen, en 70 environ de notre ère, une statue d'Homonon, « pour la Concordie des habitants de Delphes et de Chéronée », selon la promesse qu'il avait faite à la ville<sup>12</sup>. L'orgueil de cette promesse pouvait être, avec le patriotisme, le souci de commémorer un rôle actif de leur cité ou son rôle dans les négociations. Il était de bon ton de promettre aux ambassadeurs de participer gratuitement aux ambassades que la cité députait à l'empereur ou aux villes voisines, et les inscriptions qui conservent les noms des ambassadeurs font aussi mention de leurs promesses<sup>13</sup>.

12. Cappe en marbre avec inscription (G. et Ch.).

Registre n° 287 se trouvait à l'entrée du pont de Missis. Calcaire. —

Γ. Ιουλιος Απολλωνιος Μιτιλας στρατηγος, εφ' εμού, ὁ Φίλος, Φίλατος, Θεός, κίτις ἡμετέρας καὶ πόλεως.

C. I. G. 1449. Le Bas-Waddington, III, 1402. Lucien de Samothrace, *Byzantinische Zeitschrift*, 1914, p. 61, et l'op. cit. pl. I n° 1. Argenti *Inscr. graecae ad r. rom.* III, 917. M. Lindor-Schulze, *M. N. T. I, Index of Inscribed Authors*, Liverpool IV, 1911, p. 13, n° 27 qui renvoie à *Journal of Hellenic Studies* XVIII, 314-315.

13. Marbre (G.). — Dans un cadre rectangulaire en relief (Ch.).

? Registre n° 277; Inscription grecque sur calcaire noir, encadrée.

Μ. Κρυωνος Φορτωρι Μ. Κρυωνος Κασσίδωρος τῷ δήμῳ καὶ πόλιν ὁρίσας.

Le Bas-Waddington, III, 1500.

14. Sur un chapiteau, dans un encadrement circulaire (G.).

DITTENBERGER, *Sylloge*, 2, 519. 137. C. I. G. 1450. Διόκληρος καὶ Αὐγουστῶν Σεβασταῖοι ἀρχεῖς καὶ ἀρχιερεῖς τῆς πόλεως. M. Pontow renvoie à ses *Beitr. zur Kenntn.* 24 et 56 et l'op. cit. LXXI, 16, 2 et 4 n° 25 qui l'a nommé des statues de la Concorde remontrant à 304-305 av. J. C. et 6 autres du troisième siècle de notre ère.

(\*) Cf. le décret d'Assos, DITTENBERGER, *Syl-*

*loge*, 2, 561. 137. 137. 137. A. Adriani, *ad Boissac*, à Bithynie le personnage chargé d'assurer aux frais du trésor l'approvisionnement d'eau potable de ses habitants la source d'Assos, selon la promesse qu'il en fit sans doute au jour où il fut élu curateur (C. I. G. 1450).



Le nom de la défunte paraît se lire ΑΡΥΚΑΘΩΤΗ, peut être composé des racines *ara*, d'une part, et d'autre part de *kata* (cf. ΑΚΑΘΩΤΗ), *katha* (ou *καθωτά*) ou *kaza* (cf. *κατά*, *κατατά*, etc.). ΑΡΥΚΑΘΩΤΗ est également probable, rappelant la tribu eunuque les ΑΡΥΚΑΘΩΤΑΙ. Les listes de Sandwall ne comprennent aucun nom commençant par Αρυ...

La date doit être calculée d'après l'ère de Missis, qui commence en 68 av. J.-C.<sup>(4)</sup>. A l'année *exp* = 155 correspond l'an 87 de notre ère. — Les étoiles à six rais qui accostent le navire d'Apollon<sup>(5)</sup> au fronton de la stèle, rappellent les deux étoiles qui entourent la tête d'Athéna Magnesia, si souvent figurée sur les monnaies de Cilicie<sup>(6)</sup>, et les deux fleurons qui accostent le navire au fronton sculpté sur les monuments funéraires de Lycionie.

47. Musée n° 276. Bloc de marbre (G), dalle épaisse (Ch.)

Registre n° 276. Videl avec inscription grecque. Cilicie. Hunc Dom. In meaktar de Missis.

Ν ΚΟΔΙΚΗΤΩ ΦΩΚΛΕΟΥΣ  
ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΡΟΥ ΤΩ ΑΝΑΓΡΗ  
ΚΑ

ΦΡ

Je reproduis la copie de Ch., en l'effaçant et ajoutant les lettres qui existent en la 3<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> ligne, d'après G. Lecture de M. J. Chamonard.

Ν ΚΟΔΙΚΗΤΩ ΦΩΚΛΕΟΥΣ ΕΥΧΑΡΙΣΤΟΡΟΥ ΤΩ ΑΝΑΓΡΗ

<sup>(4)</sup> J. Sandwall, *op. l.*, pp. 53, 99. Pour le rapport des noms de personnes avec les noms de lieux, en Asie Mineure, cf. W. M. Ramsay, *Journal of Hellenic Studies*, 1918, p. 149.

<sup>(5)</sup> J. Sandwall, *op. l.*, p. 119.

<sup>(6)</sup> J. Sandwall, *op. l.*, p. 129.

<sup>(7)</sup> J. Sandwall, *op. l.*, p. 315. *Adle Bull corr. hellen.*, XII, 1888, p. 24 n., n° 8. — Ce nom est formé de la racine *Tasavós* et d'un initial *or*, l'allomane de l'*o* et de l'*a* épenthétiques est reconnue (cf. Le Bar-Wadd., 115-163, J. Sandwall, p. 276).

<sup>(8)</sup> PAUL WISSOWA, *R. H.*, n. v. *ara*, col. 645.

<sup>(9)</sup> BABELON, *Les rois de Syrie*, p. CXXXII, pl. XIX, 4.

<sup>(10)</sup> MISS A. MARGARET RAMSAY, *Monuments of Eastphrygian art, dans Studies in the East and Roman provinces*, p. 12, fig. 3 A, pl. III, pl. V et fig. 7 A, fig. 8, fig. 10, fig. 13 A, etc.. Sur la fréquence de ce motif sur les tombes chrétiennes cf. *ibid.*, p. 27.



Ναζὲ xz se trouve dans Aristophanes *Eupistrotus* 321 et Ναζὲ xz, cf. I 1 II, 777); — Νεγτος dans *CIG.* III, 6307.

18. Fragment de frise de marbre portant à gauche un triglyphe (L).

\* Registre n° 211. Ins. en grecque avec motif décoratif, marbre blanc. Envoi du moulin de Missis.

))) C T P A

Publié par G. Cousin *Après le Jeune en Asie M.*, p. 438. « Au moulin en amont de la petite ville moderne de Missis, portant en grandes lettres 0 m. 10 de hauteur CTPA, une grande pierre d'architrave à gauche un triglyphe. »

19. Musée n° 161. Stèle ronde (L). Sur les deux côtes d'une colonnette de granit (anglois).

Registre n° 165-6. Copie funéraire en marbre blanc avec inscription grecque, provenant du cimetière musulman de Missis. Envoi du lieutenant Vence.

+ M N I N A Δ Η Σ + Μ Α Ρ Ι Α Σ Τ Ε Σ  
Α Φ Ε Ρ Ω Ν Τ Α Υ Π Α Τ Ι Α Σ  
Π Ε Α Σ Χ Σ Τ Ε Κ

D'après la copie de Langlois<sup>1</sup>, Waddington lisait aussi la première partie du texte Μ Ν Ι Ν Α Δ Η Σ + Μ Α Ρ Ι Α Σ Τ Ε Σ. La nouvelle copie donne Μ Ν Ι Ν Α Δ Η Σ + Μ Α Ρ Ι Α Σ Τ Ε Σ. Le solécisme δ Α Σ ποτε qualifiant un singulier se rencontre à Beyrouth<sup>2</sup>, à Beir el-Feridis<sup>3</sup> et dans la région du Lamos : Μνητα διαφέρων + Κόσμος ον Σιδηροστειν<sup>4</sup>.

# VI. — Casa de Djihan. — Dédicace, épitaphe.

20. Musée n° 98. — Copie provenant du cimetière turc de Djihan Battile (cary de Djihan) (G.).

<sup>1</sup> Fac-simile ap. G. BAS-WADDEGTON, *IOI* 1307. Mieux bonne copie G. Cousin *Après le Jeune en Asie Mineure*, p. 437.

<sup>2</sup> BEHAN, *Mission de Phénicie*, p. 350.

<sup>3</sup> JALABERT, *Mélanges... de Beyrouth*, I, 1906, p. 166 n° 33.

<sup>4</sup> BEHAN, d'après les copies de Bost, *Journal of Hellenic Studies* VII (1891) p. 627 n° 67 ap. LANGLOIS, *Bericht ü. d. griech. Epigraphik*, 1897, p. 368.

Registre n° 98. Inscript. on grecque, bordure de tombe de camosere Djihan Bekili.

ΕΙΣΙΔΕΤΕ

ΤΟΝ ΕΝ

ΕΝ

Ch. n'indique pas de 3<sup>e</sup> ligne.

Εὐρύκτορος τῷ Θιῶ = ἑγγύς ?

Le nom du dédicant est un indice nouveau de la diffusion des cultes alexandrins en Canace. Il y avait un Sérapéum à Sis<sup>(1)</sup>.

21. Trouvé à 4 km. N.-O. de Djihan. Pierre rouge mal taillée. G. Très mauvaise gravure, mais très lisibles.

Registre n° 21. Pierre rouge avec inscript. on grecque de Djihan. Trouvée par le capitaine Desrive, de la légion arménienne.

ΜΑΣΤΗΣ  
ΚΑΙ ΕΝΝΙΣ  
ΤΕΤΤΑ  
ΤΙΛΠΑΤΣΙ  
ΚΑΙ ΚΟΥΛΑ  
ΠΑΤΙΛΑ  
ΕΝ ΕΝ

ΜΑΣΤΗΣ, xx. ΕΝΝΙΣ, ΤΕΤΤΑ, ΤΙΛΠΑΤΣΙ, xx. ΚΟΥΛΑ, xx. xx. *Mastes et Ennis à Tetta leur père et à Kouluas leur frère.*

L'interet de ce texte est dans l'onomastique. — ΜΑΣΤΗΣ est nouveau et peut être rapproché de ΜΑΣΤΑΖΖΑ, ville de Lybie, et de ΜΑΣΤΟΥΖΑ, montagne près de Smyrne. J. Sundwall rattache ces noms à la racine *massta*<sup>(2)</sup>. Il les compare aussi à ΜΑΣΤΑΖΑ, ville, et au thème *masna*. ΜΑΣΤΗΣ, pourtant n'étant qu'une forme redoublée de ce nom ΜΑΣΤΗΣ, des noms d'hommes et de lieux se présentent en Asie Mineure sous ces formes alternantes, telles que *Pasa* et *Paspasa*, *Salsala* et *Salsalucha*, *Upanymes* à Ephèse, la tribu des *Benneis* ou *Bendhans*<sup>(3)</sup>, *Pasa* et *Pepasa*, et contre des *Monteistes* en Phrygie, — enfin ΜΑΣΤΗΣ.

(1) DR JERPHANION et JALANDET, *Mélanges...*, de Beyrouth (III) 1903, p. 472 n° 96 (1 infra l'inscription d'Isabieh n° 25).

(2) J. SUNDWALL, *Die einheimischen Namen der Lykien...*, pp. 133, 233.

(3) *Ibid.*, pp. 141, 145.

(4) W. M. DESSAU, *Historical Geography of Asia Minor*, pp. 347-451.

(5) *Id.*, *Cities and Bishoprics of Phrygia*, I, p. 244, II, p. 375.

et Μπαπαρτζής nous d'homme et de peuple <sup>1</sup>. Toutefois à Μπαρτζ, répondant l'après ces exemples Μπαπαρτζ, plutôt que Μπαρτζ, — Επα, est probablement masculin, cf. Επα, gentil masculin <sup>2</sup>, Επα et Επα, l'un ins <sup>3</sup>, Απα, masculin. Le la même racine *πα*, que nous retrouverons dans Ανιπαρτζ <sup>4</sup>. Επα, masculin, est un dérivé m. dit du II<sup>e</sup> me *πα* <sup>5</sup>. Dans Κολαδτζι, apparaissent la racine *κολα* qui a donné Κολα, masculin, en Ισα *κολα* et le suffixe *-τζι* <sup>6</sup>. On connaît déjà les dérivés de *κολα* par ce suffixe *τζι*. Voir *supra*, n° 7, Κολαδτζι.

#### VII. — Anavarza. — Fragment architectural.

22 Musée d'Adana n° 131. — Carrière 191. — Marbre. Dimensions 0 m. 63 x 0 m. 48 0 m. 15 hauteur. Lettres du texte gravées sur la face en hauteur 14 des de 0 m. 67 larges de 0 m. 08 (G.).

Registre n° 191. Acrotère d'angle du fronton d'un monument d'Anavarza avec fragment d'inscription, rapporté par le lieutenant Vigne, de la L. A.

ΙΚΚΑΙΤΟΝ ΜΕ

#### VIII. — Kars. — Épitaphe. Dédicace à Commode dieu auguste

23 Musée d'Adana n° 191. — Stèle ronde provenant de l'école turque de Kars (G.).

Registre n° 191 193. — Eppe 1 m. cares avec inscription trouvée l'école turque de Kars

ΙΚΑΔΑΙΟΣ  
ΜΑΡΕΙΝΩΙ  
ΤΗ ΓΥΝΑΙΚΙ ΚΑΙ  
ΓΑΡΟΝΑΝΟΣ  
ΤΗ ΔΕΛΦΗ ΚΑΙ  
ΖΟΗΕΤΤΙΑΝΗΝΤΗΡ  
ΜΝΗΜΗΝ ΕΧΑΡΙΝ

ΙΚΑΔΑΙΟΣ serait-il un nom nouveau? Je n'ai pu le reconnaître ni voir de

<sup>1</sup> Sundwall, pp. 142, 152.

<sup>2</sup> Kretschmar, *Einführung in die Gesch. d. Griech. Sprache*, 3<sup>e</sup> ed., S. 85-86, pp. 10-20.

<sup>3</sup> Sundwall, p. 284.

<sup>4</sup> Kretschmar, *Einführung*, pp. 348-349, Sundwall, pp. 203-205.

<sup>5</sup> Ramsay, *Luke the physician*, p. 360; Sundwall, p. 286.

<sup>6</sup> cf. *supra* Απαρτζ, Επαρτζ, Επαρτζ avec Απαρτζ, Επαρτζ, Επαρτζ (Sundwall, p. 73).

quel thème il serait dérivé, les noms en *zē* sont très rares dans l'index de J. Sundwall. On lira donc :

Τ. θεριος, κη παδων, Αδων, Μαρς πορ, τη γαλαλιαι, κη, | Ηορ, ο'αυος | τῷ  
αδελφῷ κη | Ζομεττα ὁ, μήτηρ | μνήμης γάρον.

Μαρςωα semble être un diminutif de Μάρω, Μάρω, analogue à beaucoup de noms de femme en Arabie. — Ζομεττα vient de Ζομεττα, par une transformation déjà notée. Αστέρωα dans Strabon devient Τῆταστέρως à l'époque byzantine<sup>1</sup>. Les deux formes Ταρμαωτα et Τῆταρωα τῶ existent, et en général l'alternance d'α et τ du ζ dans l'onomastique arabohennéenne est certaine. — Αδων, est rattaché par Kretschmer au thème arabien Αδων<sup>2</sup>.

24 Provenance. Kars Bazar. — Musée n° 104 (G.). — Stèle ronde provenant de l'école turque de Kars. Ligne lisse et marquée et gravée. Au sommet de la base, ressaut hexagonal, portant sur cinq de ses faces (comme de pinifrons), vase d'acier antérieur, rose et blanc, la 6<sup>e</sup> face postérieure est vide. Aux angles, sautoir en a redans. Ch.

Le scripteur publie par Hicks *Journal of Hellenic studies*, XI (1890), p. 237, n. 3 = Cagnat, *Inscr. grecq. et lat. romaines*, III, 894.

Α' θῆ, τῶ, Α' ρωα, κη, κη, κη, | κη, κη, κη, κη | Σ' θῆ, τῶ, Α' ρωα, κη, κη, κη, κη | γ' τοῦ Δημητρίου, ὁ, λεγῶς | τοῦ Αὐτοκράτορος.

A la 6<sup>e</sup> ligne les premiers chiffres ornent l'arche avant ααα.

#### IX. — Islahië (Nicomolis). — Base de statue.

25 Lave rouge. Empreinte des pieds d'une statue. Dimensions 0 m. 09 x 0 m. 42 x 0 m. 42 (hauteur) (G.). Ch. — Lecture de M. Clavierard.

Inscrite n° 156. Inscrite en grecque sur lave, socle de statue dont on voit les deux pieds, provenant d'Islahië.

Ο.Ι.Δ.Ω.Ρ.Ο.Ν.  
ΙΣΙΔΩΡΟΝ ΗΡΑΤΟΝ ΚΑΙΑΝ  
ΙΩΝ ΟΝΤΟΝ Ο ΙΑΙΡΙΝ  
Α.Π.ΑΡΕΤΟΝ ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕ  
ΗΝΚ Η ΤΗΝ ΑΙΗΔΕ  
ΣΠΟΥΛΕΩΣΤΕ ΗΕΕΜΕΥΣ

Ὁ δῆμος | Ἰσιδωρον Ἡρατοῦ καὶ Ἰων ὄντων Ἰαίρινος | Α. Π. Αρετοῦ καὶ Εὐεργετοῦ | Σπουλεῶς τε ἡ ἐμμεύς

<sup>1</sup> SUNDWALL, pp. 142-143.

<sup>2</sup> RAMSAY, *Histor. Geogr. of Asia Minor*, pp. 289-290. cf. KRETSCHEMER, *Einführung*, p. 306.

<sup>3</sup> H. GUKOIAN, *Studia Pontica*, III, pp. 436-437, cf. Κρητοκύμα, op. cit. p. 136.

<sup>4</sup> *Einführung*, pp. 317-318.



π. π. καὶ Ἰουλίου Δόμνῳ | Σελῶνος υἱοῦ Σεργίου υἱοῦ Σεργίου | καὶ τοῦ καὶ  
 αὐτοκράτορος | καὶ τῆς ἱερᾶς συνάκτου καὶ | ἡμετέρας.

Nic G. et H. ont reproduit le texte grave sur le col de la stèle d'après les premiers éditeurs, et qui a sans doute disparu la talle de la stèle.

# B. — *Inscription honorifiques.*

28. Musée d'Adana (G.).

ⲙⲙⲙⲙⲙ ⲟϥ  
 Δ ΙΝΕΡΚΟΛΑΟΥ  
 Α ΔΟΥΛΟΥ  
 ΕΡΕΙΑΝΤΗΣ ΜΟΛΕΒΕ  
 ΗΜΗΣ ΚΑΡΙΝ

Quelques corrections paléographiques doivent être portées. Il au lieu d'un I carré, Δ au lieu de Λ) donnent la lecture suivante :

Ὁ δὲ μαρς Δ Διν [Νικολάου] | [δολμίου] υἱοῦ γέν υἱ[οῦ] ἐξερ[κ]ου, πρ[ο]β[λ]η[ν]τος, καὶ τοῦ καὶ  
 αὐτοκράτορος. — Le peuple de N. par le N. nous démontre au temps des fêtes  
 que la ville donne tous les six ans(?), en nocence.

Le colé supportait les denariers, mais l'administration municipale d'Asie Mineure est certain, pour peu qu'on tienne compte. Après les textes épigraphiques, une fonction dépendant d'ordinaire annuelle, qui suppose des distributions d'argent et une d'argent, les frais devant être plus considérables lors des fêtes religieuses et des jeux que la ville donne à intervalles fixes. Le colé était au colé exerce, d'ailleurs, les fut honore d'une stèle par la cit.

Quant au détail les résultats, le nom de N. kolos se retrouve à Hieropolis (Catalabala) d'où une inscription peut facilement être rapportée à Adana). — Le mot l'accusatif est classique au sens de « à l'époque de » au temps de ». — L'accusatif ἐξερκους est normal, mais en Asie Mineure la destination d'

<sup>1</sup> LUTHER, *Städteverwaltung*, pp. 292.

<sup>2</sup> Cf. cependant, *ibid.* un αἰώνιος ἀγαστοφός. Illegale lui démiurge à Anasache, Sévère Alxandre à Torse.

<sup>3</sup> Le mot ἐξερκους ne signifie probablement pas l'exercice de cinq ans pleins qu'aurait duré la démiurgie, puisque celle-ci était d'ordi-

naire annuelle, il peut désigner toute réunion périodique, religieuse ou agonistique et les *ἐξερκους* sont ceux des *ἐξερκους* *Schöng.*, 587 note 171.

<sup>4</sup> Hicks, *Journal of Hellenic Studies*, XI, 1890, p. 249 n° 22; *apud* LARFIELD, *Bericht d. d. gr. Epigr.*, 1897, p. 337.

l'accusatif singulier de la troisième déclinaison est fréquemment  $\alpha\alpha$  et dans le cas qui nous occupe, il y eut sans doute influence de l'accusatif  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$  sur la forme  $\epsilon\tilde{\sigma}\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$ , qui désignaient l'un et l'autre l'intervalle de 5 ans séparant deux assemblées. On peut aussi lire  $\{\epsilon\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha\}_{\rho\epsilon\alpha\alpha}$ .

21 Bloc de marbre noir (bénévoles) 0 m. 71 x 0 m. 71 x 0 m. 48 hauteur. Lettres hautes de 0 m. 03, larges de 0 m. 025 (G.), — Ch.

ΛΕΥΚΙΟΣ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΤΗΣ ΓΥΝΑ  
ΣΤΗΣΙΓΟΝΗ Η ΠΥΘΙΩΝΟΣ

Λεύκιος Διονυσίου τήν γυνα[ίκα] | Στῆσιγόνην ἢ Πυθίωνος.

Le nom de femme  $\Sigma\tau\epsilon\sigma\alpha\alpha$  ne se trouve ni dans Pap.-Benseler, ni dans Fick-Behrlel, *Die griechischen Personennamen* 14 le masculin  $\Sigma\tau\epsilon\sigma\alpha\alpha$  ou  $\Lambda\sigma\tau\epsilon\sigma\alpha\alpha$  (*I G.* II 3, n° 168<sup>2</sup>).

#### C. — Épitaphes

10. Petite stèle ronde (Ch.).

ΑΘΗΝΟΔΩΡΟΣ  
ΣΤΡΑΤΩΝΕΙΟΝ  
ΑΘΗΝΟΔΩΡΩ  
ΓΑΜΕΝ  
ΜΗΧΑΡΙΝ

31 Bloc de marbre cassé. Haut-reliefs visibles, mais incornplets et confusés (G.).

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100  
101  
102  
103  
104  
105  
106  
107  
108  
109  
110  
111  
112  
113  
114  
115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200  
201  
202  
203  
204  
205  
206  
207  
208  
209  
210  
211  
212  
213  
214  
215  
216  
217  
218  
219  
220  
221  
222  
223  
224  
225  
226  
227  
228  
229  
230  
231  
232  
233  
234  
235  
236  
237  
238  
239  
240  
241  
242  
243  
244  
245  
246  
247  
248  
249  
250  
251  
252  
253  
254  
255  
256  
257  
258  
259  
260  
261  
262  
263  
264  
265  
266  
267  
268  
269  
270  
271  
272  
273  
274  
275  
276  
277  
278  
279  
280  
281  
282  
283  
284  
285  
286  
287  
288  
289  
290  
291  
292  
293  
294  
295  
296  
297  
298  
299  
300  
301  
302  
303  
304  
305  
306  
307  
308  
309  
310  
311  
312  
313  
314  
315  
316  
317  
318  
319  
320  
321  
322  
323  
324  
325  
326  
327  
328  
329  
330  
331  
332  
333  
334  
335  
336  
337  
338  
339  
340  
341  
342  
343  
344  
345  
346  
347  
348  
349  
350  
351  
352  
353  
354  
355  
356  
357  
358  
359  
360  
361  
362  
363  
364  
365  
366  
367  
368  
369  
370  
371  
372  
373  
374  
375  
376  
377  
378  
379  
380  
381  
382  
383  
384  
385  
386  
387  
388  
389  
390  
391  
392  
393  
394  
395  
396  
397  
398  
399  
400  
401  
402  
403  
404  
405  
406  
407  
408  
409  
410  
411  
412  
413  
414  
415  
416  
417  
418  
419  
420  
421  
422  
423  
424  
425  
426  
427  
428  
429  
430  
431  
432  
433  
434  
435  
436  
437  
438  
439  
440  
441  
442  
443  
444  
445  
446  
447  
448  
449  
450  
451  
452  
453  
454  
455  
456  
457  
458  
459  
460  
461  
462  
463  
464  
465  
466  
467  
468  
469  
470  
471  
472  
473  
474  
475  
476  
477  
478  
479  
480  
481  
482  
483  
484  
485  
486  
487  
488  
489  
490  
491  
492  
493  
494  
495  
496  
497  
498  
499  
500  
501  
502  
503  
504  
505  
506  
507  
508  
509  
510  
511  
512  
513  
514  
515  
516  
517  
518  
519  
520  
521  
522  
523  
524  
525  
526  
527  
528  
529  
530  
531  
532  
533  
534  
535  
536  
537  
538  
539  
540  
541  
542  
543  
544  
545  
546  
547  
548  
549  
550  
551  
552  
553  
554  
555  
556  
557  
558  
559  
560  
561  
562  
563  
564  
565  
566  
567  
568  
569  
570  
571  
572  
573  
574  
575  
576  
577  
578  
579  
580  
581  
582  
583  
584  
585  
586  
587  
588  
589  
590  
591  
592  
593  
594  
595  
596  
597  
598  
599  
600  
601  
602  
603  
604  
605  
606  
607  
608  
609  
610  
611  
612  
613  
614  
615  
616  
617  
618  
619  
620  
621  
622  
623  
624  
625  
626  
627  
628  
629  
630  
631  
632  
633  
634  
635  
636  
637  
638  
639  
640  
641  
642  
643  
644  
645  
646  
647  
648  
649  
650  
651  
652  
653  
654  
655  
656  
657  
658  
659  
660  
661  
662  
663  
664  
665  
666  
667  
668  
669  
670  
671  
672  
673  
674  
675  
676  
677  
678  
679  
680  
681  
682  
683  
684  
685  
686  
687  
688  
689  
690  
691  
692  
693  
694  
695  
696  
697  
698  
699  
700  
701  
702  
703  
704  
705  
706  
707  
708  
709  
710  
711  
712  
713  
714  
715  
716  
717  
718  
719  
720  
721  
722  
723  
724  
725  
726  
727  
728  
729  
730  
731  
732  
733  
734  
735  
736  
737  
738  
739  
740  
741  
742  
743  
744  
745  
746  
747  
748  
749  
750  
751  
752  
753  
754  
755  
756  
757  
758  
759  
760  
761  
762  
763  
764  
765  
766  
767  
768  
769  
770  
771  
772  
773  
774  
775  
776  
777  
778  
779  
780  
781  
782  
783  
784  
785  
786  
787  
788  
789  
790  
791  
792  
793  
794  
795  
796  
797  
798  
799  
800  
801  
802  
803  
804  
805  
806  
807  
808  
809  
810  
811  
812  
813  
814  
815  
816  
817  
818  
819  
820  
821  
822  
823  
824  
825  
826  
827  
828  
829  
830  
831  
832  
833  
834  
835  
836  
837  
838  
839  
840  
841  
842  
843  
844  
845  
846  
847  
848  
849  
850  
851  
852  
853  
854  
855  
856  
857  
858  
859  
860  
861  
862  
863  
864  
865  
866  
867  
868  
869  
870  
871  
872  
873  
874  
875  
876  
877  
878  
879  
880  
881  
882  
883  
884  
885  
886  
887  
888  
889  
890  
891  
892  
893  
894  
895  
896  
897  
898  
899  
900  
901  
902  
903  
904  
905  
906  
907  
908  
909  
910  
911  
912  
913  
914  
915  
916  
917  
918  
919  
920  
921  
922  
923  
924  
925  
926  
927  
928  
929  
930  
931  
932  
933  
934  
935  
936  
937  
938  
939  
940  
941  
942  
943  
944  
945  
946  
947  
948  
949  
950  
951  
952  
953  
954  
955  
956  
957  
958  
959  
960  
961  
962  
963  
964  
965  
966  
967  
968  
969  
970  
971  
972  
973  
974  
975  
976  
977  
978  
979  
980  
981  
982  
983  
984  
985  
986  
987  
988  
989  
990  
991  
992  
993  
994  
995  
996  
997  
998  
999  
1000

L'espace occupé par l'épithète  $\Lambda\epsilon\upsilon\kappa\iota\omicron\varsigma\Delta\iota\omicron\nu\upsilon\varsigma\iota\omicron\upsilon$  et  $\epsilon\tilde{\sigma}\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$ , aux deux dernières lignes, nous l'avons sur l'écloupp que nous avons l'inscription gravée au-dessus et nous n'avons pas la ligne droite la fin de la quatrième ligne et l'écou-

<sup>1</sup> Le Bas-Waddington, III, 170, 817, 819; Ramsay, *Scythia and the Eastern Roman Provinces*, pp. 60-62, 173, 170-214; la forme  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$  et l'usage de  $\epsilon\tilde{\sigma}$  Fick, *op. cit.* 148.

<sup>2</sup> Pour le rapport de  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$  et  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$ , voir *op. cit.* 148. Pour le rapport de  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$  et  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$ , voir *op. cit.* 148. Pour le rapport de  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$  et  $\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon\alpha\alpha$ , voir *op. cit.* 148.







Le nom du lapidaire <sup>1</sup>, *θεων*, est spécifiquement juif ou chrétien, *θεων*, est un nom païen aussi bien que chrétien. La rencontre des deux noms donne à penser que le dieu lui-même était chrétien ou aussi.



Sur 35 textes connus par L. R. P. transant, la provenance de 23 a été reconnue : 7, signalés par le registre ont échappé au recensement; il restait aussi à Adana 17 inscriptions de provenances aujourd'hui perdues, dont 10 sont publiées. Nous savons d'ailleurs qu'elles provenaient de Tarse<sup>2</sup>, d'Adana<sup>3</sup>, de Misis<sup>4</sup>, d'Amavryz<sup>5</sup> et d'Avis<sup>6</sup>. C'est donc bien au musée régional qu'on nous venait de passer. La position de villes anciennes, telles que Mallos (n° 3, 4, 5), et le tracé des voies<sup>7</sup> de la vie municipale (n° 11-28), le culte des empereurs (n° 24), certains détails d'usages funéraires (n° 6, 9), les croyances aux deux protecteurs des tombes et vengeurs du crime (n° 7, 11) nous y sont apparus. Plus notable peut-être est la conclusion suggérée par le détail du commentaire : il y a continué entre la langue et même l'onomastique de ces textes et celles d'Asurie, de Phrygie, de Cappadoce, de Pont, ils nous introduisent dans le monde antichien, central et oriental, que les Syriens ont pu être de culture grecque. Il est par là naturel de rencontrer, outre l'invocation au Sud il y a un n° 34 et par exemple à Tarse, quelque souvenir de l'empreinte exercée sur la région par le sémitisme, mais les deux textes qui proviennent de cette ville sont l'époque chrétienne, voire byzantine. Seul l'ensemble à rochers (n° 21), si répandu en Phénicie et jusqu'à Pétra et Médine Saïda, atteste peut-être le rayonnement en Cilicie de l'art syrien.

Beyrouth, 20 février 1921

R. MOUTON, S. J.

Cf. le texte C / L, VI, 14009, surmonté de deux mains levées : *Sol tibi commendo qui manus intulit ei* (A. W. MANN, *Die röm. Grabaltäre der Kaiserzeit*, pp. 234-235, références).

<sup>1</sup> N° 218, 221 : inscriptions sur calcaire noir, chapiteau byzantin portant croix et épigraphe.

<sup>2</sup> N° 207; 70, 71 7d : cippo funéraire, trois inscriptions sur marbre noir.

<sup>3</sup> N° 97, 276 : pierre tombale, inscription sur dalle en marbre noir.

<sup>4</sup> N° 254 : stèle en calcaire blanc.

<sup>5</sup> N° 130, 140 : deux inscriptions grecques.

o Catalogue sommaire des monnaies antiques, n° 148, galerie Molin, attribué dans la salle à M. de Fournet. Voir le Catalogue antique n° 41, chez M. de la Roche. L. I, pl. 124, 125. H. 1847. Répertoire de la sculpture grecque et romaine. L. I, p. 22, n° 9).

opposés à ceux des sarcophages de l'époque, il nous faut parler, les sarcophages romains. Le fait n'est pas moins vrai pour d'autres sarcophages formant par laire à laquelle ils sont ressemblables, les séries à part et qui gardent des traits bien distincts. Le sarcophage d'Anavirza va nous en fournir un exemple.

Les traits tout à fait remarquables de ces sarcophages originaires des pays helléniques ou hellénisés et la voie est même se signale par sa coupe strictement rectangulaire et par ses proportions tant au haut qu'en bas les champs réservés aux représentations conservent le caractère archaïque et se affirme plus d'une fois, ainsi que le montre entre autres un sarcophage du musée de Beyrouth (pl. ALI, 2), par un toit à double pente et à acrotères aux extrémités.

Les reliefs, d'ailleurs, qui sur d'autres œuvres présentent ce caractère propre à la grande époque hellénistique, se retrouvent sur un sarcophage dans les sarcophages qui nous restent à voir se réfèrent à des éléments décoratifs.

La famille à laquelle ils appartiennent est celle des sarcophages à guirlandes, mais dans le fait il nous en constitue un groupe nettement délimité et qui peut qualifier de syro-égyptien, quoiqu'il en débute à la Syrie et de ses voisins immédiats, l'Égypte, l'Arabie, la province de l'Asie, ou de l'Égypte, l'Asie, deux Héros, ou d'Alémus, ou de Salomonique et un enfin de l'ancienne Mesie<sup>(1)</sup>.

Ils ne sont pas d'ailleurs, sans pouvoir être rattachés à ces sarcophages de l'époque d'un art hellénistique, mais les familles de M. de P. C. ont ont récemment mis au jour un autre exemple<sup>(2)</sup> et les trois autres rapportés par l'École de la mission de l'Asie se trouvent au Louvre d'après les descriptions de l'Asie, les sarcophages dont la face supérieure tout le long des guirlandes suspendues

(1) Voy. *Asiatica, Architektur und Ornamentik der antiken Sarkophage*, II, Die Ornamentik, 1, Die griechischen Guirlandensarkophage, pp. 89-95.

(2) M. Sauerbrunn, *Die Nekropole von Koptos-Schulofa* (Expedition Ernst Sieglin, *Ausgrabungen in Alexandria*, Band 1, Textband, pp. 185-186, reconnaît résolument l'origine alexandrine du type.

(3) Nos 30 à 36 de la liste donnée plus loin.

(4) Syria, t. I, 1930, pp. 35-46 sarcophage III

ou au milieu » à cause de la coïncidence représentative qui se voit sur un des bas-côtés.

(5) *Musée de Phénicie*, pl. LXI. Il en a été découvert de nouveaux dans les fondations exécutées par Meridy Bey en 1901 (Le temple d'El-Khroum à Sidon, p. 46 et suiv.). Voy. aussi, Maspéro, *Musées impériaux ottomans, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*, t. I, pp. 76-78, n° 12, et 149 n° 44, t. III, pp. 466-467, n° 1167, et 467-468, n° 1168.



2. Sarcophage de Bevrouth



1. Musée d'Adana — Sarcophage d'Anavarza





Les têtes de lions de bon aloi, on cependant très adpatées parfois d'une tête de Méduse<sup>(1)</sup>.

Tous et tous jouent dans nos sarcophages un rôle essentiel : d'abord les guirlandes, puis les figures les soutenant<sup>(2)</sup>, enfin les sujets qui occupent la concavité des guirlandes.

Ici c'est à nouveau un genre sans caractéristique spécifique, de l'Amour et le Psycho s'embrassant. Ailleurs apparaissent une scène de banquet, ou le dieu cythariste, ou en occurrent d'autres, en cartonché, un plateau, un vase<sup>(3)</sup>. La place revient plus normalement, aussi bien au centre que de part et d'autre, à des têtes : le plus souvent les têtes de Méduse, comme par exemple à l'échec surplussé d'at et de gauche, sur le sarcophage d'Anavarza, les deux têtes symétriques aux cheveux noués sur le sommet et aux boucles encadrant le visage.

Les personnages, d'autre part, perdent les genres et s'effrent régulièrement ce trait qu'ils sont figurés comme des statues posant sur des bases<sup>(4)</sup>. La seule particularité spécifique est d'extraire ces statues du socle et peut représenter l'approche et l'égarement le raisonnement instantané de la course au-delà d'un Amour de bon, sur un lephion, est l'égarement des parthènes marquées aux entrecroisements pectoraux placés à l'extrémité de la tige et avant les deux bases médianes. Les Génies, en revanche, qui surmontent ces bases et dont les attitudes inversées, comme ils sont aussi celles des parthènes, se font pendant, sont d'un type courant. Il est exceptionnel qu'à leur place, se voient, comme sur un sarcophage de musée, la base des deux statues inversées. Il arrive même fréquemment qu'ils se retrouvent, non seulement au centre, mais aux

<sup>(1)</sup> Merson, op. cit. n° 42 et 44. L'un des sarcophages de la *Maison de Paphos* montre de même, sur un de ses bas-reliefs, au-dessous de la guirlande, un buste de personnage aux longs cheveux tombants. Il faut en dire à l'usage de comparaison, un devant du sarcophage du Louvre, de provenance lyonnaise, avec guirlandes portées par une sorte de Génie et têtes de Méduse (*Catalogue sommaire des marbres antiques*, n° 4504, galerie Mollin).

<sup>(2)</sup> Il est quelques rares exemplaires (voyez les n° 19, 17, 22 et sans doute 23), où, au

STRA. II.

lieu et place des figures, n'intervenant par là que des bucranes ou des têtes de béliers.

<sup>(3)</sup> N° 9, 36, 38, 4, 17, 33, 35, 45, 2.

<sup>(4)</sup> Les guirlandes latérales sont surmontées au n° 30 de têtes de lions, au n° 2 de rosaces, au n° 0 de fleurs.

<sup>(5)</sup> Masques, n° 10 et 31; têtes de satyres, n° 8 et 30; têtes de femmes, n° 16 et 17.

<sup>(6)</sup> Voy. cependant les n° 16 et 30. Il arrive même que ces bases sont de véritables piédestaux, n° 16, 17, 20, 21, 24, 35 et 36.

<sup>(7)</sup> N° 34.

<sup>(8)</sup> N° 46.

extrémités. Les angles, pourtant, lorsqu'ils ne sont pas ornés de simples bucranes<sup>1</sup>, reviennent le plus souvent à des Victoires<sup>2</sup>, volées et de la longueur d'un pied, double pour le retournante, sur un pied et demi, les hauts des serres et poussoirs finies par le vert, et disposées de trois quarts, en partie sur la face, en partie sur les parties des<sup>3</sup>. Il n'en est sans doute qu'un seul défaut à savoir qu'au Syria, les Victoires et que beaucoup plus fragiles et il n'est pas à s'étonner qu'elles aient perdu leur tête.

Il est enfin, dans les papyrus et les menes, un détail caractéristique et qui pourrait en besoins être pris pour le caractère principal des sarcophages d'un groupe. Les garbures des, ce naines, leurs points d'attache par les piliers, ce qui on reconnaît ce par le nombre des têtes, les têtes les Victoires grecques. La nature assez simple, nouvelle, pousse et de sa tête, les têtes comme les têtes latérales des sarcophages d'Anazarus, et de simple verdure, comme l'est la couleur même de la feuille, si le genre de la coupe. Il est le même, mais le regard, peu ou pas constant, qu'il se soit tourné au bas de leur corps, ou qu'il se soit tourné pour ainsi dire de profil, d'une grosse coupe de raisins<sup>4</sup>.

Enfin, ces sarcophages, la liste de ces sarcophages est forcément subdivisée en un groupe, le premier d'un côté, les autres d'un autre. On pourra être de quelque utilité, divisé en deux groupes, groupe syrien, groupe égyptien, groupe de provenances diverses.

1. — 1. *Anazarus*. Musée d'Adana (Pl. XII, 1).

2. 4. *Adana*. Musée d'Adana. Sarcophage à trois grandes têtes grecques, posées au centre par deux têtes, sur la face, au bas, et sur les côtés. Au-dessus des papyrus, deux rosaces et au milieu un vase.

3. 1. *Adana*. Musée d'Adana. Sarcophage à trois grandes têtes grecques, mais seulement égyptiennes<sup>5</sup>, de même que les figures qui d'un côté se posent l'autre, comme au bas, et

<sup>1</sup> Voir les nos 2, 3, 4, 5, 6, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

<sup>2</sup> On trouve, en effet, au musée d'Adana, un sarcophage à trois grandes têtes grecques, mais seulement égyptiennes<sup>5</sup>, de même que les figures qui d'un côté se posent l'autre, comme au bas, et

<sup>3</sup> Nos 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.

<sup>4</sup> Il en est de même sur les nos 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

<sup>5</sup> Il n'y a d'exceptions qu'aux nos 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351,

rales, d'où l'observation que « la guirlande remplacée par un croissant — en donnerait « un faux air ottoman »<sup>1)</sup> ».

4. *Alep*. Musée Constantinople. Sarcophage d'enfant à trois guirlandes analogues se détachant par des crochets suspendues et se reliant aux extrémités à des bordures. Au-dessus de la guirlande centrale, sur un socle, un groupe d'arabes avec un éléphant.

5. *Antioche*. Sarcophage à deux guirlandes portées au centre par un torse et se reliant aux extrémités à des crochets suspendus en croix. Au-dessus des guirlandes, qui ne ont pas la forme de raisins, hachée à la base, et sur la face latérale droite, tête de Méduse. La face latérale gauche montre un personnage tenant un bâton et le palme, le revers deux groupes d'enfants terrassés par un croissant part et d'autre d'un croissant. Le couvercle est orné de tout un bric-à-brac de la peste avec arabesques.

6. *Daphné*. Sarcophage à trois guirlandes avec pendants à la base, portées au centre par deux torses et se reliant aux extrémités à des bordures suspendues en croix. Au-dessus des guirlandes, tête de Méduse et, le paravertice, deux fleurs épanouies. Le pendentif de la guirlande médiane est, par exception, forme de fondage. Sur les faces latérales, guirlandes et maillots de lions<sup>2)</sup>.

7. *Daphné*. Sarcophage aux guirlandes portées au centre par un torse et se reliant aux extrémités à des crochets suspendus en croix. Sur les faces latérales des guirlandes.

8. *Lebanon*. Sarcophage à trois guirlandes avec pendants à la base, portées par deux torses et se reliant aux extrémités à des crochets suspendus en croix. Au-dessus des guirlandes, sur un socle de Méduse et de part et d'autre deux torses de Satyres, un bûcher, une figure humaine morte. Sur les faces latérales, guirlandes et têtes de Méduse.

9. *Epave de Syrie*. Musée Constantinople. Sarcophage à trois guirlandes analogues portées au centre par deux torses et se reliant aux extrémités à des crochets suspendus en croix. Au-dessus des guirlandes, deux crochets de

sarphages de Sidon à guirlandes suspendues à des maillots de lions (Mannet, *Catalogue du musée de Constantinople*, t. III, pp. 407-408 n° 4168; Syria, t. I, 1920, p. 210).

<sup>1)</sup> Ibid., t. II, 1921, pp. 196-197, fig. 1.

<sup>2)</sup> Mannet, *Catalogue du musée de Constantinople*, t. III, p. 405, n° 4165.

<sup>3)</sup> Gazette archéologique, 1885, pp. 233-235 et pl. 28-29; Bulletin de correspondance hellénique, 1887, p. 79 n. 1; Jahrbuch des deutschen archäologischen Institutes, 1898, pp. 185-187.

<sup>4)</sup> Ibid., pp. 187-188.

<sup>5)</sup> Ibid., p. 188.

<sup>6)</sup> Il y est renvoyé d'une manière fugitive

par M. Armann qui, indiquant on note l'existence de sarcophages du type que nous étudions à Alexandre et à Constantinople, ajoute « et à Ny Keraberg » (*Architektur und Ornamentik der antiken Sarkophage*, p. 81, n. 1).

<sup>7)</sup> Il n'est pas absolument certain, d'après la seule reproduction, que le pendentif de la guirlande médiane soit une grappe de raisins, plutôt qu'un simple bouquet de fondage comme dans le sarcophage n° 6.

<sup>8)</sup> *Die antiken Sarkophage*, t. I, p. 185, fig. 101; *Revue archéologique*, pl. LXVIII, n° 701.



raisins à la base, portées par des Génies. Au-dessus des guirlandes, têtes de Méduse. Il est à noter que les figures reposent non sur des bases, mais sur un bandeau qui court sur toute la partie inférieure du sarcophage. Couvrant en forme de toit à d'une pente avec acrotères (\*).

13. *Syria*. Sarcophage simplement ornée en l'espace noir à deux guirlandes, se rattachant au centre à un cartouche en pyramide à queues d'aronde et aux extrémités à deux bucranes, têtes de bélier avec deux crochets circulaires au-dessus des guirlandes. M. le D<sup>re</sup> Constantin, qui a mis au jour les sépultures de Balbek, le fit connaître par deux gros cordons d'arabes qui vont rejoindre les angles du panneau, occupés par des sortes d'as de cœur (\*\*).

14. *Musee du Louvre*. Sarcophage à trois guirlandes avec grappes de raisins à la base, portées par des figures d'Hercule, de Bacchus, de Satyre et de Mercure debout sur des pedestaux en forme d'arabes. Au-dessus des guirlandes, deux têtes de femmes coiffées de lierre. En l'espace noir tête de Méduse. Sur les faces latérales, guirlandes se rattachant à des bucranes et têtes juvéniles (\*\*).

15. *Musee du Louvre*. Sarcophage à trois guirlandes analogues, portées au centre par deux arabes et aux extrémités par des Victories tenant une palme et une couronne les uns et les autres debout sur des pedestaux. Au-dessus des guirlandes, deux têtes de femmes. En l'espace noir tête de Méduse. Sur les faces latérales, guirlandes se rattachant à des bucranes et têtes de femmes.

16. *Musee du Louvre*. Sarcophage à trois guirlandes analogues soutenues par des bucranes. Au-dessus des guirlandes, têtes de Méduse. Sur les faces latérales et au revers, on trouve de ces figures que sur l'exvase, au milieu, la tête de Méduse fait place à un cartouche à queues d'aronde, reste anépigraphé (\*\*).

17. *Musée de la Necropole de Kôm-esch-Schukâfi*. Musée d'Alexandrie. Sarcophage à trois guirlandes analogues portées au centre par deux figures et aux extrémités par des Victories. Il semble du moins qu'on ait voulu être interprètes les deux figures de

\* MARIET, *Catalogue du musée de Constantinople*, t. III, pp. 400-401, n° 1101. Il faut en rapprocher, d'une part, un sarcophage du même provenance au même musée, à deux guirlandes aussi mais sans grappes de raisins à la base, portées par des Génies non déblés et que ne surmontent que de simples bandes blanches (*ibid.*, p. 402, n° 1102) et d'autre part, un sarcophage à deux guirlandes également sans grappes de raisins à la base non plus portées de même au centre par un Génie et se rattachant aux extrémités à des têtes de béliers placées en angle, avec des têtes de Méduse au-dessus des guirlandes, sarcophage venant

de la collection de lord Elgin et aujourd'hui à Broom Hall au Essex. (AUFMANN, *Architectur und Ornamentik der antiken Sarkophage*, fig. 22 pp. 59, et 60)

(\*) Syria, t. I, 1920, pp. 151-152, fig. 52-53

(\*) *Jahrbuch des Institutes*, 1901, *Archaeologischer Anzeiger*, pp. 207-208, fig. 11, SCHUMKIN, *Die Nekropole von Kôm-esch-Schukâfi*, Textband p. 208, n° 30

(\*) *Jahrbuch des Institutes*, (1901, *Archaeologischer Anzeiger*, p. 208

(\*) *Ibid.*, pp. 208-209

(\*) Il n'est pas douteux, d'après les circonstances de la découverte, que ce sarcophage se

formées drapées, sans attributs qui placent le face (non pas en triangle les deux mains excessivement largement écartées des deux guirlandes. Au-dessus des guirlandes deux masques et au milieu une tête de Méduse. Convercle en forme de pont à double pente avec auroles (2).

20. *Alexandrie* (Nécropole de Kôm-esch-Schukûfa). Musée d'Alexandrie. Sarcophage à deux guirlandes analogues, portées au centre par un Génie debout sur un piédestal en forme d'autel et se rattachant aux extrémités à deux bucrânes. Convercle en forme de pont à double pente (3).

21. *Alexandrie* (Nécropole de Kôm-esch-Schukûfa). Sarcophage semblable au précédent.

22. *Alexandrie* (Nécropole de Kôm-esch-Schukûfa). Sarcophage à deux guirlandes analogues se rattachant à des bucrânes. Au-dessus des guirlandes (tête de Méduse).

23. *Alexandrie* (Nécropole de Kôm-esch-Schukûfa). Fragment d'un sarcophage à guirlandes analogues, en tuf, avec tête de Méduse rapportée en stuc (4).

est celui que décrit Borri dans son *Catalogue des monuments exposés au musée gréco-romain d'Alexandrie* (1<sup>er</sup> éd. in, 1901) p. 456, salle II, n° 1 et est ce qui résulte également de l'affirmation de Sauermann, *Die Nekropole von Kôm-esch-Schukûfa* Textband, p. 39. Il n'est donc pas prouvé à la lettre la description du *Catalogue* : « quatre têtes au-dessus, des roses et des fruits ».

(1) Le masque de gauche est celui d'un jeune homme imberbe, le masque de droite, également imberbe, avec les cheveux relevés et ramassés en arrière, semble être masque de théâtre. Ici encore le *Catalogue* est donc inexact : « au centre de chaque guirlande on voit une tête de Méduse ».

(2) Borri, *Catalogue du musée d'Alexandrie*, salle II, n° 1; Sauermann, *Die Nekropole von Kôm-esch-Schukûfa* Textband, pp. 44, fig. 27, 48 et 186.

(3) La reproduction donnée par Sauermann, *Ibid.*, p. 56, fig. 31, laisserait quelques doutes sur les représentations occupant les extrémités, au-dessus desquelles se retrouve le même piédestal en forme d'autel que sous les pieds du pont central, mais la note 2, p. 63 indique expressément deux bucrânes.

(4) Borri, *Catalogue du musée d'Alexandrie*, salle II, n° 2; Sauermann, *Die Nekropole von*

*Kôm-esch-Schukûfa* Textband, pp. 56, fig. 31, 59 et 186.

(5) *Ibid.*, p. 59. Il semblerait, d'après l'affirmation de Naxos (*Revue égyptienne*, t. V, 1893) reproduite par Sauermann, que ce sarcophage a aussi été transporté au musée d'Alexandrie mais il ne s'y voit pas et n'est pas mentionné dans le catalogue de Borri.

*Ibid.*, pp. 64, fig. 34, 103, fig. 35, semble-t-il, où il y aurait une erreur dans la légende, et 104-105. Il faut en rajouter de ces sarcophages de la même nécropole que je ne fais pas figurer dans la liste l'un semblable à celui-ci, mais les guirlandes sans grappes de raisins à la base (*Ibid.*, pp. 67, fig. 32, et 104-105), l'autre avec une guirlande centrale et deux demi-guirlandes aux extrémités également sans grappes de raisins à la base et d'une disposition un peu différente : la guirlande est soutenue de part et d'autre de la courbe centrale qu'occupe un personnage couché dormant, par deux anneaux dans lesquels elle passe et auxquels sont également suspendues, à gauche une tête de femme, sans doute une Ménade, à droite une tête de Silène (*Ibid.*, pp. 77, fig. 40, 104-105 et 186-187 Tafelband, pl. XXV).

(6) *Ibid.*, p. 117 et Tafelband, pl. XLIV.



24. *Alexandrie* (Ibrahimié). Sarcophage à trois guirlandes analogues portées par des têtes debout sur des pedestaux en forme d'autels. Au-dessus des guirlandes têtes de Méduse. Couvercle en forme de toit à double pente avec acrotères.

25-27. *Alexandrie*. Neufième du quartier de Gabbar. Trois sarcophages taillés dans le tuf, avec guirlandes portées par des Génies <sup>(1)</sup>.

28. *Alexandrie*. Sarcophage analogue au n° 19 <sup>(2)</sup>.

29. *Lebanon*. Musée d'Alexandrie. Sarcophage analogue au précédent.

III — *et Monastère de Lébénoué*. Il de Lébénoué. Sarcophage à deux guirlandes, portées au centre par deux Génies et se rattachant aux extrémités à des bornes placées en angle. Au-dessus des guirlandes et sur les faces latérales têtes de lions. Il est à noter que le dessin d'assise est fidèle, le relief n'est pas lissé et sur une base et que les guirlandes ne sont pas terminées le long, par des nus caractéristiques de la presque totalité de nos sarcophages <sup>(3)</sup>.

31. *Lebanon*, sarjak à Adana vilayet Karami. Musée de Constantinople. Fragment d'un sarcophage à guirlandes et groupes de roses sur la base. Les guirlandes sont portées par une tête de lion et un Génie. Au-dessus, tête de Méduse et masque tragique <sup>(4)</sup>.

32. *Lebanon*. Musée de Constantinople. Sarcophage à trois guirlandes analogues portées au centre par deux têtes et se rattachant aux extrémités à des têtes de Satyres barbues placées en angle. Au-dessus des guirlandes et de même sur les faces latérales, têtes de Méduse. Couvercle en forme de toit à double pente avec acrotères.

33. *Lebanon*. Sarcophage à trois guirlandes analogues simplement paneaux. Au-dessus de la guirlande centrale cartouche rectangulaire à queues d'aronde. Couvercle à double pente avec acrotères <sup>(5)</sup>.

<sup>(1)</sup> Borri, pp. 76, fig. 29, et 186. Il semble qu'il s'agit d'un sarcophage que reproduit Altmann, *Archäologie und Ornamentik der griechischen Sarkophage*, p. 61, fig. 29 sans en donner le nom. Il est en effet un sarcophage d'Alexandrie.

<sup>(2)</sup> *Jahrbuch des Institutes*, 1906, *Archäologischer Anzeiger*, p. 133.

<sup>(3)</sup> SCHEUENBERG, *Die Nekropole von Kôm-el-Schoukâfa*, pp. 207-208, n. 30. Il faudrait encore mentionner, d'après une affirmation de NEROUSSOU-BEY à M. SCHEUENBERG (*ibid.*, p. 207 n. 29), un certain nombre de sarcophages du même type qui se trouvaient en 1896 à Alexandrie, provenant de Ramleh, de Sidi Ginter et du quartier de Kurmouh près du Serapeion.

<sup>(4)</sup> Borri, *Catalogue du musée d'Alexandrie*, salle 14 n° 3.

<sup>(5)</sup> CASSAN, *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Egypte*, p. 10. *Jahrbuch des Institutes*, 1898. *Archäologischer Anzeiger*, p. 188. ALTSMANN, *Archäologie und Ornamentik der griechischen Sarkophage*, p. 60.

<sup>(6)</sup> MEXDEL, *Catalogue du musée de Constantinople*, t. I, pp. 118-119 n° 31.

<sup>(7)</sup> *Ibid.*, t. III, pp. 394-396, n° 1158.

<sup>(8)</sup> TAYLOR, *Description de l'Asie Mineure*, t. III, pl. 146, 5. Il semble, sans toutefois qu'on puisse absolument l'affirmer, qu'il s'agit du même sarcophage que reproduit, sans donner non plus de description dans le texte HADDON et NIEMANN, *Reisen in Lykien und Karien*, pl. XLVIII, avec la légende « Sarkophag bei Mylasa ».



34. *Athènes*. Musée national. Athènes sarcophage à deux garlandes portées au centre par un Génie et se rattachant aux extrémités à deux Victoires placées en angle. Il reste incertain sur la reproduction qui en est faite : si les garlandes partent à la base d'une grappe de raisins. Au-dessus des garlandes et ornent sur les faces latérales deux lions. Couverture en forme de toit muni d'un double pente avec acrotères.<sup>1</sup>

35. *Sabouque*. Musée de Constantinople. Fragment de la partie gauche d'un devant de sarcophage à garlandes avec un génie debout sur un piédestal. Au-dessus de la garlande, carouche à queues d'aronde avec épitaphe.<sup>2</sup>

36. *Artaban* ou *Artaban*. Musée de Sofia. Sarcophage à trois garlandes, portées au centre par deux Génies et aux extrémités à gauche par une Victoire à droite par un grand barbu au centre. Les garlandes sont ornées et les autres à bout des consoles. Les grappes de la base des garlandes sont remplacées au milieu par un fût de lion de part et d'autre par deux têtes de félins symétriquement placés. Au-dessus des garlandes, dans un cadre rectangulaire, le dieu couché sur le dos devant un autel à trois pieds en forme de semelle, et sur les côtés deux figures de Satyres, l'un nu et l'autre barbu. Couverture en forme de toit à double pente muni de deux pignons avec piliers formés d'acrotères.<sup>3</sup>

37. *Sarcophage de provatice* ou *Provatie*. Musée de Constantinople. Sarcophage à trois garlandes avec grappes de raisins au centre, ornées au centre par deux têtes et aux extrémités par deux Victoires des roses en angle. Au-dessus des garlandes, sur la face latérale, fleurs épanouies.

FRANÇOIS MICHON.

<sup>1</sup> *Stais, Marbres et bronzes du Musée national*, p. 180.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 156, n° 1180. Il n'est pas possible, d'après les descriptions très succinctes du catalogue (pp. 161 et 163) de décider si les n° 1188, 1189 et 1190, auxquels renvoie également sans aucun détail M. F. von Biesack *Jahrbuch des Instituts*, 1901, *Archaeologischer Anzeiger*, p. 209) à propos de nos n° 6 à 8, rentrent aussi dans notre série, ou s'il s'agit, comme pour le n° 1181 (p. 155),

indiqué également par M. von Biesack, de sarcophages à garlandes sans doute, mais de type différent.

<sup>3</sup> Il n'est pas spécifié dans la description si la garlande porte un groupe à la base.

<sup>4</sup> *Musée, Catalogue du musée de Constantinople*, t. III, p. 403, n° 1163.

<sup>5</sup> *Revue archéologique*, 1913, t. I, pp. 60-64.

<sup>6</sup> *Musée, Catalogue du musée de Constantinople*, t. III, pp. 399-400, n° 1160.

## UN MONUMENT DES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÈGIRE EN PERSE

### II. — LE DÉCOR DE LA MOSQUE DE NAYIN

S. FLURY

*(Deuxième article.)*

La mosquée de Nayin ne nous fournit pas seulement des matériaux précieux pour l'étude de la paléographie arabe, sa plus grande importance réside dans l'ensemble de son décor. La forme du premier plan, qui dirigera nos recherches dans le domaine de l'art persan aux neuvième et dixième siècles.

De toutes les compositions décoratives de la mosquée de Nayin celle des deux colonnes qui supportent l'arc en face du mihrab est peut-être la plus frappante (cf. pl. XLII et XLIII). Le seul fait que nous avons affaire à des colonnes maymonides dont le sol en plâtre d'ocre est encore intact, leur donne une valeur documentaire toute à fait exceptionnelle. À ce point de vue architectural elles sont bien primitives. À sa place, les chapiteaux, il n'y a qu'une espèce de bague ou ruban qui termine les fûts. Sans aucune zone de raccordement, les abriques reposent sur les fûts. S'il s'agissait de colonnes en pierre, on croirait que l'architecte se servait de dépouilles — qu'il ne savait pas bien adapter à la construction des arcs superposés. Les traces des chaînages en bois au-dessous de la naissance des arcs accentuent encore la faiblesse de la conception architecturale. Mais du moment que l'œil se fixe sur la surface des fûts, on oublie toutes ces réflexions critiques. Abstraction faite de nos idées occidentales d'une œuvre d'architecture, ces colonnes de Nayin sont d'une rare perfection. On dirait que le stucateur a voulu leur donner le charme d'un beau tapis ou d'une délicate broderie. En effet, l'ensemble des motifs géométriques et végétaux reprend à mer-

veille aux règles de la décoration l'essence. Tout en créant une surface décorative unie et bien équilibrée, l'artiste évite le danger de la monotonie. Il évoque en nous, tout d'abord, la sensation du mouvement par les damastresses qui s'entroulent de droite et de gauche autour du fût cylindrique, et celle du repos, par les motifs végétaux, étroitement serrés les uns contre les autres.



1

La figure 1 nous donne les éléments qui inscrite la surface des étoles. Nous y voyons les rubans tressés qui se croisent et forment un rang de perles entre deux filets; leur entrecroisement détermine les formes géométriques curvilignes étoilées à huit pointes (étoles, triangles). C'est surtout le remplage végétal de ces compartiments qui nous intéresse, parce qu'il joue un rôle important dans le décor de la mosquée. Dans l'axe vertical de l'étoile à huit pointes se trouve une ligne tenue légèrement en retrait et seules la gauche et la droite,



Mosquée de Nassy - Bassin de la fontaine





Mosquée de Naym — L'ancien décor en plâtre





Les rinceaux aux quels s'adaptent les feuilles lobées ornées, pour la plupart de petits trous à l'extrémité. Les séries de rinceaux similaires répétées à l'infini, produisent un ton d'ensemble très agréable et fait ressortir le mouvement rythmique des motifs géométriques.

L'artiste se sert de motifs proches de la réalité pour l'ornementation du mihrâb et des surfaces environnantes (cf. pl. XLIV). La niche supérieure du mihrâb est ornée de deux paires de ces étoiles, elles grossissent de même les contours au-dessus de la niche et de ces champs qui encadrent le mihrâb. Avec un sens avisé du décor, l'artiste introduit le nouveau des éléments géométriques dans le décor végétal : les étoiles se lient à lui et pointes et des cercles de rinceaux en festons et entrelacés. Cette correspondance ornementale constitue la preuve certaine que le décor des colonnes date de la même époque que celui du mihrâb.

Le genre végétal le *Nayv* est d'un usage très répandu de parler n'est pas inconnu. Dans un ouvrage égyptien de Der-es-Sayyid du Wad-Natron, on a déjà trouvé des motifs végétaux presque identiques. Ce sont ces feuilles de genre combinées à des groupes de raisins. Sur la figure 2 on trouvera les principaux éléments végétaux de *Nayv* et de Der-es-Sayyid (1). En rapprochant les formes correspondantes de Samarra et de l'époque d'El-Basra il est évident que l'évolution ornementale subie par le motif de *Nayv* est d'un usage très répandu dans le traitement des motifs. De la même façon la plus abondance de motifs réels en nombre et placés sur l'extrémité de la feuille (B, E) devient le contour des feuilles A et D et se adapte au même motif en se transformant en un motif simple. On ne ressent l'absence d'une forme naturelle que par les trous, la grille sont devenus de purs ornements. Les motifs des motifs de A et B et encore plus récemment leur origine végétale.

(1) Cf. Flury, *Die Ornamentik des Der-es-Sayyid*, dans la revue *Islam*, VI, pl. 1, fig. 1 et 2, pp. 74-75. Quant aux reproductions du genre végétal en question il faut ajouter encore : J. Brzeczowski, *Manuskripte für Kunstwissenschaft*, I (1908), fig. 4; VIII (1915), pl. 79-80; A. L. L., *Iran und Völkerwanderung*, fig. 177, *Bulletin of the Metropolitan Museum*, New-York (1911), vol. VI, fig. 1.

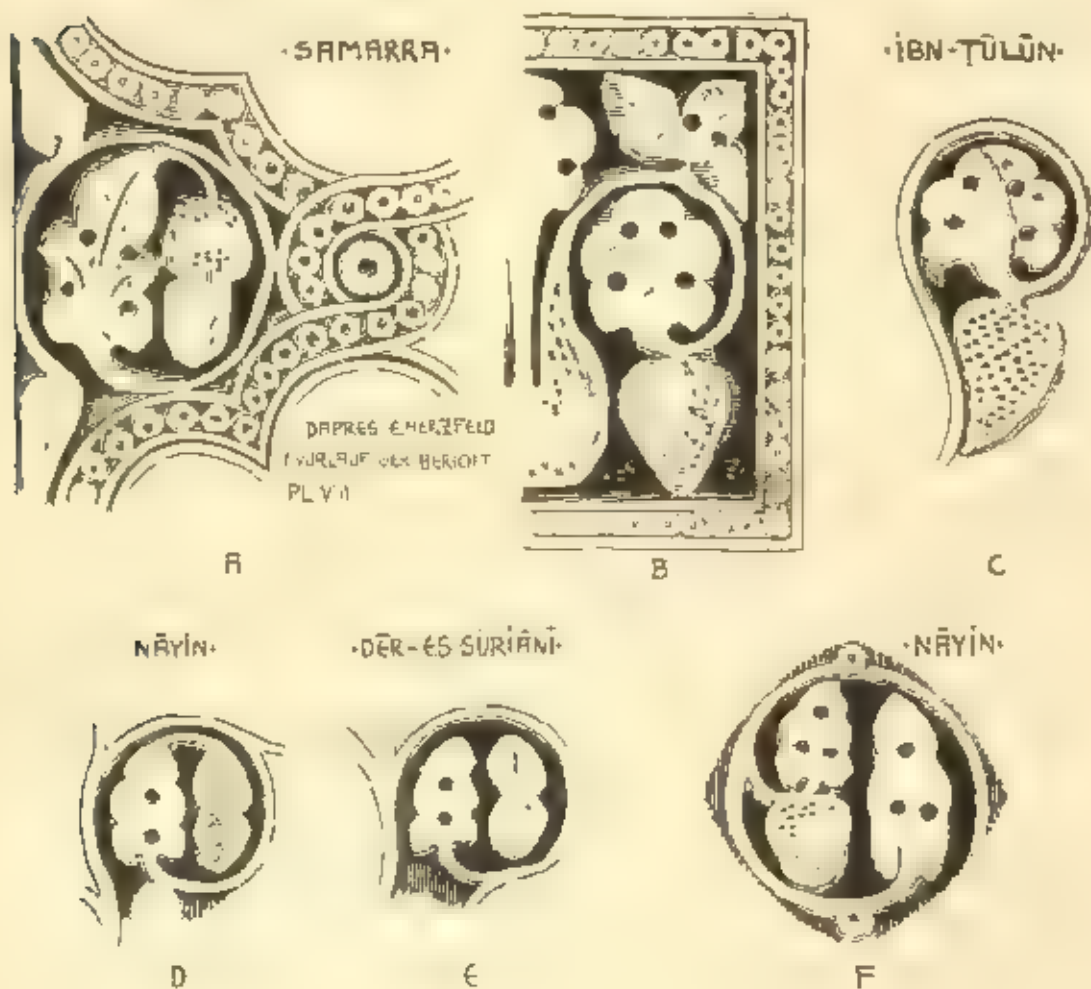
(2) Les différentes feuilles de l'époque abbas-

side sont mentionnées dans mon article 'Samarra und die Ornamentik der Moschee des al-Fatimid', *Islam*, IV (1913), pp. 423-424, 429.

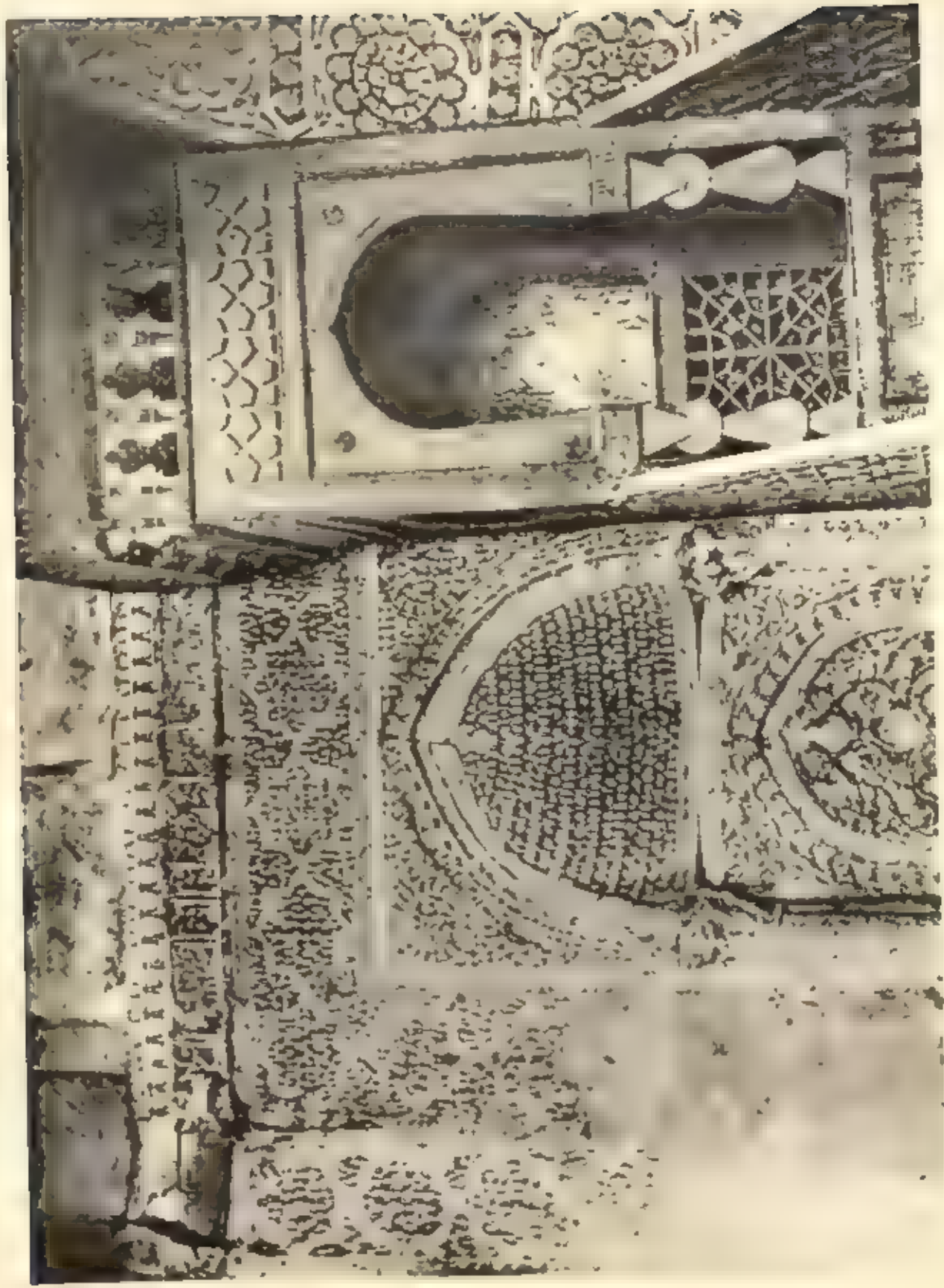
(3) Cf. mes remarques sur le sens de cette évolution dans *Islam*, VI, pp. 75-76.

Un exemple analogue d'une palme ornée d'un tron qui simule un motif est décrit par W. et G. Moiré, *Les Monuments arabes de Tlemcen*, fig. 42, 47, et p. 167, en les

Si nous comparons maintenant les éléments ornementaux de Nāyin à ceux de Dēr-es-Sūrjānī (B, E), on remarquera une petite différence: le raccordement entre la feuille et la grappe de raisin a disparu chez E, de sorte que D



ressemble davantage à A. Pourrait-on en conclure que le décor de Nāyin, aussi au point de vue chronologique, est plus près de Samarra que celui de Dēr-es-Sūrjānī? Je n'oserais pas trancher une question aussi délicate en me fondant sur ce seul détail. Il est vrai qu'on pourrait aussi renvoyer à la figure 2 F, ses feuilles sont évidemment plus naturelles que celles du type E. Mais de l'autre

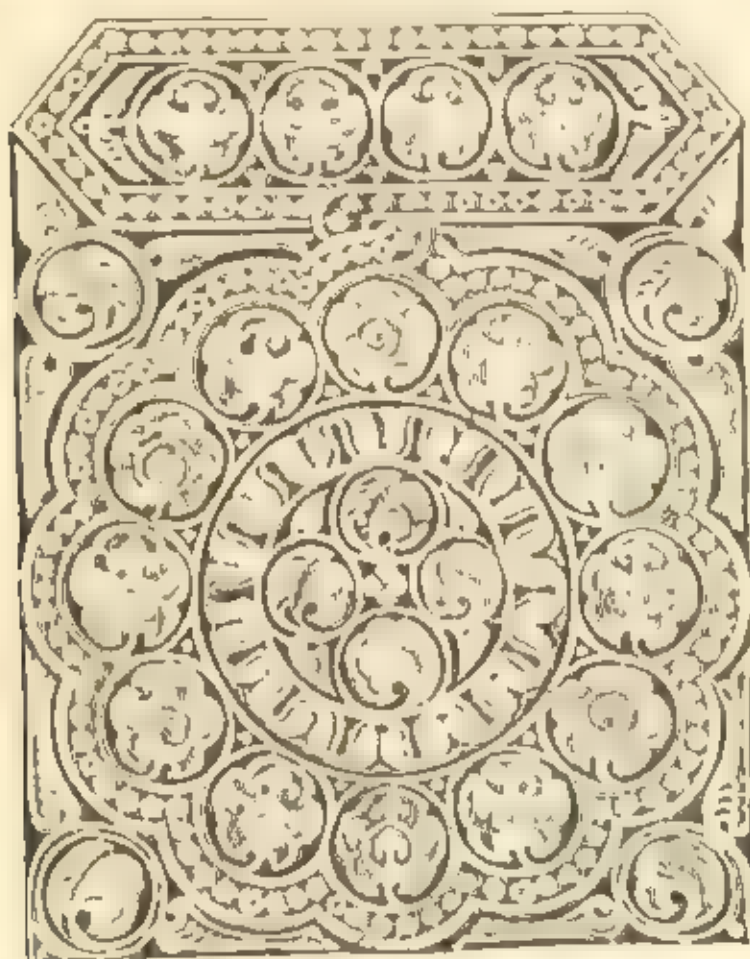


Mosquée de Nava — Partie supérieure du mihrab



celle d'exister une petite frise dans le bas du tympan syrien dont les feuilles de vigne ont fidèlement conservé le caractère toulonnais.

D'autres difficultés encore nous empêchent d'établir une chronologie précise entre les deux monuments. La mosquée d'Naym et le convent chrétien



4

appartiennent à des provinces très éloignées l'une de l'autre, Nous ne savons pas encore si le nouveau type de feuille avec les trois à la ville dans l'axe vertical fut créé en Perse et importé de là en Égypte, ou s'il prit naissance en

Mésopotamie d'où il fut repartit à l'Est et à l'Ouest. Faute de matériaux de comparaison, de l'étude d'un seul et même ouvrage, on se contente de constater que les deux monuments paraissent vraisemblablement de la même époque. Par conséquent, le décor de la fenille de Nâyin, que nous venons d'analyser, remonte vers l'an 900 A. D. Cette date approximative paraît d'autant plus justifiée que l'analyse paléographique par ailleurs est en faveur de la fin du neuvième ou du commencement du dixième siècle. Or, plus haut, nous avons relevé le fait que le synchronisme des compositions décoratives dans les différentes parties de la mosquée est établi par le décor épigraphique; il ne sera donc pas nécessaire de revenir à la question de date dans l'analyse qui suit.

Une des créations ornementales les plus remarquables de Nâyin, qui forme un contraste heureux avec le décor des colonnes, se trouve sur les intrados de la planche XLII. C'est une composition savante de motifs géométriques et végétaux. Au premier plan, pour ainsi dire, on voit de grands cercles d'arabesques en 12 festons et entrelacs d'hexagones oblongs. Le petit détail ornemental qui se marie à ces grands motifs ne se voit pas clairement sur les photographies agrandies de la planche XLII. Par contre, la figure 3 donne tout ce que l'on peut déchiffrer à la loupe des deux premiers encadrements de la planche XLII. Leur cadre est formé de rubans perlés, tels qu'on les trouve à Samarra (cf. fig. 2 A-B). Les éléments végétaux sont beaucoup plus variés que ceux du décor des colonnes. On notera les séries de feuilles à cinq lobes, ornées d'arabesques, les demi-feuilles accouplées qui forment un ruban circulaire, les tronçons de feuille rectilignes et rattachés à la série des quatre coins, et entre les demi-palmes qui servent à remplir les petits rectangles. Cette combinaison harmonieuse de simples motifs géométriques et d'éléments végétaux plus libres et variés donne l'impression d'une sûreté de style bien remarquable.

Tandis que la base du décor des intrados est géométrique, l'ornementation des encadrements formés par les grands arcs est d'origine végétale (cf. pl. XLV). Des tiges et des racines simples jusqu'aux plus adaptés les éléments végétaux d'une nature conventionnelle, se déroulent en rubans à gauche et à droite d'un motif central (pl. XLV). On en a une variante un peu simplifiée de la figure 3. Le cercle est découpé en dix festons, dont chacun se termine en tronçon

<sup>1</sup> Cf. *Islam*, VI, p. 86.

<sup>2</sup> Une étude comparative des feuilles ornées

d'arabesques demanderait des photographies encore plus nettes.



d'acanthé au lieu d'une feuille à cinq lobes. Et le nombre des demi-feuilles accouplées est réduit. La composition voisine (cf. pl. XIV et fig. 4) présente des éléments végétaux d'un genre nouveau. De la tige mince se détache une demi-feuille longue et maigre qui s'arc-boute et borne aussitôt une espèce de fleuron en forme de vase flanqué de motifs de remplissage symétriques<sup>(1)</sup>. La demi-feuille circulaire nous attire tout particulièrement; ses groupes de digitations, séparés entre eux par des entailles imitant des oilets, nous ressemblent encore nettement la feuille d'acanthé. Or, on sait que les *muqarnas* pour une étude comparative de ce genre végétal telle qu'elle a été faite par MM. W. et G. Marçais pour l'art musulman occidental<sup>(2)</sup>, sont encore très rares en ce qui concerne l'Orient. Je n'oserais donc pas rapprocher les quelques feuilles d'acanthé publiées par M. H. Vernet et M. E. Herzfeld de la figure 4<sup>(3)</sup>. Les oilets convertis en entailles entre les groupes de digitations font défaut dans les matériaux publiés. À cet égard, les acanthes de l'art musulman occidental du dixième siècle, qui sont évidemment plus récents, ressemblent davantage à la figure 4<sup>(4)</sup>.



Fig. 4

(1) Cf. les fleurons analogues de l'art abbasside de Samarra et de la mosquée d'Ibn Touloun (E. Herzfeld, *loc. cit.*, pl. V, en haut et A. Casswell, *The Burlington Magazine*, nov. 1919, pl. I, n° 4, et pl. II, n° 9 (en bas à droite)).

(2) Cf. Tlemcen, fig. 12 et p. 104 et suiv.

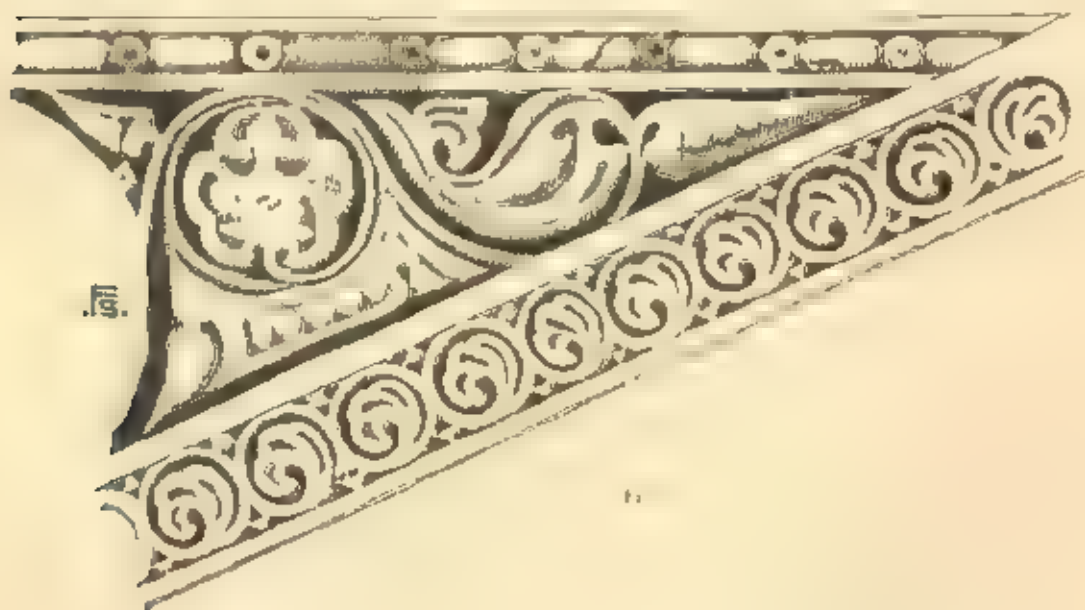
(3) Par contre la parenté entre les tiges des

d'acanthé de Samarra (cf. Herzfeld, *loc. cit.*, pl. VI en bas) et les feuilles empennées du *ber es sifjani* (cf. *Islam*, VI, p. 80 et fig. 4, c) me semble incontestable.

(4) Cf. Velasquez Bosco, *loc. cit.*, pl. XXVIII (en haut) et W. et G. Marçais, *loc. cit.*, fig. 12 B.



Les motifs végétaux adaptés à la ligne architecturale de la figure 4 (cf. pl. XLV) manquent un peu de qualité. Une composition architecturale analogue à celle de la figure 4 ferait certainement mieux dans l'ensemble de l'écoinçon. Le large motif végétal, garni de digitations entre deux trilobes, qui encadre en partie la



feuille à cinq lobes, fut très en vogue ornemental : c'est une espèce de survivance d'un art plus primitif. Les demi-tenailles qui terminent la ligne principale sont des demi-palmes, assimilables à celle des quatre coins de la figure 3. Je n'ose pas insister sur le point de détail de chef, parce que les photographies ne sont pas assez nettes.

Les deux frises de la planche XLV méritent encore d'être mentionnées. La plus petite fait le tour de l'édifice. Elle se compose d'une simple série de tronçons d'acanthes isolés, insérés dans des cercles entre deux filets (cf. fig. 5). On notera les petits motifs de remplissage que le stucateur emploie pour garnir les vides. Le décor de la frise au-dessus de l'inscription (cf. fig. 6) prend des formes plus variées. Signalons en particulier la feuille à cinq lobes, qui a subi une transformation de ses proportions. Son lobe vertical allongé est fendu en deux parties symétriques qui se marient aux motifs correspondants des feuilles voisines. Il en résulte une suite de petits arcs ren-



Mosque de Nayin. L'angle nord-est des écoinçons.



fermant les fleurons trilobés) à trois lobes, qui reposent sur une base horizontale.

La figure 7 (cf. pl. XXXI) est elle-même un oiseau en vol en avant du motif. En comparant son décor avec celui de la planche XLV, on aura l'impression que les deux compositions diffèrent sensiblement au point de vue du style, bien que leurs éléments ornementaux soient en partie les mêmes. Une large tige composée d'une succession de fleurons entre deux tiges très minces se déroule horizontalement dans la surface à décorer. Ses involuques formés de vagues, le motif est moulé d'une composition au relief



Fig. 6.

celle de la figure 1. Toutefois, la figure est garnie d'une sorte de réseau polylobé. On remarquera que le grand fleuron central est une imitation du motif de remplissage à quatre lobes et à double entrecroisement linéaire. Les deux monuments émirages de Samarra et de la mosquée d'Ibn Iouneïm. Cette composition centrale se voit comme un contraste étonnant avec le motif central de la planche XLV, qui révèle une recherche de l'équilibre des masses et de l'harmonie des lignes constructives. On dirait que l'artiste d'Ibn Iouneïm, qui, malgré les styles paléographiques mentionnés plus haut, l'ensemble du décor de la mosquée n'appartient pas à la même époque? Je ne crois pas. L'évidence paléographique est corroborée par l'ornementation des intrados qui est la même sur les planches XLV et XXXI, par les feuilles à trois lobes qui ornent d'une manière si typique dans le décor

(\*) M. G. Margnès a bien voulu me proposer ce terme, qui me semble plus précis que « style copte » ou « premier style de Samarra ». Quant au style de la figure 4 on notera que ses ornements sont séparés par des découpures plus larges, de sorte que les défoncements

obscurs forment un contraste plus prononcé avec la surface blanche des motifs environnants.

(\*) Cf. les motifs végétaux à trois lobes de Samarra II VIOLLET, *Un Palais musulman du neuvième siècle*, pl. XXI 1 et 3.

des grands « composites » et par le fait même que les monuments abbassides de la seconde moitié du neuvième<sup>(1)</sup> et du commencement du dixième siècle diffèrent au moins en grade de différents éléments stylistiques analogue à celui de la mosquée de Naxos. La figure 7, en bas à gauche, avec la corolle polylobée qui est ornée de palmettes et de dentelles, est un exemple d'un motif géométrique nous rappelle encore une fois le couvent syrien dans le Wadî Na'urân. On n'aura qu'à joindre un coup d'œil sur l'ensemble du décor de ce monument co-tripartite<sup>(2)</sup> fait pour nous convaincre d'y reconnaître les ornements à feuilles d'acacia « dénaturés » des parallèles persans, pour se convaincre que les ornemanistes de cette époque, puisant dans un trésor d'ornements si complexes et qu'ils se plaisaient à assembler dans un même édifice une richesse d'éléments hétérogènes qu'on chercherait en vain dans les monuments plus récents de l'art arabe.

Après cette analyse, forcément très sommaire, du décor de la mosquée de Naxos, on arriverait à tracer le schéma qui existe entre le décor abbasside plus ancien et les développements que l'ornement persan nous a révélés. Pour les raisons indiquées plus haut il faut y renoncer. On peut seulement faire une synthèse sommairement possible de l'art abbasside, s'il nous est connu, si qu'on ait su à l'époque de dresser une ventouse complète le décor de Naxos.<sup>(3)</sup>

Quant à l'art du dixième siècle, les provinces orientales, il est impossible de s'en faire une idée. Ce siècle qui représente une des périodes de transition les plus importantes est encore enveloppé d'une ombre de mystère. Voilà pourquoi il est si difficile de tracer le plan de l'art fatimide de l'époque. Est-ce que le décor de la mosquée d'el-Azhar est le résultat d'une évolution autonome, se fondant sur l'art abbasside de la Mesopotamie, qui a pris racine en Egypte sous Ahmad ibn Touloun? Est-ce que les provinces orientales ou occidentales, au cours du dixième siècle, ont contribué pour leur part à l'essor rapide de l'art fatimide? A ces questions on ne pourra répondre que par des hypothèses. Mais on peut dès maintenant constater que la mosquée d'el-Azhar n'est pas comparable avec l'église à croix ou mosquée persane qui nous soul-

<sup>(1)</sup> Cf. Samarra und die Ornamentik der Moschee des Hin Tulûn, Islam, IV, pp. 422-432.

<sup>(2)</sup> Cf. Islam, VI, pl. I et II, fig. 1-7, et les reproductions des belles photographies du Comité de conservation des Monuments de

l'Artarabie Monatshefte für Kunstwissenschaft, VIII, pl. 79 et 80.

<sup>(3)</sup> Le mihrâb, dont je n'ai guère dit un mot, est une des créations les plus curieuses de ce genre. L'ornementation n'est pas seulement anagorale.

connue<sup>1</sup>. Dans le premier monument latunde on ne trouve pas le décor a

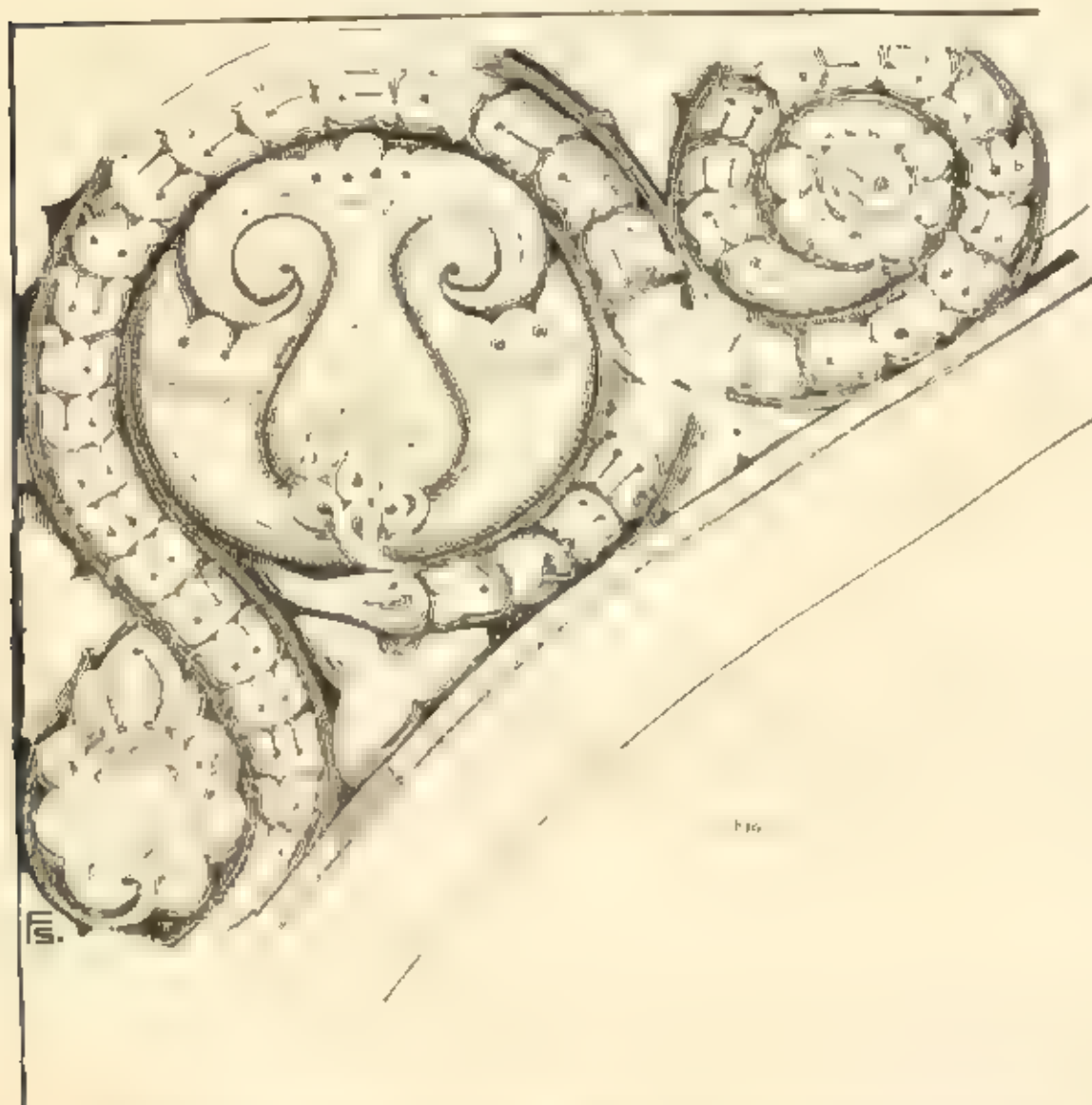


Fig.

feuille, le vague, les naïades enroulées, les serpents et les cercles lobes de Nâyin

<sup>1</sup> Sur les rapports entre l'art sassanide et le décor du Dêres Sâdjâd voir *Islam* XI, p. 78-86, en bas, et 87.

<sup>2</sup> Cf. *Flour*, loc. cit., pl. VIII-XIII, XXIII. Seul le décor épigraphique offre des traits communs avec le coufique fleuri de Nâyin. On



J'insiste sur ces détails parce qu'on a trop souvent affirmé d'une manière si catégorique l'influence de la Perse sur l'Art Islamique du Caucase, sans donner des faits précis. Le décor de la mosquée de Naym, en tout cas, n'appuie aucun renfort à cette thèse.

On pourrait plutôt penser à des relations entre l'art persan de Naym et celui des provinces turcomannes proprement dites, quand on se rappelle que quelques-uns des ornements de cette mosquée sont aussi connus. L'Ornament circulaire lobé, par exemple, se rencontre souvent dans le décor de palais de Séleucie, mais l'ensemble de ces éléments d'art magistral et raffiné le rapproche avec nos ornements persans. Les rubans lobés, entrelacés par de petits cercles, forment un sujet avec des racines de l'art arabe d'Espagne<sup>(1)</sup>. Sur l'escalier de Saint-Jean-Baptiste-Mosquée, datée de 1111-11970, les cordons de cornues festonnées sont agrémentés de la même succession de fleurons à trois lobes qui forment les gracieuses ligatures (figure 7). Les motifs et motifs apparaissent fréquemment dans les monuments espagnols du dixième siècle. Mais il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver dans ces arts de ressemblance, des que l'ensemble de la décoration tombe sous le coup de style.

Bien que nous ne puissions pas encore penser à porter généralement des données relatives que la mosquée de Naym nous a révélé, nous ne pouvons que M. H. Verdier par sa belle découverte, a été un service signalé de tous ceux qui s'occupent de l'art et de l'architecture musulmans. De nouvelles données historiques de l'art persan peuvent appuyer, en grande partie, sur les matériaux de Naym.

S. FARM.

mosquée de Naym, construite à l'époque de l'islamisme, en plâtre décoré, tout absolument dépourvu de sculptures en bas-relief.

cf. G. MAZDAZIR, *Art musulman en Iran*, (Paris, 1905), fasc. I, pl. I et II.

(1) cf. MAZDAZIR, *Art musulman en Iran*, (Paris, 1905), fig. 116-117.

Le motif circulaire lobé se rencontre de l'art persan persan (cf. G. MAZDAZIR, *Syrie centrale*, pl. 129, 146 et 148).



## LES ANCIENNES DEFENSES DE BEYROUT

PAR

LE COMTE DU MESNIL DU BUISSON

### *Deuxième article*

A partir de Bab-es-Serrâ, les murs suivaient à peu près la rue qui traverse les souqs allant droit vers Saint-Georges. Ils laissaient à l'extérieur les anciens bâtiments aujourd'hui transformés en houses du Commerce et désignés parfois sous ce nom, « Les Keures la Serâ ». Une vaste salle s'y voit encore. Elle se compose de 3 corps et de 8 travées, ses voûtes d'arc de ou de ogives et soutenues par de gros piliers carrés de dimension royale comme les travées.

La Caserne de la Place des Larous et le Souq actuel les bijoutiers étaient également indétruits. Les murs étaient au contraire à l'intérieur la petite place irrégulière de la rue du Théâtre, une ruelle et un passage voûté prolongeant celle-ci plus au S.-O. vers la Cathédrale de Saint-Georges des Maronites. Dans cette ruelle, la dernière maison Française avant l'entrée sous la voûte est celle qui abrita Abd-el Kader à son passage à Beyrouth, elle était alors une des plus belles de la ville!

Le passage voûté qui est tout à côté s'appelle Bab Abou el Nasser parce qu'il donne accès dans le souq Abou el Nasser. Quoique le mur extérieur de la construction paraisse conserver quelques traces de fortifications, il est difficile d'admettre que ce passage ait jamais été une porte de la ville. Une telle hypothèse qui suppose surtout que le rempart venant de Bab-es-Serrâ se serait appuyé à l'angle nord ou sud le l'ouvrage serait en contradiction avec les traditions locales actuelles.

Un beau reste de mur Français subsiste dans ce quartier. Il se trouve entre la place des Larous et l'Eglise Saint-Georges et se dirige du Nord au Sud, séparant une cour d'un jardin. C'est une couronne de 10 mètres environ, le mur presque intact. Le massif de maçonnerie a 1 m. 50 d'épaisseur

au pied. Mais cette base, qui paraît consister par deux murs accolés, ne s'élève qu'à 1 m. 50 environ et forme à l'intérieur un chemin de ronde et



Fig. 9. — Le rempart à l'angle S.-E. de la ville.

etab. défensif à 100 mètres à l'Est par un ouvrage encore important, la « Tour » ou « Bourdj » dont nous avons déjà parlé <sup>(1)</sup>.

#### IV. — Défenses du côté de Sud.

Le mur dans son ensemble longeant de ce côté la rue des Martyrs et la rue du Serail formant comme ces rues un angle très ouvert

(1) Le cheik qui a élevé cette maison est le grand-père du cheik Abdul-Kerim Abou-el-Nasser, actuellement Nakib-el-Achraf de Beyrouth (Note du Cte Paul de Tenaars).

(2) Voir pp. 231 et 232.

(3) La muraille du côté du Midi, est encore entière, mais bâtie des ruines de la vieille ville. Cela paraît par les morceaux de pierre et de marbre que l'on y trouve. Nous trouvâmes sur

une banquette de tir en même temps que l'assise d'une haute muraille arabe de 30 centimètres d'épaisseur, construite sur le bord extérieur. Cette muraille est percée de onze meurtrières et couronnée d'autant de créneaux pointus. Cette même construction peut être attribuée à Izzar (fig. 9 et Pl. L, 1).

Faisant suite à ce mur, au Sud, s'élève une grosse maison (G) bâtie au siècle dernier par un cheik <sup>(2)</sup> et servant de lieu de prière. Cette maison marque l'angle Sud-Est de l'enceinte; le mur à cet endroit formait un angle droit.

Rappelons enfin que cet angle

une de ces pierres de marbre est restée d'une assez grande taille.

VG ETIA

XI C I M

VS PROBY'S.

MARSHALL, *Voyage d'Alep à Jérusalem*, p. 10.

Malheureusement, l'orientation de Maundrel, dans Beyrouth est incertaine. Il s'agit, dit-il, d'être tel de la muraille de l'Orient.



Rut Deise en 184 - Avenue al sercurd. n. r.  
Chap. VII M. 101





Raymond and Frances N. F. (1911)



Ce gravure de Fluchin<sup>1</sup> nous donne quelque idée de ce qui était cette partie du rempart. Le dessin peut malheureusement être un peu exact quant aux détails et la forme générale n'est qu'un croquis. On y voit les sautoirs et l'allure arabe des courtines garnies de créneaux pointus. Les deux portes et la forme drôlée au centre des constructions. On remarquera encore une tour élevée qui, vers l'extrémité Est, forme quelques petits ouvrages de défense et enfin du côté Ouest de la ville, le gros bastion carré qui s'élève légèrement sur la butte du Nouveau Sérail.

Presque aucune trace de ce grand mur n'est parvenue jusqu'à nous. De l'angle Sud-Est à la première porte Bab Derkeh, on a sans cesse pu suivre le mur qui passe sous l'arc de l'Eglise Saint-Georges des Mirantes.

Quant à Bab Derkeh, elle est située dans l'axe Allenby actuelle à l'Ouest de la chaussée et à quelques pas en arrière en dessous de la rue des Martyrs. Il ne reste du côté Ouest qu'un débris de mur représentant un passage d'une longueur de 7 pas (Pl. XLVIII).

Bab Derkeh était d'une construction soignée et passait pour la plus belle porte de la ville; elle était surmontée d'une inscription métrique byzantine que le Service français d'Archéologie de Beyrouth a fait transporter dans le jardin de la Place des Canons<sup>2</sup>.

Trois dessins puis l'existence des murs donnent une idée de ce qui existait à cette porte et ses abords. Les deux premiers sont de Maffett. Nous en donnons ici une reproduction d'après les originaux inédits aujourd'hui entre les mains de deux nèces de Lantini. Pl. XLVI et XLVII. Le troisième est de Lehoux; il a été publié par Léon de Laborde en 1837<sup>3</sup>.

Maffett nous raconte lui-même dans quelles circonstances ces dessins ont été exécutés : « Aujourd'hui 1<sup>er</sup> avril 1837, je suis allé dessiner avec

<sup>1</sup> *L'Orient*, 3, Pl. 2.

<sup>2</sup> Le texte en arabe se trouve dans le *Beke*, *Comptes rendus*, 40-9. L'inscription métrique Τῶν τοῦ ἀποστόλου ἡ ἀνω πόρτην αὐτῶν ἐκείνην — L'ORIENT (L'ASIE) — Maffett, p. 43. — *Archéologie*, etc. — F. M. S. — *Publications*, V, 1848, p. 588. — F. M. S. — *A journey from Aleppo to Jerusalem*, A. D., 1691, Oxford, p. 43, ou *Voyage d'Alep à Jérusalem*, p. 70 : « over an other gate » —

H. Gurn, *Relation*, p. 243. — Ibn Yawar, p. 277. Ces références nous ont été fournies par le H. P. Maffett, directeur de l'École française de droit de Beyrouth.

<sup>3</sup> *Le Voyage de la Syrie*, Pl. XXVI. D'après une vue intermédiaire des fortifications de Beyrouth reproduite en 1837, avec de légères variations, Syrie, par J. YANICK et J. FAYOT, Paris, 1848. Syrie mod. n. 2.



Lefoux prit la route maritime de la ville, la maison de Soliman Pacha habité par lui-même et par M. Arge, officier d'artillerie, et le séyid le Mahomet Ali. Vers le soir je suis allé au promenoir de la porte Elnoub Bakou — 2 avril. Ce promenoir, je suis allé faire quelques exercices aux armes que j'avais commencées l'après-midi, la maison de Soliman Pacha — La maison dont il s'agit se trouvait au Nord-Ouest de Bab Berkeh, au pied de l'ancien rempart des Capucins.<sup>6</sup>

Le premier dessin de l'enceinte, PL XLVII, a été pris du Nord-Est. La porte, le second PL XLVI, et le cimetière de Lefoux l'ont été d'un même endroit, un peu au Nord-Est de Bab Berkeh. L'ouvrage est à peu près carré et divisé en deux parties de même étendue. La porte extérieure est couronnée de deux tours carrées<sup>7</sup>, probablement réunies en façade par un mur de sauteresse et de sauteresse, le contour extérieur. En creux, richement décorées, les constructions intérieures. La porte intérieure, sans ornement, est percée au centre. La quatrième base en regard de l'ancien fort est percée. Quant au rempart, il allait l'ouvrage en cercle à l'angle Nord-Est. L'angle vers le Sud-Est de la face Ouest. Des deux côtés, c'est un mur droit muni d'une banquette de tir élevée. Les dessins paraissent indiquer deux rangs de meurtrières : celles du haut plus espacées étaient garnies de treillis posés sur la banquette — celles du bas, percées dans l'épaisseur du mur, se communiquaient du sol, sauf à l'Ouest de la porte où une seconde banquette plus basse en facilitait l'accès sur une certaine longueur. Des créneaux pointus en gradins couronnaient le mur.

Les dessins ont été faits en 1838, le long d'un rempart de la ville de Damas, vagues envahis par les sables et les cailloux ; l'aspect de ces bords de Bab Berkeh changea complètement vers le milieu du dix-neuvième siècle. Lorsque cette époque, on peut dire qu'il parvint à la ville au point d'abord, à l'Etat, une le topographie des murs de la Place des Bâches. Cette mosquée serait en plein air, de la chaux et de la terre. A l'Est, un arc, au sud les trois tours des des églises militaires ou signalées par plusieurs voyageurs. L'ensemble de la porte de Damas ou Bevruth peut être la seule au delà du

<sup>6</sup> *Topographie de Syrie et de l'Asie en 1838*, et 1839, Man. de la Bibl. Nat. — Ex. Nouv. Acq. 11553, f. 13.

<sup>7</sup> *Revue de l'Armée*, 1838, p. 100.

<sup>8</sup> Celle de l'Est paraît transformée en habi-

tion, ou non. L'ouest, déjà la plupart des ouvrages militaires de la ville.

(\*) P. ex. H. Guizot, *Relation*, p. 245. « Les murs de la ville de Damas, de la Porte Berkeh à la tour Kechach. » Cette tour est le Bourj de la Place des Canons.



WALL OF THE TEMPLE OF BAAL



dux-neuvième siècle, « El Ain » dont les eaux viennent de Ras el-Nabaa. Elle alimentait des Bains publics. K. Konton parle encore à Beyrouth avec admiration.

Près des ruines de cet établissement se voient encore aujourd'hui celles de l'église orthodoxe, et construite il y a 60 ans. On se rappelle qu'à cette époque la question du calendrier Grégorien causa un schisme dans l'église grecque catholique<sup>(1)</sup>.

En face de ces constructions se trouvait l'ancien couvent des capucins (M. Ducloux me par eux en 1870) au milieu des débris — quelques débris de fresques et de moulures y indiquent encore la chapelle ou étaient enterrées les « nuns »<sup>(2)</sup>. C'était le sanctuaire des latins à Beyrouth et le consul de France y avait son logement. C'est là, probablement qu'il faut déposer les restes de la tête de Lamartine en attendant le buick qui devait les ramener en France.

Des courtines qui reliaient Bab Dabkeh et Bab Yaqoub, il ne restait que quelques pans de murailles englobés dans des constructions plus récentes. Rue la Serail cependant, en face de la petite fontaine des Halles<sup>(3)</sup>, un segment du mur (N), d'une quinzaine de pas, est bien différencié des mesures environnantes (Pl. XLV).

Une banquette de tir est encore visible à 3 mètres au-dessus du sol des ruines au Nord. Elle comportait une rangée de 7 meurtrières. Le sol du côté de l'extérieur de la ville s'est exhaussé, le sable s'est accumulé au pied de la muraille et arrive à la hauteur de ces meurtrières.

Plus ensablée encore est Bab Yaqoub<sup>(4)</sup> qui sert actuellement d'issue à un

<sup>(1)</sup> Au commencement du Patriarcat de Mgr Clément Balhouth en 1836. (Note du Cte Pm. de TARRAZI)

<sup>(2)</sup> Mgr Quarles Antoine Harbakery archevêque syrien catholique de Beyrouth (mort le 15 janvier 1841), y fut entermé. Plus tard les restes du re prélat ont été transportés au couvent de Charfé. (Note du Cte Pm. de TARRAZI)

<sup>(3)</sup> LAMARTINE, *Voyage en Orient*, Hachette, 1881, t. II, p. 98 « 10 avril 1833. — Arrive hier ici [à Beyrouth], passé deux heures au couvent franciscain près du tombeau où j'ai cueilli tout mon avenir. »

<sup>(4)</sup> Montfort a laissé une peinture à l'huile intitulée : « Fontaine de Jakoub à Beyrouth » Catalogue par A. A. MONTFORT, 1885 p. 41, n° 15. Peut-être, est-ce une ancêtre de la fontaine moderne.

<sup>(5)</sup> LÉON DE LAMOURA, dans son *Voyage de Syrie* donne une vue intitulée « Beirouth vue de l'une des portes de la ville » d'après un dessin de Leboux, pl. XXVI, D 56 (Vue reproduite par Lemaître dans *Syrie*, par JEAN YVES et JULES DAVID, Paris, 1815. *Syrie moderne* IV.) Cette porte paraît bien être Bab Yaqoub.

passage construit sous la rue du Serail et débouchant sur le côté Ouest de la chaussée de la rue Fakhr el-Din. Elle est actuellement construite par une bâte de 2 m. 70 de haut et de la même largeur, la forme, l'appareil du mur, la suspension des battants sont semblables à celles observées à Bab el-Serail et à Bab Debbaghah. Le mur a 0 m. 70 d'épaisseur, mais les battants sont encore à



Fig. 10 - Le pont sur le Yarmouk à Hama.

leur place. Ils se composent de poutres formant caissons du côté de l'intérieur et, à l'extérieur, bardées de fer et garnies de clous à têtes saillantes. Une petite porte est aménagée dans l'un des battants. Des restes de voûtes indiquent que l'ouvrage de Bab Yaquub s'étendait vers le nord, en donnant accès

dans un souq couvert. Tous ces vestiges sont au-dessous du niveau de la chaussée actuelle (Fig. 10 et Pl. L. 2).

D'après le comte Philippe de Launay, la porte dont nous venons de décrire les restes a été construite par Abou el-Djezzar et remplacée une autre porte de ville située 20 mètres plus au Nord. On ne l'a restaurée lorsqu'il est allé chercher partout à charge l'encercle n'ayant pas à craindre des terrans vagues à l'intérieur.

Bab Yaquub doit son nom à un certain Yaquub Kesrouani qui avait son habitation au-dessus de cette porte. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, un médecin de Saïda, Yacoub Abdi qui devait se distinguer plus tard comme consul d'Angleterre dans cette ville, vint s'installer près de Bab Yaquub et y professait l'islam, se convertit en plon ar et eut à faire, mais n'eut tort, que cette porte fut dédiée son nom. Ce personnage mort en 1872 était le fils d'un docteur maltais qui avait servi dans les rangs de l'armée de Baparte devant Saint-Jean-d'Acre <sup>(1)</sup>.

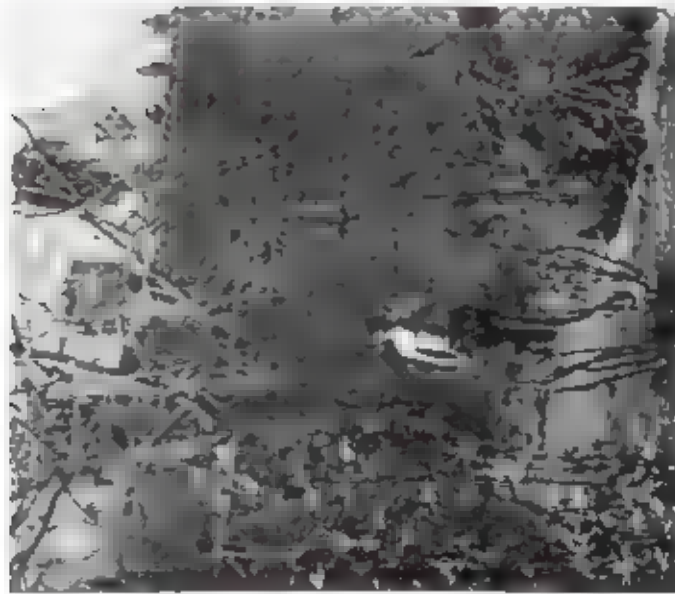
(1) Voir la revue arabe *Al-Machrek*, numéro du 15 mars 1903.



Revue du rempart entre Bab Derick et Bab Anjo







1. Proprietor of the "Fountain of Youth" in the  
"Fountain of Youth" in the "Fountain of Youth"



2. The "Fountain of Youth" in the  
"Fountain of Youth" in the "Fountain of Youth"



## V — DÉFENSES DU CÔTÉ DE L'OUEST

Nous sommes parvenus au point le plus vulnérable de la ville. L'assaut-fort, en effet, pouvait facilement occuper les hauteurs du Grand Serail<sup>66</sup>, de là, il dominait toute la ville à une faible distance. La cote 39 (Grand Serail) est à 125 mètres de l'angle Sud-Ouest de l'enceinte qui n'était qu'à 31 mètres d'altitude. Le pied de la muraille à son point le plus élevé ne dépassait pas la cote 35.

Aussi, ce côté était-il le plus fortifié. Des bastions carrés, des tours importantes flanquaient la muraille. D'après la carte marine anglaise de Dillon<sup>67</sup>, ces bastions ou ces tours étaient au nombre de huit, leur grosseur était inégale comme leur ornement : des baïonnettes attirent l'attention, sur les quatre plus au Sud, probablement pour indiquer leur aspect monumental. La carte anglaise de 1831<sup>68</sup> la donne à cet endroit que trois constructions barloquues, faisant partie de l'enceinte, et une tour séparée de même forme, *Baradj Je lid*. Cette désignation les accompagne : *anciens palais*.

Rey fait allusion à cette partie de l'enceinte lorsqu'il dit : « Beirut avait été fortifiée par les Français et quelques restes de ses murailles se voient encore surtout dans la partie *Ouest-bastille*. Elles étaient flanquées de tours, les unes barloquues, les autres arrondies et en avant, les murs regardant un fossé profond taillé dans le roc<sup>69</sup>. » Deux aquarelles de Montfort<sup>70</sup> que nous publions ici (Pl. LI et LII) et un dessin de Leloux<sup>71</sup> reproduisent fidèlement cette partie de l'enceinte en 1837.

Ce rempart de l'Ouest était ce qui restait de plus ancien des défenses de

<sup>66</sup> Ce serail aurait produit en 1452, d'après E. Rey, *Les Croisades françaises*, p. 323. On peut contester en l'esence, car si cette portion était très propre au siège de la ville, elle l'était moins à servir de château. Voir, p. 242, n. 1.

<sup>67</sup> *Syria Levant* *etc.* 1832, surveyed by G. H. DILLON, Master of H. M. S. Vernon, London, published Feb. 23rd 1834.

<sup>68</sup> Carte marine de 1831 reproduite en Fig. 2.

<sup>69</sup> E. Rey, *Les Croisades françaises*, p. 324.

<sup>70</sup> *Carte de la ville de Beyrouth, aquarelles etc.*, par A.-A. MONTFORT, 1835, pp. 26-27 et 60. L'ordre des vues prises prises à Beyrouth, Syrie, 25 avril 1837. « Collection de M<sup>lle</sup> Paves », n. 67. Voir les tours 4 des remparts de Beyrouth, Syrie. Signe à gauche. « Collection de M<sup>lle</sup> G. Montfort.

<sup>71</sup> « Vue des fortifications prises du haut, regardant hors de la ville » Leloux de L'Asie, *Voyage de la Syrie* 1837, pl. XXIII, D 87.

Bevrouth. Malheureusement toute la partie occidentale de la vieille ville a été entièrement bouleversée et recouverte de rues et de nombreux boufs. Les vestiges anciens sont très difficiles à distinguer.

Deux pans de muraille fort épaisse ont été utilisés dans des constructions modernes et sont à peine reconnaissables.

Le premier (A) se trouve au fond d'une échoppe de renouveau, rue de l'Hôpital. Il est percé d'un passage étroit qui conduit à un puits situé à l'intérieur de la ville.

Le second (B) fait partie du couvent des Capucins et forme un segment de cercle plus important. Son épaisseur varie entre 2 m. 90 et 4 m. 40. Il a été renforcé par endroits pour sa destination nouvelle. Une poterne est ouverte dans cette muraille (P. III-1). Percée par un particulier pour faire communiquer sa maison et son jardin, elle donna lieu à une intervention administrative, qui se terminera par quelque menu cadavre!

La destruction de cette muraille a l'endroit où se dresse le chœur de l'église latine Saint-Jean et la pose des ambitions de cette filice a fait découvrir un fût de mosaïque dont je fais une photographie à la bienveillance de M. P. Boust, supérieur des Capucins de Bevrouth (P. III-2).

Le carrefour de la rue des Postes et de la rue Georges-Picot se nomme Bab el-Hris. Ce nom rappelle une des portes de la ville qui s'ouvrait dans le prolongement du mur des Capucins. Bab el-Hris se trouvait exactement à l'extrémité Sud du Souq el-Djemil.

Elle doit son nom à une famille Hris qui logeait au-dessus de la porte. En 1860, lorsque les Français construisirent la route de Damas, ils voulurent couper la chaussée jusqu'à la mer et pour cela détruire la porte et une partie de la muraille. Abu Salck Hris ne voulant rien céder de sa propriété, le wali dut intervenir. En faisant cette prophétie qui s'est réalisée : « plus tard, lui dit-il, vous vous souviendrez de moi avec bonheur et vous direz paix à mon âme quand vous aurez vu les avantages que j'ai fait tout pour vous de l'élargissement de la rue ».

Cette muraille de 1000 ans est certainement détruite par les événements récents. Le fût de la mosaïque que l'on a trouvée vers 1903 n'était la dite ville close de mur que

de la route de la mer et le canal de l'Océan. Dans le même sens : Cf. les sources : *Les Sources de la Syrie* (1900), t. II, p. 100, etc.







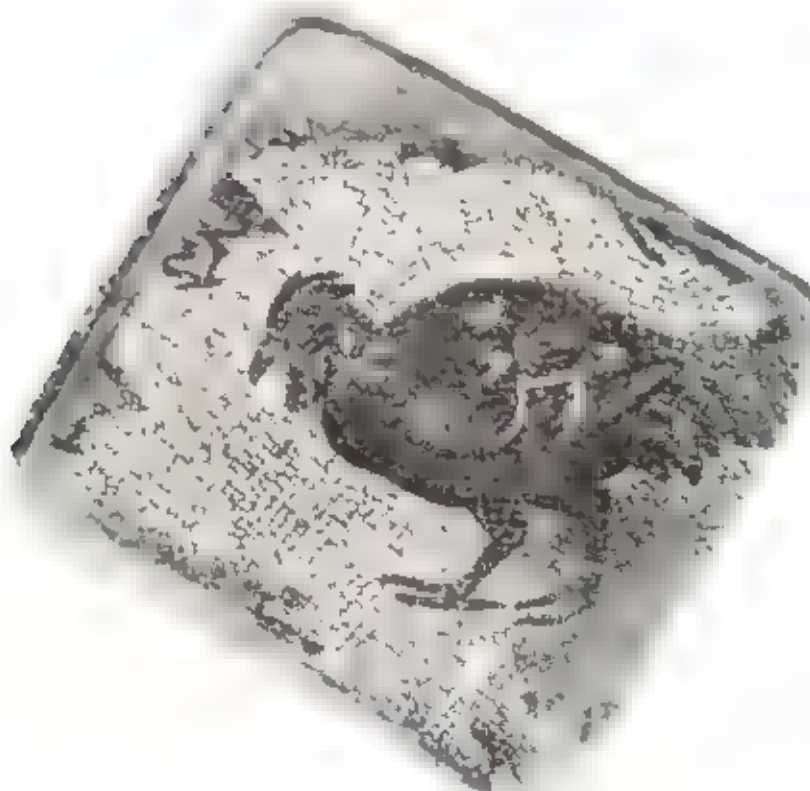
Figure 1. Main facade.







1. Destruction après incendie - ruines des phylodons



2. Mosaïque au centre des capitules



De Bab Idris, le mur suivant a peu près la rue du Souq el Djeimil atteignait une dernière porte : Bab Santiyé, peu éloignée de la mer. En avant de cette porte s'étendait le cimetière de Santiyé dont les derniers vestiges se voient encore au Nord de la rue des Français. Les cartes anglaises<sup>(2)</sup> nous montrent que, vers l'intérieur de la ville, les abords de la porte étaient occupés dans la première moitié du siècle dernier, par des plantations de mûriers qui s'étendaient, le long du mur, depuis la mer jusqu'au delà de Bab Idris.

De Bab Santiyé, la muraille se prolongeait en ligne droite jusqu'au rocher de la côte. Là, elle tournait carrément à l'Est et atteignait la jetée, qui, au moyen âge fermait le port au Nord. Un croquis de Montfort du 9 mai 1827



Montfort 9 mai 1827.

Fig. 11 — Les défenses du N-O en 1827 d'après Montfort

(fig. 11), paraît bien représenter ce coin de l'enceinte : « Je retournai au port de Beyrouth, dit-il, et je fis un croquis d'une des tours qui en défendaient l'entrée. La porte que nous y voyons serait donc Bab Santiyé ».

Ce rapide aperçu des défenses de Beyrouth permet de se faire une idée de ce qu'était la ville jusqu'au siècle dernier.

Tout d'union entre l'Orient et l'Occident, elle était toujours exposée, du côté de l'intérieur aux incursions des Arabes, Druses ou Météualis, avides de

<sup>(1)</sup> J. LAUS, *Le Syria*, t. I, p. 66. Au sujet du nom : *supra*, p. 246.

<sup>(2)</sup> En particulier, le plan de WILK (1840) où

la porte figure sous le nom de « Bab Santee ».

<sup>(3)</sup> Bibl. Nat. — Mus. Fr. nouv. Acq. 44550, f° 74.

pillage du côté de la mer, aux attaques des frégates d'Europe ou des embarcations barbaresques les unes se contentaient généralement de représailles rapides, les autres de l'enlèvement d'une cargaison. Aussi ses défenses saute-elles plutôt dirigées, du moins après les croisades, contre un coup de main rapide, qu'organisées en vue d'un siège, et par suite de médiocre importance. Leur but est avant tout de protéger un marche économique, de donner à la ville la sécurité nécessaire à son commerce.

Au point de vue archéologique, le mérite principal des ruines qui font l'objet de cette étude est de fixer avec précision les limites de la vieille ville arabe. A ce titre surtout nous souhaitons qu'elles soient bien conservées.

DE MESSIL DU BUISSON.

#### BIBLIOGRAPHIE

Les citations indiquées ici sont celles de la Bibliothèque Nationale

*Recueil des Historiens des Croisades*, publié par l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. — Imprimerie Royale, Paris, 1844. [Ces. 1.49 à 63.]

*Les Colonies françaises en Syrie aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, par F. REY. — Paris, 1883 [O2 n. 318.]

*Étude sur les monuments de l'Architecture paléoyenne des Croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, par REY. — Paris, 1871 Documents inédits sur l'histoire de France. — Ces. N 241.]

*Peregrinationes Medii Aevi Quatuor Wilhelmi de Oldemburg Peregrinationis iterum edita*, J.-C.-M. LAMBERT. — Leipzig, 1854. [Of. 2. 259.]

*La Chronique de Chypre d'Amadi*, publiée par BÉRENGER MASE-LATRIE. — Paris, 1894 [O2 n. 216.]

*Le Voyage d'Outre-mer de Bertrandon de la Broquière*, Conseiller de Philippe le Bon (1423), publié par CHARLES SCHERER, de l'Institut. — Paris, 1892. [Ces. G. 39.]

*Œuvres de Gislebert de Lannoy* publiées par CH. PORVIN. — Louvain, 1878, 8° 2 1102.]

*Les Voyages de Ludovic de Varthema*, ou le contour d'un la plus grande partie de l'Orient, (1492-1495), traduit par J. BARADY DE RADONIS, publié par CHARLES SCHERER. — Paris, 1888. [Ces. G. 36.]

Il en était ainsi au début du dix-septième siècle. « Baruth est encore à présent une des villes les plus riches et marchandes de tout l'Orient. C'est pourquoi le Turc y a establi une forte garnison et tire un grand profit des mar-

chandises qui s'y vendent estimant que la douane lui vaut bien autant que fait celle de Tripoly qui estoit affermée à quatre cens mille ducats ». *Les Voyages du Seigneur de Villamont*, p. 537.

- [illegible]

## PLANS

- [illegible]

## BIBLIOGRAPHIE

A. T. CLAY. — *The Empire of the Amorrites*. *Yale oriental Series. Researches*, volume VI. — New-Haven, Yale University Press, 1919. — 1 vol. gr 8° de 102 pages

A la thèse généralement admise qui fait de l'Arabie le berceau de la race sémitique et qui veut que les différents rameaux des Sémites du Nord en soient sortis, à intervalles quasi réguliers, chaque fois que l'Arabie souffrait d'un surcroît de population, M. Clay oppose la théorie d'un berceau amorrite de la race des Sémites qui ont peuplé la Mésopotamie. Cette thèse, l'auteur l'avait déjà exposée dans *Amurru, the land of the Semites* ; il la complète aujourd'hui et s'efforce de mieux préciser l'importance politique et économique de cet empire d'Amurru. Qu'est-ce que le pays d'Amurru ? En somme, la Syrie intégrale, dans la plus large acception du terme. La première vraisemblance de cette thèse est qu'Amurru nous apparaît historiquement comme un réservoir de populations sémites, et les invasions dont nous avons connaissance semblent venues de l'Ouest ; telle celle des Sémites de la Dynastie d'Agadé et celle de la première Dynastie de Babylone à laquelle appartient Hammurabi.

En outre, M. Clay expose que l'hypo-

thèse d'un berceau arabe des Sémites n'est prouvée ni historiquement, ni archéologiquement. La plupart des noms invoqués comme d'origine arabe sont plus facilement comparables aux noms propres amorrites, maintenant que l'onomastique nous fournit de nouvelles données. Cette langue nous apparaît comme un stade de très ancien sémitique ayant son individualité.

Il va sans dire que M. Clay ne prétend point qu'il n'y ait pas eu de constantes migrations entre l'Arabie et l'Asie, mais que le pays d'Amurru est, dès l'aurore de l'histoire, un centre sémitique bien distinct. On partent les invasions dont nous retrouvons les traces. On ne peut rien préjuger pour une époque antérieure.

M. Clay passe ensuite en revue ce que nous connaissons des Amorrites en Babylonie, grâce à l'onomastique ; incidentellement il se range à l'opinion que la légende de Gilgamesh est amorrite et que la région des cèdres, dont il s'agit dans son histoire, doit être cherchée du côté du Liban. L'extension des Amorrites jusqu'en Cappadoce nous est révélée par les tablettes dites cappado-ciennes en raison de la qualité de leur onomastique ; de même, jusqu'en Assyrie qui paraît recevoir sa culture sémitique de l'Ouest ; de même, jusqu'en Syrie du Sud grâce aux tablettes d'El



Amarna. L'Ancien Testament nous a laissé le souvenir de principautés amorrites établies sur la rive Ouest du Jourdain, rameaux du grand empire amorrite.

Un intéressant chapitre est celui où l'auteur, qui a peut-être poussé sa démonstration à l'extrême, dénombre les divinités sémitiques dont l'origine doit être recherchée dans l'Ouest ; sans doute, si la civilisation mésopotamienne est venue d'Amurru, peut-on y retrouver l'origine nominale de son panthéon ; mais il est assez malaisé de déterminer la part qui revient dans la nature de certaines de ces divinités à la civilisation sumérienne et à la civilisation sémitique. Sur certains points, cependant, nous avons l'assurance d'un état sémitique très ancien de la religion amorrite, par exemple dans un nom comme celui de *Tulid-Shamshi* (*shî*), qui révèle en Shamash une divinité féminine chez les Amorrites.

Le mérite de M. Clay est d'avoir su réunir les multiples allusions aux Amorrites, contenues dans l'histoire et la légende, et de les avoir groupées de façon à donner un corps à cette civilisation amorrite que l'on présentait confusément beaucoup plus forte que les documents et les monuments ne l'avaient jusqu'ici montré. J'ajoute qu'il ne serait peut-être pas impossible, à côté du langage amorrite, de faire la part des influences amorrites dans les monuments figurés que nous avons déjà. On peut attendre beaucoup de l'avenir, lorsque des fouilles régulières seront entreprises dans le domaine d'Amurru qui est justement sous le mandat français.

G. CONTENU.

ABOU YOUSUF YA'KOLB, - *Le Livre de l'impôt foncier* (*Aitâh el-Kharâdj*), traduit et annoté par E. FAGAN. (Bibliothèque archéologique et historique du Service des Antiquités de Syrie, t. L.) Un vol. in-8° de xvi et 352 pages. Paris : Paul Gauthier, 1921.

Nous avons annoncé, dans le précédent fascicule, la fondation de ce nouvel instrument scientifique qu'est la *Bibliothèque archéologique et historique* du Service des Antiquités de Syrie. Elle est appelée à rendre les plus grands services aux travailleurs qui étudient le proche Orient, et dès le premier volume, elle affirme la direction dans laquelle M. Virulleaud entend la conduire par la savante traduction que M. E. Fagan donne du traité d'Abou Yousuf Ya'koub sur l'impôt foncier.

Né à Koufa en 731 de notre ère, Abou Yousuf suivit les cours d'Abou Hanifa et fut distingué par son maître. Nommé kadi à Bagdad, il reçut, le premier, le titre de Kadi el-Kodai, c'est-à-dire de juge à compétence générale. Sa science du droit repose entièrement sur sa connaissance du hadith et de l'exégèse coranique ; cela explique la composition de l'ouvrage auquel l'auteur ne semble pas avoir eu le temps de donner une rédaction définitive.

« Le contenu de notre *Kitâb el-Kharâdj* observe le traducteur dans son *Avertissement*, ne répond que bien imparfaitement au titre alléchant qui lui a été attribué un peu à la légère, et qui d'ailleurs lui est commun avec d'autres ouvrages. Dans la réalité, cette réponse du savant à des questions qui lui furent posées par le khalife Haroun er-Rachid — titre plus exact sous lequel elle est parfois désignée — est une sorte de mémoire sur des sujets d'or-

dre politico-administratif, débutant par l'exposé des devoirs réciproques du souverain et des sujets. Il n'y faut pas chercher l'ordre, la rigueur et la précision que réclament notre tournure d'esprit et notre temps. « Cependant les définitions juridiques de notre auteur sont utiles, comme par exemple lorsqu'il distingue la terre de dîme de celle de kharadj. Sa compétence est d'ailleurs bien établie et M. Fagnan a rendu service en donnant une traduction de ce livre où, par la fait même de sa composition déficiente, abondent les renseignements de toute sorte.

R. D.

II. LAMMENS. — *La Syrie. Précis historique*. Premier volume. Un vol. in-8° de ix et 270 pages. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1921. Paris, Gruthner.

Ce livre est indispensable à quiconque, fonctionnaire ou voyageur, met le pied en Syrie ; il rendra également service à tous ceux que ce pays intéresse. Nul n'était plus compétent que l'auteur et nul ne possédait une plume plus alerte pour écrire ce rapide exposé des civilisations syriennes. Une liste bibliographique des principaux ouvrages à consulter permettra de pénétrer plus avant dans les questions syriennes (1). Les listes de dynasties (Séleucides, empereurs romains et byzantins, califes, etc...) et les synchronismes seront aussi fort appréciés.

Pour des raisons pratiques, l'antiquité est à peu près négligée et l'on se borne à

(1) La réflexion (p. v) touchant la *Mission de Phénicie*, de BÉNAÏ : « beaucoup d'aperçus brillants, mais à contrôler de près », exprime mal l'importance de cet ouvrage et sa valeur pour l'étude de l'archéologie phénicienne.

étudier la Syrie modelée par la conquête arabe. A notre avis, cela ne va pas sans de graves inconvénients. Le merveilleux essor de la Syrie à l'époque chrétienne, dont l'action s'est répercutée dans tout l'empire romain, méritait de retenir davantage le lecteur.

L'agrément dont le savant Père sait animer ses écrits est dû en grande partie à l'exposé ingénieux d'une thèse qui lui tient à cœur. Celle qui ordonne le présent volume est l'affirmation du patriotisme syrien et de l'unité syrienne. Ce patriotisme est très ardent ; mais il est local quand il n'est pas réduit au clan. La constitution physique, si particulière, du pays comme la diversité des races imposent la fractionnement de la population en états trop souvent rivaux. C'est été le cas d'insister sur le rôle de Pompée, dont le nom méritait d'être prononcé. Après avoir débarrassé le pays des brigands arabes et turcs qui l'infestaient, le général romain institua la province de Syrie, mais cela ne doit pas s'interpréter comme une « nouvelle proclamation officielle de l'unité de la race et du pays », pas plus que le nom de « roi de Syrie » porté par les Séleucides, qu'il faut plutôt comprendre « roi d'Assyrie ». Car Pompée fractionna la Syrie en principautés distinctes et donna une certaine autonomie à plusieurs grandes villes.

L'acte décisif de Pompée n'est pas sans analogie avec les événements récents, car non seulement le général Gouraud s'est trouvé dans la nécessité de débarrasser certains chefs arabes — sans leur faire subir le sort auquel Pompée condamnait ceux de son temps. — mais il a encore été logiquement conduit à une organisation du pays en états distincts. L'analogie se

continue jusque dans l'autonomie relative concédée à certaines villes et même dans le rôle du gouverneur romain qui ne faisait que surveiller de très haut l'administration locale. Cette rencontre est trop exacte pour être le fait du hasard ; elle résulte autant de la diversité ethnique que des lois physiques, économiques et politiques qui régissent la Syrie.

Quoi qu'il en soit de la thèse, voici un excellent tableau d'histoire générale exposé du point de vue syrien. La maîtrise de l'auteur s'affirme dans l'histoire des dynasties arabes, le résumé des dogmes de l'Islam, la description des sectes de Syrie, la peinture de la Syrie des Croisades et de l'organisation des États français.

RENÉ DUBOIS

#### PERIODIQUE

A MEXICO. — Statuette de terre cuite peinte trouvée à Carthage Musée du Bardo, extr. des *Monuments et Mémoires Prot.*, 1920 (t. XXIV). — Paris, Leroux, 1921.

Un tombeau de Carthage, dominant la plaine de Doumité, a fourni à la Direction des Antiquités de Tunisie une « grande amphore à base conique, deux petites amphores, l'une à bouche ronde, l'autre à bouche trilobée ; quelques objets de bronze, dont un petit rasoir à lame étroite et allongée ; un collier d'amulettes à types égyptiens, de perles et de coquillages ». Mais, avec ce mobilier assez banal, a été trouvée une statuette, haute de 33 centimètres, en terre cuite curieusement peinte, représentant une déesse sous les traits d'une tympaniste, ou une tympaniste sous les atours de la déesse. La figurine a un caractère nettement oriental tant par la

parure que par le détail du costume, notamment la large bande rouge qui descend au milieu du corps de la ceinture aux pieds. La planche en couleurs rend dans toute son originalité cette figurine que, d'après son type hiéroglyphique, M. Merlin date du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

#### NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

##### Congrès d'Histoire de l'Art à Paris, 1924

Le dernier Congrès international d'Histoire de l'Art s'était réuni à Rome en 1913. La guerre avait, depuis lors, rompu le rythme de ces assemblées ; il était bon que l'habitude en fût reprise. L'immense succès de celui qui vient d'être tenu à Paris en est un éclatant témoignage, et l'honneur en revient à la Société de l'Histoire de l'Art français qui l'avait organisé.

Les arts de l'antiquité restant en dehors du programme, une section avait cependant été réservée à l'art byzantin, aux arts de l'Orient iranien et musulman, et à ceux de l'Extrême-Orient. Cette section travailla avec une extrême activité, et les communications et discussions qui intervinrent méritent d'être mentionnées dans cette Revue, en tant qu'elles relèvent des arts de l'Orient.

M. Cu. DREUX, membre de l'Institut, touchant le dernier ouvrage de Strzykowski sur l'Arménie et son architecture, montra ce qu'il avait de conjectural et de hasardeux, et que, contrairement aux théories nouvelles de son auteur, il ne fallait pas chercher dans les églises de l'Arménie le principe et l'origine de la coupole, dont Sainte-Sophie devait offrir la majestueuse réussite.

M. LOUKOMSKY, conservateur du Musée de Kiev, étudia d'après de magnifiques

projections, les églises byzantines et ukrainiennes de Kiev.

M. PÉZARD, attaché au Musée du Louvre et chargé de mission en Syrie, nota quelle importance avaient la civilisation et l'art des Sassanides dans la grande évolution artistique de l'Iran et des peuples musulmans — et M. GASTON MIGEON, conservateur au Musée du Louvre, montra ensuite la céramique musulmane toute pénétrée à ses débuts de ces influences sassanides, dont le récent ouvrage de M. Pézard, par son abondante illustration, a démontré toute la force.

M. S. FLURY, communiquant les photographies prises par M. Viollet au cours de sa mission en Perse, a montré et commenté les détails d'ornementation de la petite mosquée de Nâyin, à une centaine de kilomètres de Téhéran, monument daté du IX<sup>e</sup> siècle, inestimable document, le plus ancien monument musulman de la Perse.

M. E. DE LOREY, chargé de mission en Syrie, fit part de ses dernières découvertes à Damas de quelques monuments inconnus et inédits, et particulièrement de deux cénotaphes remarquables de princesses arabes découverts dans les ruines d'une petite mosquée.

M. ALI BEY BAGHAT, conservateur du Musée du Caire, montra les merveilleux fragments de toutes espèces, mais surtout céramiques, dont ses dernières fouilles à Fostat ont enrichi son musée.

M. G. MARÇAIS, professeur à l'Université d'Alger, appela l'attention sur les plus anciens monuments agglabites du IX<sup>e</sup> siècle à Kaïrouan en Tunisie, et la nécessité de les révéler par des fouilles très sérieuses.

M. L. MASCHONNEX revint sur les ingénieuses remarques qu'il avait déjà consi-

guées dans *Syria* sur l'unité d'inspiration de l'art musulman.

M. ARMEZAO SAKISIAN étudia l'art de la reliure persane. Les monuments et l'art marocain furent étudiés par M. A. BEL, DE LA NEZIERE-RICHARD.

En ce qui concerne l'Espagne, M. GOMEZ MORENO parla de l'entre-croisement des arcades dans l'architecture arabe. — M. FOLCH Y TORRES, directeur du Musée de Barcelone, révéla toute une céramique inconnue dont des fouilles heureuses à l'Alfama, près Valence, enrichirent son Musée — et dont M. PITO Y CADAVALIEN montra les rapprochements avec des détails de sculpture du cloître de l'Estail, en Cerdagne.

Enfin M. VERVAETEN, professeur à l'Université de Bruxelles, et M. ROOSDAL, professeur à l'Université de Stockholm, montrèrent les influences de l'art oriental, le premier sur des miniatures de manuscrits du moyen âge occidental, le second sur des monuments de la Suède, et plus spécialement de l'île de Gotland.

On peut voir par ce court résumé avec quel profond intérêt durent être suivis les travaux de ce congrès, qui feront l'objet d'une publication prochaine.

GASTON MIGEON.

#### Les Missions archéologiques de l'automne 1921 en Syrie.

En septembre dernier, M. Virolleaud, le distingué chef du Service des Antiquités et des Beaux-Arts en Syrie, a exposé devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres le brillant résultat des fouilles du printemps : MM. Pézard et Brosse à Tell Nabi Mend (Qadesh), M. de Lorey à Qumam el-Amad et à Damas,



Mme D. le Lasseur à Tyr. M. Pézard a plus spécialement parlé, également devant l'Académie, de ses fructueuses recherches à Tell Nebi Mend qui l'ont amené, vers 16 à 18 mètres de profondeur, à la civilisation cananéenne des VI-VII<sup>e</sup> siècles avant notre ère. Dans cette couche, l'heureux explorateur a découvert, comme pierre réemployée, la partie supérieure d'une stèle égyptienne au nom de Sêti I<sup>er</sup>, montrant le roi devant cinq divinités, dont la seconde paraît être une divinité locale. Les fouilles reprendront au printemps prochain.

Cet automne, le Service des Antiquités a mis en train de nouvelles missions. D'abord celle de M. P. Montet à Byblos, à laquelle nous consacrons ci-après une notice particulière, celle de M. Enlart à Tortose, enfin de nouvelles recherches à Damas par M. de Lorey.

Le site médiéval de Tortose, où M. Enlart a travaillé six semaines, a fourni au savant directeur du Musée de sculpture comparée, des éléments d'un réel intérêt, même quelques découvertes curieuses comme celle d'inscriptions du temps des Croisades. Il a tout particulièrement étudié Notre-Dame de Tortose, d'un art si simple et si pur. Après Tortose M. Enlart doit installer à Tripoli d'où il visitera l'abbaye de Belmont, au-dessus de Qalamoun; puis il passera une semaine à Djebel Byblos, qui conserve de curieuses églises et terminera par Saint-Jean de Beyrouth, ancienne église des Croisades sur laquelle il a déjà publié une intéressante monographie à l'occasion du centenaire de la Société des Antiquaires de France. Ce n'est qu'après avoir visité la Palestine que M. Enlart compte rentrer en France.

Signalons encore que l'Académie des inscriptions a nommé M. Koehler, le 10

des lettres, membre de l'École archéologique française de Jérusalem.

#### Mission Pierre Montet à Byblos.

A la date du 16 mars 1921, M. P. Montet, professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, adressait à M. Clermont-Ganneau une lettre dans laquelle il lui exposait la découverte de bas-reliefs égyptiens faite par lui à Byblos, lors de sa mission de 1919 (*Comptes rendus de l'Acad. des inscrip.*, 1921, pp. 158 et suiv.; voir *Syria*, 1921, p. 263). M. Clermont-Ganneau saisit aussitôt de la question l'Académie des inscriptions qui décida de prendre à sa charge les frais d'une exploration méthodique du terrain où devaient se cacher les restes d'un temple égyptien. M. P. Montet fut choisi pour conduire ces recherches.

Arrivé le 17 octobre à Beyrouth, M. P. Montet pratiquait aussitôt à Byblos, au sud de la tour élevée par les Croisés, des sondages qui l'amènèrent, entre 3 et 4 mètres de profondeur, au contact de dalles en désordre. Un peu plus loin, il eut la main sur tout un lot de menus objets, en particulier des amulettes en bronze, en ivoire, en bronze plaqué d'or, en or, des perles en cristal de roche ou cornaline ou encore en faïence blanchâtre. La plupart de ces objets ont été reconnus comme égyptiens par M. Montet et probablement de basse époque (1).

Bientôt les sondages conduisirent aux ruines d'un temple ravagé par un grand incendie. Les décombres nivelés avaient été recouverts d'une couche de sable sur

(1) Lettre du 30 octobre adressée à M. Clermont-Ganneau. Dans sa lettre du 1<sup>er</sup> décembre, adressée à M. le Secrétaire perpétuel, M. Montet attribue ces dalles et deux bases de colonnes en place, à l'époque romaine.

laquelle on avait posé des dalles. Une trouvaille remarquable fut celle d'un lot de vases d'albâtre, indubitablement égyptiens. L'un d'eux, évasé par le bas, portant sur la panse une inscription hiéroglyphique lue par M. Montet : « *Le roi de la Haute et Basse Égypte, Ounas, vivant éternellement, aimé de Re qui est sur le lac de Pharaon* ». L'heureux explorateur eut alors mis au jour le bassin ou lac sacré qualifié dans ce texte de « lac de Pharaon ».

Trouver à Byblos, déposé dans un temple, un vase au nom d'Ounas, pharaon de la V<sup>e</sup> dynastie, est une rare fortune; mais il est tout à fait sensationnel de découvrir un cylindre d'époque thinite, de 5 centimètres de haut et de 8 centimètres de développement, mentionnant trois divinités : d'abord la dame de Byblos, telle qu'elle apparaît plus tard sur le bas-relief du Moyen Empire découvert à Byblos même; puis un dieu assis, également coiffé des cornes et du disque, tenant un sceptre, qualifié de « *filz de Re des pays étrangers* » et « *dieu des pays étrangers* »; enfin une autre divinité féminine.

Le savant égyptologue signale encore, dans ses lettres adressées à l'Académie des inscriptions (1) lues en séance et commentées par M. Clermont-Ganneau, une inscription gravée sur un fragment de vase

(1) Lettres en date des 17 et 24 novembre et du 1<sup>er</sup> décembre 1929, auxquelles il faut joindre un télégramme du général Gouraud, daté du 19 novembre, annonçant la découverte du vase d'Ounas. Un télégramme de M. R. de Lath, Haut Commissaire par intérim, annonce, à la date du 12 décembre, la « découverte de fragments d'inscriptions Mycerinus (pharaon de la IV<sup>e</sup> dynastie), statue colossale égyptisante et fragments de deux autres statues ».

en marbre noir, au nom du pharaon Papi de la VI<sup>e</sup> dynastie avec le mot *het sheu* « *jubilé* ». Par là est certifiée la destination du vase d'albâtre au nom d'Ounas qui, évidemment, est aussi un vase de jubilé.

Remarquons pour conclure, que ces trouvailles — dont on doit chaudement féliciter M. P. Montet et l'Académie des inscriptions — par le fait même de leur découverte en un même lieu, sinon dans un même temple, apportent, comme ce fut également le cas des fouilles de Crète, un nouvel argument en faveur de la chronologie égyptienne dite courte.

R D

**Gaston Darier.** Le nom de l'archéologue genevois, trop tôt enlevé à la science, a déjà été cité dans cette revue (*Syria*, I, p. 335) à propos d'un utile inventaire des articles et ouvrages traitant des fouilles du Janicule, amorcées d'abord par Gauckler puis poursuivies par lui avec la collaboration très efficace de Gaston Darier et de G. Nicole. Gaston Darier avait promis de reprendre d'ensemble, lui-même, la question du sanctuaire syrien mis au jour sur le Janicule et d'essayer de démêler la nature encore énigmatique du culte qui y était pratiqué. Question des plus ardues, car le terrain romain, sur lequel on se meut, est propice au syncrétisme le plus inattendu, mais le jeune savant, si modeste et si consciencieux, pensait être arrivé à l'élucider. Seule sa santé, de plus en plus précaire, le contraignait à renvoyer de mois en mois la rédaction de ses conclusions longuement mûries. Nous nous inclinons avec émotion devant la fatalité qui laisse inachevée l'œuvre de Gaston Darier.

# TABLE DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME

## I — ARTICLES

	Pages
FRANZ CUMONT, Le Jupiter bétyloptère et les divinités des planètes . . . . .	50
— Catacombes juives de Rome . . . . .	145
CHARLES DIEHL, L'Ecole artistique d'Antioche et les trésors d'argentiers syriens . . . . .	81
Comte de MESSAL DE BRISSEAU, Les anciennes défenses de Bevruth . . . . .	235 117
RENÉ DUSSAUD, Le Peintre Montfort en Syrie, 1837-1838 . . . . .	63
S. FITRY, Bannières ornées d'inscriptions arabes — Alanda-Diarbekr — XI <sup>e</sup> siècle . . . . .	54
— L'architecture des premiers siècles de l'Hégire en Perse II — Le décor de la mosquée de Nâyn. . . . .	230, 305
CLÉMENT HUART, Les Baniou-'Amda . . . . .	265
EUSTACHE DE LORVILLE, Gaston Wiet, Cénotaphes de deux dames musulmanes à Damas. . . . .	221
LOUIS MASSIGNON, Les Modes de réalisation artistique des peuples de l'Islam. . . . .	147, 149
ÉTIENNE MILLOS, Sarcophage d'Anavarza . . . . .	205
GASTON MILLOS, Hama de Syrie . . . . .	1
H. P. B. MONTAUD, Inscriptions grecques et latines du Musée d'Adana . . . . .	207, 280
Colonel R. NORWASH, La Création du Musée d'Adana . . . . .	193
EDMOND POTTIER, L'Art hittite. . . . .	5, 86
— Note sur la statue de Metelle . . . . .	203
ARMÉNAG SALUSTIAN, L'Unité des écoles de miniaturistes en Perse . . . . .	141
HENRY VON ET, Un monument des premiers siècles de l'Hégire en Perse I — Analyse architecturale de la mosquée de Nâyn. . . . .	225
RAYMOND W. HILL, Phéniciens, Égéens et Héloènes dans la Méditerranée primitive . . . . .	120
GASTON WIENT, voir E. DE LORVILLE.	
C. LEONARD WOOLLEY, La Phénicie et les peuples égéens . . . . .	177

## II — COMPTES RENDUS.

Alte Denkmäler aus Syrien, Palästina und Westarabien . . . . .	260
Annual of the American School of Oriental Research in Jerusalem, 1916. <i>Contenau</i> . . . . .	74
A. T. CLAY, The Empire of the Amorites ( <i>G. Contenau</i> ). . . . .	328
CLERMONT-GANNAU, Odeinat et Bahallat, rois d'Palmyre, et leur autre royaume de « corrector » ( <i>R. D.</i> ) . . . . .	78
— La Lampe et l'olivier dans le Coran ( <i>R. D.</i> ) . . . . .	78
L. DELAPORTE, Catalogue des cylindres orientaux Musée du Louvre I <i>G. Contenau</i> . . . . .	103
R. L. DEVONSHIRE, Relation d'un voyage du Sultan Qaitbay en Palestine et en Syrie ( <i>René Dussaud</i> ). . . . .	261



	Page
E. FAGNAN, Le Livre de l'impôt foncier de ABOU YOUSOF YA'ROUB ( <i>R. D.</i> ) . . . . .	329
D. G. HOGARTH, Hittite Seals with particular reference to the Ashmolean collection ( <i>G. Contenau</i> ). . . . .	338
CLÉMENT HUART, Le Livre de la création et de l'histoire de MO'ARRAR BEN TAHIR EL-MAQDIDI ( <i>Frédéric Macler</i> ) . . . . .	77
H. LAMMERS, La Syrie, I ( <i>René Dussaud</i> ). . . . .	330
CARL J. S. MARSTRANDER, Caractère indo-européen de la langue hittite ( <i>G. Contenau</i> ). . . . .	73
A. MERLIN, Statuette de terre cuite peinte trouvée à Carthage . . . . .	331
ED. NAVILLE, L'évolution de la langue égyptienne et les langues sémitiques ( <i>Georges Ort</i> ) . . . . .	76
REVUE de l'Académie arabe ( <i>Louis Massignon</i> ). . . . .	170
A. S(ARISIAN), Les Tapis arméniens ( <i>A</i> ). . . . .	79
GEORGE SAMNÉ, La Syrie ( <i>R. D.</i> ) . . . . .	77
GUSTAVE SCHLUMBERGER, Récits de Byzance et des Croisades ( <i>R. D.</i> ) . . . . .	170
PETER THOMSEN, Die römischen Meilensteine der Provinzen Syria, Arabia und Palaestina ( <i>R. D.</i> ) . . . . .	76
RAYMOND WHILL, La Cité de David ( <i>René Dussaud</i> ) . . . . .	166
Wissenschaftliche Veröffentlichungen des deutsch-türkischen Denkmalschutz-Kommandos, I, II et III ( <i>René Dussaud</i> ) . . . . .	200

### III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

École française archéologique de Jérusalem, pp. 79 et 333. — Fouilles à Ascalon, p. 79 ; à Tibériade, p. 80 ; en Syrie, p. 80. — Musée de Beyrouth, p. 80. — CLERMONT-GANSEAU, La mosaïque de la Synagogue de Aïn-Douq, p. 172. — L'Avenir archéologique de la Syrie, p. 174. — PIERRE MONTET, Byblos et l'Égypte, p. 263 ; voir p. 333. — Une nouvelle Bibliothèque archéologique et historique, p. 264. — GASTON MIGEON, Congrès d'histoire de l'Art à Paris, 1921, p. 334. — Les Missions archéologiques de l'automne 1921 en Syrie, p. 332. — Mission Pierre Montet à Byblos, p. 333.

Nécrologies : MAX VAN BESCHEN, p. 80 ; HENRI POISSON, p. 175 ; ANDRÉ DE RIDDER, p. 176 ; GASTON DARIEN, p. 334.

Errata, p. 336.

TABLE DES MATIÈRES . . . . . 335

### ERRATA AU TOME II

P. 222, l. 9, *هنا*, lire *هنا*. — P. 222, l. 25 : petite-nièce, lire arrière-petite-fille. — Planche XXVII, lire *Fâlmah* et *Sukefnah*. — P. 225, note 2 : *Ababeks*, lire *Atabeks*.

Le Gérant : PAUL GEUTHNER.

5129-2-23. — Tours, Imprimerie E. ARBAULT et C<sup>e</sup>.







Archaeological Library

34151

Call No. 705/Sy

Author—

Title— Syria Revue D'Art  
Oriental et Archaeologie

Borrower No.

Date of Issue

Date of Return

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY  
GOVT. OF INDIA  
Department of Archaeology  
NEW DELHI.

Please help us to keep the book  
clean and moving.